


Universitas



Bibliothèque bleue

No. 3



LES ENFANS DE FORTUNATUS.

HISTOIRE
DES ENFANS
DE FORTUNATUS.



A PARIS,

Rue Saint Jean-de-Beauvais, la premiere porte cochère au-dessus du Collége.

M. DCC. LXXV.

Avec Approbation & Privilége du Roi.



HISTOIRE DES ENFANS DE FORTUNATUS.

CHAPITRE PREMIER.

Fin de Fortunatus : commencement de l'hiſtoire de ſes enfans. Début de Dom Andoloſio.

FORTUNATUS s'affoibliſſoit de jour en jour ; une langueur accablante avoit engourdi ſes ſens ; la ſource de ſes pleurs étoit tarie ; le froid dégoût ne lui laiſſoit plus ſentir la différence des richeſſes & de l'infortune ; tout lui déplaiſoit : ſes enfans eſſayerent vainement de ranimer ſes forces expirantes ; ils auroient bien deſiré qu'il eût ajouté au récit de ſes premieres aventures, la relation de celles qu'il avoit eues par le moyen de ſon chapeau ; car avant la mort de Caſſandre, il s'étoit transporté en mille climats divers, ſans qu'elle ſe fût apperçue de ſon abſence ; il conſacroit à cet amuſement deux heures par jour. Lorſqu'il l'eut perdue, les vertus de ſa bourſe & de ſon chapeau lui devinrent ſi indifférentes, que non-ſeulement il n'en fit plus aucun uſage, mais qu'il négligea d'inſtruire l'avenir de ce qu'il avoit vu dans ſes derniers voyages.

Je vais reprendre ſon hiſtoire & celle de ſes enfans à l'endroit où il l'a laiſſée. Ceux qui ont admiré les

vertus singulieres attachées à la bourse & au chapeau ne peuvent que desirer de savoir comment elles ont fini. Si Fortunatus se répentit quelquefois de n'avoir pas préféré la force, la prudence, ou une longue vie aux richesses, lorsque le génie de la fortune lui en donna le choix, ses enfans éprouverent aussi qu'on est souvent malheureux avec tous les moyens de satisfaire ses desirs, & qu'on n'est jamais pauvre avec la sagesse.

Lorsque Fortunatus sentit que la douleur avoit épuisé ses forces, & qu'il ne lui restoit que peu d'instans à vivre; il appella ses enfans, & après les avoir embrassés: Venez voir, leur dit-il, un second exemple de la fragilité des biens de la terre; votre mere vous a donné le premier; mais plus heureuse que moi, son ame s'est rejointe à l'Être des êtres, aussi pure qu'elle en étoit émanée; aucun remord n'a troublé sa derniere heure: me voilà enfin arrivé à ce terme fatal, où l'homme dépouillé de tout, n'a d'autre espérance que dans le bien qu'il a fait; ni d'autres ennemis à craindre que les fautes qu'il a commises. Je n'en ai jamais eu qu'une à me reprocher; c'est d'avoir préféré la fortune à la sagesse. Que m'importe dans ce moment d'avoir eu en ma puissance le moyen d'être plus riche qu'aucun Souverain de la terre, d'avoir passé mes jours dans les plaisirs & dans l'abondance! Tout a passé comme un songe; je ne suis qu'un cadavre animé par un soufle tout prêt à s'exhaler. Tout ce que je fus a disparu; ma seule misere est réelle. Je sens cependant un espece de volupté qui me fait espérer que mon ame tranquille pourra partager avec votre mere la félicité dont elle jouit; c'est le souvenir des bienfaits que j'ai répandus sur les malheureux. Voilà, mes enfans, le seul avantage que vous devez retirer des dons que je vous laisse: ne les séparez jamais; ne confiez à personne le secret de leur vertu, dans la crainte d'inspirer à quelqu'un le desir de vous les ravir; n'en faites usage que pour le bonheur de vos semblables; ne regardez les richesses que comme un dépôt sur lequel vous n'avez aucun droit de propriété, & que la Providence ne vous a confié que pour le distribuer avec sagesse. Tout indigent

qui souffre, peut sans injustice vous accuser d'être un dépositaire infidele & l'auteur de ses souffrances. Graces au Ciel, mes chers enfans, j'ai fait tout ce que j'ai pu, pour découvrir les malheureux & pour les soulager ; je desire que vous m'imitiez en cela : quant aux autres vertus, suivez les traces de votre mere. Il en est une sur-tout que je vous recommande ; c'est l'amitié : l'union est rare entre les freres ; leur discorde tire ordinairement sa source du peu d'intelligence qui regne entre leur pere & leur mere. Vous savez quelle tendresse unissoit vos parens ; ils n'avoient que la même volonté, les mêmes desirs & le même amour pour vous : que leur souvenir ne s'efface jamais de vos cœurs ; si jamais il s'élevoit quelque nuage entre vous, n'oubliez pas que ce seroit un outrage que vous feriez à notre cendre.

Pendant ce discours, les deux freres, la vue baissée, recueilloient avidement les paroles de leur pere ; & lorsqu'il parla de leur union, ils se regarderent, tendirent leurs bras l'un vers l'autre, & se précipiterent sur le vieillard expirant : on eût dit que ces trois ames alloient se confondre & s'exhaler ensemble. Fortunatus ranima ses forces pour les embrasser, & rendit son ame en prononçant leur nom & celui de Cassandre. On eut beaucoup de peine à les arracher d'auprès de lui ; ils se promirent une amitié éternelle ; & pour rendre leurs sermens plus sacrés, ils la jurerent en présence des froides reliques de leur pere. Ils n'ordonnerent pas de pompeuses funérailles ; mais ils écrivirent à tous les Gouverneurs de l'Isle de Chypre de leur envoyer la liste des pauvres de leurs Provinces, & firent distribuer cinq ducats à chacun. Il ne s'en trouva point à Famagouste ni à dix lieues aux environs ; Fortunatus n'en avoit laissé aucun. Tous ceux à qui il avoit fait du bien assisterent à son enterrement ; ils le pleuroient comme leur pere. Un mausolée superbe fut élevé à leurs frais sur sa tombe, & il ne fut permis à ses enfans de de contribuer à cette dépense, que comme citoyens. On n'y grava pour toute épitaphe que ces mots : AUX MANES GÉNÉREUX DE FORTUNATUS ; L'AMOUR ET LA RECONNOISSANCE.

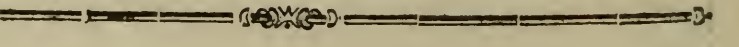
Lorſque l'année du deuil fut expirée, D. Andoloſio qui en avoit paſſé une partie à lire l'hiſtoire des voyages de ſon pere, & le recueil des obſervations qu'il avoit faites ſur les mœurs, les loix & la religion des pays qu'il avoit parcourus, deſiroit de marcher ſur ſes traces : il rougiſſoit de ſon oiſiveté; mais il craignoit de déplaire à ſon frere qu'il aimoit & qu'il ne vouloit point quitter. Mon chere Ampedo, lui dit-il un jour, attendrons-nous donc dans la moleſſe, la fin d'une vie triſte & languiſſante? Notre pere nous a exhortés de l'imiter; pourquoi ne commençons-nous pas à ſuivre la route qu'il nous a frayée? Le monde eſt le livre où il a puiſé la plupart de ſes vertus; c'eſt en comparant les mœurs des peuples qu'on perfectionne les ſiennes : la réflexion nous fait tirer un égal avantage de l'exemple des actions vertueuſes & des preſtiges des vices. Si notre pere ſe fût borné aux objets que la nature offroit au tour de lui, il n'eût point acquis les vaſtes connoiſſances que nous admirons dans les ouvrages qu'il nous a laiſſés, & qui le feront ſurvivre à lui-même. Croyez-moi, mon frere, quittons nos foyers, & commençons une vie digne des enfans de Fortunatus. La vie la plus digne de lui, répondit D. Ampedo, eſt d'être bienfaiſans & ſages. Nous pouvons l'être ici comme ailleurs : les voyages ne peuvent ſatisfaire que la curioſité; une vie active, n'eſt qu'une diſtraction continuelle; une vie tranquille & retirée nous laiſſe tout le tems de la réflexion. Le mal couvre la face de la terre; on n'évite ſes pieges dans un pays, que pour y tomber dans un autre. Combien de traverſes mon pere n'a-t-il pas eu à eſſuyer? Combien de fois n'a-t-il pas été la dupe des méchans? Si c'eſt à ce creuſet que ſa vertu s'eſt épurée, pouvons-nous eſpérer le même avantage, nous qui n'avons qu'à deſirer pour être au-deſſus de tous les événemens? L'homme qui s'expatrie pour devenir meilleur ou pour tenter la fortune, n'attend l'un & l'autre que de ſon expérience exercée par mille revers. Quelle expérience peut ſe flatter d'acquérir celui qui n'a rien à deſirer ni rien à craindre? Si vous voulez m'en croire, mon cher Andoloſio, nous reſterons ici; ſi nous

n'y trouvons pas aſſez d'occaſions pour exercer notre bienfaiſance, nous établirons des correſpondances dans les pays les plus éloignés, pour y faire paſſer nos dons; le commerce nous en offre mille facilités; ſi nous craignons qu'on nous trompe, nous pouvons nous en éclaircir auſſi-tôt; le chapeau enchanté nous en donne le moyen; vous ou moi pourrons nous tranſporter ſur les lieux.

D. Andoloſio ne voulut point contrarier ſon frere; il ne répondit que par un ſoupir, & tomba dans la triſteſſe. Ampedo ne ſouffroit pas moins que lui: eh bien, lui dit-il, puiſque vous voulez abſolument voyager, quelque douloureux qu'il ſoit pour moi de me ſéparer de vous: partez; mais comment remplir les volontés de notre pere, qui nous a ordonné de ne pas diviſer les dons qu'il nous a faits? Andoloſio après avoir rêvé un moment, fit entendre à Ampedo que cet avis n'étoit qu'une ſimple recommandation: chacun d'eux auroit déſiré que la bourſe lui reſtât; non par aucun motif d'intérêt, mais pour avoir le moyen de faire des heureux. Enfin il fut convenu qu'Ampedo qui reſtoit dans le Palais garderoit le chapeau, afin de pouvoir ſe tranſporter par-tout où il voudroit, & de revenir auſſi-tôt qu'il le déſireroit; & qu'Andoloſio emporteroit la bourſe qu'il garderoit pendant ſix ans, au bout deſquels il reviendroit & la remettroit à ſon frere qui la garderoit à ſon tour ſix autres années; qu'ainſi elle appartiendroit à l'un & à l'autre. Andoloſio fit faire pluſieurs coffres avant ſon départ, & les remplit de l'or qu'il tira de la bourſe pendant huit jours.

Lorſque tout fut ainſi préparé, qu'Andoloſio eut choiſi deux bons Ecuyers pour l'accompagner, les deux freres, avant de prendre congé l'un de l'autre, allerent ſur le tombeau de leur pere; ils le prierent de diriger le jeune Voyageur, de l'éclairer du haut des Cieux; ils arroſerent ſon tombeau de leurs larmes. Ils s'adreſſerent enſuite aux mânes de leur mere; ils lui renouvellerent le vœu qu'ils avoient fait de ne s'écarter jamais des principes qu'elle leur avoit donnés. Quelque impatience qu'Andoloſio ſentît de ſe mettre en route, il ne

pouvoit s'arracher qu'avec peine de ces lieux funebres. Ampedo le prit par la main, le conduisit chez leurs amis, & après l'avoir embrassé plusieurs fois, il le mena dans son vaisseau, & ne le quitta que lorsque le signal du départ fut donné.



CHAPITRE II.

Misere au sein des richesses. Caractere des François & des Espagnols.

TANDIS qu'Andolosio voguoit sur les mers & formoit les projets les plus vastes, Ampedo faisoit des vœux pour lui : mais comme si le Ciel eût voulu punir le jeune téméraire de n'avoir pas voulu écouter les avis de la sagesse, une tempête furieuse souleva les flots ; les matelots n'eurent pas le tems de plier les voiles ; les vents opposés les déchirerent ; les mâts furent brisés ; le vaisseau porté contre un rocher se brise, & l'équipage est englouti. Andolosio après avoir lutté pendant long-tems contre les vents & les flots, manque de forces, & est enseveli dans une mer profonde : c'en étoit fait, si un de ses chevaux qu'un coup de vent avoit écrasés contre la pierre & qui avoit été précipité dans le même endroit, dilaté par l'eau, n'eût été repoussé vers la surface. Andolosio se sentit soulevé du fond de la mer : il ne sut à quoi il devoit son salut, que lorsqu'il fut parvenu au-dessus des flots. Il étoit encore éloigné du rocher que la foudre frappoit à chaque instant : d'une main il saisit la queue du cheval, & de l'autre il souleva ses habits qu'il opposa aux vents ; afin de se diriger vers le rocher. Cet manœuvre lui réussit; il y touchoit déja lorsqu'un requin, attiré par l'odeur du cheval, s'élance de la mer & saisit la tête de l'animal. Andolosion profite d'un coup de vent dont il élude en partie la violence au moyen de sa voile ; il se trouve à portée d'une pointe du rocher dont il s'empare, & abandonne sa proie au requin qui la lui disputoit : il gravit la ro-

che escarpée, & crut se retrouver dans le Palais de son pere, lorsqu'il en eut atteint le sommet. Il attendit patiemment que la mer fût calmée; il vit avec douleur les débris de son vaisseau flotter sur les ondes. Quand le soleil eut dissipé les nuages, que la crainte du danger qu'il venoit de courir se fut dissipée, un nouvel effroi vint le saisir. Que devenir sur ce rocher au milieu d'une mer qu'il ne connoissoit pas! Il invoqua le ciel & son pere; il se souvint trop tard des conseils de son frere : malheureux! disoit-il, pourquoi au lieu de cette bourse que j'ai gardée, & qui ne peut ici m'être d'aucun secours, n'ai je pas pris le chapeau que j'ai laissé à mon frere, & qui ne peut lui servir qu'à satisfaire une vaine curiosité?

Pressé par la faim, accablé de lassitude, D. Andolosio apperçut au pied du rocher quelques coquillages que la mer y avoit jettés; il y descendit, & remonta après s'en être raisasié. Ses habits étoient encore mouillés, le soleil avoit été trop foible la veille pour les sécher; ses rayons commençoient à faire sentir leur chaleur. Andolosio se dépouille & étend ses vêtemens; sa bourse, à laquelle il n'avoit pas encore pensé, s'offrit à ses yeux; il voulut éprouver si elle n'avoit point perdu sa vertu; il y fouilla & en tira de l'or : il lui vint dans l'idée que s'il en ramassoit une certaine quantité, il pourroit lui servir à engager le premier vaisseau qu'il appercevroit à le prendre sur son bord. Il en avoit tiré beaucoup, lorsqu'il se sentit saisi par le milieu du corps : la frayeur fit tomber la bourse de sa main : son ennemi s'en empara. Andolosio remis de son étonnement courut à lui, & commença le combat le plus terrible. Ce ravisseur étoit un des Ecuyers d'Andolosio qui s'étoit sauvé du naufrage, sur une planche du vaisseau; il avoit gagné le sommet du rocher en suivant les traces de son maître, lorsqu'il étoit remonté; il s'étoit arrêté quand il l'avoit vu fouiller dans la bourse enchantée : quoiqu'au milieu des mers, dans un lieu d'où le hazard seul pouvoit le tirer, cet or funeste le tenta. Il avoit connu Fortunatus à Famagouste; sa fortune lui avoit long-tems paru une énigme. Il vit

Andolosio tirer des monceaux d'or d'une bourse toujours vuide : tout fut éclairci dans l'instant; il jura de s'en emparer & de se défaire de son maître. Ils se battirent en furieux : Andolosio eut toujours l'adresse d'éviter les coups du ravisseur : enfin il le terrasse; & quoiqu'il eût tout à redouter d'un scélérat qui connoissoit son secret, il lui offrit la vie. Non, lui dit son Ecuyer en se dégageant; je ne m'étois donné à toi que pour te ravir un fortune que j'ai toujours vue avec indignation; je ne pouvois supporter que ton pere fût dans l'abondance, tandis que je languissois dans la misere. Malheureux, lui dit-il, que ne lui faisois-tu connoître ton état? ses mains bienfaisantes ont-elles jamais été fermées à l'indigent? Qui? moi! reprit-il, recevoir des bienfaits de ton pere, me charger du fardeau de la reconnoissance! ce que tu me proposes me rend plus furieux encore, que l'aspect de ton or & de ta bourse n'enflamment ma cupidité. A ces mots, il se releve, prend l'essor, & veut se précipiter sur Andolosio, qui se détourne adroitement : son élan l'emporta plus loin qu'il ne croyoit; il tomba sur le bord du rocher, qui dans cet endroit étoit à pic. Andolosio profite de la circonstance, court après lui, & le précipite; il tomba sur un pointe qui fracassa tous ses membres; il y expira bientôt après, en vomissant un torrent d'imprécations contre le ciel & contre son vainqueur.

Andolosio chercha sa bourse & ne la trouva plus : il se rappella que ce monstre la tenoit dans sa main; mais il étoit impossible à tout effort humain de parvenir jusqu'à l'endroit où son cadavre s'étoit arrêté. Après avoir quelque tems cherché le moyen de la r'avoir, que m'importe ce don, s'écria-t-il! qu'en ai je à faire sur ce roc escarpé, où jamais mortel n'a abordé, s'il n'y a été jetté par la tempête? Tout mon regret est que mon frere en soit privé. O! mon frere, faut-il que j'expire loin de toi, entouré de ces viles richesses qui ont ébloui cet infâme assassin, & auxquelles dans ce moment je préférerois l'aliment le plus grossier. O! mon cher Ampedo, tu n'apprendras jamais ma triste destinée, tu en mourrois de douleur. Que penseras-tu

de moi, lorſque le tems de mon retour ſera expiré ? Ou l'incertitude de mon ſort te cauſera les plus cruelles allarmes, ou peut-être me croyant un ami infidele.... Ampedo ne lui donna pas le tems d'achever : non mon frere, s'écria-t-il, en l'embraſſant, jamais, jamais je ne concevrai de vous ces idées injurieuſes. Andoloſio fut confondu ; il ne pouvoit croire ce qu'il voyoit ; à peine pouvoit-il ſuffire à ſes tranſports.

Le hazard n'avoit preſque rien fait dans cette rencontre imprevue ; elle étoit un effet tout naturel de l'amitié guidée par la prudence. La tempête qui avoit briſé le vaiſſeau d'Andoloſio, s'étoit fait reſſentir ſur le port de Famagouſte ; Ampedo ſavoit la route que ſon frere devoit tenir. Il conſulta les mémoires de Fortunatus, & vit qu'à ſept lieues en mer il y avoit quelques écueils : il prit ces mémoires, ſe couvrit de ſon chapeau, & déſira d'être tranſporté ſur un banc de ſable qui s'élevoit un peu au-deſſus des flots : il regarda autour de lui, auſſi loin que ſa vue pouvoit s'étendre ; rien ne s'offrit à ſes regards : il lut encore les mémoires, qui lui indiquerent à dix lieues un rocher dangereux aux navigateurs ; il l'apperçut comme un point qui ſe confondoit avec l'horizon ; il voulut y être tranſporté, & le premier objet qui frappa ſes regards, fut ſon frere nud qui faiſoit ſécher ſes habits.

Après que leur tendreſſe ſe fut expliquée par les tranſports les plus vifs, Andoloſio raconta à ſon frere tout ce qui lui étoit arrivé ; il lui apprit que la bourſe étoit entre les mains de ſon aſſaſſin, qu'il ne voyoit d'autre moyen de la ravoir, que de faire tomber le cadavre dans la mer, & de le faire retirer par des plongeurs. Ampedo remarqua que la pointe du rocher formoit un avancement ; il y deſcendit au moyen du chapeau, il arracha la bourſe, & vint l'offrir à ſon frere. Il le quitta encore, & retourna à Famagouſte, acheta un vaiſſeau tout équipé, auquel il ordonna de ſe rendre au pied du rocher ; il ſe chargea de quelques proviſions, & rejoignit Andoloſio, qu'il ne quitta que lorſqu'il ſe fut embarqué. Ampedo vouloit lui laiſſer la bourſe & le chapeau : il n'accepta que la bourſe, dont

il lui étoit impossible de se passer dans les voyages : le sage Ampedo l'exhorta à les abréger le plus qu'il pourroit. Andolosio, après lui avoit dit la route qu'il devoit tenir, & le pays où il devoit aller, lui fit promettre de venir le voir dans ses momens perdus.

Andolosio fit voile pour la France : il arriva sans accident au port d'Aigues-mortes; il traversa le Royaume : il remarqua que dans chaque Province, les habitans avoient un caractere particulier, qui correspondoit au caractere national de quelques-uns des Royaumes dont la France est environnée ; il examina leurs mœurs singulieres, & ne pouvoit se lasser du contraste frappant de la bonté de leur cœur, & de la légéreté de leur esprit; de leur amour pour les plaisirs, & de leur ardeur pour la gloire ; de leur fanatisme pour la liberté, & de leur attachement pour leurs maîtres; il ne pouvoit s'empêcher d'aimer cette nation, malgré ses inconséquences : il ne comprenoit pas comment elle pouvoit faire un sujet de plaisanterie de l'événement le plus triste, tandis que d'un autre côté il avoit éprouvé qu'elle étoit la plus sensible & la plus compatissante. Un François le lui expliqua. Tous les événemens, lui dit-il, ont plusieurs faces ; tout dépend de la maniere de les envisager : l'homme est naturellement porté à la tristesse ; le premier côté qu'il voit dans un objet, est le côté affligeant : qu'y gagne-t-il ? Un malheur de plus, un surcroît de chagrin qui grossit le mal & le rend souvent incurable. Vu dans un autre sens, ce même objet offre je ne sais quoi de singulier, de plaisant même qui console ; quelque imperceptible que soit cette face, nous avons l'art de la découvrir & de l'étendre : il en résulte que l'esprit dégagé des idées sombres & confuses qu'entraîne le chagrin, conserve toute son énergie pour réparer le mal passé, ou pour prévenir celui qui pourroit arriver encore. Un Général, par exemple, perd une bataille (car la nation n'en perd guere); irons-nous, comme les autres peuples, nous livrer à la honte, au désespoir de l'avoir perdue? est-ce notre faute? Qu'en arriveroit-il ? Le découragement jetteroit les troupes dans la langueur, feroit des trans-

fuges, & peut-être des lâches. Une bonne épigramme, une chanſon contre la cauſe de cette perte, venge l'armée, la diſtrait & la conſole. Les Athéniens, qui à cet égard reſſemblent beaucoup aux François, livroient aux traits de la comédie les auteurs des miſeres publiques. La punition étoit cruelle pour le coupable, mais elle étoit d'autant plus ſatisfaiſante pour le peuple, qu'il ſe vengeoit lui-même, & qu'il rioit. Le ſang du traître n'auroit ſatisfait que la haine; la punition par le ridicule conſole l'amour propre. Andoloſio ne put s'empêcher de s'écrier, heureux le peuple qui rit, & malheur à qui entreprendra de changer ſon caractere!

Il alla à la Cour, il y parut dans la plus grande magnificence : une femme aimable lui dit : Seigneur Andoloſio, la ſomptuoſité n'eſt pas le goût; vous avez l'air un peu Cypriote; je vous en avertis en amie, reformez-vous ſur nos manieres; car ſûrement on ne ſe reformera pas ſur les vôtres. Andoloſio vouloit plaire; il ſuivit ce conſeil, & s'en trouva bien; il ſe mit plus galamment que richement; ſa bonne mine en parut avec plus d'éclat; ſa parure étrangere ne cauſa plus de diſtractions; on ne vit que lui; il fut bientôt fait aux mœurs Françoiſes : il avoit de l'eſprit; il parut en avoir cent fois davantage : il fut recherché des courtiſans, & adoré des femmes; il cachoit ſes prétentions aux uns, & prodiguoit ſon or aux autres; il fit faire mille infidélités qu'on lui rendit avec uſure. La France étoit alors en guerre : il ſervit avec diſtinction, & contribua beaucoup aux victoires du Roi; il eut le bonheur de ne pas ſe faire des ennemis. Dans les fêtes qu'on fit pour la paix, il l'emporta ſur tous les Seigneurs dans les courſes des chevaux, dans les tournois, dans les bals; il eut l'honneur de rompre des lances avec le Roi même; il eut l'adreſſe de ſe laiſſer vaincre, & le Roi la bonté de lui céder le prix.

On s'étoit informé avec ſoin de ſa naiſſance : le nom de Fortunatus étoit connu dans toutes les Cours de l'Europe; on y ſavoit les ſecours qu'il avoit donnés aux Vénitiens, la révolution qu'il avoit faite à Alexandrie, & les tréſors qu'il avoit repandus chez différens peuples.

Le Roi témoigna à ſon fils une eſtime particuliere; il eût bien voulu le retenir à la Cour. Andoloſio prétexta des affaires, & promit d'y revenir. Il étoit lié d'amitié avec un jeune Seigneur dont la femme étoit un modele de ſageſſe & de beauté. Andoloſio la reſpectoit; on crut qu'il l'aimoit : quelques femmes jalouſes le raillerent; un petit maître en fit des plaiſanteries. Andoloſio, avec la permiſſion du Roi, coupa les oreilles au petit maître, perſifla les coquettes d'une maniere cruelle, & partit. Il aſſura le jeune Seigneur de ſon amitié, & dit ſérieuſement à tout le monde que l'amant d'une femme ne pouvoit être que l'ennemi du mari : ce fut la ſeule impreſſion déſagréable qu'il laiſſa ſur ſon compte; mais les François n'eurent à lui reprocher que ce ridicule.

Andoloſio prit la route de l'Eſpagne; ce Royaume lui parut contraſter ſingulierement avec la France : une gravité ſévere, une morgue froide, un mépris inſultant pour tout ce qui n'eſt point Eſpagnol; dans les femmes une vivacité d'autant plus pétulante, qu'elle eſt contrainte par la jalouſie des amans & des maris; l'amour toujours en fureur, l'amitié ſans ceſſe en défiance; l'eſprit & le génie prêts à ſe livrer à leur eſſor, mais retenus par la crainte d'exciter contr'eux la haine de l'ignorance : voilà ce qu'il apperçut à la ville & à la Cour. Il eſt vrai que les Eſpagnols ſe piquent de la plus grande magnificence, moins par goût pour le luxe que par amour pour le faſte. Andoloſio avoit de quoi l'emporter ſur les plus opulens : il parut à la Cour en habit François : on rit de ſa maſcarade autant que les Eſpagnols peuvent rire. Il fit faire des habits dans le coſtume du pays; il les couvrit d'or & de pierreries, & il s'apperçut que le cas qu'on faiſoit de lui, augmentoit en proportion de la richeſſe qu'il étaloit. Il ſuivit le Roi à l'armée, à la tête de cinq cent hommes qu'il prit à ſa ſolde; il fit pluſieurs actions éclatantes, & fut regardé comme un des plus grands Capitaines de ſon ſiécle. Le Roi le fit Chevalier. Il vouloit faire plus, afin de s'attacher un Général dont il eſpéroit les plus grands ſervices. Il y avoit à la Cour un Grand d'une richeſſe

richesse immense, & qui n'avoit qu'une fille. Le Roi la proposa à Andolosio, & offrit de le faire Comte; mais quoiqu'elle fût belle & de la naissance la plus illustre, Andolosio redoutoit un engagement auquel l'inclination n'auroit eu aucune part. La situation étoit très-embarassante pour lui; il ne vouloit indisposer ni le Roi ni le pere par un refus. Il demanda la permission de la voir. La jeune fille étoit de la plus grande naïveté. A force d'adresse il lui fit avouer qu'un jeune Espagnol, à qui elle avoit été destinée en naissant, & que des malheurs avoient précipité dans l'infortune, avoit trouvé la route de son cœur; qu'elle en avoit cependant fait le sacrifice à son pere, dont la volonté seroit toujours la regle de sa conduite; que son pere lui avoit annoncé qu'elle seroit bientôt mariée, & qu'elle ignoroit avec qui. C'est moi que ce mariage regarde, lui dit Andolosio. Elle rougit & baissa la vue. Ne craignez rien, reprit-il: si je n'écoutois que mon cœur, je vous disputerois à l'Espagne entiere. Je n'avois aucun goût pour le mariage avant de vous voir : depuis que je vous ai vue, je sens que votre main feroit le bonheur de ma vie: la douceur de votre caractere & votre sincérité m'ont inspiré la tendresse la plus vive. Ce n'est pas assez que de vous déclarer ma passion, je dois vous en donner la preuve la plus forte. Comment appellez-vous l'heureux mortel à qui vous futes destinée? Ah! Seigneur, s'écria-t-elle, vous m'avez arraché mon secret; D. Alvar est perdu. D. Alvar sera votre époux, reprit Andolosio, & vous le recevrez de la main de votre rival. Homme généreux, dit-elle, votre grandeur d'ame l'emporte dans mon cœur. Je ne puis me dissimuler que je n'aime D. Alvar; mais il ne tient qu'à vous de me faire confirmer le sacrifice que j'en ai fait. Vous m'aimez & vous me donnez à votre rival, quel exemple pour moi! Andolosio eut quelque peine à résister. Non, ajouta-t-il, vous vous devez à D. Alvar; il n'y auroit que moi d'heureux si j'acceptois votre main, & nous le serons tous les trois, en vous sacrifiant une passion que vous venez de faire naître. Andolosio alla chez D. Alvar qui savoit que le Roi devoit le donner pour époux à Elvire.

D. Alvar pâlit en le voyant; il le reçut avec une politesse contrainte, mêlée d'eu peu de fierté. Je ne sais, lui dit Andolosio, de quel œil vous voyez votre rival; mais je sais bien qu'il ne mérite pas votre haine. Eh! Seigneur, répondit D. Alvar, quel plaisir prenez-vous d'insulter votre victime? Dans d'autres tems peut-être ne l'auriez-vous pas fait impunément. Quoi qu'il en soit, puisque je ne puis être l'époux d'Elvire, vos belles qualités auxquelles je rend justice, me font applaudir à un choix que j'aurois fait moi-même pour elle, si son pere s'en étoit rapporté à moi; j'espere que vous la rendrez aussi heureuse qu'elle mérite de l'être : c'est une consolation qui me dédommage un peu de la perte que je fais. Personne, reprit D. Andolosio, ne rend plus de justice à Elvire que moi; comme je desire son bonheur autant que vous-même, & que vous seul pouvez le faire, c'est à vous qu'elle doit être unie, & c'est votre rival qui vient vous offrir sa main. D. Alvar prit encore ce trait pour une raillerie; il alloit s'emporter: Andolosio l'arrêta, & lui parla de si bonne foi, qu'il le persuada. Demain, lui dit-il, Elvire sera à vous pour jamais; il alla de ce pas chez le Roi, il se jetta à ses genoux, & le supplia de lui permettre de disposer de la main d'Elvire; il ne se releva que lorsqu'il en eut obtenu la permission. Sire, ajouta-t il, un parent de D. Alvar mourut en Chypre, il y a quelques années, dans les bras de mon pere; il le laissa dépositaire de soixante mille ducats, & le chargea de les remettre à son plus proche parent : j'ai fait des recherches inutiles jusqu'aujourd'hui; le hazard m'a fait découvrir à Madrid, l'homme que je cherchois : le même hazard fait que ce D. Alvar a un fil à qui Elvire avoit été promise; mais à cause de l'indigence dans laquelle cette famille est tombée, le pere d'Elvire refuse de la lui donner. Vous devez protéger, Sire, à titre de pere de vos sujets, un infortuné avec lequel on rompt des engagemens qui doivent être sacrés, parce qu'il manque de ressources pour les faire valoir. Quant à moi je cede Elvire à D. Elvar, & je suis prêt à lui remettre le dépôt dont je suis chargé. Le Roi donna ordre qu'on fit venir

D. Alvar & ſon fils. Andoloſio ſe chargea d'aller les chercher lui-même. Il les prévint ſur ce qui venoit de ſe paſſer. Le jeune D. Avar étoit pénétré ; mais le pere ne connoiſſant aucun parent de ſa famille mort à Famagouſte, refuſoit de recevoir le dépôt. Croyez-vous, lui dit D. Andoloſio, que je vous remiſſe une ſomme auſſi conſidérable, ſi je n'étois bien perſuadé que vous êtes celui à qui je dois la remettre ? Pourquoi voudriez-vous que je m'expoſaſſe à la payer deux fois ? Le jeune D. Alvar tira Andoloſio à l'écart. Seigneur, lui dit-il, j'admire votre généroſité ; mais je n'en ſuis pas la dupe : le parent dont vous parlez eſt un être imaginaire ; j'accepte votre bienfait, à condition qu'après la mort de mon pere que la vieilleſſe & ſes maux entraînent au tombeau, ce dépôt vous ſera rendu : en attendant, pour appuyer votre généreux menſonge, voilà des lettres d'un frere de ma mere mort aux Indes. Il n'eut que le tems de remettre ces lettres à Andoloſio qui dit au pere de D. Alvar de le ſuivre chez le Roi, où tout ce myſtere s'éclairciroit. Andoloſio lut les lettres qui renfermoient quelques circonſtances dont il tira des preuves de ce qu'il avoit avancé. Il n'y eut que le jeune homme qui ne fut point convaincu. Le pere d'Elvire fut mandé. Le Roi lui fit des reproches amers, & après lui avoir annoncé le retour de la fortune de D. Alvar, il le fit aiſément conſentir au mariage d'Elvire : elle fut appellée ; les deux jeunes amans avoient les yeux fixés ſur Andoloſio : ils le regardoient comme un être ſurnaturel ; lorſque le mariage fut accompli, le jeune D. Alvar dévoila le myſtere du dépôt ; il n'étoit plus tems de le rendre, Andoloſio avoit pris les plus grandes précautions pour qu'on ne pût revenir ſur cet article : on avoit fait ſigner l'acceptation par le pere & par le fils ; il y eut de part & d'autre un combat de généroſité qui ne finit que parce que Andoloſio ſe fâcha très-ſérieuſement, & les menaça de ſon inimitié, s'ils inſiſtoient encore.

Andoloſio ne paſſoit pas un jour ſans préparer des regrets à toute la Cour ſur ſon départ ; il ſavoit ſi bien accommoder ſon humeur libérale à la fierté Eſpagnole,

qu'il faisoit chérir les bienfaits & adorer le bienfaiteur; ce qui n'est point ordinaire: enfin il prit congé du Roi, & le jour de son départ fut un jour de deuil pour Madrid.

CHAPITRE III.

Suite des voyages d'Andolosio. Ses aventures à la Cour d'Angleterre.

DOM Andolosio navigea vers l'Angleterre; il vouloit connoître un Royaume qui avoit été le théâtre d'une parties des aventures de son pere. Il voulut y paroître avec le plus grand éclat. Le bruit que ses actions généreuses avoient fait à la Cour de France & à celle d'Espagne, l'avoit devancé à Londres. L'Anglois né froid & peu crédule, ne se décide point sur la réputation; il veut connoître avant d'estimer, & l'estime est toujours l'avant-coureur de son amitié. Le peuple courut au-devant de lui; les gens raisonnables l'attendirent. Il avoit fait préparer un Palais superbe. Deux Anglois qu'il avoit eu occasion de connoître à la Cour de France, vinrent le recevoir à Douvres, & le conduisirent chez lui; les mémoires de Fortunatus avoient déja donné à Andolosio une idée des mœurs des trois Royaumes; il pria les deux Anglois de lui donner la liste de toutes les personnes de marque, soit par leur naissance, par leurs dignités, par leurs richesses, & sur-tout par leurs talens: il se fit conduire chez chacun d'eux, & les pria à dîner les uns après les autres, ayant soin d'entremêler les Seigneurs & les Savans. Il s'attira peu à peu l'estime de la nation: il fut souvent déclaré vainqueur dans les tournois. Il proposa des prix, & s'abstint de combattre dans toutes les fêtes qu'il donna. Il voulut aussi que les sciences eussent part à ses libéralités; il fit publier une récompense pour celui qui dans un an, auroit fait la plus belle découverte, & un autre pour celui qui auroit fait le plus beau poëme à l'honneur de la patrie; il voulut que ces prix fussent distribués avec la plus

grande ſolemnité ; car dans la carriere de la gloire, l'éclat du triomphe eſt plus précieux que le triomphe même.

Le Roi ayant appris le cas que la nation faiſoit de D. Andoloſio, voulut connoître cet homme ſingulier ; il l'avoit vu pluſieurs fois à la Cour, ſans y faire une attention particuliere. Lorſque le Roi l'eut entretenu, il fut étonné des connoiſſances & des rares vertus de ce jeune étranger. Les Rois, ainſi que leurs ſujets, n'eſtiment les hommes que par les avantages qu'ils peuvent en retirer. Il demanda à D. Andoloſio s'il vouloit le ſervir, & lui dit de mettre à ſes ſervices le prix qu'il jugeroit à propos. La ſeule récompenſe que je demande, répondit Andoloſio, c'eſt que vous mettiez autant de juſtice à me défendre contre les jaloux & les envieux dont les Cours fourmillent, que je mettrai de zele à vous débarraſſer de vos ennemis.

Peu de tems après, la guerre s'alluma entre l'Ecoſſe & l'Angleterre : Andoloſio y accompagna le Roi à ſes propres dépens. Les Ecoſſois, nourris dans les montagnes, ſont agiles, robuſtes & vigoureux ; ils ne craignent ni la rigueur des hivers, ni les ardeurs de l'été : les travaux les plus pénibles ne les effraient point ; ils ſoutiennent avec la même force la faim, la ſoif & les attaques de l'ennemi. Aucune de ces qualités n'échappa à Andoloſio : il ſavoit auſſi que, comptant trop ſur ces avantages, ils n'avoient aucune idée de la diſcipline militaire. Il conſeilla au Roi d'Angleterre d'engager une affaire générale, de marcher à eux avec courage, & ſurtout avec beaucoup d'ordre. Il partagea l'armée en trois corps ; l'aîle droite, qui étoit la moins nombreuſe, devoit attaquer la gauche de l'ennemi : il plaça le Roi au centre, & Andoloſio ſe mit à l'aîle gauche pour attaquer la droite des Ecoſſois, lorſqu'il en ſeroit tems. A peine l'aîle droite eut elle commencé le combat, que l'armée ennemie ſe porta, comme l'avoit prévu Andoloſio, vers le lieu de l'attaque. Alors le Roi fit renforcer de la moitié de ſes troupes, l'aîle droite qui ſoutint les premiers efforts, tandis qu'Andoloſio prit les ennemis enqueue, & les força de diviſer leur attaque ; c'eſt

tout ce qu'il demandoit : les Ecoſſois ignoroient l'art de ſe rallier ; ils ſe raſſembloient en pelotons, & venoient fondre ſur les Anglois qui leur oppoſoient une maſſe inébranlable, contre laquelle les petites troupes des Ecoſſois venoient ſe briſer : cependant l'armée Angloiſe s'avançoit avec un ſilence terrible & un ordre majeſtueux, écraſant tout ce qui s'offroit ſur ſon paſſage. Alors la déroute devint générale : les ennemis s'éparpillerent dans la campagne ; & tandis que l'armée Angloiſe continua ſa marche chaſſant devant elle l'armée Ecoſſoiſe, Andoloſio envoya un détachement, s'empara des équipages, & ſe mit à la tête de quelques troupes avec leſquelles il fit priſonnier plus d'un tiers des ennemis. Il rejoignit le corps d'armée, ne la laiſſa repoſer qu'une nuit ; & dès le point du jour, il attaqua les ennemis qui s'étoient retranchés. Le combat fut d'autant plus opiniâtre, que le Roi d'Ecoſſe combattoit en perſonne derriere ſes retranchemens. Andoloſio avec les plus braves Officiers vient à bout de les forcer, fait le Roi priſonnier, l'amene au Roi d'Angleterre, & diſſipe le reſte de l'armée. Ainſi, en moins de trois jours, commença & finit un guerre, dont la longueur, ſans Andoloſio, eût épuiſé d'hommes & d'argent l'Angleterre & l'Ecoſſe. Andoloſio fut d'avis de faire la paix ſur le champ de bataille ; les deux Rois s'en rapporterent à lui pour en régler les conditions : il falloit l'aveu des Ecoſſois ; ils auroient pu réclamer contre tout ce qu'auroit fait leur Roi priſonnier. Andoloſio ſe tranſporta à Edimbourg après avoir pris l'avis des deux Rois : il y aſſembla le Conſeil & les Chefs de la Nation, les ramena tous à ce qui avoit été déja réſolu entre les Rois & lui, revint au camp, fit ſigner les Rois, ramena celui d'Ecoſſe à ſon peuple, qui fit publier la paix dans ſes Etats.

Quoiqu'Andoloſio eut la plus grande part à la défaite des Ecoſſois, il fut reçu des Grands & du Peuple avec des tranſports d'admiration & de joie. Le Roi eut deſiré de le retenir, afin qu'il eût établi la diſcipline militaire, & qu'il eût pu donner à ſes troupes les principes de l'art de la guerre dont il venoit de faire

un ſi ſavant uſage. Andoloſio s'excuſa, & promit au Roi de mettre par écrit quelques élémens de tactique, & de les lui envoyer; il l'aſſura que les Ecoſſois ſeroient une des nations les plus redoutables, ſi leur valeur étoit dirigée par l'art.

D. Andoloſio revint à Londres comblé de bénédictions par le Peuple, d'éloges par les Soldats, & d'épigrames par les Courtiſans. La victoire & la paix furent célébrées par des feſtins, des danſes, des joutes & des tournois. Le Peuple le ſuivoit en foule; il ſemoit des fleurs ſous ſes pas: les plus belles femmes lui préſentoient des guirlandes de laurier & de roſes. Lorſqu'il ſe préſenta à la Cour, la Reine & ſa fille vinrent au devant de lui & l'embraſſerent; ce dernier trait exalta juſqu'au dernier point le poiſon de l'envie. On fit enviſager au Roi les tranſports du peuple pour Andoloſio, comme une marque de mépris pour le Prince, & comme une révolte. Le Roi ſe ſouvenoit de la récompenſe que l'Etranger lui avoit demandée : il traita avec l'indignation qu'ils méritoient, les Courtiſans envieux; mais il ne put ſe défendre d'une impreſſion déſagréable contre Andoloſio : car tel eſt l'effet de la calomnie, quelque abſurde que ſoient ſes imputations, ſon venin eſt ſi corroſif que l'empreinte reſte toujours dans l'ame qu'elle a choiſi pour l'y diſpoſer.

Quelque tems après D. Andoloſio demanda à la Reine & à ſa fille, la permiſſion de leur donner une fête : le Roi y conſentit. Le feſtin fut magnifique, & ſuivi de toute ſorte de divertiſſement pour le peuple. Andoloſio, ce vaiqueur ſi redouté, ne put ſe défendre des charmes de la jeune Princeſſe. Il eſt vrai qu'Agripine réuniſſoit en elle la beauté, les graces, l'eſprit & les talens; elle l'emportoit autant à cet égard ſur toutes les ſujettes de ſon pere, que par l'éclat de la naiſſance. Andoloſio en fut ſi frappé, qu'il ne mit plus ſa gloire qu'à lui plaire. Le Roi flatté de la fête que ſon Favori avoit donnée à ſon épouſe & à ſa fille, témoigna qu'il auroit été charmé d'en être. Andoloſio lui dit que c'étoit par reſpect qu'il n'avoit oſé le prier d'y venir; mais que puiſqu'il vouloit lui faire cet honneur, il le prioit

de lui fixer le jour qui lui feroit le plus commode : le Roi ne le remit qu'au lendemain. Il y arriva avec dix perſonnes choiſies de la Cour : la fête fut ſi brillante & ſi ſomptueuſe, que le Roi en conçut quelque dépit : il réſolut de s'en venger, & s'invita encore pour le troiſieme jour. Pour jetter Andoloſio dans l'embarras, ayant ſu par des eſpions qu'il avoit appoſtés, que le bois & le charbon manquoient dans la cuiſine, le Roi envoya chercher le Magiſtrat chargé de la police de Londres, & lui fit promettre de défendre à tous les Marchands de bois, de vendre ni bois à brûler, ni charbon pendant trois jours à Andoloſio, qui ne trouvant pas d'autre moyen, envoya chez tous les Marchands d'épicerie, & fit acheter la canelle & tous les bois odoriférans qu'ils avoient dans leurs magaſins. Le Roi arriva avec une partie de la Cour à l'heure indiquée, ſe promettant bien de rire de l'embarras de D. Andoloſio : en entrant chez lui, ils ſentirent un parfum délicieux, une odeur céleſte qui les ſurprit. Le Roi voulut en ſavoir la cauſe ; quelle fut ſa ſurpriſe, lorſqu'on lui apprit la reſſource dont ſon hôte s'étoit ſervi pour préparer le dîner du Roi, & ſur-tout lorſqu'on ſervit ce dîner plus ſomptueux & plus abondant que le premier. Les Courtiſans furent humiliés, & le Roi diſſimula ſon reſſentiment : ce qui l'étonna le plus, fut la libéralité d'Andoloſio envers les gens de la ſuite du Roi, au nombre de cinq cents chevaux, & envers ceux des Courtiſans. Il donna à chacun cinq ducats. Le Roi ne concevoit pas d'où Andoloſio pouvoit tirer une ſi grande quatité d'or & d'argent, en parla à la Reine à ſon retour, & lui témoigna un grand deſir d'en connoître la ſource.

La Reine s'étoit apperçue de la paſſion d'Andoloſio pour ſa fille : elle imagina de flatter ſes feux, afin de pouvoir lui arracher ſon ſecret ; elle communiqua ſon idée au Roi, qui la laiſſa la maîtreſſe de faire ce qu'elle jugeroit à propos. Elle fit appeller Agripine ; je ſais, lui dit-elle, qu'Andoloſio éleve ſes vues juſqu'à vous ; j'ai vu ſa folle paſſion éclater dans ſes yeux ; il eſt très-important que je ſache quels ſont vos ſentimens à ſon

égard ; si vous l'aimez, il n'est pas impossible qu'il devienne votre époux, ses richesses immenses, son grand courage, & d'autres circonstances peuvent l'élever au trône ; non pas peut-être d'Angleterre, mais d'Ecosse ou d'Irlande : avec le secours de votre pere, il peut conquérir aisément l'un ou l'autre ; si vous ne l'aimez pas, l'amour qu'il a pour vous peut nous être d'une grande utilité : avant que je m'explique, ouvrez-moi sincérement votre cœur : vous savez, ma chere Agripine, que je suis encore plus votre amie que votre mere ; ne me cachez rien. Madame, répondit Agripine, je n'aime ni ne hais Andolosio ; je le regarde comme un jeune téméraire dont je voudrois punir l'audace ; je me suis apperçue de son amour, & le mépris que je lui ai marqué, n'a fait que l'enflammer davantage ; mais s'il faut humilier son orgueil, indiquez-moi quelque moyen, & je vous promets de le mettre en usage ; quand à l'épouser, n'espérez pas que ma fierté se rabaisse jusques-là. La Reine fut contente de cette réponse : Agripine, dit-elle, il faut lui cacher votre indignation : le Roi desire savoir d'où Andolosio peut tirer de si grandes richesses ; il y a peu de Souverains qui puissent faire les dépenses qu'il fait, & néanmoins il ne possede aucun fonds de terre ; il faut que vous lui laissiez entrevoir quelque espérance, & que profitant de son amour, vous l'engagiez à vous découvrir un mystere qui ne me paroît pas naturel ; je vous faciliterai les occasions de vous trouver tête à tête avec lui : s'il a l'audace de vous donner quelque rendez-vous, acceptez-le. Votre honnêteté, & le peu d'inclination que vous avez pour lui, me laissent sans inquiétude à ce sujet.

Agripine dès ce moment, commença de laisser entrevoir quelque espérance à Andolosio ; elle le conduisit avec tant d'adresse, qu'il se hazarda de lui demander la permission de la voir dans son appartement : après une longue résistance, elle y consentit : elle lui exagéra le sacrifice qu'elle lui faisoit ; peu à peu, elle alluma dans son cœur la passion la plus vive. Dans une seconde entrevue, elle lui fit sentir que le Roi son pere n'étoit

pas éloigné de les unir; mais qu'il craignoit que les dépenses excessives auxquelles il s'exposoit, n'épuisassent sa fortune. Andolosio l'assura que ses trésors étoient inépuisables, qu'il n'étoit pas moins riche que Fortunatus, dont la libéralité étoit connue de toute la terre; que quoique Fortunatus eut beaucoup dépensé dans ses voyages, il étoit en état de dépenser encore davantage.

Agripine changeant de conversation, lui demanda si dans les différentes Cours qu'il avoit vues, il n'avoit jamais rencontré quelque beauté qui eut captivé son cœur. Andolosio lui répondit qu'il avoit porté les armes sous six Rois différens, qu'il avoit vu dans leurs Cours de très-belles Dames, & qu'il n'en avoit jamais vu aucune qui pût lui être comparée pour la beauté, les graces & l'esprit; qu'elle avoit si bien subjugué son cœur, que rien au monde ne pourroit le détacher d'elle, & qu'enfin, s'il pouvoit se flatter de lui plaire, elle pourroit disposer entierement de lui.

Lorsqu'Agripine vit qu'Andolosio étoit entierement soumis à ses volontés, elle lui parla encore de ses richesses; si vous voulez me satifaire là-dessus, dit-elle, il n'y a rien que vous ne puissiez exiger de moi. Le don de mon cœur & de ma main sera le prix de votre confiance. Andolosio exigea d'elle le secret le plus inviolable & le serment le plus sacré, qu'elle accompliroit la promesse qu'elle venoit de lui faire : après qu'il crût s'en être bien assuré, il lui fit voir la source de toute son opulence; il lui expliqua le mystere de la bourse; il en tira dix mille guinées dont il lui fit présent. Agripine fut étonnée, & témoigna la plus grande sensibilité de la confidence qu'Andolosio venoit de lui faire; elle lui renouvella toutes ses promesses, & lui jura qu'elle alloit travailler avec sa mere à leur bonheur commun.

En effet, Agripine courut à la Reine, & lui apprit la découverte qu'elle venoit de faire : elle lui en donna pour preuve les dix mille guinées dont Andolosio lui avoit fait présent. La Reine lui demanda si elle se rappelloit comment la bourse étoit faite; & sur la description qu'Agripine lui en fit, elle lui ordonna d'en faire

faire une ſemblable. Le lendemain Andoloſio ne manqua pas de ſe trouver au rendez-vous. Agripine le reçut avec les témoignages de la plus vive tendreſſe ; il tomba à ſes genoux, & lui demanda enfin des gages de l'amour qu'elle lui juroit. Le Roi étoit à une partie de chaſſe, d'où il ne devoit revenir que le lendemain : la Reine avoit profité de ſon abſence pour aller paſſer un jour dans une maiſon royale à quelques milles de Londres. Les momens étoient précieux ; Agripine ſans paroître conſentir aux deſirs de ſon amant, l'invita à ſouper avec elle : la Reine avoit fait mêler au vin qu'on devoit ſervir à Andoloſio, quelques drogues aſſoupiſſantes. Une ſuivante d'Agripine étoit chargée d'avoir ſoin qu'il n'y eût point de mépriſe. Lorſque l'heure fut arrivée, cette même ſuivante conduiſit Andoloſio avec beaucoup de myſtere dans la chambre de la Princeſſe. Elle joua la pudeur, la tendreſſe, les remords, la fureur : elle paroiſſoit être ſur le point de ſe livrer au penchant qui l'entraînoit, & un moment après elle repouſſoit Andoloſio & verſoit un torrent de larmes : il étoit à ſes genoux, & s'enflammoit toujours davantage ; elle l'obligea de ſe relever, & comme ſi elle n'eût pu conſentir à ſa défaite qu'à la derniere extrêmité, elle la retarda juſqu'après ſouper : elle ne manqua pas de l'exciter à boire, buvant elle-même comme pour s'étourdir ſur ſa honte. Andoloſio fut toujours la dupe de ſa perfidie ; à peine a-t-il bu la liqueur fatale, qu'il tombe dans la léthargie la plus profonde. C'eſt alors que dépouillant en effet toute pudeur, elle ſe fait aider par ſa ſuivante à fouiller ſa victime : elle trouve la bourſe couſue ſous ſon pourpoint, elles l'arrachent, & mettent à la place celle qu'elle avoit fait faire. Agripine eſſaya ſi elle avoit la même vertu ; & en inſultant à ſa dupe, elle en tira une grande quantité de pieces d'or : elle laiſſa Andoloſio plongé dans le ſommeil, & courut en triomphe chez la Reine qui étoit revenue ; elles eſſayerent encore la bourſe, & après y avoir puiſé des tréſors dont leurs yeux ne pouvoient ſe raſſaſier, la Reine en apporta une partie à ſon époux pour le convaincre de la vérité.

A peine la bourſe fut-elle entre les mains de la Princeſſe, que le Roi jaloux d'un ſi précieux effet, déſira de l'avoir en ſa puiſſance, il fit agir la Reine auprès d'elle : Agripine étoit leur fille unique, leur amour aveugle ne leur avoit jamais permis de la contrarier dans ſes goûts, ni dans ſes penchans ; ſon humeur altiere, ſon caractere inflexible, dur & capricieux, s'étoit fortifié par leur complaiſance, dont enfin ils étoient devenus les premieres victimes.

A la ſeule propoſition que la Reine lui fit de donner la bourſe à ſon pere, Agripine devint furieuſe. Eh quoi, dit-elle, pour venger le ridicule orgueil de mon pere qui rougiſſoit de ſe voir ſurpaſſé en magnificence par un ſimple particulier, pour ſatisfaire une vaine curioſité, je me ſerai avilie juſqu'à prêter l'oreille aux déclarations d'un homme de néant ; j'aurai fait les démarches les plus humiliantes, épuiſé tous les reſſorts de la coquetterie pour allumer des feux que je déteſtois, & pour flatter un eſpoir qui m'outrageoit : je me ſerai expoſée à la honte & à l'infamie, & l'on voudroit m'en ravir le prix ! Non, dites au Roi qu'il peut m'ôter la vie, mais que je ne lui céderai jamais une proie qui m'appartient à tant de titres. Si Andoloſio ſe fût éveillé dans le tems que je la lui raviſſois, n'y alloit-il pas de mes jours ? Vous n'avez pas craint de les expoſer pour parvenir à votre but, & vous voudriez que lâchement complaiſante, je livraſſe ma conquête ! Je veux bien lui en faire part, mais je ne la lui céderai jamais. Le Roi employa vainement les prieres & les menaces ; il ne put rien obtenir : ſeulement il fut convenu qu'elle lui donneroit tous le jours mille guinées, à quoi elle ne conſentit qu'avec beaucoup de peine, parce que ſon avarice lui faiſoit craindre que ſi elle rendoit les richeſſes trop communes, l'or ne perdît de ſon prix.

Cependant Andoloſio s'éveilla, & ne voyant plus Agripine auprès de lui, il maudit mille fois ſon ſommeil qui lui avoit fait perdre une ſi belle occaſion : il demanda à la ſuivante qui étoit reſtée, ce que la Princeſſe étoit devenue ? elle lui répondit que le voyant ſi profondément endormi, Agripine avoit pris ſon ſom-

meil pour un marque d'indifférence ; qu'elle avoit beaucoup pleuré, & qu'elle étoit sortie avec indignation Andolosio s'en prit à la suivante, & la gronda vivement de ne l'avoir pas éveillé : elle lui protesta que sa Maîtresse & elle avoient fait l'impossible pour y réussir, qu'il falloit que ce sommeil tînt de l'enchantement, puisqu'il avoit résisté aux efforts d'une amante emportée par sa passion, & aux siens même qu'animoit l'espoir d'une récompense proportionnée au service qu'elle lui rendoit. Andolosio la conjura à genoux de ramener sa Maîtresse la nuit suivante ; il se disposoit à lui faire un présent considérable pour l'y engager ; mais elle le retint en lui disant qu'elle ne vouloit de récompense que lorsqu'elle l'auroit méritée. Andolosio n'insista pas, espérant que ce motif la rendroit plus pressante ; il revint chez lui triste, affligé, & ne se doutant pas encore du malheur qui lui étoit arrivé.

CHAPITRE IV.

Infortune d'Andolosio : vision, aventures extraordinaires. L'Hermite & les Pommes enchantées.

LE Roi se persuada qu'Andolosio avoit encore une bourse ; il ne pouvoit pas croire que n'en ayant qu'une seule, il l'eût gardée avec aussi peu de soin. Ce Prince n'avoit sans doute jamais aimé ; il auroit su qu'il n'y a pas de sacrifice que l'amour n'obtienne, & qu'il n'y a presque point de secret qu'il ne pénetre ou qu'il ne divulgue. Soit que le Roi voulût se convaincre de la vérité du fait, soit qu'il eût en vue d'humilier Andolosio, il s'invite à dîner chez lui le lendemain. Andolosio appelle ses gens, leur donne les ordres nécessaires, & veut payer son Maître-d'Hôtel, il veut chercher de l'argent. Quel fut son désespoir quand il vit que la bourse dans laquelle il fouilloit, n'étoit pas la sienne, & qu'elle ne rendoit rien. Il vit d'un coup d'œil toute l'étendue de son malheur ; quelle chûte effrayante ! Il

ſe reſſouvint alors de l'avis que ſon pere lui avoit donné, de ne jamais dire à perſonne qu'il fût poſſeſſeur d'une mine auſſi féconde. Voyant que ſa perte étoit irréparable, il ſongea à ſe défaire de ſes domeſtiques : il les appella, leur partagea le peu qui lui reſtoit, & les congédia. Tous fondoient en larmes, aucun ne vouloit le quitter ; ils ne pouvoient pas comprendre comment en ſi peu de tems, un homme auſſi riche, avoit pu tomber dans l'indigence. Dans d'autres circonſtances Andoloſio eût pu trouver une reſſource dans ſes bijoux; il les avoit donnés à la Reine, à Agripine, & à une foule de Courtiſans qui lui vendoient à ce prix une amitié apparente. Un de ſes Ecuyers crut que ce revers venoit de quelque tort qu'on avoit fait à ſon Maître, il lui offrit de le venger au péril de ſa vie ; chacun de ſes gens en jura autant. Andoloſio plus ſage, ſe garda bien de leur donner rien à connoître : il les remercia, les exhorta à prendre leur parti, & leur promit de les récompenſer avec uſure, ſi la fortune lui ſourioit encore ; il leur dit de ſeller ſon cheval, & de ne pas le ſuivre; ils pleuroient tous en lui rendant ce dernier ſervice : on eut dit qu'ils alloient à la pompe funebre de leur pere, & leurs cris redoublerent quand ils le virent partir.

Andoloſio prit la route de Famagouſte, s'embarqua à Douvres, traverſa la France ſans ſe faire connoître, ne tenant qu'à lui de mettre à l'épreuve ceux qui lui avoient témoigné dans ſa ſplendeur, une amitié que rien ne pouvoit altérer; il préféra de conſerver d'eux la bonne opinion qu'ils avoient tâché de lui donner, à une conviction affligeante. Il arrive enfin à Famagouſte ; il y avoit dix ans qu'il en étoit abſent; ſon frere fut au comble de la joie en le voyant; il fut ſurpris de le voir ſeul, ſans équipage & ſans ſuite : Ampedo lui demanda où il avoit laiſſé ſes gens. Hélas! mon frere, je m'eſtime encore heureux, répondit Andoloſio, d'avoir pu parvenir juſqu'à vous. J'ai à vous apprendre des choſes qui diminueront peut-être l'amitié que vous avez pour moi. Que dites-vous, reprit Ampedo? Non, mon frere, cela n'eſt pas poſſible, euſſiez-vous commis les crimes les

plus atroces ; mon eſtime pourroit diminuer, mais jamais mon amitié qui, j'en ſuis bien certain, vous rameneroit à la vertu. Je n'ai point de crimes à me reprocher, dit Andoloſio, mais de grandes imprudences à expier. J'ai perdu la bourſe que vous m'aviez confiée : j'en ai une douleur mortelle, non pour moi, qui ai aſſez vu que de grandes richeſſes ne nous attirent que de grands ennemis, & que l'homme qui vit tranquille dans une obſcure médiocrité, eſt plus heureux que l'homme opulent, dont le faſte excite autour de lui les cris des envieux ou le zele hypocrite des flatteurs : c'eſt pour vous à qui la ſageſſe a appris à faire un bon uſage des dons de la fortune. Ampedo lui demanda par quel accident il avoit perdu ce don précieux. Ma premiere imprudence, répondit-il, eſt de n'avoir pas ſuivi le conſeil que mon pere nous donna de ne dire à perſonne les merveilles de la bourſe ; la ſeconde eſt de m'être livré trop inconſidérément à une folle paſſion, & d'avoir aidé moi-même à tendre les filets où je me ſuis pris. Il lui raconta les ruſes perfides de la fille du Roi d'Angleterre, la jalouſie de ſon pere, & tout ce qui lui étoit arrivé dans ce pays. Mon cher frere, reprit Ampedo, vous avez voulu voyager, c'étoit contre mon avis ; vous voyez que mon amitié pour vous prévoyoit ce qui vous arrive. Ah ! mon frere, diſoit Andoloſio, n'augmentez pas mes regrets, le chagrin me conſume, & je ne forme d'autre vœu que de ceſſer de vivre.

Ampedo pénétré du chagrin de ſon frere, l'exhorta à la modération, auſſi néceſſaire dans la triſteſſe que dans la joie : la perte que vous avez faite, ajouta-t il, nous eſt commune ; ne croyez pas que m'en afflige un moment. Nous ſommes encore plus riches qu'aucun Particulier de l'Iſle de Chypre ; je n'ai dépenſé pendant votre abſence qu'un des coffres que vous remplites d'or avant votre départ ; nous n'avons qu'à écrire au Sultan, & il nous donnera tout ce que nous voudrons du chapeau. Ces tréſors nous ſuffiront pendant notre vie, & & nous les économiſerons de maniere que perſonne ne s'appercevra que notre fortune ait diminué ; ſi nous

nous marions, & qu'il nous ſurvienne des enfans, ils ſeront encore aſſez riches après notre mort. Ce Palais, les terres que mon pere a laiſſées, & ce que nous leur épargnerons, pourront les mettre au-deſſus des perſonnes les plus aiſées. D'ailleurs la fortune eſt ſouvent un obſtacle aux talens : tel qui, pour acquérir du bien, eût été obligé de donner l'eſſor à ſon génie, languit dans une molle oiſiveté, lorſque rien ne lui manque : la médiocrité eſt la mere du travail, & celui ci n'a jamais marché ſans la vertu. Ainſi, mon frere, tranquiliſez-vous, & dès ce moment partagez avec moi ce qui nous reſte. Mon frere, dit Andoloſio, je ſens que vous avez raiſon; cependant ne fut-ce que pour punir la perfide, je voudrois lui enlever la bourſe, & j'en ſais un ſûr moyen, ſi vous conſentez à me prêter le chapeau. Ampedo lui repréſenta la difficulté d'une telle entrepriſe, & lui témoigna qu'il craignoit qu'il ne perdît le chapeau, comme il avoit fait la bourſe : il ne lui conſeilla pas de s'en ſervir à cet uſage, il lui permit ſeulement de le prendre pour ſon plaiſir, & de s'en amuſer quelquefois.

Andoloſio parut quelque tems ſe conformer aux volontés de ſon frere. Un jour il envoya tous les domeſtiques d'Ampedo à la chaſſe, en leur promettant de les ſuivre de près : lorſqu'ils furent partis, il vint trouver ſon frere, & le pria de lui prêter ſon chapeau pour s'amuſer. Ampedo qui étoit bon, & qui ne ſavoit rien refuſer, & ſur-tout à ſon frere, le lui remit. Dès qu'Andoloſio l'eut en ſon pouvoir, il abandonna les chaſſeurs & ſe tranſporta à Gênes. Il s'informa où l'on vendoit les plus beaux bijoux; il envoya chercher les Marchands, leur en demanda le prix, fit peu de difficultés, & les ayant tous enveloppés, comme pour les faire peſer, il deſira d'être tranſporté à Florence, & diſparut au grand étonnement des Marchands qui ſe crurent ruinés; il en fit autant à Florence & enſuite à Veniſe. Lorſqu'il fut bien chargé de bijoux, il alla à Londres : il s'informa de l'Egliſe où devoit aller Agripine, dreſſa une table dans la rue par où elle devoit paſſer, & y étala toutes ſes pierreries;

pierreries; les mettant à un prix exceſſif, afin qu'aucun Particulier ne fût tenté d'en acheter.

Il attiroit beaucoup de monde, ſoit par ſes propos ſinguliers, ſoit par la quantité & par la beauté de ſes bijoux, ſoit encore par la bizarrerie de ſa figure qu'il avoit noircie & entierement changée au moyen d'un nez poſtiche qu'il avoit ſi bien adapté au ſien, que perſonne ne le reconnut. Il vit arriver la Princeſſe; elle étoit précédée d'un grand nombre de Gardes, & entourée d'un grand cortege de Courtiſans & de Domeſtiques; car depuis qu'elle avoit en ſon pouvoir la ſource des richeſſes, on avoit abandonné la Cour pour s'attacher à elle.

Les Gardes eurent bien de la peine à s'ouvrir un paſſage à travers la foule qui entouroit le Marchand de bijoux; Agripine s'arrêta un moment devant ſa boutique qui éblouiſſoit. Andoloſio reconnut la maudite Suivante qu'il avoit trouvée auprès de lui en s'éveillant; il lui préſenta deux diamans de grand prix; & en donna un à chacune des femmes qui lui parurent les plus attachées à Agripine. Il les pria d'engager la Princeſſe de le faire venir dans ſon Palais pour voir ſes pierreries à loiſir, & promit à chacune un autre diamant, ſi elles pouvoient lui faire vendre une partie de ſes bijoux. Agripine ne voulut pas s'arrêter plus longtems. Au ſortir de l'Egliſe ſes femmes lui firent voir les préſens que le Marchand leur avoit fait: elle fut fut frappée de l'éclat de ces diamans; elles lui dirent que ce n'étoient que ceux de la ſeconde eſpece, & que ſi la Princeſſe deſiroit de le faire venir au Palais, il lui en montreroit dont elle ſeroit contente. Agripine donna ordre qu'on le fît venir, & lui fit dire d'apporter tout ce qu'il avoit.

C'étoit tout ce que deſiroit Andoloſio. Il ne manqua point à l'heure indiquée; il étala ſes diamans dans l'anti-chambre de la Princeſſe, & ſes deux Suivantes allerent l'avertir. Quoiqu'elle eût autant de richeſſes qu'elle pouvoit en déſirer, Agripine étoit avare; tant il eſt vrai que ce vice eſt dans le cœur, indépendamment de la richeſſe & de la pauvreté: elle choiſiſſoit

ce qu'il y avoit de plus beau, & n'offroit jamais que la moitié de la valeur. Eh! quoi, Madame, disoit le faux Marchand! vous la plus belle, la plus généreuse & la plus riche des Princesses, pour qui j'ai cherché ce qu'il y avoit de plus beau dans le monde, vous voudriez que la peine que j'ai prise fût perdue, ou du moins la récompenser par la perte de la moitié du prix de ma marchandise : si vous ne les achetiez point, vous auriez le chagrin de savoir qu'une autre Princesse moins belle & moins puissante s'en pareroit, & se vanteroit d'avoir des bijoux plus beaux que les vôtres. Choisissez donc tous ceux que vous voudrez, & nous ferons un prix commun. La Princesse en mit plusieurs à part; après bien des difficultés elle convint d'en donner quatre mille ducats, au lieu de cinq mille que le Marchand en demandoit, ce qui étoit le prix le plus bas. Elle alla prendre sa bourse qu'elle noua à sa ceinture ; mais tandis qu'elle étoit occupée à compter, Andolosio la saisit par le milieu du corps, & desira d'être dans un désert.

A peine eut-il fait ce souhait, qu'ils se trouverent dans une Isle stérile, entourée de rochers affreux, & bordée par des mers orageuses. Il n'y croissoit que quelques ronces & des pommiers sauvages. Ils se trouverent sous un de ces pommiers. Agripine étonnée & confondue, & ne sachant où elle étoit, tenant encore dans ses mains les bijoux qu'elle avoit achetés; mon ami, dit-elle au Marchand, est-ce un songe : comment me trouvai-je ici avec vous? comment y sommes-nous venus en si peu de tems? Le malheureux Andolosio plus frappé de la beauté d'Agripine, qu'ému du souvenir de sa perfidie, étoit à ses genoux & la regardoit sans lui répondre : il eut peut-être vaincu sa timidité & profité de l'occasion que son sommeil lui avoit fait manquer, lorsque la Princesse prenant la posture où il étoit pour une marque du respect qu'un homme de son état devoit à la fille d'un Roi, qui se trouvoit seule avec lui, le fit relever avec le ton de cette bonté orgueilleuse & basse que les Grands prennent lorsqu'ils ont besoin de leurs inférieurs. Mon ami, ajouta-t-elle,

je me ſens défaillir ; je voudrois avoir une de ces pommes qui pendent au haut de ces branches : l'ordre n'étoit point donné, qu'Andoloſio étoit au haut du pommier ; malheureuſement avant de monter, s'appercevant qu'Agripine étoit ſans coëffure à l'ardeur du ſoleil, il ôta ſon chapeau & le mit ſur la tête de la Princeſſe. Par hazard, dans le tems qu'Andoloſio cueilloit les plus belles pommes, elle s'écria : ô ciel ! que ne ſuis-je dans mon Palais. Auſſi-tôt Agripine y fut tranſportée : le Roi & la Reine qui étoient dans les plus vives allarmes, furent auſſi ſurpris de la voir reparoître, qu'ils l'avoient été de ſon enlevement. La Reine lui fit mille queſtions à la fois. Qu'eſt devenu le Marchand ? Dans quel endroit vous a-t-il menée ? Qu'a-t-il fait ? Le Chancelier du Roi diſoit, il eſt ſorcier, il faut le brûler en éffigie, & je confiſque les bijoux au profit de qui il appartiendra. Le Roi demandoit à ſa fille, où l'avez-vous laiſſé ? Sur un pommier, répondit-elle, où il me cueille des pommes dans une Iſle déſerte : je meurs de fatigue & de ſommeil, je vais me repoſer : bon ſoir. Le Chancelier trouvoit lés preuves très-claires : un enlevement, des bijoux, un pommier, & une Iſle déſerte, c'étoit plus qu'il n'en falloit pour convaincre de ſortilége tous les bijoutiers du monde.

Cependant Andoloſio étant deſcendu de l'arbre, ne vit ni la Princeſſe, ni ſon chapeau, ni les diamans, qui dans ſa miſere auroient pu lui ſervir de reſſource ; il maudit l'arbre, la Princeſſe & ſoi-même : il étoit déſolé, il erroit de côté & d'autre, appellant la mort à ſon ſecours. O mon frere, mon cher frere, s'écrioit-il, que direz-vous en apprenant ma funeſte aventure ? Bourſe, chapeau, tout eſt perdu : maudit amour, infernale furie ! Parmi tant de folles malédictions, il oublioit d'execrer ſon imprudence. Déja la nuit couvroit l'Iſle de ſon ombre : il ſe rappella le rocher contre lequel il avoit fait naufrage, & il ſe trouva moins malheureux ; car enfin toute horrible qu'étoit cette Iſle, il y avoit vu des pommes, & il étoit poſſible que quelqu'un l'habitât. Il ſe propoſa de la parcourir dès que le jour ſeroit venu. Il ſe coucha ſous un arbre,

accablé de tristesse, & présageant les plus grands malheurs, si en effet cette Isle étoit inhabitée.

Vers le milieu de la nuit, il apperçut dans les airs un globe étincelant de lumiere qui s'arrêta sur l'arbre voisin; à la clarté de ses rayons, il vit aux branches de l'arbre, les différens membres d'un corps humain suspendus comme des fruits; la tête étoit attachée à la branche supérieure; la bouche soufla. Un vent impétueux agita l'arbre, & tous ces membres se mirent en mouvement : alors il vit les oreilles se détacher, & se joindre à la tête, les yeux allerent se placer dans les cavités qui leur étoient destinés, le nez se fixa au milieu de la face. Andolosio effrayé, crut reconnoître cette figure : il voulut fuir; la tête lui ordonna de demeurer, & il n'osa désobéir : chacune des parties du corps se détacha d'elle-même,& vola successivement vers le muscle qui devoit l'accrocher à sa partie supérieure. Lorsque le corps fut tout formé, Andolosio reconnut son pere, tel qu'il s'étoit peint dans ses mémoires à l'âge où le Génie de la forêt lui donna à choisir de la fortune ou des vertus. Un rayon du globe lumineux alla frapper ce corps, qui se détacha de l'arbre; un second rayon partit, le frappa encore, & le corps s'anima. Andolosio se prosterna aux pieds de Fortunatus. O mon fils, lui dit-il, que j'ai plus chéri que ma vie : voilà donc où t'a conduit une passion aveugle, ou plutôt ta désobéissance à mes dernieres volontés : celles d'un pere devoient être sacrées : j'avois ordonné à ton frere & à toi de ne jamais séparer la bourse & le chapeau. Malgré lui tu les as séparés : contre mes ordres, tu as dévoilé à Agripine la propriété de la bourse, & tu reçois le prix de ton indiscrétion. Cependant tu as été sensible aux pleurs des malheureux; le ciel a vu avec satisfaction que tu leur as fait part de tes richesses; en voici la récompense. Je te donne à choisir : tu peux r'avoir ces dons funestes; mais tu ne les obtiendras qu'après avoir essuyé des travaux pénibles, & leur possession sera entourée de dangers auxquels il faudra enfin que tu succombes. Si au contraire tu veux y renoncer, tu jouiras au sein d'une douce médiocrité, d'une vie longue & tranquille. Andolosio

hésita : enfin il dit à son pere qu'aucun danger ne l'effrayoit ; qu'il préféroit peu de jours passés avec gloire, à une vie longue coulée dans l'oisiveté ; qu'il mourroit heureux, s'il pouvoit avant sa mort remettre à son frere la bourse & le chapeau dont il l'avoit privé si long-tems. Fortunatus le regarda avec une douleur mêlée de tendresse. Andolosio se levoit pour l'embrasser : soudain le globe s'entr'ouvrit, sa lumiere environna Fortunatus, un faisceau de rayons se plaça sur sa tête, un coupde foudre renversa Andolosio ; tout disparut à ses yeux éblouis ; il se retrouva dans les plus profondes ténebres.

A la premiere clarté du jour, Andolosio, à la place de l'arbre sous lequel s'étoient passés les prodiges de la nuit, trouva une pyramide formée d'ossemens entrelassés, dont la base étoit portée sur quatre énormes crapaux : un cri perçant lui fit lever la tête ; il vit un hibou plus gros qu'un aigle sur le sommet de la pyramide : il déploya ses aîles ; le vent qu'il fit en les agitant, ébranla les ossemens ; la pyramide s'écroula, & laissa voir une femme d'une beauté éclatante, foulant à ses pieds des couronnes, & répandant autour d'elle l'or & les pierreries. A peine en eut-elle jetté une certaine quantité, que les ossemens dispersés sur la terre, prirent la forme de serpens & de viperes ; ils s'élancerent sur cette femme, elle jetta des cris affreux ; envain s'efforçoit-elle d'éviter leurs morsures. Andolosio couroit vers elle pour la défendre, lorsqu'un des crapauds l'arrêta ; le second dévora la femme, & le troisieme, en un instant, eût avalé tous les serpens. Le premier de ces hideux animaux quitta Andolosio, fixa ses yeux sur le second, qui vint se précipiter dans sa gueule ; le troisieme ouvrir la sienne, qui servit de tombeau au premier. Andolosio trembloit pour lui-même ; mais le hibou qui s'étoit perché sur un cyprès voisin, s'élança sur le seul crapaud qui restoit, & le dévora. Il s'envola dans les airs : Andolosio remarqua la route qu'il avoit prise, & dirigea sa marche sous ses auspices.

Le soleil avoit déja fait un tiers de sa course. Andolosio ne voyoit aucun vestige d'homme ; plus il avan-

çoit dans le désert, & plus ce désert paroissoit s'étendre devant lui : il étoit accablé de fatigue & de faim ; il apperçut un arbre chargé de pommes rouges, il en cueillit deux ; à peine les eut-il mangées, qu'il sentit aux tempes une énorme pésanteur ; il y porta ses mains : ô prodiges ! deux cornes semblables à celles d'un bouc, excepté qu'elles étoient plus longues, formoient des volutes au tour de sa tête, ombrageoient son front. Dans sa colere il en frappa l'arbre, dans l'espérance de les ébranler & de les arracher plus facilement ; tous ses efforts furent inutiles. Malheureux que je suis ! s'écria-t-il, le ciel commence à se venger du mauvais choix que j'ai fait ; & de quoi me serviront les dons funestes de mon pere dans l'état horrible où je suis ? Ah ! si j'avois préféré cette heureuse médiocrité à laquelle ne s'attachent jamais les serpens de l'envie, tranquille sur mes foyers, je n'aurois à craindre ni ces horribles cornes, ni d'être dévoré par ces reptiles vengeurs, comme cette femme dont ils ont outragé la beauté, & dont l'éclat & la générosité irritoient leur fureur. Ah ! je ne vois que trop le sort qui m'est réservé. O ciel ! viens à mon secours ; s'il existe un mortel dans ces lieux sauvages, guide moi vers lui, afin qu'il me conseille dans cette affreuse extrémité.

Andolosio erra encore quelque tems, il revit le hibou qui voltigea devant lui, allant, venant & poussant des cris : Andolosio le suivit ; & lorsqu'il s'écartoit de la route que lui traçoit son guide, l'oiseau redoubloit ses cris, battoit des aîles, & le remettoit dans son chemin. Andolosio rencontra enfin une caverne creusée dans le rocher, & ombragée de quelques plantes sauvages. Le hibou se percha sur la roche, & battit des aîles à sa voix. Un vieux Hermite sortit de la grotte, & leva la tête vers le hibou, qui descendit & se percha sur les cornes d'Andolosio. Il se ressouvint que cet oiseau avoit dévoré le crapaud qui avoit mangé ses deux compagnons, lesquels avoient englouti les serpens de l'envie, & la femme orgueilleuse. Andolosio frémit ; le hibou poussa trois cris & s'envola. L'Hermite s'approcha d'Andolosio : malheureux, lui dit-il, qui t'a conduit ici ? Il

y a trente ans que je ſuis dans ce déſert, & tu es le premier mortel que j'y vois. O mon pere, s'écrie Andoloſio, plut à Dieu que je n'y fuſſe jamais venu! je meurs de faim. L'Hermite le mena dans ſa grotte; il y avoit trente ans qu'il ne connoiſſoit plus l'uſage du pain ni du vin; il lui donna quelques racines & de l'eau pure. Andoloſio lui raconta tout ce qui lui étoit arrivé depuis trois jours, & lui demanda comment il pourroit ſe délivrer de ſes deux cornes. L'Hermite lui dit qu'aucun remede, qu'aucun effort humain n'en viendroit jamais à bout, mais qu'il alloit les lui ôter : il le prit par la main, le conduiſit vers un pommier, cueillit deux pommes blanches & les fit manger à Andoloſio : auſſitôt ſes cornes diſparurent. O mon pere, s'écria-t-il, que cette Iſle eſt merveilleuſe! pourquoi le Ciel ſe plaît-il à opérer tant de miracles dans un déſert, où perſonne ne peut en profiter? L'Hermite ſourit : de quels miracles, reprit-il, Dieu a-t-il beſoin pour manifeſter ſa puiſſance? Ce monde, ſon ordre, ſon exiſtence, la reproduction & la deſtruction continuelle des êtres, ne ſont-ce pas des miracles aſſez frappans? Le plus grand de tous les prodiges eſt l'aveuglement de l'inſenſé qui ne veut pas les reconnoître. Tout eſt hazard, tout eſt concours fortuit des cauſes ſécondes pour l'impie : rien n'eſt miracle pour l'inſenſible, qui voit avec indifférence les mondes rouler ſur ſa tête, la marche reglée & majeſtueuſe du ſoleil, le ſpectacle toujours uniforme & toujours inconſtant de la nature. D'un autre côté, la ſuperſtition qui dédaigne toutes ces merveilles, érige en prodiges les fantômes de notre imagination, & explique au gré de nos paſſions & de ſes intérêts, les mouvemens d'une conſcience qu'elle trouble. Tu regardes comme un miracle les pommes qui ont produit tes cornes, & comme un plus grand miracle encore celles qui te les ont ôtées : tu en juges par le bien & par le mal qu'elles t'ont fait : eh bien, apprens que ces pommes ne ſont pas plus merveilleuſes que les eaux de certaines rivieres, qui donnent à ceux qui habitent ſur leurs bords, ce que dans notre Europe on appelle des goëtres. L'Eternel en créant les êtres, a attaché à

chacun d'eux une propriété qui lui eſt particuliere, & dont la cauſe n'eſt autre choſe qu'un certain arrangement dans les parties de la matiere. Mais pourquoi les unes ſont-elles ſalutaires, & les autres nuiſibles? Homme orgueilleux & borné, crois-tu que tout a été créé pour toi : ce que tu trouves malfaiſant eſt ſalutaire à mille individus que tu ne connois pas; & ce qui fait tes délices, eſt un poiſon pour mille autres qui dévoreroient ou tes alimens ou toi-même. La vie & la mort te paroiſſent ſans ceſſe aux priſes ſur la terre ; mais ſaches que pour éclore, une infinité de germes renfermés dans ton ſein n'attendent que ta deſtruction.

Andoloſio étoit étonné du diſcours de l'Hermite ; il commençoit à admirer ce que, juſqu'à ce moment, il avoit regardé comme des choſes communes & vulgaires, & à regarder avec dédain ce qu'il avoit admiré mille fois. Je vois bien, dit-il, que je n'ai eu juſqu'aujourd'hui que de fauſſes notions de la nature, & je commence à croire que bien des événemens, qui ne ſont qu'une ſuite de l'ordre que la Providence a établi, ſervent de prétexte à l'impoſture des impies ou des ambitieux : qu'il eſt des vrais miracles, tels que les objets que j'ai vus la nuit derniere. L'Hermite fit un éclat de rire qui démonta tous les raiſonnemens d'Andoloſio. Ce que tu as vu n'eſt pas plus merveilleux que tes cornes, ou plutôt tu n'as rien vu, car tu dormois. Andoloſio fut prêt à le démentir ; il lui rapporta les propres paroles de Fortunatus, lui parla de cet arbre, aux branches duquel ſes membres étoient ſuſpendus. L'Hermite reprit : purs effets de ton imagination qui donnoit un corps aux remords de ta conſcience : là-deſſus il lui expliqua la théorie des ſonges; & après lui avoir fait comprendre comment notre ame agiſſoit ſur nos ſens, il ajouta que la déſobéiſſance aux volontés de ſon pere étoit un des crimes qu'il ſe reprochoit ſans doute le plus; que ſa conſcience en étoit troublée, & que ſon imagination lui retraçoit ſouvent le crime & ſes ſuites; que quoiqu'il cherchât à étouffer par des diſtractions les cris de ſon cœur, lorſque l'objet de ces diſtractions avoit diſparu, & que l'ame plus libre pouvoit prendre

le deſſus, ſes remords éclatoient dans toute leur force : il ajouta que c'étoit ſur-tout pendant le ſommeil, qu'ils exerçoient un empire plus deſpotique ſur l'ame dégagée d'une partie de l'eſclavage des ſens : que le vrai miracle dont il devoit profiter & remercier la Providence, conſiſtoit dans les remords & les preſſentimens d'un avenir funeſte qu'elle lui envoyoit.

Malgré cette explication, l'imagination d'Andoloſio n'étoit pas moins frappée de ce qu'il avoit vu ou cru voir. L'Hermite profita de cette diſpoſition pour l'exhorter à ſe livrer à la retraite, à abandonner ſes chimeres ambitieuſes; il lui peignit le contentement d'une ame qui ayant pénétré les ſecrets de la nature, y reconnoît la main inviſible qui l'anime, & qui parvient à entrevoir la grandeur d'un être au-deſſus de tous les êtres. Andoloſio, après l'avoir écouté avec plaiſir, ſoupira & le pria de lui enſeigner une route qui pût le conduire hors de ce déſert. Il lui demanda en même tems de lui permettre d'emporter quelques pommes de celles qui faiſoient venir des cornes, & de celles qui les faiſoient diſparoître. Elles ne m'appartiennent pas plus qu'à vous, lui répondit l'Hermite; je ne puis ni vous en donner, ni vous en refuſer; prenez celles que vous jugerez à propos : tout ce que je deſire, c'eſt que vous en faſſiez un bon uſage, & que vous en retiriez du profit. Andoloſio en prit une demi douzaine de chaque eſpece, & l'Hermite lui fit préſent d'un panier de jonc pour les emporter : il le prit par la main & le conduiſit ſur un chemin qu'il l'exhorta de ne jamais quitter.

Andoloſio ſuivit exactément le conſeil de l'Hermite; il arriva dans un village où il demanda ce qui lui étoit néceſſaire; & après avoir fait un des meilleurs repas de ſa vie, parce qu'il avoit faim, & qu'il avoit fait près de vingt lieues depuis la caverne de l'Hermite, il demanda le chemin le plus court pour arriver à Londres en peu de tems. Il apprit qu'il étoit encore en Irlande, & qu'il avoit l'Ecoſſe à traverſer avant d'arriver en Angleterre. Andoloſio fut effrayé de la longueur du chemin, non pour lui, mais parce qu'il craignoit

que ſes pommes ne ſe gâtaſſent : on lui dit que s'il étoit bien preſſé d'arriver, il n'avoit qu'à continuer ſa route, qu'elle le meneroit à un port, d'où il partoit tous les jours des vaiſſeaux pour Londres, pour l'Ecoſſe & pour la Flandre. Andoloſio paya ſon écot, paſſa ſon bras dans l'anſe du panier, & partit. Il arriva ſur le port, au moment où un paquebot faiſoit route pour l'Angleterre; il y entra. Tout le monde fut frappé de la beauté de ſes pommes; on vouloit lui en donner le prix qu'il en auroit voulu. Andoloſio fut obligé de leur dire qu'elles n'étoient point à vendre, & que c'étoit un préſent que le Roi d'Irlande envoyoit à celui d'Angleterre, pour en peupler ſon jardin.

CHAPITRE V.

A trompeur, trompeur & demi. Bourſe reconquiſe. Vengeance d'Andoloſio.

EN trois jours Andoloſio fut rendu à Londres par la Tamiſe. Pour n'être pas reconnu, il changea aiſément ſon habit, qui étoit riche, pour un beaucoup plus ſimple. Il mit des cheveux empruntés ſur ſa tête, & ſe couvrit l'œil gauche d'un grand emplâtre; il acheta une petite table qu'il plaça à côté de l'Egliſe où Agripine devoit venir. Il étala ſes pommes ſur un linge bien blanc, & ſe mit à crier de toutes ſes forces : POMMES DU JARDIN D'AMOUR, POMMES DE BEAUTÉ, POMMES POUR LES DAMES. Ce cri ſingulier fit approcher beaucoup de monde. On lui demanda pourquoi il les appelloit pommes de beauté; & il dit qu'il ſuffiſoit d'en manger deux pour l'acquérir, quand on n'en avoit point, & pour la conſerver juſqu'à la mort, quand on l'avoit, & qu'elles ne produiſoient cet effet que ſur les femmes : pluſieurs les marchanderent, & ſur-tout les pommes qui faiſoient venir les cornes, parce qu'elles avoient la plus belle apparence : il les tenoit à un ſi haut prix, que perſonne n'étoit aſſez riche pour en acheter.

Lorſqu'il vit approcher la Princeſſe, il retira adroitement les ſix ommes qui guériſſoient, & ne laiſſa que les ſix autres : il cria plus fort que jamais, POMMES DU JARDIN D'AMOUR, POMMES DE BEAUTÉ, POMMES POUR LES DAMES. Agripine, qui vit beaucoup de monde autour du marchand, en fit demander la cauſe : elle lui fit défendre de vendre ces pommes à d'autres qu'à elle; mais elle ne voulut en prendre que deux : le marchand qui vouloit s'en défaire, lui repréſenta que ſi d'autres en mangeoient, elles pourroient devenir auſſi belles qu'elle, & d'un eſprit auſſi pénétrant; car il l'aſſura qu'elles avoient encore cette propriété : qu'à la vérité deux ſuffiſoient, mais qu'il ne pouvoit pas répondre que les quatre qu'elle laiſſoit, ne fuſſent mangées par d'autres : qu'au ſurplus elle ne les payeroit que lorſqu'elle auroit éprouvé l'effet des deux premieres. Agripine prit donc les ſix pommes, en paya deux, & foula aux pieds les quatre autres; afin que perſonne n'en mangeât.

Agripine crédule, comme le ſont toutes les femmes ſur ce qui regarde leur beauté, rentra au plus vîte dans ſon palais, & après avoir beaucoup ricané ſur la laideur des femmes de la Cour, elle s'enferma & dévora ſes pommes : elle leur trouva un goût délicieux; à peine les eût-elles mangées, qu'elle ſentit une péſanteur affreuſe à la tête : elle s'étendit ſur ſon lit, & lorſqu'elle voulut ſe relever, ſa tête ſe ſentit ſurchargée d'un poids ſingulier : elle y porta la main, & la retira auſſitôt lorſqu'elle eut touché les excroiſſances qui l'effrayerent. Elle approcha d'un miroir, & jetta un grand cri : ſon front étoit orné de deux cornes placées à quatre doigts de diſtance l'une de l'autre; elles étoient un peu recourbées vers le derriere de la tête, & leur groſſeur d'un pouce & demi de diametre dans leur baſe, alloit toujours en diminuant : elle fit les plus grands efforts & les plus inutiles pour les arracher : enfin il fallut ſe réſoudre à appeller les deux femmes en qui elle avoit le plus de confiance. O Dieux ! s'écrierent-elles en reculant d'horreur, par quel accident cet ornement ſi peu fait pour notre ſexe, a-t-il été ſe placer ſur votre front ?

Elle leur recommanda le plus grand ſecret; elle leur promit une récompenſe conſidérable ſi elles venoient à bout de l'en délivrer; elles y eſſayerent en vain, & Agripine leur demanda grace; car il lui ſembloit qu'on lui enlevoit le crâne. Elle prit le parti de ſe mettre dans ſon lit, & de faire dire qu'elle n'étoit viſible pour perſonne. Cependant elle envoya une de ſes femmes chez tous les Médecins de Londres pour les conſulter ſur ſa maladie.

Andoloſio, après avoir vendu ſes pommes, étoit allé au plus vîte changer d'habits, & en acheter un d'une eſpece bien différente de ceux qu'il avoit : il s'habilla en médecin; couvrit ſa tête d'un énorme chapeau, & ſon nez d'un nez poſtiche; il s'affubla d'une robe longue & fourrée; & ſe fit annoncer comme un médecin Arabe.

Cependant la ſuivante de la Princeſſe avoit conſulté tous les Médecins. Chacun vouloit voir la malade; elle leur diſoit, comme elle en étoit convenue avec ſa maîtreſſe, qu'ils ne la verroient qu'autant qu'ils promettroient de la guérir, & qu'il y alloit de leur vie, ſi après l'avoir vue, ils n'y réuſſiſſoient pas. Aucun ne voulut s'y engager : les uns diſoient, j'ai un ſpécifique pour guérir les cornes qui viennent au front des maris, quand leurs femmes leur ont fait infidélité; les autres avoient des remedes contre celles qui viennent à la tête des courtiſans diſgraciés, ou d'un auteur tragique qui vient d'être ſifflé; mais aucun ne connoiſſoit la nature des cornes ſur leſquelles on le conſultoit.

La ſuivante s'en retournoit auſſi triſte que ſi elle eût eu les cornes de ſa maîtreſſe à la tête, lorſqu'elle rencontra le Médecin Arabe. Sa figure la frappa, quoiqu'elle trouvât ſon nez fort extraordinaire : elle l'arrêta; il lui répondit bruſquement qu'il n'avoit pas le tems de l'entendre, qu'on venoit de l'appeller pour guérir une ulcere à la gorge; qu'il avoit ordonné qu'en l'attendant on fit couper la tête au malade; que l'opération devoit être faite, & que s'il manquoit le moment, il ne pourroit ni guérir l'ulcere, ni rajuſter la tête, à cauſe de l'hémorragie. Cette cure parut ſi extraordinaire à la

ſuivante qu'elle ſe jetta à ſes genoux ; elle demanda la permiſſion de l'accompagner & de lui expliquer, chemin faiſant, la maladie pour laquelle elle le conſultoit : il y conſentit, & promit ſur ſa vie de guérir la malade. Elle lui demanda où elle pourroit le trouver : Andoloſio lui donna ſon adreſſe. Mais ce nez, M. le Docteur, diſoit elle, eſt bien effrayant ; vous qui faites diſparoître les cornes, eſt-ce que vous n'auriez pas quelque remede pour raccommoder votre nez ? car il faut convenir qu'il eſt bien monſtrueux. Le Docteur ſourit, l'avertit d'être chez lui dans une heure au plus tard, & paſſa par une rue détournée pour l'y attendre.

Elle vint chez ſa maîtreſſe au comble de la joie : elle lui raconta la découverte qu'elle venoit de faire ; elle n'oublia point de lui dire qu'il ſe faiſoit un badinage de rajuſter une tête coupée ; qu'à la vérité ſes cures étoient un peu cheres, mais qu'il s'étoit engagé de guérir la Princeſſe ſous peine de la vie. Agripine la gronda de ce qu'elle ne l'avoit pas amené avec elle ; elle s'en excuſa ſur la cure qu'il alloit faire, & ſur l'argent qu'il demandoit d'avance, & qu'elle n'avoit pu lui donner. Agripine la renvoya avec cinq cens ducats : la ſuivante la prévint ſur le grand nez du Docteur, ce qui inquiéta peu ſa maîtreſſe.

Andoloſio étoit flatté de ce que tout lui réuſſiſſoit au gré de ſes deſirs : il vit bientôt arriver la ſuivante, qui après lui avoir remis les cinq cens ducats, lui recommanda d'entrer dans le palais *incognito*, parce que le pere & la mere de la malade ne ſavoient rien de ſa maladie ; qu'il ſe gardât bien ſur-tout d'en parler à perſonne. Il la renvoya, en l'aſſurant qu'il la ſuivroit de près ; qu'il falloit qu'il prît quelques drogues chez l'Apothicaire. Il y entra & acheta de la rhubarbe & quelques herbes aromatiques, revint enſuite chez lui, & plia le tout enſemble, en y mêlant une moitié de pomme de celles qui faiſoient diſparoître les cornes. Quand il eut fait une conſerve, il alla au palais, où la femme de chambre qui s'étoit accoutumée au grand nez du Docteur, l'attendoit : elle l'introduiſit chez la Princeſſe qui étoit dans ſon lit, & qui le ſalua d'une voix plai-

Renaud accabla le traître de careſſes : il lui demanda des nouvelles de ce qui ſe paſſoit au camp. Hernier l'aſſura que, ſi Montfort tenoit encore quinze jours, le Roi ſeroit obligé de lever le ſiége, parce que l'armée affoiblie par tant de combats, manquoit de vivres & qu'on ne pouvoit plus en tirer de la France, qui ſe trouvoit elle-même dans la diſette ; que déjà la plupart des Chevaliers s'étoient retirés, & qu'il mouroit tous les jours un grand nombre de ſoldats.

Renaud, qui n'avoit aucune raiſon de ſe méfier d'Hernier, l'engagea de reſter avec lui. On chercha tous les moyens de le conſoler & de lui faire eſpérer un meilleur ſort ; on le logea dans la Ville, & comme il feignit d'être fort fatigué, il demanda qu'on lui permît d'aller ſe repoſer.

Hernier attendit que tout le monde fut retiré : on avoit combattu pendant toute la journée, Soldats & Chevaliers, tout dormoit ; on n'entendoit aucun bruit. Hernier ſort à petit bruit, va baiſſer le pont, coupe la gorge à la ſentinelle, prend les clefs & ouvre la porte. Guyon de Bretagne qui étoit aux aguets, voyant la porte ouverte, fait gliſſer ſa troupe à petit bruit ; on égorge quelques patrouilles, & l'on va ſe raſſembler ſur la place. Ç'en étoit fait des quatre freres & de la garniſon, ſans la négligence des palefreniers de Renaud ; plongés dans l'ivreſſe la plus profonde, ils avoient laiſſé les chevaux à l'abandon ; celui d'Alard, plus vif que les autres, les tourmentoit ; Bayard s'échappe, & ſes henniſſemens éveillent Alard & Richard ; ils ſe levent, & apperçoivent, au clair de la lune, l'éclat des armes ; ils entendent un bruit confus ; ils courent dans l'appartement d'Hernier & ne le trouvent point ; ils ſe doutent de la trahiſon. Alard revient ſoudain auprès de Renaud, pour l'avertir de tout ce qui ſe paſſe. Renaud étoit tout armé ; il ſe leve ; il ne trouve que trente Cavaliers ; il court ſur la place ; il rencontre Guyon avec cent combattans qui fermoient la principale rue. Renaud appelle ſes freres, ils paſſent au fil de l'épée cette petite troupe. Les François tenoient une partie des ſoldats de Renaud enfermés dans la cour du Château, où le ſang ruiſſeloit ; lorſqu'ils entendirent que Renaud attaquoit Guyon, ils craignirent d'être ſur-

pris ; ils mirent le feu au Château & dans plusieurs quartiers de la Ville : Renaud & ses freres avoient à combattre contre les ennemis & contre les flammes ; ils sortent de la Ville ; ils apperçoivent dans le fossé, une troupe qui attendoit le signal ; ils s'y précipitent & ne laissent échapper personne. Ils rentrent dans le château. Un grand nombre d'ennemis avoient suivi les quatre héros, comme ils étoient entrés dans le fossé, on les avoit perdus de vue ; les François les cherchoient de tous côtés : les fils d'Aymon, en rentrant dans la place, ferment la porte & levent les ponts. N'ayant plus à craindre que le Roi envoyât de nouvelles troupes, & débarrassés de celle qui étoit dehors, ils volent aux lieux où Hernier, avec trois cents combattans, mettoient tout à feu & à sang, à peine sont-ils arrivés que tout change de face : Hernier & les siens cherchent à s'échapper ; ils veulent gagner le pont, ils le trouvent levé & la porte fermée. Les fils d'Aymon, qui avoient rassemblé leurs troupes, passent les trois cents combattans au fil de l'épée ; il les font jeter par-dessus les remparts dans les fossés : il ne réservent qu'Hernier & douze des siens.

CHAPITRE V.

Danger de Renaud & de ses freres. Hernier leur propose de leur livrer le trésor de Charlemagne. Renaud le fait écarteler. Retraite des quatre Paladins. Regrets de Renaud à l'aspect de Montfort embrâsé. Charlemagne les poursuit avec son armée. Renaud se retire en vainqueur. Retraite de Charlemagne. Combat d'Aymon contre ses enfans.

LE Château & la Ville de Montfort étoient toujours la proie des flammes ; elles avoient consommé toutes les vivres ; la garnison avoit été égorgée. Il ne restoit plus aux fils d'Aymon que cinq cents hommes. Il étoit très-aisé à Charlemagne de prendre d'assaut ou d'affamer cette malheureuse Ville. Renaud sentit tout le danger de cette

lui écrirai que si elle veut que je la délivre de ses cornes, elle vienne & m'apporte mon chapeau, en m'assurant un état pour le reste de mes jours.

Dans le tems qu'il formoit ces projets, la femme de chambre vint savoir si le remede opéroit : sa maîtresse dormoit encore : malgré son grand nez, le Docteur ne lui étoit point indifférent; il se mit à jouer avec elle. En répondant à ses agaceries, elle fit tomber le bonnet de la tête du Médecin : comme il se baissoit pour le relever, il apperçut son chapeau enchanté sous le lit de la Princesse, & personne ne paroissoit y faire aucune attention. Andolosio se douta que sa vertu étoit inconnue à tout le monde & à Agripine, qui l'eût conservé plus précieusement. Il pria aussi-tôt la suivante de lui aller chercher dans la chambre voisine une boëte dans laquelle il supposa qu'il avoit laissé quelque drogue dont il avoit besoin : il profita de son absence, prit le chapeau, & le cacha sous sa robe. Agripine s'éveilla, & ses cornes se trouverent diminuées des trois quarts; elles n'avoient plus que cinq pouces de haut sur environ un pouce & quelques lignes de circonférence à leur base. Vous voilà, Madame, dit le Docteur, aux trois quarts de votre guérison; ce qui reste à faire est le plus difficile; il faut extirper les racines de la tête. Il y a deux moyens, l'un de faire une profonde incision de chaque côté du front, autour de chaque corne, & de brûler avec le fer chaud, l'origine de la racine qui est adhérente à la dure-mere. Je ne dois pas vous cacher que cette opération est sujette à bien des inconvéniens; le moindre est de vous faire mourir subitement, mais c'est peu de chose auprès des autres. Et quels peuvent-ils donc être, s'écria la Princesse effrayée? C'est, reprit-il, de vous faire devenir folle, ou de vous rendre aveugle, sourde & muette pour le reste de vos jours : je compte pour rien les cicatrices dont votre front sera entiérement sillonné, sans que mon art puisse prévenir ce malheur. N'en parlons plus Docteur, dit Agripine. Il me semble que vous m'avez parlé d'un second moyen: quel est-il? Celui-ci, répondit-il, n'a qu'un seul inconvénient, c'est qu'il est fort cher, parce qu'il faut que j'aille

j'aille moi-même, ou du moins que j'envoie quelqu'un de la plus grande confiance, cueillir sur des bords fort éloignés, des plantes qu'on chercheroit inutilement dans ce pays-ci; or cela ne peut se faire qu'à très-grands frais. Je ne puis l'entreprendre si je ne sais pas quelle est la récompense que vous me donnerez. N'en soyez point embarrassé, répondit Agripine, restez auprès de moi; envoyez qui vous voudrez, pourvu qu'il soit diligent, & n'épargnez rien. Ce seroit au mieux, répondit Andolosio, si j'avois de quoi faire les avances. La Princesse étoit avare; mais elle étoit si contente du savoir du Docteur, & avoit une si grande envie d'être guérie, qu'elle se leva, & alla à sa cassette; elle l'ouvrit, étala ses bijoux, & en retira la bourse enchantée qu'elle attacha à sa ceinture : elle y fouilla & compta trois cens pieces d'or. Alors le Docteur feignant de tirer sa bourse pour y mettre cette somme, prit son chapeau, le mit sur sa tête, saisit Agripine & désira d'être dans un désert avec elle. Aussi-tôt ils y furent transportés.

La suivante qui les avoit vus ainsi disparoître courut à la Reine, & lui raconta tout ce qui s'étoit passé depuis que les cornes étoient venues à Agripine, jusqu'au moment de son enlevement. La Reine en fut très-affligée; elle espéra que puisqu'elle étoit déja revenue une fois, elle reviendroit encore. Lorsqu'il se fut écoulé environ un mois, elle commença à désespérer; elle alla trouver le Roi à qui elle avoit caché la cause de l'absence de sa fille; elle lui dit que c'étoit son Médecin qui l'avoit enlevée : il comprit que c'étoit Andolosio. Vous l'avez indignement trompé, dit-il à la Reine, & il s'est servi de son déguisement pour se venger, & pour ratraper la bourse que vous lui avez volée. Le trône d'Angleterre ne m'appartient pas plus que la bourse n'appartenoit à Andolosio. Qu'auriez-vous dit de lui, s'il fût venu à main armée me le disputer & me le ravir ? Cependant il auroit commis un moindre crime que celui dont nous sommes coupables à son égard ? Car j'aurois pu défendre ma couronne; au lieu que vous l'avez lâchement surpris, en vous servant

d'une paſſion que vous avez fait naître, & que vous avez favoriſée. Il eſt moins permis aux Rois d'être injuſtes, parce qu'ils le ſont impunément, qu'aux autres hommes, parce que leurs injuſtices ſont punies par la rigueur des loix. Quoique je ſois fâché d'avoir perdu ma fille, je n'en puis ſavoir mauvais gré à Andoloſio. La Reine affligée ſe jetta aux genoux de ſon mari pour l'engager d'envoyer des émiſſaires de tous côtés afin de retrouver ſa fille. Je m'en garderai bien, répondit le Roi; car tout l'univers nous diroit : pourquoi ne l'avez-vous pas mieux gardée ? Un Souverain qui s'expoſe à ce reproche, doit autant qu'il le peut cacher ſa honte : comment gardera-t-il ſes ſujets, diroit-on, puiſqu'il laiſſe enlever ſa fille de ſon propre palais ? Publions plutôt que pour des raiſons à nous connues, nous l'avons fait enfermer dans un fort, juſqu'à nouvel ordre ; ſi elle ne ſe retrouve pas, on l'oubliera; ſi elle revient, nous publierons que je me ſuis à la fin laiſſé fléchir. J'aime mieux paſſer pour un pere trop ſévere, que pour un Roi négligent. Ce fut tout ce que la Reine put obtenir de ſon époux qui connoiſſoit le mérite d'Andoloſio, & les défauts de ſon orgueilleuſe fille.

Lorſqu'Andoloſio ſe trouva ſeul dans le déſert avec Agripine, il jetta ſa robe & quitta ſon énorme nez ; il ſe fit reconnoître, ſes yeux étinceloient de fureur, ſa bouche étoit écumante. Agripine effrayée reſta comme immobile : ſon effroi augmenta bien davantage lorſqu'elle vit Andoloſio furieux s'avancer, un couteau à la main; elle ſe mit à genoux pour lui demander la vie. Ne craignez rien, ſcélérate, lui dit-il, je vous mépriſe trop pour vous donner la mort; & auſſi-tôt il lui coupa la ceinture, reprit la bourſe & la r'attacha ſous ſon habit. A préſent, ajouta-t-il, ne ſuis-je pas autoriſé à me venger de votre odieuſe conduite à mon égard ? Fille lâche & perfide, vous avez ajouté la dureté la plus barbare à la baſſeſſe la plus honteuſe. Vous ne vous êtes pas contentée de m'inſpirer & de flatter une paſſion aveugle, en affectant d'en reſſentir une véritable pour me réduire à une pauvreté humiliante, vous m'avez encore refuſé juſqu'au moindre ſecours. O Agripine !

comment ſe peut-il que vous ayez été capable d'un tel excès d'inhumanité pour un homme qui vous avoit tout ſacrifié, qui vous eût donné ſa vie ſi vous l'euſſiez demandée? Vous m'avez livré au plus cruel déſeſpoir; le Roi & la Reine ont cru que ma raiſon étoit égarée, & vous en riez avec eux comme d'une folie véritable! Quelle récompenſe pour tant d'actes de généroſité, tant de lances que j'ai rompues pour vous! Vous m'avez vu d'un œil ſec, donner congé à mes domeſtiques qui fondoient en larmes; je partis tout ſeul pour m'en retourner auprès de mon frere; vous ſaviez que j'étois ſans argent, que pour me ſoulager, vous n'aviez qu'à puiſer dans ma bourſe, ſans craindre que les libéralités les plus abondantes puſſent vous gêner, & vous m'avez abandonné à la plus cruelle indigence. Barbare! ne méritez-vous pas que je vous traite avec la même dureté? O Andoloſio! s'écria-t-elle, ma vie eſt entre vos mains, je ſens toute l'infamie de mon ingratitude; mais conſidérez que ſi l'homme peut tomber dans de ſemblables excès, une femme a cent fois plus de foibleſſe. Vous êtes le plus généreux des hommes, & c'eſt en cela que mon crime eſt encore plus grand. Ah! quel que ſoit le mal que je vous ai fait, plus il eſt grand, & plus il y aura de généroſité à me le pardonner. Non, reprit Andoloſio, je ne puis me vaincre à ce point; la honte dont vous m'avez couvert excite ma fureur, il y auroit de la lâcheté à ne point me venger. Contre qui, s'écria la Princeſſe tremblante, contre une femme ſeule au milieu d'un déſert, s'avouant coupable & vous demandant grace. Penſez-vous effacer votre honte par une action honteuſe, qui terniroit la vie la plus éclatante? Si je vous voulois encore du mal, j'eſſayerois de vous exciter à m'ôter la vie, afin que la poſtérité dit: « cet Andoloſio qu'on nous vante comme un des plus » braves Chevaliers, fut un infâme aſſaſſin qui teignit la » terre du ſang d'une infortunée qui imploroit ſa clémen- » ce. » Andoloſio fut frappé de ces dernieres paroles comme d'un coup de foudre; ſa colere s'appaiſa; il ſe contenta pour toute vengeance de laiſſer le peu de cornes qui lui reſtoient à la tête, afin qu'elle n'oubliât

jamais ſon ingratitude ; elle avoit été ſi troublée juſqu'à ce moment, qu'elle n'avoit plus penſé à ſa maladie. Lorſqu'Andoloſio l'eut aſſurée qu'il ne lui feroit aucun tort & qu'elle eut repris ſes ſens, elle s'écria : ciel délivre-moi de mes cornes, & ramene-moi dans le palais de mon pere ! Andoloſio ne perdit pas un mot de cette exclamation ; il vit que le chapeau étoit auprès d'elle, il y courut au plus vîte & le cacha bien ſoigneuſement. Agripine remarqua ce mouvement, & ſe reſſouvint que lorſqu'elle avoit été tranſportée dans la maiſon de ſon pere, elle avoit le chapeau ſur la tête : elle en devina la vertu ; il n'étoit plus tems : elle étoit au déſeſpoir d'avoir eu en ſa puiſſance ces deux tréſors, & de les avoir ſi mal gardés. Elle diſſimula ſon dépit ; mais elle ſe jetta aux genoux d'Andoloſio, en le ſuppliant de lui ôter entiérement ſes cornes, & de la remette dans le palais de ſon pere. Je conſens, lui dit-il, de vous remettre à portée de rentrer dans le palais, pourvu que je n'y entre pas : quant aux cornes, il faut que vous les gardiez juſqu'à la mort ; c'eſt moins pour me venger, que pour vous corriger de cet excès d'orgueil qui vous rend inſupportable aux femmes de la Cour : il eſt bien juſte qu'elles aient ce petit avantage ſur vous. Vous étiez Princeſſe, & paſſablement belle ; vous vous étiez arrogé le droit de les regarder toutes comme des monſtres ; vous n'épargniez pas plus leur conduite que leur beauté ; & ſi quelqu'un s'aviſoit de ne pas vous trouver la plus belle, la plus aimable, la plus ſpirituelle des femmes, vous profitiez de la foibleſſe de votre pere pour vous, & vous le faiſiez envoyer en exil. Quant à leurs mœurs, vous ne manquiez jamais d'appeller la calomnie au ſecours de la médiſance ; il faut que chacun ait ſon tour ; les épigrammes pleuvront contre vous ; nous verrons comme vous les prendrez : en attendant voici une hiſtoire qui vous conſolera. Midas étoit un bien plus grand Seigneur que vous ; il s'aviſa de faire l'inſolent avec Apollon, qui lui fit préſent d'une belle paire d'oreilles. Il fit l'impoſſible pour les cacher : précaution inutile ! L'élévation des Princes ne ſert qu'à rendre plus éclatans leurs ver-

tus & leurs vices. Le barbier de Midas découvrit son secret : il falloit bien que Midas eût un barbier. Il lui défendit sous peine de la vie de parler des oreilles du Roi. La vertu la plus ordinaire des barbiers n'est pas le secret ; celui-ci sur-tout n'en avoit jamais pu garder aucun ; il craignoit pour sa vie. Pour se mettre à couvert du ressentiment du Roi, & pour satisfaire en même-tems à son penchant, il fit un trou dans la terre ; tous les matins il y alloit enterrer sa découverte ; bien sûr de n'être entendu de personne, il y répétoit mille fois le Roi Midas a des oreilles d'âne. Le terrein étoit aquatique ; il y crut des roseaux, & leur sifflement publia mieux que n'auroient pu faire tous les barbiers du monde, que le Roi avoit des oreilles d'âne.

Ce conte n'amusoit pas la Princesse ; elle eût préféré les oreilles de Midas ; sa faiseuse eût imagé quelque mode nouvelle qui les eût cachées. Mais comment paroître à la Cour avec des cornes au front ? L'idée seule lui en eût fait venir, si elle n'en avoit pas eu. Elle se mit à pleurer : quoi ! passer ma jeunesse avec ce panache horrible ? Par grace, Andolosio, arrachez-moi mes cornes ou la vie. Ni l'un ni l'autre, dit-il un peu ému ; mais décidez-vous vîte ; voulez-vous retourner au palais de votre pere ? Non, dit-elle, non, je n'aurois jamais la force d'y paroître. Qui ! moi, je deviendrois le jouet de mes sujettes ! Que le diadême, diroient-elles, siéra bien sur ce front majestueux ! Quel sera le Prince assez hardi qui voudra épouser cette nouvelle Amalthée, & devenir le rival des boucs des trois royaumes. O Andolosio, que votre vengeance est cruelle ! Il lui représenta que son pere & sa mere seroient intéressés à lui garder le secret ; qu'elle ne sortiroit que rarement & la tête bien enveloppée. Tous ces moyens paroissent à Agripine aussi tristes qu'impraticables ; enfin elle prit le parti du couvent ; elle pria Andolosio de la conduire dans la retraite la plus obscure. Il lui demanda plusieurs fois si c'étoit son intention ; & lorsqu'il s'en fut bien assuré, il la prit dans ses bras, & se transporta à l'extrémité de l'Irlande dans une plaine immense & déserte, au milieu de laquelle étoit un chapitre très-riche & très-

pu faire prisonniers ses quatre enfans, pour les lui remettre, faisant peu de cas du grand nombre d'hommes qu'il lui en avoit coûté, s'il eût pu réussir.

Charlemagne, dont l'ame étoit grande & généreuse, & qui ne pouvoit refuser son estime au courage de Renaud & de ses freres, jeta un œil d'indignation sur Aymon. « Depuis quand, lui dit-il, l'aigle devore-t-il » ses petits ? C'est vainement, Aymon, que vous vou- » driez persuader à un Roi, qui est pere comme vous, » que vous avez fait à vos enfans tous les maux que vous » dites : ce que je puis faire de mieux, en votre faveur, » est de croire que vous me trompez ; car, quelque » odieux que soit le mensonge, il l'est encore moins » que l'aveu parricide que vous me faites ».

Aymon fut ému de honte & de colere : « Des repro- » ches & des injures, répondit-il, sont donc la récom- » pense des services que l'on rend aux Rois ? Je les mé- » rite sans doute, puisque mon zele pour un ingrat » m'a fait étouffer les cris de la nature ; mais on a » toujours tort avec les Princes, quand tout ne réussit point » au gré de leurs vœux. Si j'avois resté neutre entre mes » enfans & vous, vous m'auriez cru leur complice ; » vous me combleriez de faveurs, si je les amenois à » vos pieds. Quoi qu'il en soit, il n'en est pas moins vrai » que j'ai sacrifié tous mes vassaux, que j'ai fait périr » leurs troupes, & que je les ai réduits à la derniere » extrêmité ; si quelque flatteur de votre Cour veut sou- » tenir le contraire, je lui prouverai qu'il a menti ». A ces mots, Aymon furieux, sortit du Palais du Roi, & sans prendre congé, remonte à cheval, & revient auprès de la Duchesse ; elle étoit venue au devant de lui ; après avoir embrassé son époux, son premier soin fut de lui demander des nouvelles de leurs enfans. Aymon lui raconta tout ce qui s'étoit passé depuis la mort de Berthelot, jusqu'à l'accueil que Charlemagne venoit de lui faire.

« Juste récompense de votre cruauté, lui dit-elle ! » Eh ! quoi barbare, n'étoit-ce pas assez d'avoir promis » au Roi de ne prendre aucun parti ni pour ni contre » vos enfans ? c'étoit le plus grand sacrifice qu'il put » exiger d'un pere. Parmi les monstres des forêts, en

» eſt-il quelqu'un qui, voyant ſes petits en danger, » ne faſſe tout ce qu'il peut pour les ſecourir ? & vous, » ſans aucune néceſſité, par une vile adulation, vous les » perſécutez, vous faites tous vos efforts pour les livrer » à un ennemi qui a juré leur perte ! Lorſque vous avez » tourné vos armes contr'eux, que vous les avez forcé à » ſe défendre, que le brave Renaud s'eſt contenté de » détourner le fer de votre lance, moins pour éviter la » mort que pour vous épargner un parricide, vos entrailles » ne ſe ſont point émues ? O mes enfans ! que ne puis-je » dans ce moment vous aider à ſupporter les maux où » votre pere vous a plongés ! . . . Aymon l'interrompit : » Ah ! chere épouſe, n'ajoutez point aux remords qui » me déchirent ! Vous l'avouerai-je ? c'eſt malgré moi » que j'ai combattu contre mes fils ; je croyois qu'il » falloit tout ſacrifier à ſon maître. . . . Oui, reprit la » Ducheſſe, tout, excepté la nature ; elle a ſes droits » ſur l'eſclave le plus abject & le plus ſoumis ».

Aymon, l'ame flétrie par tant de reproches, alloit tomber aux pieds de ſon épouſe ; elle le retint dans ſes bras, & y retrouva les ſentimens qu'il avoit ſi long-temps combattus.

CHAPITRE VI.

Extrême miſere des fils d'Aymon. Ils ont recours à leur mere. Entrevue touchante. Colere feinte & politique d'Aymon. Ils ſortent du Château avec cent hommes d'armes, & comblés de préſens & de bienfaits de leur mere. Aymon les attaque & leur donne trois cens hommes d'armes. Maugis eſt à leur tête. Renfort de trois cents hommes. Offre de ſervices au Roi de Gaſcogne.

Les malheureux fils d'Aymon, après avoir perdu leurs ſoldats & leur tréſor, erroient dans les forêts d'Ardenne, diſputant aux bêtes féroces leur nourriture, vivant de la chaſſe, & n'ayant d'autre aſyle, pour ſe garantir du froid,

regle. La penſion eſt de ſoixante ducats par année. Andoloſio en donna deux cens, & en remit trois fois autant à Agripine en cas de beſoin, & pour ſes menus plaiſirs. Elle avoit quelque répugnance à recevoir cette ſomme : l'eſpérance qu'elle avoit qu'enfin Andoloſio ſe laiſſeroit fléchir & la guériroit entiérement, l'empêcha de marquer trop de délicateſſe. Elle lui demanda en grace de ne pas l'abandonner, & de venir la voir quelquefois; il le lui promit, & lui recommanda d'être toujours ſage, honnête, douce & ſur-tout modeſte; elle ne put s'empêcher de fondre en larmes en le voyant partir. Vertueux Chevalier, lui dit-elle, ſongez que je ne puis ni voir le monde ni ſervir Dieu tant que j'aurai ces fatales cornes; amenez-moi le Médecin, je vous en conjure, le plus promptement que vous pourrez. Andoloſio ſentit ſon ancienne tendreſſe pour Agripine ſe réveiller; les larmes lui vinrent aux yeux; il ſavoit trop ce que lui avoit couté ſa paſſion : il ſalua l'Abbeſſe & partit.

On conduiſit Agripine dans ſa chambre; on choiſit pour la ſervir deux filles de ſon âge & d'un caractere doux. En vain fit-elle dire qu'elle avoit beſoin de repos pour éviter de voir la Communauté; il fallut qu'elle cédât à la curioſité des Religieuſes & des Penſionnaires. L'Abbeſſe lui conſeilla de ſe laiſſer voir; elle la plaça dans le jour le plus favorable pour elle; on ne les laiſſa entrer que deux à deux, afin qu'elles euſſent moins de tems à reſter. Agripine les reçut chacune en particulier, avec tant de bonté; elle leur parla de ſes cornes d'une maniere ſimple & ſi indifférente, en les leur faiſant toucher, que dès la premiere viſite, elles y étoient faites; le lendemain elle ſe fit conduire par une de ſes filles chez toutes ſes compagnes, qui devinrent en peu de jours ſes amies.

CHAPITRE VI.

A quelque chose malheur est bon. Ecole des Grands. Histoire de l'Hermite. Remede contre les cornes.

QU'APRÈS les chagrins & les allarmes qu'Andolosio venoit d'essuyer, il trouva doux d'être encore le maître de n'avoir qu'à désirer pour jouir de tous les plaisirs ! A peine fut-il sorti du couvent, qu'il désira d'être transporté hors de l'Angleterre : il parcourut différens pays & s'arrêta quelques jours à Bruges. Ce fut-là que commençant à respirer, & à oublier ses peines & ses travaux, il tira de sa bourse des sommes considérables, qu'il employa à acheter le plus magnifique équipage ; il prit un domestique nombreux, étala le faste le plus imposant, donna des tournois & des fêtes galantes. Il fit connoissance avec plusieurs Chevaliers, & leur proposa de voyager avec lui en Allemagne, & de parcourir tous les pays dépendans de l'Empire. Il leur arriva bien des aventures dont on conserve encore la mémoire dans le pays. Il ramena ses compagnons de voyage en Flandres, où ils le quitterent à regret; ils auroient desiré de le suivre toute leur vie. Andolosio, après avoir traversé Venise, Florence & Gênes, reprit le chemin de Famagouste. En passant dans ces villes, il fit venir les Marchands dont il avoit enlevé les bijoux, lorsque pour ravoir sa bourse il s'étoit déguisé en marchand jouailler ; il apprit que cet enlevement leur avoit porté un préjudice considérable : il leur paya non-seulement leurs pierreries le double de ce qu'elles valoient, mais il les indemnisa de tout ce qu'ils avoient perdu, en discontinuant leur commerce.

Enfin, Andolosio arriva à Famagouste ; son frere qui ne l'attendoit pas, l'accabla de caresses. Ampedo, qui depuis long-tems n'avoit pas reçu de ses nouvelles, craignoit qu'il ne lui fut arrivé quelque malheur. Pourquoi, lui disoit-il tendrement, ayant le chapeau &

pouvant me raſſurer d'un moment à l'autre, me laiſſez-vous dans l'inquiétude ? Ah ! mon frere, dit Andoloſiò, c'étoit pour vous en épargner de plus grandes. Alors il lui raconta tout ce qui lui étoit arrivé, & par quelle perfidie il avoit perdu la bourſe & le chapeau, & de quelle adreſſe il s'étoit ſervi pour ravoir l'un & l'autre. C'en eſt fait, ajouta-t-il, je renonce à ces funeſtes préſens : ſans vous je n'aurois jamais tenté de les racheter par tant de peines ; vous n'en avez point encore joui, il eſt juſte que je vous les rende ; il les remit à Ampedo, qui refuſa la bourſe comme la ſource de tous les malheurs qui étoient arrivés à ſon pere & à Andoloſio qui penſoit bien différemment ; car après avoir fait encore quelques inſtances, il fut bien aiſe du refus d'Ampedo. Il lui laiſſa le chapeau, & lui fit préſent de pluſieurs coffres remplis d'or. Ampedo les reçut comme une marque de l'amitié de ſon frere, ſans y attacher d'autre prix. Il penſoit que les richeſſes contribuoient peu au bonheur de l'homme raiſonnable, & que le plus ſouvent elles rendoient malheureux ceux qui les poſſédoient.

Pendant qu'Andoloſio ſe plaiſoit à répandre l'or à pleines mains, à donner & à recevoir des fêtes, ſon frere, plus ſage, profita du chapeau pour ſe tranſporter dans tous les lieux qui pouvoient lui offrir quelque phénomene de la nature : du ſommet du Caucaſe, il deſcendoit dans les mines de la Dalécarlie ; il franchit les mers, ne laiſſa aucun rocher, aucun abyme des Alpes & des Pyrenées à parcourir. Il eût voulu pénétrer dans les cavernes du Véſuve. Après avoir vu par lui-même tout ce que la nature offre de merveilleux, il voulut vérifier les faits les plus importans de l'hiſtoire, par les monumens qui nous reſtent de l'antiquité. Que de menſonges, que de fauſſes traditions il découvrit ! Il vit en gémiſſant combien les beaux Arts avoient dégénéré ! il en jugea par les ruines d'Athenes, de Rome, de Perſepolis, de Palmire & de tant d'autres villes dont il contempla les reſtes majeſtueux, quoique la plupart ſoient enſevelis ſous l'herbe. Partout il s'apperçut que l'eſprit & l'orgueil avoient fait

plus de mal au bon goût que l'ignorance & la barbarie; car il penfoit qu'il valoit mieux laiffer anéantir les arts, que de les faire fervir à défigurer la nature. Il remarquoit qu'ils avoient eu par-tout & dans tous les fiecles la même progreffion & la même décadence; que les fiecles d'ignorance avoient précédé les fiécles du génie, que ceux-ci avoient été fuivis par les fiecles de l'efprit, & enfin par celui des Philofophes : ce n'eft pas que la Philofophie n'étincelle dans les beaux ouvrages d'Homere, de Virgile, d'Horace; mais on voulut la dépouiller de tout ornement; on fe déchaîna contre la poéfie & l'éloquence : la Philofophie perdit prefque tout fon prix dès qu'on la vit toute nue : la Sculpture, la Peinture, la Mufique éprouverent les mêmes difgraces; l'efprit voulut ajouter à la nature & il la gâta. Ampedo vit que la corruption des mœurs avoit entraîné la décadence des arts. Il parcourut tous les peuples & tous les climats : il vit les pays des plus grands Héros & des hommes les plus célebres, peuplés d'hommes lâches & vils, chériffant leur ignorance & leurs préjugés. Il déplora l'inftabilité des chofes humaines. Tel étoit le parti qu'Ampedo tiroit de fon chapeau.

Son frere alla à la Cour de Chypre; le Roi le reçut avec bonté, & lui fit raconter fes avantures; il cacha toutes celles où le chapeau avoit eu la meilleure part; il auroit été fâché que quelqu'un en eût pu deviner la vertu. Lorfqu'il en vint à l'hiftoire d'Agripine, il eut foin de ne pas prononcer fon nom, en quoi le hafard le fervit mieux que la prudence; car le Roi de Chypre vouloit marier fon fils à cette Princeffe; il en demanda des nouvelles à Andolofio : il avoit oui dire qu'elle avoit quitté la maifon paternelle; il voulut en favoir la caufe, parce que le Roi faifoit plus de cas de la vertu de l'époufe qu'il vouloit donner à fon fils, que de la royauté que la Princeffe devoit porter à fon mari. Andolofio raffura le Roi fur cette fuite; elle n'a été caufée, lui dit-il, ni par aucun enlevement, ni par aucune paffion qui puiffe porter la moindre atteinte à l'honneur de cette Princeffe : comme je l'ai vue & que j'étois étranger, elle m'a confié fes peines fecretes.

La Reine ſa mere vouloit la marier à un Prince qu'Agripine déteſtoit ; elle étoit tous les jours expoſée aux plus mauvais traitemens ; on la forçoit à le recevoir ; on étoit ſur le point de le lui faire épouſer. J'avois cru d'abord qu'elle ne le refuſoit que par caprice, ou peut-être parce qu'elle avoit dans le cœur quelqu'autre inclination ; la Princeſſe voulant que j'en jugeaſſe par moi-même, me donna une commiſſion pour lui : je le vis ; jamais la nature n'a produit rien d'auſſi affreux : il eſt des boſſus, mais, Sire, vous n'en avez jamais vu de ſemblables ; ſa boſſe qui, pardevant eſt de niveau avec ſon nez, lui ſert d'oreiller par derriere ; de ſorte que ſa tête paroît enfoncée dans un croiſſant ; cet être ſingulier eſt ſoutenu par deux colonnes tout-à fait torſes, portées ſur des baſes qui ſe croiſent en marchant. Son caractere eſt encore plus hideux que ſa figure, & quoique ſans eſprit il eſt le plus méchant des hommes : voilà le monſtre à qui l'on vouloit donner Agripine : il eſt neveu du Roi & allié de la Reine, & c'eſt afin de perpétuer le trône dans la famille, qu'on vouloit faire ce mariage.

Andoloſio n'en impoſoit point au Roi, il étoit vrai qu'on avoit projetté ce mariage, & que la Princeſſe avoit dit qu'elle n'y conſentiroit jamais ; mais les mauvais traitemens de la Reine étoient ſuppoſés. Andoloſio qui avoit tout lieu d'eſpérer qu'Agripine changeroit au couvent, & qu'elle deviendroit une Princeſſe bonne & vertueuſe, digne de porter la couronne & de rendre ſes ſujets heureux, ne vouloit lui donner aucun tort. « Vous jugerez, Sire, continua-t-il, de la méchanceté de ce Prince, par les moyens qu'il a pris pour forcer la Princeſſe à lui donner la main. Ne pouvant réuſſir par ſes calomnies à la diffamer auprès des Princes qui pourroient la demander, il a cherché à les en dégouter. Je ne ſais par quel ſecret diabolique il a enchanté deux pommes qu'il a fait acheter à la Princeſſe, comme par haſard ; à peine les a-t-elle eu mangées que deux cornes plus grandes que celles de la plus forte chevre lui ont pouſſé ſur le front. »

A ces mots le Roi de Chypre fit un ſigne d'indigna-

tion, & dit qu'il ne consentiroit jamais que son fils épousât une Princesse qui auroit une telle infirmité. « Elle ne l'a presque plus, reprit Andolosio. Un habile Médecin s'est chargé de la guérir, & en trois jours il avoit fait disparoître les trois quarts des cornes, lorsque ce Médecin séduit sans doute par le méchant Prince a disparu. Ses cornes étoient & sont encore un secret pour toute la Cour, excepté pour moi : Agripine a gardé le lit depuis qu'elle s'apperçut de son incommodité jusqu'au jour qu'elle partit pour son couvent. Ce fut moi qui l'y conduisis, il y a environ un an ; car quoique ses cornes soient bien diminuées, elle n'a cependant pas voulu les montrer à la Cour de son pere, & je puis vous assurer, Sire, qu'elle est adorée dans le couvent où elle est. « Ses cornes restent toujours, reprit le Roi, & ce mal-là me paroît si bizarre, que je n'imagine point qu'aucun Médecin veuille en tenter la guérison ; je ne hasarderai pas de la demander pour mon fils, c'est un point décidé. Mais Sire, continua Andolosio, si je vous réponds sur ma vie que la Princesse sera guérie pour toujours, & que vous n'en ferez la demande que lorsque vos Ambassadeurs vous en auront bien assuré ! Oh ! je le desire, dit le Roi, mais je ne l'espere pas. Eh bien ! Sire, j'ai retrouvé le Médecin, je lui ai donné une somme considérable, & il m'a promis de guérir radicalement Agripine, à condition que je le ménerois dans quelque Royaume étranger, pour le soustraire à la fureur du Prince bossu : Il est à Londres, j'ai son adresse, & je vais lui dépêcher un exprès, avec la moitié de la somme que je lui ai promise, étant convenu avec lui que je ne lui donnerois le reste qu'après la guérison. Le Roi consentit à tout ; Andolosio prétexta pour le lendemain une affaire pressante, & fut trouver son frere à qui il demanda le chapeau pour un jour seulement : Ampedo le lui prêta avec plaisir. Andolosio le mit sur sa tête, & se rendit à la porte du couvent. Il fit venir l'Abbesse, & comme il y avoit un an révolu qu'Agripine étoit entrée, il prit pour prétexte qu'il venoit payer sa pension. Il demanda si l'on étoit content d'elle dans la Communauté ; l'Abbesse fit les plus grands

éloges de la bonté & de la douceur de ſon caractere ; il n'y avoit ni Religieuſe ni Penſionnaire qui ne recherchât ſon amitié, & il n'y en avoit aucune qui ne crût avoir la préférence ; ſon eſprit déja fort cultivé s'étoit orné par la lecture qu'elle aimoit beaucoup ; la triſteſſe l'avoit un peu gagnée dans le commencement, ſes compagnes, ajouta l'Abbeſſe, ont mis tant d'étude à l'amuſer, qu'elle s'eſt livrée à l'enjouement le plus aimable ; un jour en jouant, elle a voulu ſavoir l'effet que faiſoient ſes cornes, elle en a fait d'artificielles, & les a poſées ſur la tête d'une jeune penſionnaire, qui non-ſeulement s'eſt prêtée à ce badinage, mais qui a ſollicité la préférence. Le lendemain chacune en particulier eſt venue prier Agripine de lui faire des cornes ; toutes en ont mis, & c'eſt aujourd'hui la parure à la mode dans le couvent. Andoloſio étoit au comble de la joie ; il demanda à voir Agripine, elle vint d'un air modeſte & riant, elle témoigna beaucoup de plaiſir de le revoir. Andoloſio n'avoit pas entiérement oublié ſon ancien amour, & il ſe repentit preſque d'avoir donné ſa parole au Roi de Chypre ; mais craignant d'être encore la victime de ſa paſſion, il la combattit & ſe dompta : il demanda à l'Abbeſſe la permiſſion de parler en particulier à Agripine. Vous voyez, lui dit-il, que je ne vous oublie point ; ce qu'on vient de me dire de vous, me fait autant de plaiſir que ſi vous étiez ma fille ; convenez, Agripine, qu'il eſt bien plus doux, plus ſatisfaiſant pour ſoi-même d'être bon, juſte, populaire & vertueux, que de ſe livrer à l'orgueil qui nous rend odieux aux autres, & ſouvent ridicule à nos propres yeux. Si vos cornes vous étoient enlevées, ſeriez-vous encore vaine, médiſante, comme vous l'étiez ? pardon ſi je vous parle librement des défauts que vous n'avez plus. J'ignore ce que je deviendrois, dit Agripine ; car on ne peut pas répondre de ſoi : ces réflexions que j'ai faites m'ont convaincue qu'il n'y avoit rien à gagner d'être méchant ; j'ai examiné ma conduite paſſée, ſur-tout celle que j'ai tenue avec vous, j'en rougis ; mais je n'ai fait que la moitié du mal ; s'il étoit permis d'accuſer ſes parens, vous verriez que je ne ſuis pas tout-à-fait

aussi coupable que je vous l'ai paru. Je ne veux pourtant point m'excuser, j'ai mérité l'affreuse vengeance que vous avez tirée de moi ; je n'en ai aucun ressentiment, puisqu'elle a tourné à mon avantage : je desirerois bien cependant d'être délivrée de ces maudites cornes ; car enfin le trône de mon pere m'appartient, & comment y monter dans l'état où je suis ? Vous y monterez & vous joindrez un autre Royaume au vôtre, dit Andolosio ; je ferai dans peu de jours disparoître vos cornes ; il lui apprit qu'il lui ménageoit un mariage avec le Prince de Chypre, jeune homme dont la beauté ne pouvoit être comparée à celle d'aucun des Princes destinés à régner, & dont le caractere étoit aussi beau que la figure : il lui répéta sa conversation avec le Roi de Chypre, & l'engagement qu'il avoit pris de la guérir, ce qu'il se promettoit d'effectuer incessamment. La Princesse auroit voulu que ç'eût été dans le moment ; il n'avoit pas ce qu'il lui falloit ; il lui recommanda le plus grand secret, & la ramena à l'Abbesse. Agripine sentoit plus que de la reconnoissance pour Andolosio ; elle ne put s'empêcher de le regarder avec un certain attendrissement ; elle concevoit moins que jamais comment elle avoit pu avoir la foiblesse de se prêter aux manœuvres de ses parens pour lui enlever la bourse ; ce souvenir l'humilioit ; enfin, elle ne put quitter Andolosio sans lui demander mille fois pardon du mal qu'elle lui avoit fait ; elle le quitta la larme à l'œil. Ah ! quel cœur, disoit-elle en elle-même. Quoi ! cet étranger qui avoit fait gagner à mon pere la victoire la plus complette, que j'ai trompé si indignement, que mes parens & moi avons vu dans la plus grande misere, sans lui donner aucun secours, après l'avoir dépouillé de sa fortune ; que mon pere eût peut-être fait périr, si son obscurité ne l'eût dérobé à notre ingratitude ; ce même homme qui pourroit, avec les moyens qu'il a, mettre des armées sur pied, détrôner un Roi dont il n'est point le sujet, & qui a violé, par la plus infâme des injustices, les droits les plus sacrés de l'hospitalité, ceint mon front d'un double diadême ! Ah, Andolosio, puisse l'époux que tu me destines, ne ressembler qu'à toi !

Cependant Andolofio étoit revenu à la Cour du Roi de Chypre ; il l'aflura qu'il avoit envoyé un exprès au Médecin, & que dans peu, Agripine guérie feroit rendue à fon pere : quelques jours après il inftruifit fon frere de tout ce qui fe paffoit ; il lui redemanda le chapeau pour aller chercher des pommes du défert. Ampedo eût defiré y aller lui-même ; mais Andolofio lui fit remarquer le danger auquel il s'expoferoit, fi par hafard il ne trouvoit que le pommier qui fait venir des cornes. Andolofio partit & promit à fon frere de lui porter de ces pommes fingulieres. Il n'eut qu'à défirer & il fe trouva dans le défert ; il vit plufieurs pommiers, il ne favoit quel étoit celui dont il cherchoit le fruit ; après avoir long-tems délibéré, il mangea une pomme qu'il prit au hafard ; auffi tôt fon front fut ombragé de deux cornes plus belles que les premieres, il courut à un autre arbre mangea encore une pomme, & deux petites cornes poufferent auffi-tôt au-deffous des grandes : il fut effrayé de cette feconde épreuve ; il n'ofoit plus en manger : il fe détermina à la fin ; mais les deux premieres cornes fe fendirent & en formerent quatre. Andolofio commençoit à s'inquiéter, il n'ofoit plus cueillir des pommes ; enfin il fe reffouvint de l'hermite ; il defira d'être tranfporté à fa cellule. Le bon vieillard le revit avec plaifir, & en allant cueillir avec lui les pommes falutaires, Andolofio lui raconta tout ce qui lui étoit arrivé depuis qu'il ne l'avoit vu, & le motif de fon arrivée : mon fils, lui dit l'hermite, vous auriez mieux fait de refter dans ce défert ; votre bourfe dans peu vous fera fatale : plût-à-Dieu que vous ne l'euffiez jamais retrouvée ! Il en eft tems encore, allez guérir la Princeffe, & revenez avec moi. Andolofio lui répondit : mon pere, je fens que je ferois beaucoup mieux, mais je ne puis m'y réfoudre : eh, que deviendrois-je dans cette folitude avec les paffions que le ciel a mifes dans mon fein ! Vous feriez vos efforts pour les dompter, reprit l'hermite ; j'en ai comme vous, j'en fuis venu à bout ; j'ai eu des combats terribles à livrer, le plaifir de la victoire m'a bien payé de mes peines. Cette fatisfaction n'eft que pour vous, reprit Andolofio ;

Andolosio; car de quel secours êtes-vous au monde ? Le ciel vous a-t-il fait pour y être inutile ? Convenez, mon pere, que si quatre hermites comme vous fussent venus dans ce désert avec autant d'épouses, depuis le tems que vous y êtes, ces lieux seroient cultivés, vos enfans s'y seroient établis; ils auroient élevé des temples au créateur, vous leur auriez inspiré vos principes & vos vertus, & vous vous féliciteriez aujourd'hui d'être le Patriarche d'une peuplade nombreuse.

L'hermite soupira, & dit, ah! mon fils, que venez-vous de me rappeller ? J'ai eu le bonheur d'être pere : jeune, dans l'âge des passions, je formai les plus beaux nœuds du monde. J'épousai la femme la plus belle & la plus vertueuse : le ciel bénit notre mariage; six enfans rendirent notre union encore plus douce; nous les élevions nous-mêmes, nous nous félicitions de les voir croître; le Roi d'Angleterre, le pere de celui qui regne aujourd'hui, entreprit de réunir l'Irlande à ses états. Il attendit la mort de notre Roi, & pendant l'interregne, il vint, à main armée, nous sommer de recevoir ses loix : l'Irlandois est né fier; la nation fit serment de ne se soumettre qu'au Roi qu'elle se choisiroit elle-même. Ce serment fut le signal d'une guerre funeste : les Irlandois ne se soumirent pas, ils défendirent le sang de leurs Rois & leur liberté : il est vrai que toutes les villes des frontieres d'Irlande furent passées au fil de l'épée. Un Général Anglois avoit vu ma femme, & en étoit devenu amoureux; il projetta de l'enlever; elle en fut avertie & me le dit : j'avois des amis, je les rassemblai; ils me promirent tous de se joindre à moi; cependant, pour plus de sûreté, je me proposai de la cacher chez une de ses parentes : il falloit traverser un bois, je la conduisois; un de mes amis marchoit devant nous, un autre nous suivoit. Le premier vint nous avertir qu'on marchoit à nous; aussi-tôt dix Cavaliers nous entourerent; mes deux amis perdirent la vie en nous défendant; je fus dangereusement blessé; j'entraînai ma femme dans ma chute; nous nous tenions embrassés; les barbares l'arracherent de mes bras & la conduisirent au Général; elle lui échappa, & la crainte

lui prêtant des aîles, elle se perdit dans l'épaisseur du bois. Le ravisseur crut qu'elle reviendroit chez elle, il fit investir ma maison; un de mes parens qui passoit par hasard, me rencontra noyé dans mon sang; il me fit emporter chez lui; je croyois ma femme entre les mains du ravisseur, je voulois mourir : on me dit qu'elle lui avoit échappé, je fus plus tranquille; dans peu de jours je fus guéri de ma blessure; je revins chez moi, je trouvai les portes fermées; un secret pressentiment me rendoit immobile, j'enfonce : Dieux, quel spectacle! je trouvai le ravisseur & ma femme étendus dans leur sang, l'un à côté de l'autre, elle ayant une épée dans son sein, & la tenant dans l'attitude d'une femme qui s'est poignardée; lui avec une large blessure dans le flanc, mais dans la posture d'un homme qui avoit fait des efforts pour satisfaire sa passion; cinq de mes enfans avoient été égorgés ou écrasés contre le mur; le sixieme, qu'on avoit cru mort, respiroit encore; il m'appella d'une voix mourante : je courus à lui; c'étoit le plus âgé, il avoit huit ans : je n'avois ni la force de pleurer, ni celle de parler, l'horreur de ce spectacle sera toujours présente à ma mémoire. Mon fils me dit que le troisieme jour que j'étois sorti avec sa mere, elle étoit rentrée fort inquiete de ce que j'étois devenu; que le lendemain un soldat étoit entré, s'étoit adressé à lui pour demander où étoit sa mere, & qu'il lui avoit répondu qu'elle étoit absente; que sans doute il l'avoit apperçue, car cet homme, ajouta-t il, en me montrant le cadavre du Général, vint le soir même : il parla long-tems avec ma mere, d'abord avec beaucoup de douceur; ma mere pleuroit & vouloit toujours le faire sortir; enfin il entra en fureur; elle pleura encore plus fort; il la renversa à terre : elle saisit son épée & menaça de se tuer, il se mit à rire, & courut à elle pour la lui arracher : ma mere, qui étoit au désespoir, & qui s'étoit relevée, l'attendit & lui porta un coup dans le côté; il ne fit qu'un cri & tomba mort : ma mere étoit fort inquiete; elle m'envoya de tous côtés pour chercher du secours, je ne trouvai personne; je vis le même soldat qui étoit venu le matin, il étoit avec cinq autres; ils me deman-

derent ſi j'avois vu leur Général, je leur répondis qu'il étoit venu à la maiſon & qu'il s'en étoit retourné; ils s'en allerent : je revins, il étoit nuit, ma mere ferma les portes, eſpérant toujours de vous voir arriver, ou quelqu'un de ceux chez qui j'avois été. Le lendemain, dès que le jour parut, ces mêmes ſoldats que j'avois vus la veille, enfoncerent la porte ; nous ne nous étions point couchés : en voyant leur Général mort, ils devinrent furieux; l'un d'eux battit ma mere; nous nous mîmes à genoux pour lui demander grace, mais il prit mon frere le plus jeune & l'écraſa contre la cheminée; ma mere jetta de grands cris, un autre ſoldat ſe mit à l'embraſſer; elle tomba à côté du Général, auprès duquel, par malheur, étoit ſon épée; elle la prit ſans que le ſoldat s'en apperçut, & ſe tua; mes freres & moi nous ceſſâmes de pleurer, & nous nous mîmes à les frapper; mais ils tomberent ſur eux & les maſſacrerent l'un après l'autre; quand mon tour fut venu, je me jettai ſur le corps de ma mere, en diſant que je voulois mourir avec elle : ils m'en arracherent, & me jetterent par la fenêtre : je reſtai long-tems évanoui : quand je fus revenu de mon évanouiſſement, j'entendis ces ſoldats qui remonterent à cheval, & qui paſſerent auprès de moi. Lorſque je compris qu'ils étoient bien loin, je me traînai ici; car je ne pus jamais me ſoutenir. J'allai vers ma mere; tout ſecours étoit inutile, tous mes freres étoient morts; quatre jours ſe ſont paſſés depuis ce maſſacre; je n'ai reſſenti mon mal que le ſecond, je ſouffre des douleurs mortelles aux jambes & à la tête. Le pauvre enfant ! ſes deux jambes étoient caſſées, & il avoit une plaie énorme à la tête. Chaque mot, chaque circonſtance de l'horrible récit qu'il me faiſoit, avec une ingénuité qui le rendoit plus affreux encore, me déchiroient le cœur; j'étois réſolu de mourir, j'allois de cadavre en cadavre, arroſant l'un de l'armes, couvrant l'autre de mes baiſers, maudiſſant l'infâme auteur de tant de maux, & revenant toujours auprès de ma malheureuſe épouſe. Deux de nos parens arriverent; je ne les appercevois point; mon fils en les voyant fit un cri, croyant ſans doute que c'étoient

encore ſes bourreaux ; ils vinrent à moi : je leur répétai ce que mon fils venoit de me dire. L'un m'arracha de ce lieu d'horreur, & m'entraîna dans une chambre voiſine ; l'autre alla chercher du ſecours ; il envoya un Chirurgien à mon fils ; le Chirurgien déſeſpéra de ſon état ; la plaie de ſa tête étoit mortelle. Les ſoldats avoient tout enlevé, on le tranſporta dans une maiſon voiſine ; les ſoins qu'on prit de lui ne firent que hâter ſa mort, qui arriva le cinquieme jour. Que j'ai ſouvent regretté de ne m'être point trouvé chez moi lors de cet horrible attentat ! du moins, ſi je n'avois pu défendre ma femme & mes enfans, aurois-je eu le bonheur de mourir avec eux ; le ciel ne l'a pas voulu. Il me réſervoit à cette épreuve. On m'arracha de ma maiſon, & l'on fit enterrer toute ma malheureuſe famille à mon inſçu. Le corps du Général fut envoyé en Angleterre, avec le récit circonſtancié de tout ce qui s'étoit paſſé. Le Roi en fut informé, il flétrit la mémoire du Général, fit chercher les ſix ſoldats, & ordonna qu'on les fît périr ſur un échafaud : pour moi déplorant mon malheur, je réſolus de quitter pour toujours le commerce des hommes, que je regarde comme l'eſpece la plus cruelle & la plus dangereuſe de tous les animaux ; je vins dans ce déſert où je conſerve le ſouvenir des vertus de mon épouſe, & où j'invoque mes enfans.

Pendant le récit de l'hermite, Andoloſio avoit mangé les pommes ſalutaires, & ſa tête étoit revenue dans ſon état naturel ; il partageoit l'affliction du vieillard, il comparoît ſes maux avec ceux que le Roi d'Angleterre avoit fait éprouver à ce pere infortuné, & il trouvoit les ſiens bien légers. Je ne condamne plus votre retraite, lui dit il, il eſt des pertes dont on ne ſe conſole jamais ; je n'approuve cependant pas la haine que vous avez conçue pour l'eſpece humaine ; il eſt des ames atroces ſans doute, mais quel plus beau ſpectacle que celui d'une ame où regnent la paix & la vertu ? Vos généreux amis qui ſont morts pour votre défenſe, votre épouſe qui a préféré la mort à la honte, ce pauvre enfant ſe traînant ſur ſes mains vers le cadavre de ſa mere & l'embraſſant, ne ſont-ils pas des objets capables de vous

réconcilier avec le genre humain ? L'hermite en convint, & lui avoua que toute sa haine s'étoit tournée contre le vice, & qu'il avoit toujours prié le ciel de toucher le cœur des meurtriers de son épouse. Andolosio promit à l'hermite de le venir voir encore : je le desire, reprit l'hermite, je ne l'espere pas ; je ne sais quel pressentiment me fait vous quitter à regret. Andolosio parut étonné ; il prit congé du vieillard, & partit avec un panier de pommes, comme la premiere fois.

De retour au couvent, Andolosio prit une des pommes salutaires & demanda Agripine. Je vous tiens ma parole, lui dit-il ; mais à condition que vous remplirez la promesse que vous m'avez faite d'aimer la vertu, d'être juste, de protéger les infortunés, & de travailler au bonheur de vos sujets. Que puis-je vous promettre, lui répondit-elle ? Je n'ai jamais été Reine ; je sais que je désire de faire le bien ; si par malheur l'état que vous m'annoncez m'éblouissoit au point de changer ma façon de penser, à quoi serviroit le serment que je vous ferois, à ajoûter le parjure à mes autres crimes. J'ai goûté la vertu, j'en connois toute la douceur, & je ferai mes efforts pour la conserver toute la vie & pour la faire aimer aux autres ; c'est tout ce que je puis vous promettre : Andolosio fut enchanté de sa réponse. Il lui donna une pomme, il lui en avoit expliqué les propriétés ; à peine l'eût-elle mangée qu'elle sentit une douleur de tête assez vive ; elle s'assoupit un moment sur sa chaise ; Andolosio la contemploit & la trouvoit plus belle que jamais ; il n'eût peut-être tenu qu'à lui de l'enlever au Prince de Chypre ; mais il eût manqué de parole à l'un, & eût privé l'autre de deux trônes. Il respecta son ouvrage, & s'estima plus heureux de l'avoir rendue vertueuse, que de la posséder. Agripine s'éveilla, passa sa main sur son front, & le trouva plus uni qu'il ne l'avoit jamais été : elle fit un cri de joie, & ne pût s'empêcher d'embrasser Andolosio en l'appellant son pere : disposez de moi, lui dit-elle ; ma main est à vous, si vous ne la dédaignez point : je ne connois point le Prince de Chypre ; c'est un sacrifice qui me coute peu à vous

faire ; je renonce pour vous non-ſeulement à ſa couronne, mais encore à celle de mon pere, s'il s'oppoſoit à notre union ; je préfére la vertu à toutes les couronnes du monde. Non, belle Agripine, répondit Andoloſio en ſe jettant à ſes genoux, non je n'abuſerai point de votre reconnoiſſance; je n'ai jamais ceſſé de vous aimer, & c'eſt ce qui m'a rendu ſi ſenſible aux coups que vous m'avez portés ; je vous aimois pour vous-même. Rempliſſez votre deſtinée ; le ciel vous réſerve deux trônes, afin que vous y donniez l'exemple des vertus ; je ſerois coupable envers tous les hommes, ſi je leur raviſſois un ſi grand bien. Pardonnez-moi les chagrins que je vous ai cauſés, vous voyez quel en a été l'objet. Agripine ne put s'empêcher d'embraſſer encore ſon bienfaiteur, & de l'appeller mille fois ſon pere. Il lui dit d'aller ſe parer le mieux qu'elle pourroit, & que dès ce jour même il la rendroit à ſa famille ; que dès que le Roi de Chypre ſeroit bien aſſuré de ſa guériſon, il enverroit des Ambaſſadeurs pour la demander ; & lui recommanda le plus grand ſecret.

En attendant que la Princeſſe d'Angleterre s'habillât, Andoloſio fit venir l'Abbeſſe, & s'entretint avec elle : il lui fit, au ſujet des cornes, à peu près la même hiſtoire qu'il avoit faite au Roi de Chypre, ſans lui parler de ſa guériſon, que l'Abbeſſe déſiroit par amitié pour elle ; car elle n'étoit connue au couvent que pour la fille d'un Comte diſgracié, & proche parente d Andoloſio. Tandis qu'ils étoient à s'entretenir, Agripine parut dans toute ſa beauté : l'Abbeſſe fit un cri en voyant qu'elle n'avoit plus ſes cornes ; à peine pouvoit-elle en croire ſes yeux, elle y porta la main : elle crut que c'étoit un miracle ; elle fit avertir toute la Communauté de venir au plus vîte. Toutes éprouverent le même étonnement & la même joie ; elle penſa être étouffée par les embraſſemens des Religieuſes & des Penſionnaires. Toutes demandoient comment en ſi peu de tems elle avoit pu être guérie. N'en ſoyez point ſurpriſes, leur dit Andoloſio, tout eſt poſſible à Dieu ; c'eſt lui qui nous envoie les biens & les maux, c'eſt lui qui nous les enleve quand il le juge à propos. Agripine eſt Prin-

ceſſe & deſtinée à régner; ſi Dieu veille ſur le dernier des êtres, il doit veiller ſur-tout ſur les maîtres de la terre qui tiennent dans leurs mains le ſort des hommes. Je vais la ramener à ſes parens, & avant qu'il ſoit un mois, elle ſera l'épouſe du plus beau & du plus vertueux Prince de la terre. A peine eut-il ceſſé de parler, que les pleurs & les regrets de perdre Agripine ſuccéderent à la joie de ſa guériſon : elle les remercia, les conſola, leur promit de ſe ſouvenir d'elles, quand elle feroit ſur le trône, & leur dit même que celles qui voudroient venir auprès d'elle, n'auroient qu'à le lui faire ſavoir; que ſi elles le déſiroient, elle obtiendroit la permiſſion de faire transférer le couvent dans le pays où elle alloit régner, pays charmant par la beauté de ſa ſituation & par la bonté du climat. Cet eſpoir les conſola; elles la virent partir avec moins de regret. Andoloſio fit préſent de cent ducats à l'Abbeſſe, & la remercia des ſoins qu'elle avoit pris d'Agripine; il remercia auſſi toute la Communauté, & dit qu'il alloit dépoſer entre les mains de cette Princeſſe, dix mille guinées pour marier des Demoiſelles pauvres, & que ſi quelqu'une d'elles étoit dans le cas, l'Abbeſſe pourroit s'adreſſer à Agripine, qui donneroit telle partie de cette ſomme qu'elle jugeroit à propos. Il en remarqua quelques-unes qui ſourirent, & en effet cette ſomme fut quelque-tems après partagée entr'elles.

La Princeſſe à qui Andoloſio donnoit la main, ſortit du couvent. Lorſqu'ils furent ſur la prairie, il lui expliqua de quelle maniere elle devoit ſe conduire dans le palais de ſon pere : elle lui réitéra les mêmes propoſitions qu'elle lui avoit faites; il s'apperçut qu'elle eut deſiré qu'il les eût acceptées; mais dans la crainte de ſuccomber, il prit ſon panier à ſon bras, mit ſon chapeau, ſaiſit la Princeſſe, & déſira d'être tranſporté auprès du palais du Roi : il la laiſſa là, & s'en retourna à Famagouſte.



CHAPITRE VII.

Phénomenes qui exercent les Savans. Nôces du Prince de Chypre.

AMPEDO attendoit ſon frere avec impatience; il le vit arriver avec la plus grande joie; il ne put s'empêcher de rire en le voyant avec un panier au bras. Il admira la beauté des pommes; mais il n'oſoit en faire l'expérience: Andoloſio plus hardi la fit devant lui; le haſard voulut qu'un domeſtique d'Ampedo entrât au moment où Andoloſio faiſoit examiner à ſon frere la nature de ces cornes; ce jeune homme fut effrayé, & ſortit auſſi-tôt, diſant par-tout ce qu'il avoit vu. Bientôt le bruit s'en répandit dans Famagouſte, mille perſonnes vinrent pour s'aſſurer du fait: Andoloſio avoit mangé dans l'intervalle la pomme ſalutaire & les cornes avoient diſparu; il ſe préſenta dans ſon état ordinaire; & le pauvre domeſtique paſſa pour fol. Andoloſio lui donna de quoi s'établir honnêtement, & le renvoya comme un domeſtique indiſcret & parleur.

Ampedo ne voulut point faire un mauvais uſage de ſes pommes; mais il eſſaya ſi elles avoient le même effet ſur les animaux; il n'oſoit cependant en faire l'épreuve ſur aucun des ſiens, de crainte que ce phénomene ne confirmât l'hiſtoire de la veille; il alla ſe promener dans une prairie; il s'approcha d'un jeune poulain ſans être apperçu, il lui jetta une pomme qu'il mangea ſur le champ. Ampedo ſe retira, & dès le lendemain il entendit dire par-tout qu'il étoit venu des cornes à la tête d'un poulain; tout le monde alla voir une choſe ſi rare; Ampedo & ſon frere y allerent & admirerent comme les autres cette bizarrerie de la nature. Ils propoſerent au maître du poulain de le leur vendre, & le payerent devant tout le monde, afin qu'il fût bien aſſuré qu'ils l'avoient acheté, & que cet événement n'étoit point arrivé chez eux. Ampedo con-

tinua ses expériences sur des chiens, des chats & d'autres animaux, mais toujours chez ses voisins. Ces phénomenes effrayerent les uns, faisoient rire les autres, & paroissoient à tout le monde fort extraordinaires : les savans, les curieux de la nature s'assemblerent & ne convinrent de rien : Andolosio proposa un prix considérable, & fit distribuer un programe dans toute l'Europe, portant que le prix seroit donné à celui qui découvriroit par quelles causes ces cornes étoient venues à ces animaux, & par quels moyens on pourroit les faire disparoître, si ce mal attaquoit l'espece humaine. Il vint des dissertations sans nombre; le prix fut adjugé à celle qui mettoit la cause des cornes dans l'extention des nerfs produits par une trop grande abondance d'esprits animaux, & qui proposoit de les faire disparoître dans les hommes par des vésicatoires appliqués à la plante des pieds.

Andolosio laissa passer quelques jours avant de revenir à la Cour du Roi de Chypre. Ampedo s'amusoit tous les après-midis à parcourir le monde; comme il avoit un très-beau cabinet de curiosités naturelles, les choses rares qu'il rapportoit de ses voyages, ne pouvoient donner aucun soupçon sur le secret du chapeau; on croyoit qu'il les achetoit comme auparavant : en effet, tout ce qu'il ne pouvoit porter, il le payoit sur les lieux, & le faisoit envoyer à son adresse.

Lorsqu'il y eut un assez long intervalle, Andolosio alla à la Cour du Roi, & lui annonça qu'il avoit appris la guérison d'Agripine, qu'il pouvoit envoyer ses Ambassadeurs pour s'en assurer, & ne leur donner le pouvoir de conclure qu'autant que la guérison seroit parfaite. Le jeune Prince qui avoit entendu parler de la beauté & de l'esprit de la Princesse, pria en particulier Andolosio de lui écrire en sa faveur, & d'apporter tous ses soins à faire réussir ce mariage. Il avoit fait faire son portrait qu'il remit à l'Ambassadeur; il y joignit des présens considérables pour la Reine, pour le Roi & pour toute la Cour. L'Ambassadeur partit avec une escorte & des équipages magnifiques : Andolosio & le Prince l'accompagnerent jusqu'à ce qu'il se fût em-

barqué ; & deux jours après Andolosio reçut les certificats les plus authentiques de la parfaite guérison de la Princesse ; c'étoit elle-même qui les avoit fait faire & qui les lui avoit adressés pour les présenter au Roi : elle lui marquoit en même tems l'effet que son arrivée avoit produit à la Cour d'Angleterre.

L'absence de la Princesse avoit passé pour un pélerinage à saint Pierre de Rome ; en vain le Roi avoit-il fait publier qu'elle s'étoit rétirée pour quelque-tems dans un palais, loin du monde & de la Cour ; en vain voulut-il persuader que c'étoit lui-même qui la tenoit éloignée, parce qu'elle avoit marqué trop ouvertement sa protection à quelques rebelles d'Irlande ; le peuple qui avoit eu quelque soupçon de la véritable cause de sa retraite, mais qui ne sachant qu'une très-foible partie de la vérité, mêloit selon l'usage l'absurde & le vrai-semblable, s'obstinoit à croire que lui étant survenu une lépre affreuse qui la défiguroit, elle avoit été avertie en songe par saint Pierre en personne, qu'elle ne guériroit que lorsqu'après avoir fait une neuvaine dans son église, elle iroit visiter Notre-Dame de Lorette. Ces bruits s'étoient si bien accrédités à la ville & à la Cour, qu'on ne témoigna aucune surprise lorsqu'elle reparut ; Agripine qui ne s'y attendoit pas, fut fort étonnée de voir le peuple à genoux sur son passage, & d'entendre les Grands qui dévots par flatterie, comme ils auroient été impies pour faire leur cour, lui demanderent des reliques & des chapelets. Elle crut d'abord qu'on avoit su son séjour dans le couvent du désert, & cela ne l'affecta que médiocrement ; mais elle fut déconcertée par les questions qu'on lui faisoit sur la basilique, sur la Rotonde, sur le colisée & sur Notre-Dame de Lorette. Elle demanda à sa mere ce que cela signifioit & ajusta ses réponses au préjugé du public.

Elle avoit trouvé son pere & sa mere dans la douleur, & poussant des cris de rage contre Andolosio ; elle prit ouvertement sa défense ; elle loua son honnêteté & sa bienfaisance ; leur dit hardiment que c'étoit à lui plus qu'à eux, qu'elle devoit l'amour de la vertu ; elle leur raconta tout ce qu'il avoit fait pour elle ; que

la ſeule vengeance qu'il eut tirée de tant de traits d'ingratitude qu'il avoit reçus en Angleterre, étoit de l'avoir retenue dans un couvent pendant dix-huit mois, & que c'étoit ce qui avoit pu lui arriver de plus heureux. Le Roi qui étoit plus juſte que ſon épouſe, ſe répentit des mauvais traitemens qu'il avoit fait à Andoloſio ; il envoya chercher le Prince boſſu, & lui demanda quelle certitude il avoit du bruit qu'il avoit répandu, qu'Andoloſio ayant eu un enfant d'Agripine, l'avoit enlevée, & qu'après s'en être laſſé, il l'avoit livrée à un de ſes écuyers, auquel elle tenoit lieu de maîtreſſe & de ſervante. Agripine fut indignée de cette horrible calomnie, le Roi vouloit le faire juger ſelon la rigueur des loix, & il auroit eu la tête tranchée ; mais à la ſollicitation de la Princeſſe, il ſe contenta de le condamner à une priſon perpétuelle, afin de lui ôter toute occaſion de nuire. Agripine fut bien aiſe d'être délivrée de ce monſtre & des perſécutions de ſa mere à cauſe de lui ; quoiqu'elle n'eût jamais conſenti à l'épouſer, elle craignoit qu'il ne traversât ſon mariage avec le Prince de Chypre.

L'Ambaſſadeur parut enfin ; le Roi ne comprenoit pas quel pouvoit être le ſujet d'une ambaſſade ſi magnifique ; la Reine qui avoit appris de ſa fille qu'Andoloſio étoit à Famagouſte, craignit qu'il n'eût excité le Roi de Chypre à déclarer la guerre à l'Angleterre ; & que n'avoit-on pas à riſquer avec un Général tel qu'Andoloſio ? Elle communiqua ſes conjectures en grand ſecret à quelques femmes de la Cour, qui le dirent dans un plus grand ſecret à leurs maris, & dans vingt-quatre heures, la guerre avec le Royaume de Chypre fut le bruit public, & peu s'en fallut que le peuple n'inſultât l'Ambaſſadeur. Enfin après un délai de deux jours, pendant leſquels il avoit vu ſecrettement la Princeſſe & lui avoit donné la lettre d'Andoloſio, l'Ambaſſadeur préſenta au Roi ſa lettre de crédit & demanda l'audience : elle fut fixée au lendemain : dans l'intervalle la Reine qui frémiſſoit, (les coupables ont toujours devant les yeux les ſuites funeſtes de leurs crimes) fit tout ce qu'elle pût pour ſavoir le véritable ſecret de

l'ambaſſade ; toutes ſes démarches n'aboutirent à rien.

L'Ambaſſadeur de Chypre, ſuivi d'un Duc, de deux Comtes, de pluſieurs Chevaliers & Ecuyers, fit la demande de la Princeſſe Agripine pour le Prince de Chypre. Il inſiſta ſur le deſir que le Roi de Chypre avoit de cette union, & ſur le bonheur dont les ſujets des deux époux jouiroient. Si la vertu la plus éprouvée eſt la plus ſolide, celle de la Princeſſe avoit été expoſée à bien des écueils ; l'Ambaſſadeur fit ſentir cette vérité dans ſa harangue, mais fort adroitement. Il fit l'éloge du Prince de Chypre. La Reine étoit d'une grande inquiétude à ce ſujet ; l'Ambaſſadeur lui préſenta le portrait dont il étoit chargé pour Agripine ; elle le trouva très-beau, & le fit remarquer au Roi. Andoloſio, dit-elle à ſa fille, vous a ſans doute parlé de ce Prince ; le portrait qu'il vous en a fait, eſt-il conforme à celui que nous voyons ? Agripine ne répondit rien : l'Ambaſſadeur aſſura le Roi & la Reine, que s'il y avoit quelque différence entre l'original & la copie, elle étoit toute à l'avantage du Prince, qui n'ayant pas encore atteint ſa vingt-quatrieme année, uniſſoit à la beauté du corps les talens de l'eſprit & les qualités du cœur. Comme, ajouterent-ils, ce ne ſont point des intérêts politiques qui font déſirer ce mariage au Roi mon maître, après avoir eu le conſentement du Roi & de la Reine d'Angleterre, il veut pour lui & pour le Prince ſon fils, avoir celui de la Princeſſe, mais libre & dégagé de toute contrainte. La Princeſſe baiſſa la vue, & aſſura l'Ambaſſadeur qu'elle dépendoit uniquement de la volonté de ſon pere & de ſa mere. Alors le Roi & la Reine dirent que quoiqu'ils approuvaſſent & même qu'ils deſiraſſent ce mariage, ils lui remettoient néanmoins tous leurs droits ; que c'étoit à elle à prononcer ; Agripine dit que puiſqu'ils l'approuvoient, elle conſentoit à donner ſa main au Prince de Chypre, dont elle eſtimoit les rares vertus. Cet aveu fut ſuivi de grands cris de *vive Agripine*, *vive le Prince de Chypre*. Dès ce moment le mariage fut arrêté, & le lendemain les cérémonies d'uſage furent faites.

On ſe diſpoſa à nommer les Seigneurs & les Dames qui devoient accompagner la Princeſſe ; on intrigua,

on cabala, on ſollicita cet honneur, comme il arrive preſque toujours : ce choix dépendoit du Roi & de la Reine ; ils conſulterent leur fille : comme il y avoit pluſieurs perſonnes de diſtinction ſur les rangs, dont elle ne ſe ſoucioit pas, elle profita de la connoiſſance qu'elle avoit des intrigues de la Cour, pour s'en débarraſſer ſans les exclure. Elle forma la liſte des femmes, de toutes celles dont les amans ne ſeroient pas nommés, & celle des hommes étoit compoſée de ceux dont les maîtreſſes ne devoient pas être du voyage. Dès que ces liſtes furent publiées, une conſternation générale s'empara des femmes. Elles firent ſolliciter ſourdement pour reſter, les unes ſous prétexte d'affaires, les autres à raiſon de leur mauvaiſe ſanté ; elles propoſerent à leur place les femmes qu'Agripine deſiroit ; pour les hommes, très-peu demanderent à être remplacés.

Lorſque tout fut ainſi diſpoſé, le Roi fit préparer pluſieurs vaiſſeaux, les fit charger de riches préſens, & de toutes ſortes de proviſions : il donna à Agripine les plus riches joyaux, & une grande quantité de piéces d'étoffe d'or ; il fit des dons à toutes les femmes de la Princeſſe, & la Reine en fit à tous les hommes. Le Roi & la Reine accompagnerent Agripine juſqu'au vaiſſeau ; & avant de s'embarquer ils lui donnerent leur bénédiction ſuivant l'uſage, ils l'embraſſerent, & ne la quitterent point ſans verſer des larmes : les Anglois qui avoient médit d'elle tant qu'ils la poſſédoient, la regretterent beaucoup quand ils la virent partir, & n'y penſerent plus huit jours après.

Agripine arriva heureuſement à Famagouſte, où Andoloſio l'attendoit avec les Dames que le Roi de Chypre avoit envoyées au-devant d'elle. Elle vit Andoloſio avec beaucoup de plaiſir ; il lui avoit préparé des fêtes ſuperbes : la Princeſſe, déja enchantée de la beauté d'un climat ſi différent de celui d'Angleterre & d'Irlande, & que ſa douceur avoit fait conſacrer autrefois à Vénus, les trouva encore plus belles. Ampedo avoit paſſé huit jours à ſe tranſporter de contrée en contrée, pour apporter à cette fête ce que chacune a de plus rare & de plus précieux ; tout ce qui pouvoit y flatter les ſens y

étoit rassemblé. La Princesse en croyoit à peine ses yeux. Ampedo lui fit voir son cabinet ; les phénomenes les plus merveilleux des trois regnes y étoient accumulés ; la ménagerie étoit encore plus amusante ; on avoit eu soin de cacher tous les animaux portant cornes ; elle s'en apperçut, & sourit en regardant Andolosio.

La fête n'étoit pas pour la Princesse seule ; tout le peuple, soit Cypriotes ou étrangers, y eurent part. Aux Tournois succédoient les joutes ; aux joutes les bals publics & les illuminations. Le lendemain c'étoient des spectacles d'une autre espece, des cavalcades, des jeux de bague, des carrouzels ; on termina le troisieme jour par des simulacres de guerre de terre & de mer. Il se donna un combat naval dont on a long-tems conservé le souvenir à Famagouste. Deux escadres composées des vaisseaux les plus légers, aux pavillons d'Angleterre & de Chypre, ornées de banderoles de toutes couleurs, combattirent l'une contre l'autre au bruit d'une foule d'instrumens de musique & des cris des combattans. Deux vaisseaux dont on avoit eu soin de retirer l'équipage dans des chaloupes, furent brûlés & coulés à fond. La Princesse en fut effrayée ; on la rassura. Elle étoit montée à bord de l'Andolosio, galere dont on ne savoit qu'admirer le plus, de la galanterie ou de la richesse ; les cordages étoient tissus de fil d'or & de soie ; les rames étoient d'or & d'azur ; les voiles étoient de pourpre ; vers la poupe s'élevoit un trône en forme de conque, soutenue par des Tritons & des Néréïdes ; des chaloupes qui suivoient la galere, & que la Princesse ne voyoit pas, portoient de jeunes plongeurs qui se jettoient dans l'eau, venoient folâtrer autour de la galere, & imitoient dans leurs jeux toutes les divinités de la mer.

Le combat finit par la victoire de l'une des escadres, & la Princesse posa une couronne de laurier sur la tête du vainqueur. Le soleil étoit couché, la nuit avançoit, Agripine peu faite à la mer commençoit à être inquiete, lorsque les escadres s'étant jointes, parurent étincelantes de lumiere ; elle se tourna & vit le port également éclairé ; sa galere en un instant parut un phosphore ; jamais illumination n'avoit été si brillante ni si promptement

exécutée : la galere s'approcha ; une chaloupe couverte vint recevoir la Princeſſe & la conduiſit chez Andoloſio au bruit de pluſieurs inſtrumens.

Le lendemain, c'étoit le jour du départ de la Princeſſe, qui n'en étoit point prévenue, on partit pour la chaſſe ; comme le rendez-vous étoit fort éloigné, on fit monter la Princeſſe ſur un char attelé de quatre renes, qu'Ampedo avoit tranſportées du fond du nord ; une vingtaine de chars un peu plus grands, traînés par des cerfs pour les Dames de la ſuite d'Agripine, ſuivoient le ſien : ceux d'Ampedo & d'Andoloſio étoient attelés de ſix élans : les Seigneurs de la ſuite, les Chevaliers & leurs Ecuyers étoient partis douze heures plutôt à cheval, & quelque diligence qu'ils euſſent faite, à peine étoient-ils au rendez-vous lorſque la Princeſſe y arriva ; elle fut étonnée de les y trouver. On quitta ces voitures, & après un repas de chaſſe, plus délicat que ſomptueux, on ſortit de la forêt comme en ſe promenant ; on paſſa dans une enceinte où le haſard ſembloit avoir conduit. Dès que la Princeſſe parut, un bruit éclatant de cors & d'autres inſtrumens perça les airs, & cinquante chars plus brillans que les premiers, traînés par les plus magnifiques chevaux, marchoient à la ſuite d'un char de triomphe dans lequel Andoloſio conduiſit la Princeſſe, en lui annonçant que dans peu elle ſeroit rendue à la Cour du Roi de Chypre.

On ſe mit en marche ; les gardes du Roi eſcortoient les chars ; la Princeſſe remarqua à quelque diſtance du ſien, un de ſes gardes ; il étoit d'une taille majeſtueuſe & légere ; le pannache qui ombrageoit ſon caſque, rabattoit ſur ſon front & cachoit ſa figure, de ſorte qu'elle ne put pas le diſtinguer ; d'ailleurs il avoit ſi bonne grace, le ſon de voix ſi touchant, ce qu'elle en entendit lui parut ſi honnête & ſi ingénieux, que ſon cœur s'intéreſſoit à lui malgré elle : il diſparut un moment après. A quelques lieues de la capitale, les troupes du Roi bordoient le chemin à droite & à gauche, à meſure que les chars paſſoient, les deux files ſe réuniſſoient & ſe replioient ſur quatre de front pour leur ſervir d'eſcorte ; cette double haie finiſſoit à une demi-lieue de la capi-

tale, où les Seigneurs, rangés dans le même ordre que les troupes, bordoient le chemin; quand les chars eurent passé, les troupes s'arrêterent & les Seigneurs se replierent aussi pour les accompagner, marchant à la tête de la colonne qui occupoit un espace immense : c'est dans cet ordre qu'on arriva au palais du Roi, qui étoit à l'autre extrémité de la ville; il n'y eut que les Seigneurs à la suite des chars, qui la traverserent; les troupes arriverent devant le palais par un autre chemin, & se rangerent en ordre de bataille. En passant dans la capitale, jonchée de lauriers & de fleurs, on eut soin de prendre les plus longs détours pour donner au peuple la satisfaction de voir leur nouvelle Souveraine. Le Roi, les Princes de son sang & les Ministres, reçurent la Princesse dans un beau péristile où ils l'attendoient. Lorsqu'elle descendit, le Roi alla au-devant d'elle & lui présenta son fils, qui lui offrit la main de la maniere la plus noble & la plus modeste : malgré le changement d'habit, elle reconnut le garde qui l'avoit frappée. Le Prince paroissoit au comble du bonheur; il parloit peu, ses yeux seuls exprimoient ses transports; il apperçut Andolosio : que je vous ai d'obligation, lui dit-il d'un ton pénétré! La Princesse sentit tout le prix de ce remerciment. Un repas somptueux étoit préparé; le Prince fut placé à côté d'elle; ses distractions continuelles, qui faisoient rire les courtisans, enchantoient Agripine; le Roi sourioit & se sentoit rajeunir; enfin elle fut conduite à son appartement où le Prince la laissa. Le lendemain se fit la cérémonie du mariage, après laquelle Agripine avoua que quelque idée qu'elle se fût faite de lui, elle étoit bien au-dessous de la réalité; qu'elle n'aspiroit qu'à mériter son amour & son estime; il lui fit les déclarations les plus tendres. Enfin il fallut céder l'étiquette; le Prince reçut pendant toute la matinée les félicitations des Grands & du peuple, & la Princesse les complimens des Dames. Alors les fêtes commencerent; le Roi avoit chargé Andolosio d'en être l'ordonnateur; elles furent aussi galantes que celles de Famagouste, quoiqu'elles ne se ressemblassent en rien; elles durerent six semaines, avec une si grande variété de

de plaiſirs, qu'elle ne parurent pas durer ſix jours.

Andoloſio comptoit pour rien les fêtes les plus agréables, ſi le peuple ne les partageoit pas avec les Grands. Il y eut dans toutes les villes du royaume des réjouiſſances publiques, qui toutes tournerent au ſoulagement des citoyens. Le Roi ordonna que dans chacune, on choiſit les garçons & les filles pauvres qui ſe convien-droient, & qu'on les mariât avec une dot priſe ſur la recette des deniers royaux. Il fit diſtribuer de l'argent au peuple, & ordonna par-tout des repas publics à ſes dépens. Tous les orphelins eurent un ſort aſſuré : dans les villes principales, il fit élever des monumens utiles, des marchés commodes, des fontaines, enfin tout ce qui put y attirer l'étranger.

On ſe reſſentoit un peu plus dans la capitale de la préſence du Roi. Tous les étrangers y furent magnifiquement reçus, chacun ſuivant ſon état. Il y vint des Chevaliers de toutes les contrées ; les tournois avoient été annoncés depuis pluſieurs jours. Seigneurs & vaſſaux, chacun ſe piqua d'être ſuperbement monté pour venir offrir ſes préſens ; ils furent dignes du Roi & au gré des deux époux. Andoloſio donna un vaiſſeau chargé de vin muſcat & de malvoiſie, qu'on buvoit comme du vin ordinaire. Les Seigneurs, les Chevaliers & leurs Ecuyers furent invités de reſter pendant les ſix ſemaines, & furent tous défrayés aux dépens du Roi.

Les tournois commencerent ; ils ſe firent avec beaucoup d'ordre. Sur la fin du jour on diſtribuoit les prix, & c'étoit de la main de la Princeſſe qu'on devoit les recevoir. Andoloſio excelloit dans ces exercices ; mais pour ne gêner perſonne, il s'étoit fait un point de n'entrer en lice, que lorſqu'on l'y appelloit. C'étoit pendant le bal que la nouvelle Reine couronnoit le Vainqueur, ſi le Chevalier, après l'avoir emporté à la lance, à la courſe, & dans les autres jeux de la chevalerie, l'emportoit auſſi à la danſe. Andoloſio avoit déja été couronné pluſieurs fois, & les hommes & les femmes lui prodiguoient également leurs applaudiſſemens. Un jour qu'il avoit mérité tous les prix, & que d'une commune voix le peuple & les Seigneurs les lui

adjugeoient, le Roi, pour plaire à la nation Angloiſe, le décerna au Comte Théodore, qui avoit accompagné Agripine. Si le Roi de Chypre devoit faire une injuſtice, c'étoit moins à Andoloſio qu'à tout autre; mais Andoloſio y fit peu d'attention, ayant pour lui le cri général, & l'approbation du peuple qui murmura.

CHAPITRE VIII.

Complot atroce. Fin tragique du chapeau. Mort d'un des fils de Fortunatus.

THÉODORE, qui eût dû ſe contenter d'avoir obtenu le prix par la faveur du Roi, fut indigné de ce que le peuple penchoit pour Andoloſio: ſa préſomption lui fit croire que l'injuſtice étoit du côté du public; il jura de s'en venger: il eût été tout ſimple qu'il eût mis ſa vengeance à diſputer de nouveaux prix; c'étoit du moins la voie la plus ſûre de mettre le public dans ſon tort, & celle que ſa vanité auroit dû lui ſuggérer; il aima mieux ſe ſervir de la reſſource des lâches. Il ſavoit qu'Andoloſio avoit pluſieurs envieux; il en avoit remarqué un entr'autres, qui à chaque ſuccès & à chaque trait de générosité de ce valeureux chevalier, frémiſſoit de rage; il épioit depuis long-tems le moment de le perdre, ſoit par ſes calomnies, ſoit par quelque trahiſon; mais rien encore n'avoit pu lui réuſſir; il en étoit d'autant plus déſeſpéré, qu'il ſavoit qu'Andoloſio connoiſſoit le fond de ſa haine, & ne daignoit pas y faire attention. Cet envieux, qui déteſtoit les gens de bien, parce qu'il n'avoit jamais ſu faire que le mal, étoit le Comte de Limoſi. Théodore alla le trouver: il eſt bien triſte pour nous, dit-il, que parce que cet Andoloſio s'eſt fait quelques créatures à force d'acheter leur eſtime par des baſſeſſes & par ſon argent, nous ſoyons expoſés à nous voir ſacrifiés à cet homme obſcur par une vile populace. Quoi! le Roi lui-même n'eſt pas à couvert de ſa cenſure: il ſuffit que ſon ſouverain me couronne

pour qu'on le trouve injuste ; c'est un attentat commis contre sa personne sacrée, & c'est à nous à le venger. Il est honteux qu'un Roi dépende du vain caprice de ses sujets ; c'est à la source du mal qu'il faut remonter ; c'est Andolosio qui corrompt le peuple ; c'est Andolosio qu'il faut punir. Le Comte de Limosi l'écouta avec plaisir, il n'étoit embarrassé que sur les moyens. Comment attaquer un homme qui a la confiance du Roi & l'amitié du peuple ? Il a, disoit le Comte, fasciné l'un & l'autre, & ses richesses inépuisables seront toujours un obstacle à nos projets. Quelle est donc la source de cette opulence ? il a peu de terres ; son pere ne quitta Famagouste, que parce qu'il étoit dans la misere ; ils ont beaucoup voyagé l'un & l'autre ; mais Fortunatus & Andolosio eussent-ils gagné un empire chacun, aux dépenses qu'ils ont faites, ils devroient être ruinés. La fête qu'il a donnée à la Reine surpassoit en magnificence celle de son Souverain. Oui, je crois avoir deviné le mot de cette énigme ; Andolosio n'a hérité de son pere que de l'art diabolique de Nécromantie. N'avez-vous pas entendu dire qu'on l'avoit vu avec des cornes à la tête ? depuis quelque-tems nous n'entendons parler que de prodiges, de chiens, de chevaux qui naissent avec des cornes ; ne voyez-vous pas avec quel soin son frere achete tous ces monstres, pour en dérober la connoissance au public ? Il faut l'accuser hautement & le livrer aux Prêtres. Théodore ne fut pas de cet avis ; les Prêtres seront pour lui, car il a fait beaucoup de fondations ; le peuple le prendra sous sa protection, parce qu'il est généreux ; le Roi le défendra, parce qu'il sait l'art de flatter : le plus sûr, mon cher Comte, le plus sûr est de l'enlever. Je vois trois grands avantages dans ce parti : d'abord notre vengeance est sûre ; elle sera impunie, parce qu'il n'y aura que nous dans le secret, & elle peut nous être fort utile, parce qu'Andolosio nous avouera, de gré ou de force, la source de son opulence, & que, quoique l'art de Nécromantie soit un grand mal, nous nous en servirons pour réparer le mal qu'il a fait. J'ai entendu dire à de très-grands docteurs, qu'il étoit permis de faire un petit mal quand

il en résultoit un grand bien : or vous voyez le bien immense que nous ferons. Quant au moyen de nous emparer de lui, il me paroît tout simple. Votre château est situé près de Famagouste : lorsque les fêtes seront finies, Andolosio retournera chez lui ; nous l'attendrons sur le passage, nous l'attaquerons, & sur-tout nous aurons soin qu'aucun de ses gens ne nous échape ; nous renfermerons Andolosio dans votre château, & nous le mettrons hors d'état de nuire à l'avenir à personne, de tromper le Roi & le peuple, & sur-tout d'enlever tous les prix des tournois. Le Comte de Limosi, qui n'avoit pas osé d'abord proposer ce moyen, de crainte qu'il ne parut trop violent à Théodore, l'approuva, le rectifia, & y ajouta tout ce que l'envie put lui suggérer de plus prudent.

Après que les fêtes furent terminées, Andolosio prit congé du Roi & des jeunes époux qui le comblerent de caresses : la Princesse avoit dévoilé à son mari tout ce qui s'étoit passé à la Cour d'Angleterre au sujet d'Andolosio : l'heureuse vengeance qu'il en avoit tirée ; & quoiqu'elle sût le secret de la bourse & du chapeau, & qu'elle fût femme, elle le garda jusqu'après la mort d'Andolosio. Elle n'en parla, dans les récits qu'elle fit à son mari, que comme de bijoux fort rares, qu'il tenoit de son pere, & qui les lui avoit recommandés en mourant, aux dépens même de sa vie. Le Prince partageoit la reconnoissance de son épouse, & leur tendresse pour Andolosio étoit un nouveau nœud pour leur amour. Ils le virent partir avec le plus grand regret ; le Roi s'étoit justifié de l'espece d'injustice qu'il lui avoit faite, en lui ôtant le prix pour le donner à Théodore. Pouvois-je faire autrement ? Je viens de m'unir à la nation Angloise ; les Chevaliers de toutes les nations avoient remporté des prix, les seuls Anglois n'en avoient aucun ; vous en aviez obtenu une si grande quantité, que je n'ai pas cru vous faire tort en vous arrachant une feuille de laurier, pour la mettre sur la tête du Comte Théodore : au reste j'ai vu avec plaisir que le peuple vous a rendu justice. Andolosio s'excusa lui-même de sa trop grande avidité pour la gloire, &

en demanda pardon au Roi, qui lui ordonna de revenir le plus promptement qu'il pourroit.

Tandis qu'Andolosio prenoit congé, le Comte de Limosi & Théodore disposoient sur son chemin des scélérats qu'ils avoient été chercher au loin, leur désignoient l'ennemi sans jamais le nommer, en leur recommandant de le prendre & de ne tuer que les gens : ils leur promirent de grandes récompenses & les dépouilles des vaincus.

Comblé des bontés de ses maîtres, l'ame satisfaite du bien qu'il avoit fait, l'esprit occupé des moyens d'en faire encore, Andolosio voloit dans les bras de son frere ; il suivoit le chemin de Famagouste, s'entretenant familierement avec ses gens. Les émissaires des Comtes, embusqués derriere des haies, attendirent qu'il fût au milieu d'eux ; alors sortant de tous côtés, ils se jetterent à grands cris sur les brides des chevaux : Andolosio & ses gens se défendirent avec courage ; mais que peut la valeur contre le nombre & la trahison ! Le chemin étoit parsemé de clous a plusieurs pointes ; les chevaux furent enferrés, & on leur coupa les jarrets ; les Chevaliers furent renversés, & tous passés au fil de l'épée : Andolosio s'étoit relevé, & avoit tué trois de ces assassins. Malheureusement le chapeau étoit entre les mains de son frere ; néanmoins il se seroit débarrassé d'eux ; mais comme il se battoit en retraite, les deux Comtes, jusques alors spectateurs du combat, l'attaquerent par derriere, il fit face ; ils l'attirerent auprès d'un arbre, sur lequel ils avoient posté deux des scélérats ; lesquels à un certain signe, laisserent tomber un énorme filet qui enveloppa Andolosio & l'éleva dans l'air. On se saisit de lui, & les deux Comtes l'enfermerent dans les prisons du château, l'enchaînerent, & lui donnerent des gardes qui le veilloient jour & nuit. En vain leur promit-il des sommes considérables s'ils le laissoient sortir ; ils craignoient trop la cruauté de leurs maîtres ; d'ailleurs, quand il auroit pu s'échaper de la prison, le château étoit dans une isle qui étoit gardée de tous côtés.

La nouvelle de l'assassinat des gens d'Andolosio,

qu'on avoit dépouillés, & dont les corps furent trouvés dans le chemin, jetta une grande consternation à la Cour, on craignoit qu'Andolosio n'eût été tué; le Roi dépêcha sur le champ un courier à Famagouste, & ce fut par lui qu'Ampedo en apprit la premiere nouvelle. Les deux Comtes parurent fort affligés, & demanderent au Roi une escorte pour faire des recherches dans tous les environs de l'endroit où s'étoit commis le meurtre, dont le château de Limosi n'étoit pas bien éloigné. Ampedo revint à la Cour avec le courier; il se jetta aux genoux du Roi, le pria de lui prêter main-forte, & de faire chercher Andolosio dans tout son royaume: le Roi & les Princes mêlerent leurs larmes aux siennes. Le Roi fit publier qu'il donneroit une récompense de mille ducats à celui qui donneroit des indices de l'assassinat d'Andolosio; il fit faire des perquisitions de tous côtés: il jura à Ampedo de ne rien épargner, quand il devroit lui en coûter la moitié de son royaume, & de le venger s'il étoit mort, par le supplice du meurtrier, quel qu'il fût.

Plusieurs jours s'étoient passés dans ces recherches inutiles: Ampedo, au moyen de son chapeau, s'étoit transporté dans tous les lieux où il imaginoit qu'il pourroit trouver son frere. Enfin, désespéré de ne rien découvrir; funeste chapeau, dit-il, qui me deviens inutile au moment où ta vertu me seroit le plus nécessaire; hélas, si mon frere t'avoit eu, peut-être l'aurois-tu sauvé de ses ennemis! Il n'est plus, sans doute; péris donc, inutile présent, & aussi-tôt il le jetta dans le feu, afin que personne ne pût en jouir. Il dépêchoit vers le Roi courier sur courier, & il ne recevoit aucune nouvelle favorable. A peine son chapeau fut-il brûlé, qu'il lui vint mille moyens de découvrir son frere, auxquels il n'avoit pas songé auparavant; il eût voulu le r'avoir au prix de la moitié de son sang: ce nouveau chagrin ne faisant qu'accroître son désespoir, il tomba dangereusement malade. Tout Famagouste étoit dans les larmes; puisque le Ciel nous a ravi Andolosio, disoit-on, qu'il nous laisse son frere: que de victimes il va frapper, s'il prend encore celle-là! Tous leurs vœux furent inutiles,

comme les secours de la médecine ; Ampedo, consumé de chagrin, expira, également regretté des grands & des petits : chacun perdoit en lui un pere, un protecteur ou un ami. Cette mort excita encore le ressentiment du Roi contre les assassins de son frere. Tous les habitans de Famagouste prirent le deuil. Le jour de ses funérailles on n'entendoit que sanglots & gémissemens dans toutes les rues : pendant les huit jours suivans, chacun resta chez soi : cette ville immense sembloit un désert. Sur le port le bruit des vagues se mêloit tristement aux voix confuses des commerçans & des matelots qui pleuroient leur appui. Les larmes & les cris redoublerent, lorsqu'on apprit qu'au défaut de son frere, il laissoit son palais au Roi, & toutes ses richesses au peuple, aux commerçans & aux laboureurs.

Le Comte de Limosi, après avoir parcouru le Royaume, revint avec une douleur feinte, apprendre au Roi qu'il n'avoit rien découvert, & lui remit son escorte bien harassée du chemin qu'il lui avoit fait faire ; le Roi loua son zele & son amitié pour Andolosio, & tous les honnêtes gens lui en marquerent leur reconnoissance. Il demanda la permission de s'en retourner chez lui pour se reposer, & partit, laissant tout le monde dans l'erreur. Le jour même de son arrivée il alla dans la prison d'Andolosio ; & comme il y entra d'un air triomphant, Andolosio le pria de lui apprendre de qui & pourquoi il étoit prisonnier. Je n'ai fait du mal à personne, dit-il, & si sans le savoir, j'ai fait du tort à quelqu'un, je suis prêt à le réparer ; apprenez-moi le dommage, & quel qu'il soit, j'ai une fortune assez considérable pour en indemniser l'homme le plus riche & le plus puissant ; mais faites-moi sortir de cet abominable lieu. Le Comte se mit à rire. Andolosio, lui dit-il, tu es en mon pouvoir, & rien au monde ne peut t'en arracher. N'espere point d'obtenir jamais la liberté ; cependant il ne dépend que de toi d'avoir un sort plus doux ; j'adoucirai tes peines, à condition que tu me diras d'où tu tires ces sommes immenses que tu prodigues. Andolosio le regarda d'un air de mépris : infâme assassin, lui dit-il, je les aurois partagées avec toi, si tu m'avois témoigné

en avoir besoin ; tu devois connoître ma générosité ; pour te punir de ta lâcheté, tu ne sauras jamais ce que tu desires, & tu auras commis en pure perte le crime le plus atroce. Eh bien, reprit le Comte, prépare-toi à souffrir les plus longs & les plus cruels tourmens. Andolosio qui connoissoit la méchanceté du Comte, ne répondit rien, & le laissa sortir; le lendemain faisant réflexion qu'il ne gagneroit rien sur ce caractere féroce, il prit le parti de dissimuler. Le Comte revint avec ses satellites; il l'interrogea encore : eh bien, lui dit Andolosio, puisque tu fais tant de cas des richesses, je veux bien te faire part des miennes. J'ai un puits dans mon palais, que mon pere avant sa mort remplit d'or & de pierreries; tu sais qu'il passoit pour être plus riche que les Rois, & qu'il rétablit les affaires de la république de Venise : par quel secret il avoit acquis ces richesses, c'est ce que j'ignore : fais-moi transporter à Famagouste, & je t'indiquerai ce puits qui n'est connu que de mon frere & de moi. Le Comte lui dit : tu mens ; car tu n'avois pas emporté ton puits en Angleterre ni dans tous les lieux où tu as fait de si énormes dépenses. Ton secret est avec toi ; que risque-tu à t'ouvrir à moi ? Je sais que tu connois l'art de Necromantie ; apprends-le moi, & tu peux être assuré que tu t'épargneras bien des supplices. Andolosio lui jura que non-seulement il ne connoissoit point cet art, mais encore qu'il étoit persuadé qu'il n'avoit jamais existé. Le Comte qui croyoit bien plus au diable qu'à Dieu, fut plus convaincu que jamais qu'Andolosio le trompoit. Il fit ôter ses chaînes, & le fit appliquer à la torture la plus rude, le questionnant pendant son supplice, qu'il fit durer aussi longtems que les forces humaines pouvoient le supporter : il n'en put rien arracher ce jour-là : le lendemain le Comte reparut avec ses bourreaux & de nouvelles tortures ; Andolosio se souvenant qu'après avoir perdu sa bourse, il l'avoit retrouvée au moyen de son chapeau, espéra qu'il pourroit bien l'enlever encore au Comte ; ainsi il ne fit aucune difficulté d'avouer son secret ; le Comte prit la bourse, fit l'épreuve, & fut fort content qu'Andolosio lui eût dit la vérité ; cependant il le fit

remettre dans les fers, & le fit garder encore avec plus de ſoin, ayant tout à craindre du Roi, ſi jamais ſon priſonnier ſe trouvoit en liberté.

Le Comte paya les dettes dont il étoit accablé de tous côtés, fit des acquiſitions conſidérables, rétablit ſes affaires qui étoient très-dérangées, & ſe livra à toutes ſes débauches. Il reparut à la Cour, & raconta au Comte Théodore tout ce qu'il avoit fait, & le ſecret de la bourſe dont il étoit le maître. Théodore vouloit qu'on fît mourir le priſonnier. Tant qu'il ſera en vie, diſoit-il, nous aurons tout à riſquer; on dit qu'il eſt très-ſavant en Necromantie; ſa bourſe en eſt une preuve; il a le ſecret, dit-on, de s'envoler dans les airs, de ſe tranſporter en un moment d'un bout du monde à l'autre. La Princeſſe, depuis qu'on le croit mort, a dit qu'elle connoiſſoit le ſecret de la bourſe; qu'elle l'avoit eue entre les mains, qu'elle en avoit tiré elle-même des ſommes conſidérables, qu'elle n'en avoit jamais parlé à perſonne, craignant que quelqu'un n'attentât à ſa vie pour lui ravir un tréſor ſi rare. Oh! nous n'avons rien à craindre de ce côté, répondit le Comte, car non-ſeulement il m'a aſſuré dans les tortures, qu'il ne croyoit pas à l'exiſtence de cet art, & qu'il ne s'en étoit jamais ſervi; mais encore, il eſt ſi bien enchaîné & ſi bien gardé, que je défie tous les nécromans de l'univers de l'arracher de mes mains.

Les deux ſcélérats s'étant aſſurés le mieux qu'ils pouvoient contre les ſuites de leur crime, ſe mirent à puiſer tour-à-tour dans la bourſe: ils en tirerent des monceaux d'or; leur avidité n'étant pas encore raſſaſiée, ils entrerent en diſpute pour ſavoir à qui la bourſe appartiendroit. Après bien des débats, craignant que leurs querelles ne les trahiſſent, comme il arrive preſque toujours entre les perſonnes qui ne ſont unies que par le crime, ils convinrent qu'ils la poſſéderoient alternativement chacun pendant ſix mois, que le Comte de Limoſi, comme le plus âgé, & ayant actuellement la bourſe, la garderoit les ſix premiers. Sur-tout il fut arrêté entr'eux, que comme la Reine connoiſſoit le pouvoir de la bourſe, ils ne feroient pas de dépenſes

trop éclatantes, de crainte qu'on ne les ſoupçonnât. Au ſurplus ils vécurent enſemble dans toutes ſortes de plaiſirs, & faiſant de leurs richeſſes un uſage bien différent de celui qu'en avoient fait les deux freres.

Théodore craignoit encore Andoloſio dans les fers. Il dit au Comte de Limoſi qu'il voudroit voir ſi dans l'état où il étoit, il avoit la même audace, que lorſqu'il lui diſputoit le prix; que pour ſe venger, il ſeroit charmé de jouir de l'humiliation de cet homme orgueilleux rendu à ſon premier néant. Il demanda une lettre au Comte de Limoſi pour pouvoir entrer dans la priſon. Le Comte héſita quelque-tems; mais vaincu par les importunités de Théodore, il lui donna la lettre qu'il demandoit. Théodore ne l'eut pas plutôt, qu'il obtint une permiſſion du Roi de s'abſenter pour quelque-tems de la Cour, & partit.

CHAPITRE IX.

Fin malheureuſe du ſecond fils de Fortunatus. Punition des aſſaſſins. La bourſe perd ſa vertu. Eloge des deux freres.

LE malheureux Andoloſio courbé ſous le poids de ſes chaînes, livré à la plus affreuſe miſere, ſe rappelloit la prédiction de l'hermite; il regrettoit de n'avoir pas mis ſes exhortations à profit, & de n'avoir pas refuſé la bourſe lorſque ſon frere la lui laiſſa. Quel chagrin pour lui, diſoit-il, ſi jamais il apprend ma cruelle aventure! Oh que la ſageſſe eſt préférable à la vanité qui nous fait courir après la gloire & après les richeſſes! Il étoit plongé dans ces réflexions lorſque Théodore entra dans la priſon: il crut que le Comte de Limoſi ſatisfait d'avoir la bourſe, envoyoit ſon ami pour ſoulager ſes peines; il lui tendit les bras comme à ſon libérateur. Cher Comte, lui dit-il, vous êtes Chevalier; je partage cet honneur avec vous & je ne m'en ſuis jamais rendu indigne: cependant le plus abject des criminels ſeroit-il

puni aussi sévérement ? Alors il souleva ses fers, & fit voir des bras & des jambes rongés par la pourriture ; l'humidité de son cachot avoit fait tomber ses habits en lambeaux ; les cicatrices des playes que la torture lui avoit faites, étoient encore ouvertes ; sa voix étoit foible & languissante. Je comprends, lui dit Théodore, que ce séjour doit déplaire à un preux Chevalier tel que toi ; à un héros qui, lors même qu'il est vaincu, semble ne céder la victoire que par grace. Vante-nous l'amitié du Roi & la faveur du peuple ; ne te sont ils pas l'un & l'autre d'un grand secours ? Andolosio demeura confondu de ce nouvel outrage. Lâche, répondit-il, que ne me tenois-tu de semblables propos à Londres, ou avant que ton complice m'eût mis hors d'état de te punir ; si tu ne reçois pas le châtiment que tu mérites, n'en accuse pas ma valeur, ne t'en prens qu'à ces fers qui me retiennent. Fais-les tomber, ramene-moi sur le champ de bataille, quelque foible que je sois, je doute que tu soutiennes encore mes regards ; mais que demandes-tu ? Est-ce pour outrager un cadavre que tu es descendu dans ce tombeau ? Andolosio, reprit Théodore, crois moi, prens un ton plus conforme à ton état, si tu aimes la vie ; elle m'est odieuse, répondit-il, puisque je te vois encore : choisis, ou de me l'enlever, ou de me délivrer de ta présence ; l'air que je respire n'est-il pas assez infect ? Les tourmens que je souffre me sont moins insupportables que la vue d'un malhonnête homme ; & quelque différent que soit notre état, sois assuré que je ne changerois pas avec le tien. Oh ! je n'en suis pas tenté, reprit d'un ton railleur le Comte Théodore, à qui la fierté d'Andolosio en imposoit ; cependant, ajouta-t-il, si tu veux me donner une bourse semblable à celle que tu as donnée au Comte de Limosi, tu peux espérer que j'adoucirai ton sort. Si j'en avois dix, répondit Andolosio, je te les donnerois pour me venger de toi ; car sans doute l'usage que tu ferois des richesses, te conduiroit bientôt au terme que méritent tes crimes. Dans les mains d'un méchant tel que toi, les richesses sont un poison qui consume celui qui les possede. Je n'ai plus de bourse, mais si

tu es si avide de richesses, amene-moi chez mon frere, il y a de quoi satisfaire ta cupidité. Oui, oui, je t'y menerai chez ton frere, reprit Théodore, & même plutôt que tu ne penses. Andolosio ne comprenoit rien à ce discours; & lorsque Théodore lui eut fait comprendre qu'il étoit mort, il répandit un torrent de larmes. Que tardes-tu, ajouta-t-il, à m'arracher la vie. Crois-moi, tant que je respirerai, tu as à craindre un accusateur auprès du Roi. Qui? toi, lui dit Théodore! en effet, que ne l'appelles-tu à ton secours? & cette Agripine qui t'appelloit son pere, & son tendre époux, qui te traitoit comme son égal, & tant de belles Dames pour qui tu as rompu tant de lances & qui t'ont donné tant de prix, que ne viennent-elles à ton aide? mais sans recourir à ces illustres ingrats, que ne te délivres-tu toi-même? Habile dans l'art de Nécromantie; toi à qui l'enfer obéit, que ne t'envoles-tu dans les airs, comme tu faisois autrefois? je vois bien que depuis que tu n'as plus de bourse, les hommes & les démons sont sourds à ta voix: je suis plus généreux qu'eux: tu veux que je te conduises à ton frere, prépare-toi encore pour ce voyage. Théodore à ces mots fit entrer le géolier, lui ordonna d'étrangler Andolosio, & lui promit cinquante ducats; mais le géolier, plus humain que Théodore, eut horreur de cette proposition; quoique accoutumé au sang, il fut touché de l'état déplorable de cet infortuné, qui n'avoit plus qu'un reste de vie tout prêt à s'exhaler. En vain Théodore entra-t-il en fureur, il ne put jamais obliger le géolier à lui obéir; Théodore lui dit que puisqu'il étoit si compatissant, il n'avoit qu'à lui donner les instrumens dont il se servoit; le géolier sortit sans lui répondre: alors cet homme impitoyable prit sa ceinture, la mit autour du col d'Andolosio, & avec son poignard la tordit, jusqu'à ce qu'il l'eût étranglé; ensuite il jetta quelques pieces d'argent au géolier, afin qu'il le fît enterrer.

Ainsi périt dans sa cinquantieme année, par la main de l'injustice & de la cruauté, cet homme qui jamais ne fit du mal à personne, qui ne se vengea de ses ennemis que par ses bienfaits; qui aima mieux soutenir

des Rois ſur le trône, que de conquérir des empires : il excita l'envie par la ſeule vertu qui peut la ſubjuguer par la généroſité, qui ne devroit pas faire des jaloux, puiſqu'elle ne peut pas faire des rivaux. En lui finit la famille de Fortunatus, ſur laquelle le ciel épuiſa ſes faveurs, afin que dans les différens traits qui compoſent ſon hiſtoire, les hommes appriſſent que la ſageſſe eſt au-deſſus des dons les plus rares.

Après le meurtre d'Andoloſio, le Comte Théodore ne s'arrêta pas au château de Limoſi, il revint à la Cour d'un air ſerein & triomphant, s'applaudiſſant en ſecret du crime horrible qu'il venoit de commettre. Le Comte de Limoſi alla au-devant de lui; il lui demanda ce qu'il penſoit de ſon iſle & de ſon château. Le ſcélérat lui répondit que ce qu'il y avoit trouvé de plus beau, étoit la priſon d'Andoloſio, ſur-tout lorſqu'il en étoit parti; le Comte ne l'entendit point d'abord; Théodore lui dit en l'embraſſant qu'ils n'avoient plus rien à craindre, & qu'il l'avoit tué de ſes propres mains; il lui recommanda ſur-tout de faire mourir ſon géolier qui avoit refuſé ſon miniſtere, & qui pourroit bien les trahir. Le Comte qui n'étoit qu'envieux, étoit fâché de ce que Théodore n'avoit pas laiſſé finir ſes jours à Andoloſio, qui ne pouvoit vivre long-tems; il commençoit à ſentir des remords, car l'envie, quand elle eſt aſſouvie, eſt auſſi tourmentée par le mal qu'elle a fait, qu'elle étoit agitée avant de le faire, par le bien qui excitoit ſa haine.

La bourſe enchantée avoit perdu ſa vertu au moment qu'Andoloſio avoit ceſſé de vivre; les deux Comtes ignoroient que tel étoit l'enchantement qui y étoit attaché. Les ſix mois du Comte de Limoſi étoient expirés; le Comte Théodore la lui demanda pour ſix mois ſuivant leurs conventions : il y en avoit trois que le Comte de Limoſi n'y avoit fouillé. Il ne la refuſa point à Théodore, qui d'ailleurs avoit grand beſoin d'argent, ayant dépenſé, & beaucoup au-delà, celui qu'ils en avoient retiré enſemble : le Comte ouvrit la caſſette & remit la bourſe à Théodore qui y plongea ſa main avec avidité; mais il n'y trouva rien : il y revint pluſieurs

fois, & n'y trouva rien encore ; ils se regarderent l'un & l'autre, & resterent immobiles, comme s'ils eussent été frappés de la foudre ; Théodore ne sortit de son étonnement que pour entrer dans la colere la plus violente. Homme faux & perfide, dit-il à Limosi, vous ne vous contentez point que je vous aie laissé jouir le premier de la bourse d'Andolosio, vous voulez la garder pour vous en faire faire une semblable & me la donner à la place de la vraie ; je ne le souffrirai point, & si vous ne vous hâtez de me la rapporter, craignez ma vengeance. En vain le Comte jura que c'étoit la même bourse, & qu'il n'y avoit rien changé ; qu'il étoit aussi surpris que lui de ce qu'elle ne rendoit rien : Théodore furieux mit l'épée à la main, Limosi se mit en défense, mais il étoit foible & âgé : ils se battirent long-tems ; le bruit qu'ils faisoient attira les domestiques du Comte ; ils enfoncerent, & le trouverent étendu dans son sang d'une blessure mortelle qu'il venoit de recevoir ; Théodore n'en étoit pas moins acharné après lui, ne cessant de lui demander sa bourse. Les domestiques les séparerent, & forcerent Théodore de sortir.

Le bruit de ce combat parvint au Roi. Tout le monde qui connoissoit l'union des deux Comtes, fut étonné de leur brouillerie ; ils furent mandés l'un & l'autre ; le Comte de Limozi ne put être amené à cause de sa blessure ; le Roi ordonna à un de ses officiers d'aller le voir de sa part, & de savoir le sujet de la querelle. Le Comte s'obstina à se taire ; l'Officier que le Roi avoit envoyé, étoit intéressé lui-même à savoir la vérité, parce qu'il se méfioit depuis long-tems de ces deux hommes ; il prit en particulier un des domestiques qui lui dit qu'une bourse avoit été le sujet de leur dispute ; il l'alla chercher, & ajouta, voyez si cela vaut la peine que deux honnêtes gens se coupent la gorge. La bourse de Fortunatus avoit fait quelque éclat à la Cour, parce que la Princesse, depuis qu'on n'avoit plus de nouvelles d'Andolosio, ne se croyoit plus obligée au secret ; l'Officier s'empara de la bourse, & la remit au Roi qui la fit voir à la Princesse. Aussi-tôt on envoya des gardes investir la maison du Comte de Limosi, la

Princeſſe reconnut la bourſe : quand elle y mit la main & qu'elle n'en retira rien, elle s'écria avec douleur ; c'en eſt fait, Andoloſio eſt mort, & ces ſcélérats l'ont tué. On lui demanda pourquoi elle aſſuroit ainſi la mort d'Andoloſio, & elle leur dit qu'il lui avoit appris que la vertu de la bourſe devoit ceſſer avec la vie des enfans de Fortunatus.

On demanda au Comte Théodore quel étoit le ſujet de ſa diſpute avec ſon ami ; il refuſa de le dire. Le Roi le fit charger de fers. On lui dit que le Comte de Limoſi avoit avoué une partie de ſes crimes ; mais qu'on vouloit avoir un détail circonſtancié de tout ce qui s'étoit paſſé au ſujet d'Andoloſio. Il s'obſtina à refuſer. On le mit à la torture, on lui préſenta la bourſe, & il détailla juſqu'à la moindre circonſtance de la mort d'Andoloſio. Le Comte de Limoſi avoit avoué ſon aſſaſſinat, & déclaré tous les malheureux qu'il y avoit employés.

Lorſque les auteurs de la mort d'Andoloſio furent connus, on eut bien de la peine d'arrêter la fureur du peuple qui demandoit ces deux monſtres, & qui avoit inveſti la maiſon du Comte de Limoſi pour y mettre le feu. Leur crime n'étoit que trop avéré : ils furent condamnés à expirer ſur la roue, après avoir été dégradés. Avant de les conduire au ſupplice, on ſe tranſporta au château de Limoſi. On arrêta tous ceux qui avoient eu connoiſſance du crime, ou qui y avoient prêté leur miniſtere, & la plupart furent condamnés à la mort. On accorda la vie à celui qui enſeigna où étoit le cadavre d'Andoloſio, qu'on avoit jetté dans un des foſſés du château. On le porta dans la priſon du Comte Théodore, afin d'augmenter ſon ſupplice par la vue de cet objet. Le jour de leur exécution, le Comte de Limoſi fut enlevé de ſon lit, & quoique mourant il fut conduit ſur l'échafaut, mais il expira aux premiers coups qu'il reçut ; le Comte Théodore ne fut pas auſſi heureux, il paſſa deux jours dans les douleurs les plus cruelles ; le peuple laſſé de le voir vivre, renverſa l'échafaut, ſe jetta ſur ce malheureux, le traîna dans la boue & le déchira en mille pieces. On n'outragea pas moins le cadavre du Comte de Limoſi. On ſut que le Roi avoit

ordonné que ſon château ſeroit détruit ; le peuple s'y transporta & n'y laiſſa pierre ſur pierre. On reſpecta la priſon d'Andoloſio, ſur laquelle on éleva une chapelle avec cette inſcription : *A Dieu bienfaiſant & miſéricordieux, & aux mânes du généreux Andoloſio :* ſon cœur y fut dépoſé. Son corps fut transporté à Famagouſte dans le tombeau de ſon pere. Le deuil recommença dans cette ville affligée. On allumoit des buchers, & l'on y jettoit les repréſentations des meurtriers ; deux des ſcélérats qui avoient attaqué Andoloſio & tué ſes gens, s'étoient réfugiés à Famagouſte ; ils furent découverts & traînés au ſupplice : l'oraiſon funebre de l'homme juſte & bienfaiſant, eſt dans les larmes du peuple, & non dans les vaines déclamations des Orateurs.

Famagouſte retentiſſoit de cris & de gémiſſemens ; & quand le peuple apprit que le Roi, les Princes & la Cour avoient pris le deuil de ſon bienfaiteur, les larmes de tendreſſe pour le Roi ſe mêlerent à celles de la douleur. Le Prince avec ſon épouſe vinrent à Famagouſte, & les habitans l'aimerent comme l'héritier du trône, & l'adorerent comme un cœur ſenſible qui partageoit leurs regrets. La Princeſſe verſa des larmes, en ſe rappellant les fêtes qu'Andoloſio lui avoit données à ſon paſſage : elle témoigna au peuple combien elle étoit touchée de ſa douleur. Quand elle & ſon époux eurent pris poſſeſſion du palais qu'Ampédo leur avoit donné au défaut de ſon frere, ils firent publier qu'ils diſtribueroient aux citoyens de Famagouſte les richeſſes qu'il leur avoit laiſſées. Les Notables ayant convoqué le peuple, il fut délibéré qu'on abandonneroit les legs aux Princes ; qui caſſerent une délibération à laquelle ils n'avoient point été appellés. Ils convoquerent eux-mêmes une nouvelle aſſemblée, & après un long combat de générosité, il fut arrêté que la ſucceſſion ſeroit partagée entre les Princes & le peuple, comme entre les héritiers d'une même famille. Les vertus des deux freres furent long-tems dans Famagouſte un exemple plus puiſſant pour les mœurs, que les loix & l'autorité.

FIN.

LA BIBLIOTHEQUE BLEUE,

Entierement refondue, & considérablement augmentée.

N°. IV.

LES

QUATRE FILS D'AYMON.

HISTOIRE HÉROIQUE.

Ennii de ſtercore. Hor.



A PARIS,

Chez FOURNIER, Libraire, rue du Hurepoix, près du Pont Saint-Michel, à la Providence.

M. DCC. LXXXIII.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR.

ON a vu dans la Préface de *Pierre de Provence*, n°. 1. de la *Bibliotheque bleue*, les raisons qui déterminerent l'Auteur à présenter cette suite d'anciens Romans, sous une forme & un style nouveaux. Ces Essais hasardés sans aucune prétention, réussirent mieux qu'il n'avoit osé l'espérer. La premiere édition, publiée en 1769, *in*-8°. *petit format*, fut bientôt épuisée. Peut-être fit-elle naître l'idée de la *Bibliotheque des Romans*.

Costard ayant acquis le Privilége de la *Bibliotheque bleue*, en fit une nouvelle édition sans consulter l'Auteur, qui eût pu y faire des corrections utiles. Cette édition, grand *in*-8°. avec de belles gravures, parut en 1775. Ce Libraire se proposoit de publier successivement les numéros qui manquoient, lorsqu'ayant renoncé à la Librairie, ce qui restoit de son édition fut transporté à la Chambre Syndicale, pour y être vendu au plus offrant.

Dans cet intervalle l'Auteur, entraîné par des occupations plus sérieuses, avoit perdu de vue la continuation de son Recueil, lorsqu'un de ses amis ayant lu dans les *Mêlanges extraits d'une grande Bibliotheque*, l'éloge que fait M. le M. de P. des numéros déjà imprimés *, l'engagea de prendre son

* *Voyez* ces Mêlanges, tome E, pages 178 & 180: ce travail, dit M. le M. de P. en parlant de la refonte de quelques-uns de ces Romans, est déjà exécuté d'une

Ouvrage, & s'offrit de faire les frais, tant de la réimpression des cinq numéros qui ont paru, que de l'édition de ceux qui restent à faire. L'Auteur, sollicité par l'amitié, encouragé sur-tout par un suffrage respectable, & d'autant plus désintéressé qu'il n'avoit pas mis son nom à la tête de ce Recueil, & qu'il n'a pas l'honneur d'être connu de M. le M. de P. ayant refondu sur d'anciens manuscrits, *l'Histoire des quatre fils d'Aymon*, se disposoit à la livrer à l'impression, lorsqu'il apprit que Fournier, Libraire, venoit d'acquérir le reste de l'édition de Costard : il le fit avertir du dessein où il étoit de continuer cette suite de Romans. Le sieur Fournier se concilia avec lui pour la réimpression & correction des numéros déjà imprimés, & pour la rédaction des autres Romans anciens, ainsi qu'il l'avoit annoncé dans la Préface de *Pierre de Provence.*

Ce dernier a été refondu par M. le Comte de Tressan, en 1779, dix ans après la premiere édition de la *Bibliotheque bleue.* Son Ouvrage, inséré dans la *Bibliotheque des Romans*, écrit d'un style séduisant, n'a porté aucun préjudice au premier ; c'est le même tableau présenté au Public par deux Peintres, dont la maniere différente a été également bien accueillie.

---

maniere très-agréable, dans un livre, imprimé pour la premiere fois en 1769 *in*-8°...... Je conseille aux Dames de lire ce Recueil en entier : il fera autant de plaisir à celles de ce temps-ci, que les Romans originaux ont pu en faire à leurs ayeules il y a trois cents ans.



LES

QUATRE FILS D'AYMON.

HISTOIRE HÉROIQUE.

PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Charlemagne envoie Lothaire, son fils, sommer le rebelle Duc d'Aigremont. Horrible félonie du Duc. Charlemagne fait Chevaliers les quatre fils d'Aymon, & s'apprête à venger l'assassinat de Lothaire. Les fils d'Aymon, parens de l'assassin, quittent la Cour de Churlemagne, pour n'être pas obligés de combattre contre lui. Accueil que leur fait leur mere. Le Duc d'Aigremont vient au-devant de Charlemagne, est vaincu, & demande grace pour ses Sujets au Vainqueur. Clémence héroïque de Charlemagne.

CHARLEMAGNE venoit de terminer contre les Sarrasins une longue & sanglante guerrre. Il avoit mis à mort leur Chef, & avoit remporté une victoire complete. Il jouissoit au milieu d'une Cour brillante & nombreuse,

des douceurs de la paix & de l'amour de ses Peuples. On se consoloit au sein des plaisirs & des fêtes de la mort des Seigneurs & des grands Capitaines que le fer avoit moissonnés. Paris étoit le rendez-vous de toutes les nations. Les Arts que ce Monarque protégeoit ; le luxe & la politesse qui les accompagnent y attiroient ce qu'il y avoit de plus distingué en Allemagne, en Angleterre, parmi les Normands, en Lombardie, dans toutes les parties de la France, dans les Royaumes voisins, & même parmi les Peuples barbares qui s'étoient emparé de l'Italie.

Les douze Pairs de France ornoient la Cour de Charlemagne. Parmi ces plus vaillans Guerriers, on distinguoit le brave Duc Aymon, Prince des Ardennes, & ses quatre fils Renaud, Allard, Guichard & Richard, Héros dont les exploits étoient connus aux deux bouts de la terre : Renaud étoit le plus renommé ; sa taille de sept pieds, & les justes proportions de son corps, le faisoient regarder comme le plus bel homme qu'il y eût au monde.

Charlemagne assembla ses Chevaliers & ses Barons, une des fêtes de la Pentecôte, & leur parla en ces termes : » Généreux Chevaliers, chers Compagnons de mes victoires, c'est à votre valeur que je dois les conquêtes » rapides que j'ai faites : par vous j'ai fait mordre la poussiere au téméraire Sarrasin, & j'ai chassé loin de nos » frontieres cette nation infidelle & barbare. Il est vrai » que nous avons perdu plusieurs braves Chevaliers : ils » partageroient nos triomphes & notre gloire, si d'orgueilleux vassaux n'avoient pas refusé de venir combattre avec nous, quelques invitations que je leur en aye » faites. Vous le savez, courageux Duc de Bretagne, vous » qui, au bruit de la trompette, accourûtes à notre secours ; & vous, brave Galerand de Bouillon, qui » portiez l'Oriflâme, vous Lambert de Berry, & vous » Geoffroi de Bourdeille, braves soutiens d'un Roi qui » vous chérit, vous le savez, sans vous le Sarrasin vainqueur, après avoir subjugué l'Italie, auroit porté sa » fureur & sa religion sacrilége au sein de votre patrie. » Les refus obstinés de Gerard de Roussillon, & de ses » deux freres, le Duc de Nanteuil & le Duc Beuves

» d'Aigremont, font la cause de nos pertes ; ils nous ont » empêché de porter plus loin la terreur de nos armes. » Nous aurions pu repousser jusqu'à sa source ce torrent » de Barbares qui s'est répandu dans l'Europe ; mais celui » qui a témoigné le plus d'obstination est le Duc de Beuves. » Je me propose de le sommer encore ; & s'il refuse, » j'irai, le fer & la flamme à la main, assiéger Aigre- » mont, & quand je l'aurai en mon pouvoir, je jure » de ne faire grace ni à ce Duc infidele, ni à Maugis son » fils, ni à sa femme, ni à ses vassaux ».

Le sage Naimes de Baviere, le Nestor de la Cour de Charlemagne, arrêta sa fureur. » Sire, lui dit-il, quel- » que juste que soit votre ressentiment, avant de con- » damner le Duc d'Aigremont, je crois qu'il est de » votre sagesse de lui envoyer un homme qui réunisse la » prudence & l'art de parler au cœur, afin qu'il lui » remontre ses devoirs, & qu'il discute ses raisons. Un » Souverain ne doit employer la force contre ses ennemis » qu'au défaut de tout autre moyen. Les querelles des » Rois intéressent les Peuples. Que deux particuliers re- » courent à la vengeance, elle ne peut être funeste tout » au plus qu'à deux hommes ; mais la mort d'un million » de Sujets est souvent la suite du courroux d'un seul. »

Charlemagne approuva la proposition de Naimes : il attendit que quelque Chevalier se présentât pour se char- ger de ce message ; aucun n'osoit prendre sur lui une commission si délicate : d'Aigremont étoit craint ; d'ailleurs presque tous les Chevaliers étoient ses parens, & le Prince des Ardennes étoit son cousin.

L'Empereur voyant leur embarras, appela Lothaire son fils, & lui dit : » Mon fils, s'il étoit de la dignité d'un » Souverain d'aller lui-même demander à son Sujet raison » de sa révolte, je n'hésiterois pas un moment de partir : » l'injure qu'il fait à votre pere retombe sur vous ; c'est » donc à vous de vous charger de cette entreprise : je ne » vous dissimule pas qu'elle est dangereuse. Beuves est » cruel & perfide ; mais vous êtes le fils de son Roi ; » vous êtes brave ; & si ces titres sacrés ne lui en impo- » soient point, je vous donne cent Chevaliers à votre » choix pour vous accompagner. Vous direz au Duc d'Ai-

» gremont que je veux bien lui accorder trois mois pour » faire ses préparatifs : mais si après ce terme il ne se » rend pas auprès de nous avec ses troupes, déclarez-lui » que je le traiterai en ennemi ; que j'irai mettre le siége » devant Aigremont ; que je renverserai ses murailles ; » que je détruirai sa ville ; que je dévasterai ses cam- » pagnes ; que sur les débris de ses tours embrasées, je » ferai couler le sang du pere & du fils, & que je livrerai » sa famille aux bourreaux ».

Lothaire s'inclina, nomma ses Chevaliers, & le lendemain il alla prendre congé du Roi, qui ne put retenir ses larmes en l'embrassant, comme s'il eût prévu le sort qui l'attendoit. Toute la Cour vit partir le jeune Lothaire avec regret, sans que personne osât néanmoins soupçonner Beuves, d'être assez déloyal pour oser porter une main sacrilége sur le fils de son Roi, revétu par son pere du titre sacré d'Ambassadeur.

Le Duc d'Aigremont fut bientôt informé par ses espions du départ de Lothaire : il assembla son Conseil, non comme un bon Prince qui cherche dans les lumieres de ses Sujets l'avis le plus sage, mais comme un tyran qui ne rassemble ses esclaves, que pour leur faire approuver les desseins les plus injustes. » De quel droit, leur dit-il, » Charlemagne prétend-il me forcer à le secourir ? est-ce » parce qu'il régne sur de plus vastes Etats que moi? » S'il mesure l'Empire sur l'étendue, ne puis-je pas le » mesurer sur l'obéissance aveugle de mes Sujets ? S'il se » croit mon Souverain, parce qu'il pense être le plus fort, » à quoi se réduit son titre, dès que je puis former les » mêmes prétentions que lui ? Il est vrai que j'ai fait » serment de lui obéir & de lui porter secours ; mais vous » connoissez tous la valeur de ces sermens politiques, » arrachés presque toujours ou à la foiblesse des Souve- » rains, ou à l'impérieuse nécessité des circonstances, & » dont l'effet cesse avec l'impuissance de repousser une » force supérieure. Tel est le cas où je me trouve : Souve- » rain absolu de mes Sujets, plus fort que Charles par la » situation de mes Etats, plus fort encore par la valeur » de Gerard de Roussillon, du Duc de Nanteuil, & du » Prince des Ardennes mes freres, & sur-tout par l'intré-

» pidité de mes quatre neveux, je crains peu les menaces » que Lothaire vient me faire. Auſſi n'eſt-ce pas ſur le » parti que je veux prendre que j'ai à vous conſulter; » je demande vos avis ſur la maniere dont je dois rece- » voir les ordres qu'il m'apporte, & ſur le degré de mé- » pris que je dois lui marquer. Je lui dois des égards » comme Ambaſſadeur; mais comme fils de Souverain, » je ne lui dois rien, & c'eſt dans ma Cour qu'il vient » me braver »!

Un vieux & ſage Chevalier de la Cour de Beuves, appelé Béon le Juſte, qui n'avoit jamais rampé devant la Grandeur, ſe leva, & demanda la permiſſion de parler avec liberté. Il fut d'avis que le Duc reçût avec reſpect le fils de Charlemagne. Le Duc jeta ſur lui un regard d'indignation : le Chevalier, ſans ſe déconcerter, reprit ainſi : » Seigneur, un Souverain doit ſe reſpecter dans » ſes ſemblables : plus vous honorerez Lothaire, & plus » vous acquerrez de droits ſur Charlemagne. Quant au » refus d'obéir que vous vous propoſez de ſoutenir par » les armes, je ne puis, ſans trahir votre confiance, vous » diſſimuler les dangers auxquels vous vous expoſez. La » valeur & l'intrépidité de vos parens me ſont connues; » je ſai que vos Sujets verſeront juſqu'à la derniere » goutte de leur ſang pour vous défendre; mais avez- » vous fait attention aux troupes nombreuſes que l'Em- » pereur peut mettre ſur pied, aux puiſſans alliés qui » viendront ſe joindre à lui au premier ſignal? La valeur » la plus éprouvée doit céder au nombre. Si vous êtes » vaincu, quelle grace pouvez-vous eſpérer d'un Souve- » rain courroucé, qui vous traitant en rebelle...... » Le Duc l'interrompit avec fureur, & le menaça du plus cruel ſupplice. La Ducheſſe, la larme à l'œil, & tombant aux genoux de ſon mari, le conjura de prêter l'oreille aux conſeils de ſes véritables amis, & de faire tous ſes efforts pour rentrer en grace avec le Roi. Le Duc, que ce mot de grace irritoit encore, jura que non-ſeulement il n'obéiroit point, mais que ſi Lothaire oſoit le menacer, il s'en vengeroit de la maniere la plus ſanglante.

Le château d'Aigremont étoit ſitué ſur un rocher inacceſſible, entouré d'un mur impénétrable & de hautes tours;

ſa ſituation & ſa force ne laiſſoient craindre à ceux qui le défendoient que la famine : un fleuve couloit au pied de ſes remparts. Lothaire n'avoit jamais vu de fortereſſe ſi redoutable. » Monſeigneur, lui dit un de ſes Chevaliers, » le Roi eſt le plus puiſſant Prince de la terre ; mais à » quoi ſert la valeur quand la victoire eſt impoſſible ? » Cette fortereſſe inexpugnable renferme autant de Guer- » riers qu'en a votre pere. Ah ! plut à Dieu que Beuves » & lui puſſent s'accorder. Beuves eſt orgueilleux & fier, » & les menaces de l'Empereur ne ſont pas moins humi- » liantes que terribles ; annoncez-lui les ordres dont vous » êtes chargé avec la plus grande douceur, affoibliſſez-en » l'amertume. Nous ſommes cent Chevaliers prêts à périr » pour vous, s'il oſoit vous inſulter ; mais que pouvons- » nous contre les forces de Beuves » ? Lothaire approuva la ſageſſe du Chevalier, quoique bien réſolu de remplir ſa commiſſion avec exactitude, & de ne pas ſouffrir impunément le moindre outrage.

A peine le Duc eut-il renvoyé ſon Conſeil, que Lothaire ſe préſenta devant le château d'Aigremont ; il y fut introduit avec ſes cent Chevaliers : on le conduiſit au Palais qui étoit rempli de troupes. Le Duc l'attendoit ſur un trône, ayant à ſes côtés la Ducheſſe & ſon fils. Lothaire le ſalua & lui dit : » Charlemagne qui connoît » votre valeur, eſt étonné du refus que vous faites de » lui donner le ſecours que vous lui devez ; il m'envoie » pour vous demander le motif de ce refus. Sa bonté ne » lui a pas permis d'en venir avec vous aux dernieres » extrémités, ſans s'être bien aſſuré de vos vrais ſenti- » mens. S'ils ſont tels qu'il le deſire, il eſt prêt à tout » oublier & à vous rendre ſon amitié. Si au contraire » vous perſiſtez dans votre déſobéiſſance, attendez-vous » à une guerre qui ne finira que par la ruine de vos » Sujets, & peut-être par celle de toute votre famille ; » car qui peut prévoir juſqu'où peut aller la colere d'un » Roi qui ſe croit mépriſé ? Charles ſe doit à ſoi-même » cette vengeance ; il la doit à la mémoire de tant de » Chevaliers, dont votre défection a cauſé la mort dans » les champs de la Lombardie. Le Roi vous annonce » donc par ma bouche, qu'il attend une réponſe poſitive ;

» & afin que vous ne puissiez pas l'accuser d'injustice ou » de cruauté, il m'a ordonné de vous dire, que si vous » persistiez dans votre rébellion, il ne mettroit point de » bornes à sa fureur; qu'il détruiroit vos villes & vos » châteaux; qu'il feroit passer vos Sujets au fil de l'épée; » qu'il désoleroit vos campagnes, & qu'il déclareroit une » haine éternelle à tout ce qui vous appartient ».

Le Duc d'Aigremont frémit de colere; il jura de nouveau qu'il n'obéiroit point à Charlemagne, & que dès ce moment il lui déclaroit la guerre. Lothaire lui demanda s'il avoit oublié qu'il étoit homme-lige de l'Empereur. Beuves le regarda avec un mépris insultant. » Malheur, » dit-il, à l'insensé qui s'est chargé de l'ordre de Charles, » jamais il ne lui rendra compte de sa commission ». Béon osa représenter à son Maître le crime dont il alloit se rendre coupable. Le Duc le menaça lui-même, & lui imposa silence. La Duchesse prit le Ciel à témoin qu'elle détestoit cette action, & protesta qu'elle n'y avoit aucune part. » Malheureux Prince, s'écria Lothaire, » tu cours à ta perte; songes-tu que je suis le fils de ton » Roi, & que c'est dans ta propre Cour que tu m'outrages? » Ah! crois-moi, je t'en conjure, préviens les suites » affreuses de ta félonie; ton crime retombera sur ta fa- » mille & sur ton peuple; il n'est pas de nation, quelque » barbare qu'elle soit, qui ne se croie intéressée à laver » dans le sang du dernier de tes Sujets, l'injure dont tu » menaces tous les Souverains dans ma personne. Beuves, » sois plus jaloux de ta gloire; songe que ton nom passera » aux races futures, pour effrayer ceux qui seroient tentés » de te ressembler ».

Beuves, dont la colere étoit à son comble, ordonna à ses Chevaliers d'arrêter Lothaire. Ils parurent consternés de cet ordre; mais soit crainte ou desir de plaire à leur Maître, un moment après ils mirent tous l'épée à la main. Ceux du jeune prince vinrent à son secours: bientôt la salle ruissela de sang. Au bruit des armes & aux cris des combattans, le peuple s'assemble autour du palais: les Chevaliers François en défendent l'entrée, & donnent la mort à tout ce qui se présente. Lothaire vendoit chérement sa liberté, il venoit de jeter aux pieds de Beuves

un Chevalier qui l'attaquoit. Beuves voulut venger ſa mort : Lothaire vole, l'atteint, & lui fait courir le plus grand danger ; mais ſa chûte même le ſauve. Furieux à la vue de ſon ſang, il ſe releve avec le ſecours du ſage Béon, qui eſſaie envain de le calmer ; il monte ſur les marches de ſon trône, & profitant de l'avantage du terrein, il s'élance ſur le jeune Prince qu'entouroit la foule ; il lui porte un coup ſi terrible, qu'il l'étend à ſes pieds ; & pour mettre le comble à ſa félonie, il lui coupe la tête de ſa propre main. Il ne reſtoit plus que vingt Chevaliers François. D'Aigremont en fit égorger dix en ſa préſence, & conſentit de laiſſer la vie aux dix qui reſtoient, à condition qu'ils ſe chargeroient de reporter à leur Roi le corps de ſon fils, & de lui dire que c'étoit ainſi que le Duc d'Aigremont recevoit ſes menaces ; que Charles devoit s'attendre à le voir bientôt dans ſes Etats à la tête de cent mille combattans, & que le plus fort ſeroit alors le maître de faire ſouffrir au vaincu tel ſupplice qu'il jugeroit à propos.

Cependant Charles étoit inquiet de ne pas recevoir des nouvelles de ſon fils : il connoiſſoit le caractere féroce du Duc d'Aigremont. Aymon eſſayoit de le conſoler, & lui promettoit d'aller lui-même tirer vengeance du perfide, s'il avoit eu l'audace de manquer à ce qu'il devoit au fils du Roi. Charlemagne connoiſſoit la fidélité d'Aymon, il voulut l'en récompenſer ; & pour ſe l'attacher encore davantage, il lui ordonna de faire venir ſes quatre fils, afin de les armer Chevaliers. Aymon obéit, & le lendemain il les préſenta au Roi, qui fut ſurpris en voyant une auſſi belle famille.

Renaud demanda d'être armé le premier ; ſa beauté, la nobleſſe qui caractériſoit ſa figure, le courage qui étinceloit dans ſes yeux, lui attirerent l'eſtime de ſon Maître. Charles ſe fit apporter les armes du Roi de Chypre, qu'il avoit tué de ſa propre main devant Pampelune, & les donna à Renaud comme au plus brave ; cette flamberge qui devint ſi redoutable dans les mains du vaillant Renaud, Charles la lui ceignit. Oger le Danois ſon parent, lui chauſſa les éperons, & le Roi lui donna l'accolade. Renaud monta devant lui ſur Bayard, ce courſier unique

qui sans se fatiguer faisoit dix lieues d'un seul trait : il avoit été nourri dans le Brisgau, & Maugis, le fils du Duc d'Aigremont, en avoit fait présent à son cousin.

Lorsque les quatre freres eurent reçu l'Ordre de Chevalerie, le Roi fit publier un Tournoi pour eux. Plusieurs Chevaliers s'y présenterent, mais tout l'honneur du combat demeura aux quatre fils d'Aymon, & sur-tout au vaillant Renaud. Charles ne put s'empêcher de lui marquer son étonnement ; il voulut qu'à l'avenir ce jeune Héros combattît auprès de lui, & Renaud lui jura une fidélité à toute épreuve, pour ses freres & pour lui.

Cependant l'Empereur ne savoit que penser de l'absence de son fils, il étoit dévoré d'un ennui secret, & mille songes effrayans troubloient son sommeil. Il communiqua ses inquiétudes à Naimes, qui jugeant du Duc d'Aigremont d'après la bonté de son propre caractere, rassuroit le Roi, qui de son côté s'accusoit en secret des soupçons que l'amour paternel lui suggéroit sur la loyauté du Duc.

Un jour qu'ils se promenoient sur les bords de la Seine, ils virent de loin un Chevalier couvert de deuil : Charles, qui le premier le reconnut pour l'un de ceux qui avoient accompagné Lothaire, pâlit ; & se retournant vers Naimes : » Ah ! Naimes, s'écria-t-il, mon fils n'est plus ; malheu- » reux, c'est moi qui l'ai assassiné ! ne devois-je pas con- » noître le perfide d'Aigremont » ? Le Chevalier s'approcha ; il avoit encore le visage couvert de sang, & à peine pouvoit-il parler. Il annonce à son Maître la mort de Lothaire, & autant que ses larmes & ses sanglots peuvent le lui permettre, il raconte tout ce qui vient de se passer à la Cour du Duc ; il n'a pas encore fini son discours, qu'il tombe & expire aux pieds de Charles.

L'Empereur, qui ne peut résister à ce spectacle, se jette dans les bras d'Oger le Danois, il inonde son sein de ses larmes en invoquant la mort. Le Duc de Baviere embrasse les genoux de son Maître. » Ah ! Sire, dit-il, » ni vous, ni aucun de vos Chevaliers, ni moi-même, » n'eussions jamais pu prévoir une aussi détestable trahison. » Il n'est aucun de nous qui ne donnât sa vie pour racheter » celle de Lothaire ; nous le regardions tous comme un

» autre vous-même ; mais après cet événement funeste, » nos regrets & nos plaintes ne sont qu'un témoignage » inutile de notre amour : les arrêts du Ciel sont irrévo- » cables, la Mort se rit de nos cris impuissans. Ce ne sont » pas les angoisses d'une ame sensible que demande votre » fils ; c'est la vengeance d'un pere outragé, c'est le cour- » roux d'un Souverain envers lequel on a violé les droits » de la nature & des nations. Le sang doit couler, & non » pas des pleurs stériles : courons aux armes ; il n'est pas » question de vaincre, il ne s'agit que de punir ».

Ces paroles embrâserent le cœur de Charles ; & sortant de la léthargie de la douleur, il ordonne à tous ses Chevaliers & à tous ses Courtisans de se disposer à marcher au-devant des tristes restes de son fils, que ses Chevaliers apportoient. Il partit accompagné de Naimes, d'Oger, de Sanson de Bourgogne, & de plusieurs autres Seigneurs. Ils recontrerent le corps de Lothaire à dix lieues de Paris ; Charles l'arrosa de ses larmes & jura de le venger ; il voua une haine implacable à Beuves, & remit le cercueil aux Seigneurs de sa suite, qui le porterent eux-mêmes dans le tombeau des Rois, à l'Abbaye de Saint Germain-des-Prez.

Le Roi s'en retournoit tristement à Paris avec quelques-uns de ses plus zélés Courtisans qui partageoient sa douleur, lorsqu'un Chevalier vint l'avertir du départ d'Aymon & de ses quatre fils. Charles en fut indigné ; sa juste haine pour d'Aigremont ne lui permit pas de songer qu'Aymon étoit le frere de son ennemi, il les enveloppa l'un & l'autre dans la même proscription. Dans sa fureur il traita les quatre Chevaliers d'ingrats & de perfides : il se fit raconter ensuite jusqu'aux moindres circonstances de leur défection.

Lorsqu'Aymon, lui dit le Chevalier, a été instruit de la trahison de Beuves son frere & de la mort déplorable de Lothaire, il a assemblé ses enfans & leur a dit, la larme à l'œil : » O mes amis ! la honte dont mon frere me » couvre, me jette dans la situation la plus accablante. » Quelle que soit l'amitié qui me lie à lui, quel que soit » le respect que vous lui devez, nous ne pouvons pas nous » dissimuler l'atrocité de son crime. Charlemagne juste- » ment

» ment irrité, va rassembler contre l'assassin de son fils » les forces les plus redoutables. Quel parti pouvons-nous » prendre dans une circonstance aussi délicate ? La justice » est pour Charles ; mais les liens les plus sacrés nous » unissent au plus coupable. Défendre l'un, c'est nous » rendre complices de son crime ; entrer dans les projets » de vengeance de l'autre, c'est violer tous les droits de » la nature : quelque parti que nous embrassions, nous » ne pouvons éviter les reproches de notre conscience & » de l'honneur ».

Alors, continua le Chevalier, Renaud a proposé un troisieme parti, celui d'une entiere neutralité. « Il est vrai, » a-t-il dit, que nous venons de prêter serment d'obéis- » sance & de fidélité à Charlemagne, & que j'ai promis » de combattre toujours auprès de lui ; mais cette pro- » messe ne peut pas m'engager à prendre les armes contre » mon oncle : d'un autre côté le Duc d'Aigremont ne sera » pas assez injuste pour trouver mauvais que nous ne » le secourions pas. Il sait ce que nous devons à notre Roi, » & son crime est trop atroce pour oser se plaindre de » notre inaction ». Allard, Richard & Guichard, se sont rangés à cet avis & sont partis pour les Ardennes.

Ainsi parla le Chevalier, sans ajouter un mot qui pût condamner ou justifier Aymon & ses enfans ; mais le Roi jura de se venger d'eux, & leur voua la même colere qu'à leur pere.

Cependant Edwige, l'épouse d'Aymon, étoit accourue au-devant de lui ; elle embrassa tour-à-tour les quatre Chevaliers & leur pere. Elle avoit appris les honneurs qu'ils avoient reçus de Charles, & ne pouvoit comprendre pourquoi ils avoient si-tôt quitté sa Cour. Aymon lui raconta ce qui venoit de se passer à Aigremont, & la résolution qu'ils avoient prise, de ne soutenir ni la félonie de Beuves, ni le juste ressentiment de Charles.

Edwige étoit alliée à la Maison de France & à celle d'Aigremont. Elle ne put s'empêcher de frémir de la déloyauté du Duc ; & malgré tout l'amour qu'elle avoit pour son époux : « Il me semble, lui dit-elle, que toute sorte » de motifs devoient vous engager à suivre le parti de » l'Empereur ; il est notre Roi & le bienfaiteur de nos

» enfans. Vous manquez à la foi & à la reconnoiſſance » que vous lui devez ; vous nuiſez à vos propres intérêts : » car vous ne devez pas douter qu'après avoir ravagé les » États de Beuves, il ne tourne ſes armes contre les parens » de l'aſſaſſin de ſon fils. Vous m'objectez les liens du » ſang qui vous uniſſent au perfide ; eſt-il des liens qui » puiſſent unir le crime & la vertu ? Répondez-moi, mes » enfans, ſi Beuves eût aſſaſſiné votre pere, renonceriez-vous » à la vengeance, parce que l'aſſaſſin eſt votre oncle ? En » violant le droit des gens, reſpecté des Peuples les plus » barbares, en outrageant votre Roi, en l'aſſaſſinant dans » la perſonne de ſon fils, Beuves a-t-il commis un moindre » attentat ? Il vous eût privés d'un pere, il prive la France » d'un Souverain qui marchoit déjà ſur les traces du ſien, » & qui eût fait le bonheur du monde ? Que ſavons-nous ? » Beuves eſt peut-être la cauſe que les vaſtes États de » Charlemagne ſeront gouvernés par un Tyran, ou par » un Prince foible & puſillanime ? Que ſeroit-ce encore » ſi, ce que je ne puis croire, la fortune favoriſant le » crime, d'Aigremont étoit vainqueur ? Ah ! mes chers » enfans, quels reproches n'auriez-vous pas à vous faire » en voyant votre Roi à la merci du bourreau de Lothaire ? » Croyez-moi, retournez ſur vos pas & ſervez votre » Maître ».

Aymon adoroit Edwige ; il fut ſenſible à ſes reproches : ſes fils étoient conſternés. Ils abhorroient le crime de leur oncle : ils étoient ſur le point de reprendre le chemin de Paris ; mais la tendreſſe de leur mere affoibliſſant ſon courage, elle les arrêta, & leur demanda de lui donner encore quelques jours.

Cependant Charles ordonnoit les préparatifs de la guerre. Il avoit renvoyé dans leurs terres la plupart de ſes Barons & de ſes Chevaliers, afin qu'ils raſſemblaſſent leurs Vaſſaux ſous leurs bannieres : il les avoit ajournés au champ de Mars pour le 15 du mois de Mai ſuivant. Le Duc d'Aigremont ne tarda point à être informé des projets de Charles. Il invita tous ſes parens à ſe joindre à lui. Gérard de Rouſſillon & le Duc de Nanteuil ſes freres, firent des levées conſidérables. Charlemagne étoit trop puiſſant & trop adoré pour n'avoir point d'envieux. Pluſieurs Seigneurs,

trop foibles pour laiſſer paroître leur mécontentement en particulier, s'unirent à Beuves quand ils le virent ſoutenu d'une armée de quatre-vingts mille hommes. Il n'attendit pas que Charles fût entré en campagne. L'orgueil l'aveugloit trop pour lui donner le temps de l'attendre dans ſon château d'Aigremont. Si dans ſes murs de roches vives & inacceſſibles, défendus par des marais impénétrables, il eût attendu la victoire, il eût ſans doute pu eſpérer de l'obtenir.

Richard, Duc de Normandie, ſe rendit auprès de Charlemagne dès le commencement de Mai à la tête de trente mille hommes, qui camperent ſur les bords de la Seine. Le Comte Guichard arriva bientôt après, avec un grand nombre de Chevaliers. Salomon, Duc de Bretagne, le ſuivoit de près avec l'élite de la Province. Il arriva des troupes de toutes parts. Dès qu'elles furent raſſemblées, Charles fit lui-même la diſpoſition de l'ordre de bataille. Son avant-garde, compoſée de quarante mille combattans, étoit ſous les ordres de Richard, de Galerand de Bouillon, de Gui de Baviere, de Nemours, Oger & Eſtouteville. Charles étoit au centre, & Naimes faiſoit l'arriere-garde.

L'armée ſe mit en marche le troiſieme jour. Oger, qui conduiſoit un corps détaché en avant, rencontra un homme d'armes qui venoit à lui à toute bride. Il demanda d'être conduit à Charlemagne. Oger le préſenta lui-même. Ce ſoldat l'avertit que l'armée ennemie avoit pénétré au centre de la Champagne, & qu'elle avoit formé le ſiége de Troyes; que le Commandant ſupplioit l'Empereur de venir promptement au ſecours des aſſiégés, s'il vouloit conſerver cette place importante, que Beuves preſſoit beaucoup.

Cette nouvelle enflamma le courage de Charlemagne; il ordonna à Oger de hâter ſa marche, & ſe félicita de trouver le Duc d'Aigremont en campagne. Il fit dire à Naimes, à Bouillon & à Godefroi de Friſe, de faire marcher promptement leurs diviſions, mais ſans les fatiguer. Trente mille combattans de l'avant-garde firent halte à une demi-lieue de la Ville, juſqu'à ce que toute l'armée eût rejoint. Oger, qui portoit l'Oriflamme, envoya

le Troyen qu'il avoit rencontré au Commandant de la Place, avec lequel il entretenoit une correſpondance ſecrette, pour lui faire ſavoir que Charlemagne étoit à portée de le ſecourir.

Enfin l'avant-garde de Beuves, commandée par Gérard de Rouſſillon, rencontra celle de l'armée Françoiſe. Les deux armées étant arrivées, s'arrêterent un moment & firent leurs diſpoſitions. Dès qu'elles furent rangées en bataille, Gérard donna le ſignal du combat, en terraſſant un Allemand d'un coup de lance. Il ſaiſit ſon enſeigne & fit ſon cri : ſa troupe accourut. Oger donna l'impulſion à ſes ſoldats, & le combat devint furieux. En un moment la terre fut couverte de membres épars, de caſques fracaſſés, de débris d'armures ; le ſang ruiſſeloit de tous côtés. Beuves voit ſon frere en danger, il s'élance, frappe Oger de Péronne, & le laiſſe ſans vie. Nanteuil vient au ſecours de Beuves, & les trois freres, ſuivis de leurs meilleures troupes, ſe précipitent ſur les eſcadrons du Roi. Les Poitevins, les Allemands, les Lombards leur oppoſent un mur impénétrable. Richard de Normandie eſt à leur tête. Un Chevalier, ami particulier de Gérard de Rouſſillon, veut pénétrer dans le bataillon des Poitevins ; Richard qui le voit venir, l'attend & le perce d'outre en outre d'un coup de lance. Gérard veut le venger ; mais Nanteuil l'arrête, & lui fait obſerver qu'ils ont à combattre tout le corps que le Roi commandoit. Comme ils délibéroient, Galerand de Bouillon tue à leurs yeux un de leurs neveux. La fureur emporte Gérard, qui fait avertir le Duc d'Aigremont. Il vient avec de nouvelles troupes, & rencontre celles du Roi. La mêlée devint générale, la fureur combattoit contre la rage ; mais la fureur de Charles étoit éclairée par la prudence. Beuves frappa Gauthier de Croiſmar, & du même coup perça ſon écu, ſon armure & ſon corps. Richard de Normandie attaqua d'Aigremont ; leur combat fut terrible ; la même ardeur de vaincre les animoit l'un & l'autre ; la force, l'adreſſe, tout fut mis en uſage de part & d'autre. La haine qui tranſportoit d'Aigremont, ne lui laiſſoit pas aſſez de réflexion pour ſe défendre. Richard perça ſon bouclier & le bleſſa. D'Aigremont ſe bat en retraite. Richard ſe féli-

cite déjà d'avoir trouvé l'occasion de venger la mort de Lothaire : il le presse, saisit un moment favorable & lui porte un coup si terrible qu'il croit l'avoir tué ; mais le coup tombe sur le casque d'acier de Beuves, glisse le long de son armure & sépare la croupe de son cheval du reste du corps, de sorte que d'Aigremont alla mordre la poussiere. Ç'en étoit fait de lui si Richard eût pu descendre de son cheval avant que son ennemi ne se fût relevé, avec le secours de quelques Chevaliers, qui exposerent leurs jours pour sauver les siens.

Charlemagne rassemble autour de lui, Oger le Danois, Naimes, Bouillon, Hoël du Mans, Salomon, Léon de Frise, l'Archevêque Turpin, Estouteville, & plusieurs vaillans Chevaliers. « Amis! s'écria-t-il, vengez votre Roi ; son » affront rejaillit sur vous : que d'Aigremont & ses freres » ne nous échappent point. » En même tems il met sa lance en arrêt, court sur Gérard de Roussillon & le renverse. Sa mort étoit assurée, si ses freres ne fussent venus à son secours. Oger prit un des Chevaliers de la suite de Gérard pour Gérard même, lui fendit la tête jusqu'au gosier, & chaque moitié tomba sur chacune de ses épaules. Richard frémit & commença de craindre pour lui même. Beuves, non moins étonné, osa prier le ciel de le sauver & de ne pas permettre qu'il tombât entre les mains du Roi. Le Ciel exauce quelquefois les vœux des méchans ; mais c'est pour les punir avec plus de sévérité, & le secours momentané qu'il leur prête, n'est qu'un piége qu'il tend à leur imprudence.

Le jour étoit sur son déclin ; les deux armées étoient également fatiguées ; celle du Duc d'Aigremont se battoit en retraite, & les François, contents d'avoir gagné le champ de bataille, ne se mettoient point en peine de poursuivre les fuyards. Charles, qui savoit qu'ils ne pouvoient pas lui échapper, fit cesser le combat.

Gérard s'étoit retiré dans sa tente ; il maudissoit le jour où son frere porta une main téméraire sur le fils de son Roi. Beuves, le visage couvert de sang, vint auprès de lui, soutenu par deux Chevaliers. Beuves commençoit à sentir des remords ; mais il n'osoit les faire paroître. Gérard, qui le croyoit blessé mortellement, l'embrasse en soupi-

rant ; car, quoiqu'il détestât le crime de son frere, ses jours ne lui étoient pas moins précieux. Il fit appeler un Médecin, qui ne trouva que de fortes contusions & des blessures qui n'effleuroient que la peau. Ils envoyerent chercher leur frere Nanteuil & les principaux Seigneurs de leur parti. Cette journée en avoit enlevé plusieurs, & la plupart de ceux qui restoient étoient blessés.

Lorsque le Conseil de Guerre fut assemblé, Gérard leur exposa la situation de l'armée, les fautes qu'on avoit faites, les manœuvres qui avoient le mieux réussi, ce qu'on pouvoit espérer ou craindre de la bataille qu'on se disposoit à livrer le lendemain. Par le rapport des Espions, Gérard avoit appris où étoit précisément la tente de l'Empereur, & quoiqu'elle fut gardée par Naimes & par Oger, il se flattoit d'y pénétrer ; il connoissoit un sentier qui pouvoit y conduire en égorgeant deux sentinelles : il est vrai qu'il falloit tromper une garde avancée, il en donnoit des moyens infaillibles. Il proposa donc, ou de surprendre Charlemagne dans sa tente, ou d'attaquer les François au milieu de la nuit, & de profiter du désordre pour mettre le feu dans leur camp ; « Je sais, ajouta-t-il, » que l'un & l'autre de ces partis est également dange- » reux ; mais il n'y a que l'audace & la témérité qui » puissent nous sauver : quand l'ambition & la politique » arment les Souverains, la soumission du vaincu appaise » aisément le vainqueur ; mais quand la vengeance com- » bat contre la haine, le vaincu n'a de ressource que » dans son désespoir. Si nous donnons à l'ennemi le tems » de nous attaquer, nos troupes, fatiguées & découra- » gées, se croyant plus foibles qu'elles ne sont en effet, » ne songeront qu'à éviter leur perte, sans oser tenter le » moindre effort ; & comme elles savent le sort qui les » attend si elles tombent entre les mains de Charlemagne, » elles prendront la fuite sans avoir combattu, & le » Château d'Aigremont, se trouvant sans défense, sera » la proie du vainqueur. Si, au contraire, nous pouvons » surprendre son camp, le trouble & la confusion des » ennemis doubleront le courage de nos soldats ; les trans- » fuges viendront grossir notre armée, & avant que les » François aient le tems de se rallier, nous aurons celui

» de prendre des mésures pour nous rétablir ; &, si la » fortune nous trahit une seconde fois, du moins pour» rons-nous faire une retraite honorable, rentrer dans les » murs d'Aigremont, & voir l'armée de Charles se con» sumer en efforts impuissants ».

Après avoir ainsi parlé, Gérard demanda l'avis du Conseil & commença par le Duc. « C'en est fait, mon » frere, dit Beuves, ma défaite a dissipé mon ivresse ; » j'ai trop long-tems écouté mon orgueil : j'aime le sen» timent qui vous inspire. Votre amitié pour moi, le » courage qui vous anime, vous font voir les entreprises » les plus difficiles comme si elles étoient les plus sim» ples. Quand vous avez formé le projet d'enlever Char» lemagne, avez-vous songé que l'amour des Français » est une sauve-garde qui met leurs Rois à couvert d'une » telle entreprise ? Quand il seroit possible de parvenir » jusqu'à sa tente, quand même nous l'aurions en notre » pouvoir, pensez-vous que toute la France ne se » ligueroit point pour nous l'arracher ? Si, pour ven» ger la mort du fils, elle a fait un armement si redouta» ble, que ne feroit-elle pas pour nous punir des outra» ges faits au pere ? Vous proposez de surprendre le » camp ; mais quand l'exécution de ce projet seroit aussi » facile que votre courage vous l'a fait croire, ne reste» roit-il pas toujours aux François assez de troupes pour » opposer aux nôtres ? Nous en ferions une déroute géné» rale, que Charles pourroit mettre sur pied une armée » beaucoup plus nombreuse. Il ne nous reste d'autre parti » à prendre, vous le dirai-je, & pourrez-vous croire que » le fier Duc d'Aigremont ait pu le concevoir ? c'est » d'implorer la générosité du vainqueur ».

Cet avis surprit l'assemblée : comment, disoit-on, un homme assez téméraire pour faire à son Souverain l'outrage le plus sanglant, a-t-il assez de confiance en lui pour espérer d'en obtenir le pardon ? Cependant on garde un morne silence : Beuves, qui connoît la grande ame de l'Empereur, offre de se livrer lui-même pour sauver ses sujets. On s'oppose vainement à ce dessein : il nomme trente des principaux Seigneurs de sa Cour, leur donne ses instructions & les envoie vers Charles.

Au point du jour, dès que le Roi eut rangé ſon armée en bataille, les Envoyés de Beuves ſe firent introduire dans la tente royale ; ils ſe proſternerent aux pieds du vainqueur en implorant ſa miſéricorde. « Sire, s'écrierent-» ils en frappant la terre de leur front, quelque horreur » que le nom de Beuves doive vous inſpirer, quelque » haine qui vous anime contre lui, c'eſt lui-même qui » nous envoie, non pour vous demander ſa grace, il » ſait trop qu'il s'en eſt rendu indigne ; mais pour de-» mander celle d'un peuple infortuné qui n'eſt point com-» plice de ſon crime. Loin de ſe ſouſtraire à votre ven-» geance ; il offre de venir ſe remettre lui-même avec » ſes freres, entre vos mains. Il ſe reconnoît le plus » criminel des hommes. Vous l'avez fait menacer du » ſupplice le plus ignominieux ; ordonnez, Sire, il » viendra lui-même au-devant de ſes bourreaux, & il » regardera comme une faveur de perdre la vie, s'il » peut ſauver à ce prix ſes malheureux ſujets ».

Charlemagne frémit en entendant prononcer le nom du perfide : il détourna la vue avec horreur & garda un profond ſilence ; mais le rompant tout-à-coup : « Le bar-» bare ! s'écria-t-il, ſon ſang & tout celui de ſes ſujets » me rendront-ils mon fils ? Et que m'importe le ſupplice » d'un monſtre ! C'eſt à l'univers que je dois l'exemple » de ſa mort. Il viendra, dites-vous, ſe remettre en mes » mains, & donner ſa vie pour le ſalut de ſon peuple ! » Le lâche ! un projet auſſi généreux n'a pu être conçu » par l'aſſaſſin du fils de ſon Roi ; c'eſt quelque nouvelle » trahiſon qu'il médite, ſous l'apparence d'un ſacrifice » digne d'un cœur plus magnanime que le ſien ».

Charlemagne fit ſortir les Députés, & fit appeler le Duc de Baviere, Oger le Danois, Galerand de Bouillon, Odet de Langei, Hoël du Mans, Léon de Friſe, & les autres Seigneurs de ſa Cour. Il leur raconta ce qui venoit de ſe paſſer. La propoſition du Duc d'Aigremont les étonna ; mais aucun n'oſa donner ſon avis. Naimes fut le ſeul qui dit au Roi qu'ils étoient tout prêts à le venger ; mais qu'il n'appartenoit qu'à lui d'accepter ou de rejeter toute capitulation avec le Duc. Charles rêva un moment, s'écria pluſieurs fois : ô mon fils ! ô Lothaire !

verſa quelques larmes, & fit dire aux Députés d'entrer. « Allez rapporter à ce traître, leur dit-il, que je conſens de faire grace à ſes ſujets, à condition que ſon » armée mettra bas les armes & ſe rendra priſonniere » de guerre; qu'il viendra, accompagné de ſes freres, » ſe mettre en mon pouvoir; mais pour le convaincre » qu'ils ne doivent eſpérer aucune grace pour eux-mêmes, » vous leur direz que vous avez vu les échafauds dreſſés » pour leur ſupplice ». Charles voulut qu'on les élevât en préſence des Députés, & dès que cet ordre fut exécuté, il les renvoya vers leur maître, en les avertiſſant qu'il ne lui donnoit que juſqu'à midi, & qu'une heure plus tard l'armée ſeroit paſſée au fil de l'épée. Il ne croyoit pas le caractere féroce de Beuves capable de ſentir les malheurs de ſon peuple.

Le Duc n'eut pas plutôt appris les intentions du Roi, qu'il ordonna à ſes Officiers de faire déſarmer les troupes, & à toute l'armée de ſe tenir prête à le ſuivre. Le Duc de Nanteuil & Gérard de Rouſſillon refuſoient obſtinément d'accepter les conditions de Charles; le Duc d'Aigremont leur diſoit: « Penſez-vous qu'une ame auſſi généreuſe veuille profiter de l'avantage que nous lui don- » nons: il nous eût combattus juſqu'à la derniere goutte » du ſang de nos ſujets; mais jamais ſon grand courage » ne s'avilira juſqu'à faire périr dans les tourmens des » ennemis qui ſe livrent à lui. Il les détermina enfin, & » ils partirent ».

Le Duc d'Aigremont marchoit le premier & ſes deux freres venoient après lui, ils étoient nue tête, en chemiſe & la corde au col, ſuivis de quatre cens Chevaliers auſſi en chemiſe & ſans armes. Tous les Soldats déſarmés & nue tête, marchoient à une certaine diſtance & faiſoient retentir les airs de cris & de gémiſſemens. Lorſque les trois freres arriverent au camp de Charles, leur armée s'arrêta & mit un genou à terre; ils avancerent vers la tente de l'Empereur: il en ſortit, & auſſi-tôt eux & les Chevaliers ſe proſternerent. Charles les fit lever & leur montra les échafauds; ils s'y acheminerent en ſilence: Charles les arrêta, & ne pouvant retenir ſes larmes. « Malheureux! leur dit-il, que vous avoit fait mon fils » ?

Beuves fut pénétré de ce reproche, & tendant les mains vers son Roi, déchiré de remords véritables, & sentant dans ce moment toute l'énormité de son crime, demanda sincérement la mort comme une grace. Les Bourreaux étoient prêts ; les Courtisans de Charles attendoient, dans un morne silence, la fin de cette tragique aventure ; Charles lui-même, se couvrant les yeux de ses mains, paroissoit agité des transports les plus violens, à peine pouvoit-il respirer ; des soupirs s'exhaloient du fond de son cœur, & faisant enfin un dernier effort sur lui-même : « O mon fils ! s'écria-t-il, puisse le sacrifice que je vais » te faire appaiser ton ombre ; je vais t'offrir une victime » plus digne de toi que de vils assassins. Oui, c'est moi, » c'est ton pere qui s'immole, qui te sacrifie son ressenti- » ment & sa haine ! Sois libre d'Aigremont, reprend les » marques de ta dignité, & malgré ta trahison, renou- » velle-moi le serment de fidélité que tu as rompu : » dusses-tu me tromper encore, je le recevrai ; que tes » freres & les complices de ton crime, reçoivent le même » pardon. »

Beuves embrassa les pieds de Charles, & ses sanglots étouffant sa voix, il se frappoit la poitrine, tournoit ses yeux vers Charles, & laissoit retomber sa tête dans la poussiere : il avoua que tous les supplices qu'auroit pu lui faire souffrir le Roi, auroient été moins affreux que les sentimens qu'il éprouvoit dans ce moment. Tout le camp pleuroit d'attendrissement, tout retentissoit du nom & de l'éloge de Charles. Ses victoires n'avoient jamais été si célébrées. On n'entendoit dans son armée que des cris d'admiration & d'amour. « O grand Roi ! lui disoit » Naimes en pleurant, l'univers vaincu qui vous deman- » deroit des fers, seroit un triomphe moins glorieux » que celui que vous venez de remporter. O d'Aigre- » mont ! disoit Oger, que tes remords doivent être » affreux & cuisans ! O Lothaire ! s'écrioit Charles, » qu'il est doux, mais qu'il en coûte de pardonner ! «

Cependant, par les ordres du Roi, on avoit fait porter aux trois freres & aux Chevaliers de leur suite, des armes & des habits, on avoit publié une amnistie générale dans l'armée ennemie, qui demandoit à grands

cris que Charles la conduisit aux entreprises les plus difficiles, & qu'elle répondoit du succès. Charlemagne reçut les sermens des trois freres, & leur permit, ainsi qu'aux Chevaliers de leur suite, de voir tous ceux de son armée. Ils étoient les uns & les autres parens ou amis : Naimes les conduisit, & chacun des Chevaliers François n'eut peut-être pas un moindre sacrifice à faire, que celui dont Charles venoit de leur donner l'exemple.

CHAPITRE II.

Comme les Courtisans ont l'art de satisfaire leurs passions du nom de leur Souverain, qui ne s'en doute pas, & au préjudice de ses Sujets qui voient la perfidie, en souffrent & n'osent s'en plaindre. Trahison de Ganelon. Mort du Duc d'Aigremont. Douleur de la Duchesse. Sermens de Maugis de venger son pere.

LA guerre des Assassins (c'est ainsi qu'on avoit nommé celle qui venoit d'être terminée) avoit éteint toute haine entre les sujets de Charlemagne & les Vassaux de d'Aigremont : les trois freres avoient promis de se trouver aux environs de Paris, au commencement du mois suivant, avec dix mille combattans aux ordres du Roi. Le temps étoit arrivé; d'Aigremont avoit fait ses préparatifs; aulieu de dix mille, il avoit levé quinze mille hommes, les plus beaux de ses sujets, & en donna le commandement à Gérard & à Nanteuil ses freres, & ayant pris avec lui deux cents Chevaliers, il dirigea sa route vers Paris. En arrivant à Soissons, il vit venir à lui une troupe d'environ quatre mille hommes. Il s'arrêta.

Cette troupe étoit conduite par le traître Ganelon. Il avoit été témoin de l'action généreuse de l'Empereur, lorsqu'il pardonna au Duc d'Aigremont. Il regardoit ce pardon comme une foiblesse de la part de Charles, & de la part du Duc comme une bassesse qui déshonoroit sa famille : il étoit incapable de l'envisager sous un autre

point de vue : il voulut les en punir l'un & l'autre; il étoit leur parent; la haine les lui rendoit également odieux, il ne respiroit que vengeance. Né brave ou plutôt féroce & téméraire, le parti le plus injuste étoit toujours celui qu'il embrassoit. Parce qu'il étoit méchant, il soupçonnoit tous les hommes de l'être; il ne voyoit en eux que perfidie, & il n'étoit occupé que de projets de trahison. Il se présenta à Charles accompagné de Foulques de Morillon, de Harare & de Berenger. « Sire, lui dit-il, ce n'est point à moi à blâmer l'action » héroïque que vous avez faite à l'égard de Beuves : il » a égorgé votre fils; vous ne vous contentez pas de » pardonner, vous lui permettez un accès facile dans » votre Cour; vous acceptez ses services. Quel est celui » de vos plus fideles sujets que vous traiteriez plus » favorablement? Cependant, Sire, s'il y a quelqu'un » qui doive vous être suspect, c'est Beuves & ses » freres ». Charles lui répondit qu'il lui suffisoit d'avoir pardonné pour ne jamais revenir sur le passé; qu'à la vérité le coup que d'Aigremont lui avoit porté, lui étoit trop sensible pour qu'il pût jamais en faire son ami; mais aussi que plus le pardon qu'il avoit accordé avoit répugné à son cœur paternel, & plus il étoit résolu de soutenir ce qu'il avoit fait. « Prince généreux & » confiant, s'écria le traître, depuis quand la bienfai- » sance a-t-elle acquis des droits sur le cœur du mé- » chant? Eh bien! apprenez que d'Aigremont vous trahit » encore. J'ai surpris son secret; un de ses Chevaliers, » que j'ai vaincu, m'a tout avoué en mourant. Beuves » n'a eu recours à la soumission, que parce qu'il s'est » trouvé le plus foible; il savoit bien que vous lui par- » donneriez. Il vous a offert de vous servir avec dix » mille hommes; il en a rassemblé quinze mille; il » vous suivra dans vos conquêtes, vous en obtiendrez » des services essentiels, afin de mieux s'assurer de votre » confiance; mais, lorsque vous engagerez quelque action » générale, lorsque vos troupes seront occupées à l'at- » taque de l'ennemi, dans le moment où, songeant plus » à votre gloire qu'à votre sûreté, vous leur donnerez » l'exemple de la valeur, tremblez : c'est l'instant qu'il

» a choisi pour sa vengeance. Il a projeté de vous enlever » au milieu de votre armée; des ordres secrets sont » donnés à ses troupes. A un certain signal, dix mille » hommes doivent se réunir & tourner leurs armes contre » vos soldats; des transfuges avertiront l'ennemi; le » désordre se mettra dans votre armée, qui ne pourra » pas s'occuper en même temps de sa défense & de la » vôtre; dans cette déroute, cinq mille hommes, con- » duits par Beuves, doivent vous entourer, & vos troupes » qui ne seront point prévenues de cette trahison, s'ima- » ginant que ce corps est destiné à faire votre retraite, » loin de s'opposer à leurs efforts, les seconderont. Tel » est le plan que d'Aigremont s'est proposé. Si vous » voulez m'en croire, Sire, vous le préviendrez; vous » opposerez la ruse à la ruse. D'Aigremont a pris le » devant de son armée; il n'est escorté que de deux » cents Chevaliers : si vous me le permettez, je le met- » trai hors d'état d'accomplir jamais son exécrable dessein. » Non, répondit Charles, la perfidie de d'Aigremont » n'autorisera jamais la mienne. Si les avis que vous » me donnez sont justes, il me sera aisé de rendre sa » trahison inutile; un complot découvert cesse d'être » dangereux. Allez vous-même au-devant de Beuves, » ne prenez avec vous qu'une suite égale à la sienne, » recevez-le avec honneur & accompagnez-le jusqu'à » Paris : vous lui direz que j'ai une entiere confiance » en lui & que je suis prêt à le recevoir. De mon » côté, profitant des avis que vous me donnez, je le » ferai veiller de près, & je sais bien le moyen de faire » échouer ses projets ».

Ganelon se retira en protestant à Charlemagne qu'il ne consulteroit que son zele. Ce perfide étoit depuis long-temps l'ennemi de d'Aigremont; il avoit séduit une fille de Nanteuil, & l'avoit engagée à quitter la maison paternelle; Nanteuil l'arracha de ses bras, & sur le refus que fit le ravisseur de l'épouser, il le défia, le blessa, le vainquit, & renferma sa fille dans une tour, où elle pleuroit encore sa honte & la perfidie de son amant.

Dès le point du jour, Ganelon partit à la tête de quatre mille combattans, brûlant d'impatience de ren-

contrer son ennemi. Un secret pressentiment jeta l'effroi dans l'ame de Beuves, lorsqu'il apperçut les troupes de l'Empereur. Le pardon généreux de Charles, les efforts que les trois freres se proposoient de tenter pour lui faire oublier le crime de d'Aigremont ne rendoient pas celui-ci exempt de remords & d'inquiétude : il se rassure cependant, il avance; les deux troupes ne sont qu'à quelques pas l'une de l'autre. Morillon s'approche, & s'adressant à d'Aigremont, « Traître, lui dit-il, voici » le moment de la vengeance; Charles t'a pardonné, » mais tu dois compte à ses Sujets du Prince que tu leur » as ravi ». Tu te sers d'un vain prétexte, répondit le » Duc; c'est Ganelon que tu veux venger & non pas » Charles & ses sujets. Je connois les François; ils re- » garderoient comme une infamie, d'avoir des sentimens » opposés à ceux de leur Souverain, sur-tout lorsqu'il » s'agit de générosité. Non, Charles & tes Compatriotes » désavouent ta déloyauté; Ganelon & toi les désho- » norent ».

Il parloit encore, que Ganelon donna le signal du combat; sa troupe se déploie & cherche à envelopper celle de Beuves; elle n'étoit que de deux cents hommes; mais chaque combattant étoit un héros. Ganelon porta les premiers coups, & étendit à ses pieds Reigner, Cousin du Duc. Beuves voulut le venger, il affronte les plus grands dangers; suivi de ses deux cents Chevaliers, il s'élance sur la troupe & en massacre une partie. Tandis qu'il les attaque de front, & que Ganelon lui résiste à peine, Morillon forme un détachement de mille hommes, gagne un chemin creux & se porte sur les derrieres de la petite troupe de Beuves, pour lui couper le chemin de la retraite. En effet, le Duc se voyant accablé par le nombre, & ayant déjà perdu vingt-cinq combattans, veut se retirer : mais Morillon s'oppose à sa fuite. Le combat recommence. Le Duc, & les soixante & quinze Chevaliers qui lui restoient, jurerent de se défendre jusqu'à la derniere goutte de leur sang, & sur-tout de ne pas se rendre prisonniers. Chacun d'eux est comme un tigre, qui, se voyant attaqué de tous côtés, combat moins pour sauver sa vie que

pour entraîner les chasseurs dans sa perte. Ils ne frappent aucun coup qui ne soit mortel; la rage leur tient lieu de valeur; la vue du sang excite en eux l'envie de le répandre; leurs chevaux secondent leur fureur, aucun soldat n'est renversé qu'il ne soit écrasé sur leurs pieds. C'est sur-tout aux Chefs qu'ils s'attachent : ils percent les bataillons pour les joindre; ils firent mordre la poussiere à plusieurs; Beuves tua du même coup Hélie & Godefroi; Morillon alloit subir le même sort; Griffon de Haute Feuille l'apperçoit, détourne l'épée du Duc & blesse son cheval, qui chancele, tombe & entraîne d'Aigremont dans sa chûte. Le perfide Ganelon s'élance & ne rougit pas d'enfoncer sa lance dans le corps de d'Aigremont; Griffon, plus lâche encore, le prend par les cheveux, le souleve, & perce son cœur d'un coup d'épée. Il ne restoit plus que dix Chevaliers de la troupe de Beuves; Ganelon & Griffon s'approchent d'eux, & leur proposent de leur laisser la vie, à condition qu'ils porteront le corps du Duc d'Aigremont dans un cercueil, comme il avoit fait porter Lothaire à Paris. Les Chevaliers refuserent d'abord, & dirent qu'ils avoient promis de combattre jusqu'au dernier moment de leur vie; Ganelon fait signe à ses soldats, & dans l'instant ils se jettent sur les Chevaliers, les renversent, les désarment & viennent à bout, après bien des efforts, de les lier pieds & mains; les Chevaliers auroient préféré une mort glorieuse à des fers; on les menace, on tient le glaive suspendu sur leurs têtes. Ganelon leur annonce que s'ils s'obstinent à refuser la vie, il va faire attacher le cadavre de Beuves à un cheval, & le faire traîner ainsi nud jusqu'à Aigremont; qu'ils peuvent encore sauver de cet affront les restes de leur Souverain, en acceptant la condition qu'il leur imposoit. Les Chevaliers le promirent par amour pour leur Prince, à condition qu'ils ne seroient point censés prisonniers de guerre, & qu'ils seroient libres de proposer le combat à Ganelon & à ses complices, qu'ils défioient dès ce moment. Ganelon rit de leur bravoure & les fit délier. Mais les dix Chevaliers, qui le regardoient comme le seul auteur du crime, n'en remplirent pas moins leurs engagemens, quand ils

eurent rapporté le corps ſanglant de leur Maître, à la Ducheſſe. Ils la firent prévenir, & elle vint au-devant d'eux avec Maugis ſon fils; elle pouvoit à peine ſe ſoutenir : dès qu'elle apperçut le cercueil, elle s'évanouit; mais bientôt la colere lui rendant les forces que la douleur lui avoit fait perdre, elle prend ſon fils par la main, fait ôter les lambeaux ſanglans qui enveloppoient le corps de ſon époux : « Jure avec moi, mon fils, » lui dit-elle, jure par ce ſang, le même qui coule » dans tes veines, que tu n'épargneras rien pour le » venger. Initié dans des ſecrets inconnus au reſte des » humains, promets à la face du Ciel, que s'il eſt ſourd » à ta vengeance, tu auras recours aux ombres infer- » nales. Il ne peut déſapprouver qu'une épouſe & qu'un » fils ſe ſervent de tous les moyens pour punir des » perfides qui, contre la foi publique, ont ravi le jour » à un pere tendre, à un époux.... ». Elle ne put en dire davantage; Maugis la ſoutenoit d'une main, & juroit de l'autre de remplir le vœu de ſa mere. Il prit le Ciel à témoin de ſes ſermens; il prit du ſang de ſon pere qui couloit encore, & le jetant en l'air, qu'il retombe, dit-il, ſur ſes ennemis. Enſuite embraſſant ſa mere, il inondoit ſon ſein de ſes larmes, la chaleur de ſes ſoupirs la rappela à la vie; foible & languiſſante, à peine pouvoit-elle ſoutenir le jour. On la mit dans un char; ſon fils l'accompagna au Château d'Aigremont, d'où elle ne ſortit que pour aller répandre de nouvelles larmes ſur le tombeau de ſon époux.

Ganelon & Griffon ſon pere retournerent triomphans à la Cour de Charlemagne, qui les reçut avec indignation. Le perfide Ganelon tenoit dans ſes mains l'épée de Beuves; il ſe proſterne aux genoux de l'Empereur, & en lui préſentant l'épée : » Sire, dit-il, voilà le fer » avec lequel d'Aigremont a tué Lothaire, ſi vous me » croyez coupable pour vous avoir déſobéi, frappez, » voilà mon ſein; mais que tout l'univers apprenne que » le plus tendre des peres ôta la vie au plus fidele de » ſes ſerviteurs, pour avoir vengé la mort de ſon fils, » & qu'il le fit périr avec le même fer dont on avoit » aſſaſſiné ſon Prince ».

Charlemagne

Charlemagne ne put ſoutenir cette idée ; & malgré le ſauf-conduit donné à d'Aigremont, Griffon, qui avoit perſuadé à Naimes & à la plupart des Seigneurs, que le Duc avoit formé des complots contre le Roi, obtint la grace de ſon fils.

Lorſque la douleur de Maugis fut un peu calmée, & qu'il eut appris que Charlemagne avoit accordé ſon pardon à Ganelon, il raſſembla ſes parens & ſes amis. Il leur propoſa de porter la guerre au ſein des Etats de Charles ; mais ſes troupes & ſes finances ſe trouverent dans un ſi grand épuiſement, qu'il fallut renoncer à tout projet de vengeance, ou du moins la différer. Ils jurerent tous de nourrir ce feu dans leur ſein, & de ſaiſir la premiere occaſion favorable qui ſe préſenteroit. Renaud ſurtout promit de ne pas laiſſer cette perfidie ſans punition.

CHAPITRE III.

Aymon reproche à Charlemagne l'impunité du crime de Ganelon. Audace de Renaud. Il tue d'un coup d'échiquier Berthelot, neveu de l'Empereur. Fuite de Renaud, de ſes freres & de Maugis leur couſin.

CHARLES avoit raſſemblé dans ſa Cour tous les Chevaliers de ſes immenſes Etats. Il avoit envoyé un Ambaſſadeur à la Ducheſſe d'Aigremont, & l'avoit fait aſſurer, ainſi que ſes freres, qu'il n'avoit aucune part à la mort du Duc ; qu'il n'avoit pu prévoir que le zele de Ganelon ſe porteroit à d'auſſi funeſtes extrémités ; mais qu'il les ſupplioit de ne pas trouver mauvais qu'il ne punît pas un de ſes plus braves Chevaliers pour l'avoir vengé. Il les invitoit d'oublier le paſſé & de venir à ſa Cour. La Ducheſſe répondit que ſa franchiſe ne lui permettoit pas de diſſimuler, que tant qu'elle auroit un ſouffle de vie, elle ne reſpireroit que haine & vengeance ; que ni elle, ni ſon fils ne paroîtroient point à la Cour de Charles ; mais qu'elle ne gêneroit perſonne. Aymon & ſes quatre fils promirent de s'y rendre comme médiateurs entre les freres du

Duc & le Roi, & pour obtenir une satisfaction qui pût appaiser le courroux de la Duchesse.

On voyoit à la Cour de Charlemagne ce que l'Europe avoit de plus grand : on y comptoit quinze Rois, trente Ducs, quarante Comtes, & un nombre infini de Seigneurs. Il y avoit chaque jour de nouvelles fêtes. Le Roi s'approcha un jour d'Aymon & lui dit : « Mon cousin, quoique » vous m'ayez abandonné au moment où j'avois le plus » grand besoin de vous & de vos enfans, je n'ai pu vous » en savoir mauvais gré ; d'Aigremont étoit votre frere » & votre ami, vous ne pouviez vous déclarer ni pour » lui, ni pour moi ; je ne vous en aime pas moins, & » vos enfans me seront toujours chers : j'aime sur-tout » Renaud, son audace me plaît ; je le destine aux pre- » miers emplois de ma Cour, & je n'oublierai point ses » freres ». Aymon remercia le Roi, & prit cette occasion » pour lui parler de la perfidie de Ganelon : il ajouta qu'il avoit été le premier à condamner l'action atroce de Beuves, qu'il méritoit une punition exemplaire, & qu'il eût dû périr par le supplice le plus infâme : « mais, » continua-t-il, après lui avoir fait grace, lui tendre un » piége pour l'assassiner, c'est un crime presqu'aussi odieux » que celui dont il s'étoit rendu coupable ». Charlemagne rejeta tout sur Ganelon. « Cela ne vous justifie pas, reprit » Aymon ; dès que le crime vous a été connu, vous de- » viez le punir : ce n'est ni pour Gérard mon frere, qui a » tout oublié, ni pour moi que je réclame votre justice, » mais vous la devez à l'épouse de d'Aigremont, à son » fils, à l'univers entier. Peut-être, Sire, avez-vous » mal fait de pardonner à mon frere, mais vous avez plus » mal fait encore de faire grace à Ganelon, qui sous pré- » texte de zele pour son Prince, n'a servi que sa haine » particuliere, & qui en agissant sous votre nom sacré, » vous charge d'un crime dont il recueille le fruit. Pardon- » nez, Sire, si je vous parle avec cette franchise ; l'univers » seroit bien à plaindre, si les Rois ne trouvoient jamais » des amis. !

Charles fut touché du discours d'Aymon, mais il ne put jamais se résoudre à punir le coupable. Renaud & ses trois freres se joignirent à leur pere, pour demander

justice de la déloyauté de leur ennemi commun ; mais Renaud voyant qu'ils ne pouvoient rien obtenir, osa dire à l'Empereur que les sermens des Seigneurs suzerains & de leurs hommes-liges étoient réciproques ; que si le Vassal s'engageoit de servir le Seigneur, le Seigneur à son tour faisoit le serment tacite de protéger son Vassal ; que le serment étoit nul dès que la condition n'étoit point exactement remplie, & que, puisque les parens de Beuves avoient la force en main, le Roi, en ne punissant point leur oppresseur, leur rendoit la liberté de recourir aux armes pour le punir eux-mêmes.

Charles fut indigné de tant d'audace : « Qui es-tu, » jeune téméraire, lui dit-il, pour oser juger les Rois ? » Je sais que le serment qui les lie à leur Peuple, les » oblige de le protéger ; mais ton orgueil se seroit-il flatté » de lire dans l'ame des Souverains, de pouvoir déci- » der s'ils ont tort ou raison, & de pénétrer leurs » motifs ? Le dernier du peuple seroit donc en droit de » les accuser d'injustice dès qu'il pense autrement que » lui ? Va, jeune insensé, sans les égards que j'ai encore » pour ton pere, j'aurois déjà puni tes propos séditieux. » Garde-toi cependant de les laisser éclater dans ma Cour, » & crains de me forcer à une rigueur que tu rendrois » nécessaire ».

Renaud s'inclina, rougit de colere, & dissimulant son ressentiment, il demanda pardon au Roi, d'avoir osé lui dire la vérité. Le Roi le retint à dîner ; & quand tout le monde se fut levé de table, Berthelot, neveu de Charles, proposa une partie d'échecs à Renaud, qui l'accepta. Il étoit plongé dans la tristesse ; il avoit toujours sur le cœur la mort de d'Aigremont, & l'injure que Ganelon avoit faite à sa famille. Le discours de Charles avoit encore irrité sa blessure ; en vain ses freres faisoient-ils leurs efforts pour l'appaiser. Il étoit dans ces cruelles agitations, lorsque Berthelot l'engagea de jouer avec lui. Ses distractions continuelles lui faisoient faire des fautes grossieres : Berthelot aulieu d'en profiter, s'en offensa ; il prit mal les excuses de Renaud, & lui répondit par des injures. Renaud, sans lui rien dire, le regarda d'un œil de mépris. Le Prince, furieux, osa le frapper en présence

de plusieurs Chevaliers. L'impatient Renaud ne pouvant plus se modérer, saisit l'échiquier qui étoit d'or, & le jeta si rudement à la tête de Berthelot, qu'il l'étendit à ses pieds tout secours devint inutile ; le malheureux Prince expira, en avouant qu'il avoit tort d'avoir insulté Renaud, en lui demandant pardon de cet outrage, & en lui accordant celui de sa mort.

Charlemagne étoit accouru au bruit. Dès qu'il apprit ce qui s'étoit passé, il ordonna qu'on empêchât Renaud de s'échapper, jurant de le faire périr dans les supplices. Les Pairs & les Barons mettent l'épée à la main, & veulent arrêter le jeune Chevalier ; mais les freres de d'Aigremont, leurs fils & Maugis se rangent du côté de Renaud : secondé de ses freres, il s'ouvre un passage ; Maugis & les quatre fils d'Aymon, dont la prudence éclaire la valeur, sortent du Palais, traversent la ville par des rues détournées, & prennent le chemin des Ardennes. Charles fit armer deux mille Cavaliers pour courir après eux ; mais les Princes sacrifiant tout à leur sûreté, ne s'arrêtent que lorsque leurs chevaux épuisés de fatigue tombent sous eux. Les deux mille Cavaliers avoient formé une avant-garde de l'élite de leur troupe. Renaud monté sur Bayard, qui ne se fatiguoit jamais, s'étant porté sur une hauteur, vit arriver cette avant-garde : il avertit ses freres & Maugis du danger qui les menaçoit ; ils saisirent leurs armes & attendirent de pied ferme. Ils s'étoient apperçus que cette petite troupe ne gardoit aucun ordre, & que ceux qui étoient les mieux montés, cherchoient à devancer les autres ; chacun vouloit pouvoir se vanter à Charles d'avoir arrêté seul Renaud ou quelqu'un de ses freres : le plus léger de la troupe l'avoit devancée de près de demi-lieue. Renaud le voyant venir, se place sur son chemin. « Rendez-vous, lui dit le Cavalier, vous êtes mon pri-» sonnier ». Renaud, sans lui répondre, l'attaque, & » d'un coup de lance le renverse & lui ôte la vie. Voilà déjà un cheval pour vous, dit-il à Alard son frere. Un second Cavalier survint, il avoit la lance en arrêt & menaçoit Renaud de le percer s'il ne se rendoit point. Renaud détourne le fer de la lance, & le perce d'outre en outre ; il le jette à terre, & saisissant son cheval, il dit à Guichard, en

voici encore un pour vous. Un troisieme Cavalier, qui voyoit ce combat, redouble de vîtesse, & s'écrie de loin, enfin je pourrai conduire Renaud à Charlemagne. Voilà le dernier mensonge que tu diras de ta vie, répond le fils d'Aymon; il s'élance sur lui & le fait voler sans vie à dix pas de son cheval, qu'il saisit & qu'il donne à Richard. Les momens étoient précieux, la troupe approchoit, les trois freres étoient montés : il ne restoit que Maugis, Renaud le fit monter en croupe sur Bayard; ils partirent, & dans un moment ils disparurent aux yeux des Cavaliers de Charlemagne. La nuit survint, & à la faveur de son ombre, ils arriverent dans le château d'Aymon. Leur mere vint au-devant d'eux. Renaud lui raconta ce qui s'étoit passé à la Cour de Charlemagne; elle en fut effrayée & tomba évanouie dans les bras de son fils. « Ah! cruel, dit-elle à Renaud, vous nous perdez tous; » votre pere & moi allons être livrés à la fureur de Charles : » fuyez, prenez tout l'or que vous pourrez emporter; » n'attendez pas que votre pere soit de retour, & que le » Roi le force peut-être à vous livrer. Ces deux mille Cava- » liers qui vous poursuivent ne peuvent point être éloignés; » quel que soit votre courage, le nombre vous accablera » comme il a accablé d'Aigremont. Ah! mes fils, fuyez, » je vous en conjure; n'exposez point votre mere à vous » voir arracher tous sanglans de ses foibles bras ».

Renaud & ses freres suivirent ce sage conseil, ils prirent tout l'or que leur mere voulut leur donner; & avant que le jour parût, ils s'enfoncerent dans la forêt d'Ardenne, & ne s'arrêterent que sur le bord de la Meuse; ils choisirent l'emplacement le plus propre à leur dessein. Ils y éleverent un château formidable sur un rocher escarpé, dont le pied étoit arrosé par le fleuve. Des forts élevés autour du château étoient entourés d'un fossé large & profond, défendu par d'autres fortifications : ils l'appellerent le château de *Montfort*.

Cependant le Roi fit arrêter Aymon, qui condamnoit l'action de son fils & qui en étoit désolé. Il protesta au Roi, que bien loin d'être son complice, il seroit le premier à l'en punir. Charles vouloit lui faire jurer qu'il lui livreroit ses enfans. Aymon refusa de faire ce serment

détestable ; mais il promit de ne leur donner jamais aide ni secours contre son Souverain. A cette condition il lui fut permis de retourner chez lui, où son épouse lui apprit ce qu'étoient devenus ses quatre fils : quelque courroucé qu'il fut contre eux, il ne lui fut pas possible de dissimuler sa joie lorsqu'il sut qu'ils étoient en sûreté. Pour ne laisser aucun soupçon à Charlemagne, il vint le rejoindre, & se mettre, pour ainsi dire, en ôtage dans sa Cour.

CHAPITRE IV.

Siége du Château de Montfort : avant-garde de Charlemagne taillée en pieces : bataille sanglante : trahison de Hernier de la Seine, qui introduit les François dans le Château & y met le feu : combat au milieu des flammes ; victoire des quatre fils d'Aymon.

Les deux mille hommes que Charlemagne avoit envoyés à la poursuite de Renaud & de ses freres, ayant rapporté que non-seulement on n'avoit pas pu les prendre, mais encore que Renaud avoit tué trois Cavaliers, & qu'ils avoient pris les chevaux des vaincus ; le Roi envoya de tous côtés pour savoir où les quatre freres s'étoient retirés. On lui dit qu'ils s'étoient arrêtés sur les bords de la Meuse, & qu'ils y avoient construit un château redoutable. Aussi-tôt il convoqua tous les Chevaliers, les Barons, les Pairs & tous les Seigneurs de ses Etats, & leur ordonna de se tenir prêts pour aller faire le siége du château de Montfort. Charlemagne fit de grands préparatifs ; & lorsque toutes ses troupes furent assemblées, on se rendit en peu de jours dans les Ardennes, & l'avant-garde se trouva sous les murs du Château. Cette avant-garde étoit commandée par Regnier de Montpellier ; elle parut au moment que Richard, Alard & Guichard revenoient de la chasse ; ils avoient avec eux vingt Cavaliers. Richard, ne pouvant pas distinguer quelle étoit cette troupe, la fit remarquer à Guichard. Ils se doutoient bien que Charlemagne viendroit les assiéger ; mais ils ne croyoient pas

que ce fût si promptement. Richard, impatient, s'avance & demande à Regnier quelle est la troupe qu'il conduit? « C'est, dit Regnier, l'avant-garde de l'armée du Roi de » France, qui vient faire le siége du château de Montfort, » que les fils d'Aymon ont fait élever, & où ils se sont » retirés. Vous voyez, reprit Richard, un soldat de » Renaud, vous pouvez rapporter à votre Maître, que le » Château est pourvu d'hommes & de vivres, & que nous » sommes déterminés de nous enterrer sous ses ruines » plutôt que de nous rendre. Ce ne sera pas toi du moins, » dit Regnier, qui défendra Montfort ». En disant ces mots, il met sa lance en arrêt. Richard le laisse approcher, évite le fer, & d'un coup d'épée le jette expirant sur la poussiere, saisit son cheval & l'envoie à Renaud. Ce combat particulier fut le signal d'une bataille sanglante. Renaud dans ce moment exerçoit ses troupes, elles se trouverent sous les armes lorsqu'on lui amena le cheval de Regnier; il se mit à leur tête & arriva au moment où les troupes de l'avant-garde se mettoient en mouvement pour venger leur Général. Le premier choc fut très-impétueux; mais outre la supériorité du nombre, l'armée du fils d'Aymon étoit fraîche & reposée, & le Général, secondé de Richard, ne trouva aucun adversaire digne de lui: cette avant-garde, qui étoit de dix mille hommes, fut mise en déroute & presqu'entiérement passée au fil de l'épée.

Charlemagne, qui avoit cru venir à une conquête aisée, fut au désespoir en apprenant la perte de ses troupes, & le butin immense que Renaud avoit fait & qu'il avoit conduit à Montfort. Il fut sur-tout fâché de la perte de Regnier. Oger lui raconta qu'il avoit vivement poursuivi Richard après la bataille, mais qu'il s'étoit retiré dans le Château & qu'il avoit fait lever les ponts; que le Château lui paroissoit imprenable, tant du côté de la Meuse que de celui de terre. Le Roi voulut le reconnoître par lui-même; il le fit investir & en fit le tour: il convint que cette Place étoit très-bien fortifiée, & que le siége seroit très-long; il déclara en même temps, qu'il ne reviendroit point en France qu'il n'eût les fils d'Aymon en son pouvoir. Sa colere étoit si vive, qu'il jura de faire

périr par les ſupplices Maugis, Renaud & Richard dans Montfort même. Il proteſta qu'il n'accorderoit jamais ſa grace à Maugis, qui avoit juré par le ſang de ſon pere de venger ſa mort. Il fit camper ſon armée autour du Château & fit mettre à ſon pavillon, une pierre précieuſe qui ſervoit de fanal pendant la nuit, & une pomme d'or d'un prix exceſſif. Lorſque toutes les tentes furent dreſſées, il fit venir Naimes, & lui ordonna de faire publier dans tout le camp que perſonne n'en ſortît, ni ne montât à cheval juſqu'à ce que les ſecours qu'il alloit demander fuſſent arrivés de France. Ganelon propoſa au Roi d'offrir la paix à Renaud, à condition qu'il livreroit Richard ſon frere & Maugis. Charles, pour éviter la guerre, y conſentit; & Naimes & Oger furent chargés d'en faire la propoſition. Ils ſe préſenterent à Alard, & lui dirent qu'ils étoient envoyés vers Renaud pour terminer la guerre. On les introduiſit auprès de lui. Renaud les reçut avec amitié; mais lorſqu'il entendit que le Roi lui propoſoit d'envoyer ſon frere & Maugis à diſcrétion, & que s'il refuſoit de les livrer, Charles lui déclaroit que la guerre ne finiroit que par le ſupplice des quatre freres, Renaud s'emporta, & dit à Naimes: « Je reſpecte les liens qui » m'uniſſent à vous; ſans cette conſidération vous m'au- » riez outragé pour la derniere fois. Quoi! Naimes, » vous, mon allié, mon ami, vous, qui devriez vous » armer pour ma défenſe, vous oſez me propoſer ſans » rougir une lâcheté que je ſais bien que vous n'approu- » vez pas! Allez: dites à votre Maître que je crains peu » ſes menaces; que je puis compter ſur mes troupes, » & que le dernier de mes ſoldats préférera la mort à » la honte de ſe rendre ». En même temps il prit Oger & Naimes par la main, leur fit voir les troupes rangées ſur la place, les conduiſit dans ſes magaſins, & leur montra les rues de Montfort remplies de faſcines. « Voilà » notre derniere reſſource, dit-il, ſi par quelqu'événe- » ment, que je ne prévois point, le Roi ſe rendoit maître » de la citadelle, chaque habitant a juré de mettre le feu » à ces faſcines, content de réduire la ville en cendres » & de périr avec elle, pourvu qu'il prive Charles de ſa » conquête ».

Oger & Naimes reprirent à la hâte le chemin du camp, & dirent mot à mot à Charles ce dont Renaud les avoit chargés. Le Roi, étonné de tant d'audace, frémit de colere : il ordonna un aſſaut général ; on attaqua trois portes à la fois. Renaud, qui ſans rien riſquer, avoit la facilité de pouvoir faire des ſorties contre l'ennemi, au moyen d'une fauſſe-porte percée dans le rocher, voyoit toutes les manœuvres du camp de Charles. Il fit mettre toutes ſes troupes ſous les armes & attendit que les aſſaillans fuſſent bien fatigués ; lorſqu'il crut le moment favorable, il fit baiſſer les ponts & avancer Samſon de Bordeaux avec cent Cavaliers : après avoir embraſſé Richard & ſes freres, il les pria de déployer leurs diviſions dans la plaine, à la faveur de la troupe de Samſon. Comme les François entouroient la ville, ils n'étoient en force nulle part ; Renaud profita de cette circonſtance, & ayant fait filer ſes ſoldats par la fauſſe-porte, ils ſe trouverent rangés en bataille avant que Charles pût ſavoir qu'ils projettoient une ſortie. Richard en vouloit ſur-tout au Comte d'Etampes qui avoit ſuccédé à Regnier dans le commandement de l'avant-garde. Les quatre freres en bon ordre, ſe jeterent dans le camp du Roi, renverſerent les tentes, & paſſerent au fil de l'épée tout ce qui s'y rencontra. Renaud, monté ſur l'infatigable Bayard, parcouroit le camp avec la vîteſſe de la foudre & y cauſoit les mêmes ravages. Charlemagne, qui dirigeoit une des principales attaques de la Place, ayant appris que les ennemis pilloient & ravageoient le camp, rappela ſes troupes ; mais avant qu'elles fuſſent raſſemblées, Renaud ayant réuni les ſiennes, mit le feu dans tout le camp, & tandis que la flamme dévoroit hommes, tentes, chevaux & fourrages, il attaqua le gros de l'armée de Charlemagne : mais ô honte ! il trouve devant lui le vieux Aymon ſon pere ; il ne pût l'éviter ; il baiſſa ſes armes & dit à ſes freres de le reſpecter. « O » mon pere ! lui dit-il, l'air qu'on reſpire à la Cour des » Rois eſt-il ſi empoiſonné qu'il ait éteint en vous tout » ſentiment d'honneur & de tendreſſe ? Vous ne vous » êtes pas contenté de nous exclure de l'héritage de nos » peres ; complice de Charles, qui en veut à nos jours, » vous venez l'aider à nous enlever notre dernier aſyle !

» Quel crime avons-nous commis contre vous ? Parens
» du Roi, au même dégré que ce Berthelot qui attaqua
» mon honneur & ma vie, je n'ai fait qu'oppofer la
» force à la force ; s'il a fuccombé, il n'a eu que le
» fort ordinaire d'un téméraire agreffeur. Que Charles
» foit affez injufte pour vouloir le venger, c'eft à nous
» de nous défendre ; mais qu'il vous mette à la tête de
» nos ennemis, c'eft une lâcheté indigne d'un grand Roi,
» parce qu'il fait bien que vous pourrez nous frapper
» impunément. Et vous, mon père, de quel nom appe-
» ler votre déférence à fes ordres ? Les hommes n'en
» ont pas encore trouvé pour exprimer certains outrages
» faits à la nature ».

Ce reproche fit rougir Aymon, qui mit autant de dili-
gence à fe retirer que Renaud auroit mis de foin à
l'éviter, s'il eut cru le rencontrer. Comme les troupes
que conduifoit Aymon, étoient celles du Roi, Renaud
ne les ménagea point ; il paffa les derniers rangs au fil de
l'épée ; il vit venir à lui Charlemagne, accompagné
d'Aubry, d'Oger, du Comte Henri, de Foulques de
Morillon. Il rallie auffi-tôt fes troupes & attend de pied
ferme l'armée françoife. Thierry ofa marcher le premier
contre Renaud. Alard l'apperçoit ; il tenoit dans le mo-
ment le fer d'une lance, il en frappe Thierry & le jette
mort aux pieds de fon cheval. Thierry étoit l'ami du
vieux Aymon, qui ne pouvant fe venger fur fon fils,
abbatit la tête d'un des Chevaliers de Renaud. Celui-ci
modéra fa fureur, & s'écria feulement : « Oh ! ma mere,
» quelle fera votre douleur, lorfque vous apprendrez
» que votre époux fait la guerre à fes enfans » ? Foulques
de Morillon renforça la troupe du Roi, & relevant le
courage abattu des François, il les conduifit au plus fort du
combat. L'armée de Renaud héfita un moment & recula ;
Alard s'apperçut de ce mouvement ; il prend avec lui
cinquante Cavaliers, fe met à la tête de l'aîle que Mo-
rillon avoit ébranlée, fe précipite fur les François, les
preffe, les écarte, & fait voler autant de têtes qu'il en
frappe ; de fon côté Renaud infpire le courage aux Che-
valiers qui l'entourent ; aucun coup ne porte à faux ; les
épis ne font pas plus de réfiftance au fleau qui les écrafe ;

le ſang ruiſſelle de toutes parts, les gémiſſemens des bleſſés, les cris des mourans, les henniſſemens des chevaux, excitent la fureur des combattans. Tous s'égorgent ou cherchent à s'égorger ſans aucune diſtinction d'amis, de parens ou de compatriotes. Yon de Saint Omer eſt frappé par Guyon, abbatu à ſon tour par Guichard : celui-ci ſe ſaiſit de ſon cheval pour en faire préſent à Renaud, qui depuis long-tems avoit deſiré de le donner pour compagnon à Bayard. Renaud rencontra encore Aymon dans la mêlée : ils s'arrêterent & furent un moment immobiles; tandis que le fils le prioit de ſe retirer, & qu'Aymon l'exhortoit de bien prendre ſes précautions pour ne pas tomber entre les mains de Charles, qui avoit juré ſa mort, un Chevalier, nommé Gaymar, vint attaquer le jeune héros; il quitta bruſquement ſon pere, & fit tomber la tête de Gaymar ſur l'arçon de la ſelle d'Aymon. Ce vieux guerrier, témoin de la fureur de ſon fils, ſe retira. Charles, de ſon côté, voyant que la fortune lui étoit contraire, avoit déjà ordonné la retraite, lorſque Bernard de Bourgogne étendit, aux pieds de Renaud, Simon le Béarnois, intime ami de Richard. Les quatre freres ſe réunirent, & fondant tous enſemble ſur les troupes du Roi, recommencerent le carnage : Renaud tua ce jour-là de ſa main environ trois cens Cavaliers, les plus braves de l'armée de Charles; Alard cherchoit le Comte d'Etampes, il l'apperçut dans la foule, il ſe fit jour & pénétra juſqu'à lui; d'Etampes étoit brave, un ſecret preſſentiment ſembla l'avertir que ſa derniere heure étoit venue. Il attendit Alard en pâliſſant, il lui décocha une fléche, elle gliſſa ſur l'écu de ſon ennemi. Alard pique ſon cheval, & d'un coup de lance perce l'écu, briſe l'armure, & ouvre le ſein d'Etampes, qui expire en tendant les mains vers le ciel. Renaud qui le vit tomber, courut vers ſon frere, l'embraſſa & le félicita de ſa victoire.

Charlemagne ordonna enfin à ſes Généraux de ſe retirer; la retraite de ſon armée fut auſſi meurtriere que la bataille : Renaud la pourſuivit juſque dans le camp, & pluſieurs Chevaliers furent faits priſonniers dans leurs retranchemens; il ſavoit qu'il eſt ſouvent dangereux de pourſuivre trop loin ſa victoire, & que le déſeſpoir peut

donner des forces aux vaincus : il ordonna à ses troupes de rentrer dans la place, & fit l'arriere-garde avec ses freres ; il ne fut attaqué que par Aymon, qui, avec deux cents Cavaliers, harceloit ses enfans : Renaud eut pu mille fois se défaire d'un ennemi aussi opiniâtre ; mais il le respecta toujours, cependant comme il le vit acharné après lui, & qu'il exposoit ses freres à être faits prisonniers, Renaud se contenta d'abattre, d'un revers, le col de son cheval ; tandis qu'Aymon se débarrassoit, Renaud gagna du chemin : les Cavaliers, qui accompagnoient le vieux guerrier eurent l'imprudence de poursuivre les quatre freres, qui revinrent sur leurs pas & en abattirent cinquante ; le combat étoit plus animé que jamais, Charlemagne craignit qu'il n'eut des suites funestes : étonné de l'intrépidité de Renaud ; il s'avance vers lui, & d'un ton d'autorité, il lui ordonne de cesser & lui défend de passer outre. Renaud, tout furieux qu'il est, baisse un front respectueux, & fait signe à ses Cavaliers de rejoindre l'armée qui rentroit dans la Ville avec un grand nombre de prisonniers.

Charlemagne revint dans son camp ; toutes les tentes avoient été brûlées : cet événement retarda les opérations du siége qui dura treize mois, pendant lesquels il ne se passa jamais huit jours d'intervalle d'un combat à l'autre. Le Roi avoit juré qu'il ne rentreroit point en France, qu'il n'eut emporté Montfort, & que les fils d'Aymon ne fussent en son pouvoir. Renaud avoit fait faire des propositions de paix ; il avoit chargé Oger de représenter au Roi, que jamais Montfort ne céderoit à la force ; mais que s'il vouloit consentir que la garnison sortît avec tous les honneurs de la guerre, & rendre son amitié à ses freres & à lui, ils lui livreroient la place ; Foulques de Morillon, qui apprit cette négociation, empêcha le Roi de rien conclure.

La longueur du siége impatientoit également les assiégeans & les assiégés. La situation du fort étoit telle, que Renaud & ses freres étoient maîtres d'une grande étendue de pays, où ils alloient chasser, sans avoir rien à craindre de la part des assiégeans ; ils sortoient & rentroient quand ils vouloient, à couvert des fortifications, qu'il

eut fallu emporter pour couper la communication du Château avec ses environs. Charlemagne, voulant faire un dernier effort, assembla tout son arrière-ban. Naimes, qui voyoit les difficultés de prendre Montfort, conseilla au Roi de retourner en France & d'attendre un moment plus favorable; Hernier de la Seine fut d'un avis contraire, & offrit au Roi de lui livrer, en moins d'un mois, les quatre fils d'Aymon; à condition qu'on lui donneroit la Ville, tout ce qui s'y trouveroit, & le domaine de cinq lieues aux environs. Charlemagne y consentit & promit à Hernier de lui fournir les troupes qu'il lui demanderoit pour cette expédition. Hernier demanda mille bons Cavaliers & un Général habile. Le Roi lui donna Guyon de Bretagne, & lui permit de choisir à son gré mille combattans de l'élite de son armée. Hernier ordonna à Guyon d'embusquer ses mille combattans sur la montagne, dans un bois à peu de distance d'une des portes du Château.

Lorsque ces dispositions furent faites, Hernier monte à cheval bien armé & va tout seul se présenter à une des portes opposées; il cria aux sentinelles d'avoir pitié de lui, qu'il étoit vivement poursuivi par le Roi, pour avoir voulu prendre la défense de Renaud en présence de la Cour. Comme il étoit seul, il n'inspira aucune méfiance; on baisse le pont & on l'introduit dans la place. Il demande à parler à Renaud, on le conduit au jeune héros; Hernier tombe à ses genoux, & le prie de lui donner un asyle contre la fureur du Roi, qui veut le faire périr du même supplice qu'il destine aux quatre fils d'Aymon, pour avoir voulu repousser la calomnie dont quelques courtisans les accabloient. « Toute vérité qui » ne flatte point, ajouta-t-il, est odieuse à la Cour des » Rois. On a persuadé à Charlemagne que j'entretenois » une intelligence secrète avec vous; on a séduit des » témoins, & cette nuit même je devois être arrêté. » L'innocence n'est pas toujours malheureuse; un ami » a découvert cette trame abominable; il est venu secrétement, m'avertir de tout ce qui se passoit, & m'a facilité les moyens de m'arracher à une mort ignominieuse: » une heure plus tard j'aurois été sacrifié à l'imposture ».

Renaud accabla le traître de careſſes : il lui demanda des nouvelles de ce qui ſe paſſoit au camp. Hernier l'aſſura que, ſi Montfort tenoit encore quinze jours, le Roi ſeroit obligé de lever le ſiége, parce que l'armée affoiblie par tant de combats, manquoit de vivres & qu'on ne pouvoit plus en tirer de la France, qui ſe trouvoit elle-même dans la diſette ; que déjà la plupart des Chevaliers s'étoient retirés, & qu'il mouroit tous les jours un grand nombre de ſoldats.

Renaud, qui n'avoit aucune raiſon de ſe méfier d'Hernier, l'engagea de reſter avec lui. On chercha tous les moyens de le conſoler & de lui faire eſpérer un meilleur ſort ; on le logea dans la Ville, & comme il feignit d'être fort fatigué, il demanda qu'on lui permît d'aller ſe repoſer.

Hernier attendit que tout le monde fut retiré : on avoit combattu pendant toute la journée, Soldats & Chevaliers, tout dormoit ; on n'entendoit aucun bruit. Hernier ſort à petit bruit, va baiſſer le pont, coupe la gorge à la ſentinelle, prend les clefs & ouvre la porte. Guyon de Bretagne qui étoit aux aguets, voyant la porte ouverte, fait gliſſer ſa troupe à petit bruit ; on égorge quelques patrouilles, & l'on va ſe raſſembler ſur la place. Ç'en étoit fait des quatre freres & de la garniſon, ſans la négligence des palefreniers de Renaud ; plongés dans l'ivreſſe la plus profonde, ils avoient laiſſé les chevaux à l'abandon ; celui d'Alard, plus vif que les autres, les tourmentoit ; Bayard s'échappe, & ſes henniſſemens éveillent Alard & Richard ; ils ſe levent, & apperçoivent, au clair de la lune, l'éclat des armes ; ils entendent un bruit confus ; ils courent dans l'appartement d'Hernier & ne le trouvent point ; ils ſe doutent de la trahiſon. Alard revient ſoudain auprès de Renaud, pour l'avertir de tout ce qui ſe paſſe. Renaud étoit tout armé ; il ſe leve ; il ne trouve que trente Cavaliers ; il court ſur la place ; il rencontre Guyon avec cent combattans qui fermoient la principale rue. Renaud appelle ſes freres, ils paſſent au fil de l'épée cette petite troupe. Les François tenoient une partie des ſoldats de Renaud enfermés dans la cour du Château, où le ſang ruiſſeloit ; lorſqu'ils entendirent que Renaud attaquoit Guyon, ils craignirent d'être ſur-

pris ; ils mirent le feu au Château & dans plusieurs quartiers de la Ville : Renaud & ses freres avoient à combattre contre les ennemis & contre les flammes ; ils sortent de la Ville ; ils apperçoivent dans le fossé, une troupe qui attendoit le signal ; ils s'y précipitent & ne laissent échapper personne. Ils rentrent dans le château. Un grand nombre d'ennemis avoient suivi les quatre héros, comme ils étoient entrés dans le fossé, on les avoit perdus de vue ; les François les cherchoient de tous côtés : les fils d'Aymon, en rentrant dans la place, ferment la porte & levent les ponts. N'ayant plus à craindre que le Roi envoyât de nouvelles troupes, & débarrassés de celle qui étoit dehors, ils volent aux lieux où Hernier, avec trois cents combattans, mettoient tout à feu & à sang, à peine sont-ils arrivés que tout change de face : Hernier & les siens cherchent à s'échapper ; ils veulent gagner le pont, ils le trouvent levé & la porte fermée. Les fils d'Aymon, qui avoient rassemblé leurs troupes, passent les trois cents combattans au fil de l'épée ; il les font jeter par-dessus les remparts dans les fossés : il ne réservent qu'Hernier & douze des siens.

CHAPITRE V.

Danger de Renaud & de ses freres. Hernier leur propose de leur livrer le trésor de Charlemagne. Renaud le fait écarteler. Retraite des quatre Paladins. Regrets de Renaud à l'aspect de Montfort embrâsé. Charlemagne les poursuit avec son armée. Renaud se retire en vainqueur. Retraite de Charlemagne. Combat d'Aymon contre ses enfans.

LE Château & la Ville de Montfort étoient toujours la proie des flammes ; elles avoient consommé toutes les vivres ; la garnison avoit été égorgée. Il ne restoit plus aux fils d'Aymon que cinq cents hommes. Il étoit très-aisé à Charlemagne de prendre d'assaut ou d'affamer cette malheureuse Ville. Renaud sentit tout le danger de cette

ſituation ; il propoſa à ſes freres de raſſembler ce qui leur reſtoit de monde, & d'abandonner à Charlemagne une proie inutile ; ils furent tous de cet avis, & le départ fut remis à l'entrée de la nuit.

Hernier & les douze François furent témoins de la délibération : le traître conçut l'eſpérance de ſauver ſa vie. « Je ſais, dit-il, aux fils d'Aymon, que je mérite » la mort ; je ne demande aucune grace ; j'ai voulu vous » livrer vivans à Charlemagne votre ennemi ; il eſt juſte » que vous m'en puniſſiez ; mais que vous importe que » ce ſoit plus tôt ou plus tard ? Vous vous propoſez de » ſortir & d'aller former un nouvel établiſſement ; avez- » vous ſongé aux forces redoutables de Charlemagne, au » petit nombre de gens qui vous reſtent, & aux difficultés » que vous aurez pour traverſer le camp des François » qui vous entoure de tous côtés ? Dans quelque endroit » que vous alliez, il faut que vous vous ouvriez une voie » à travers vos ennemis. J'en ſais une ; c'eſt celle où j'avois » embuſqué les mille combattans que j'ai introduits dans la » place : elle eſt inconnue du reſte des François & peut-être » de vous mêmes ; je vous dirai plus, cette route commu- » nique, par un ſentier écarté, au pavillon du Duc » Naimes, dans lequel eſt dépoſé le tréſor du Roi. Je » ne vous demande que trente hommes pour enlever » Naimes & le tréſor ; ſi vous acceptez les ſervices que » je vous offre, la ſeule récompenſe que je vous demande, » c'eſt de m'employer contre vos ennemis & contre Char- » lemagne lui-même. Traître, lui répondit Renaud, » nous ne voulons ni de tes ſervices ni de toi. Tu trahis, » dans ce moment même ou Charlemagne ou nous ; qui » que ce ſoit que tu trompes, tu n'en mérites pas moins » la mort ». Auſſi-tôt Renaud ordonne qu'on le dépouille de ſes habits & qu'on l'attache par chacun de ſes membres à quatre chevaux des plus vigoureux. Le lâche Hernier tombe à ſes genoux, pâle & tremblant ; ſa trahiſon avoit inſpiré de la haine, ſes larmes firent naître le mépris. Il fut exécuté, & les douze priſonniers périrent par le gibet.

Dès que la nuit fut venue, les quatre fils d'Aymon firent monter leur petite troupe à cheval ; ils mirent au

centre leur trésor & leurs équipages ; Guichard & Richard, avec cent hommes, firent l'avant-garde ; Alard & Renaud, avec cent autres hommes, escortoient le convoi ; quoique cette petite armée fut divisée en trois corps, elle n'en formoit qu'un par leur marche serrée. Un petit détachement de vingt-cinq hommes, commandé par un Chevalier d'une expérience consommée, précédoit la troupe pour lui servir de védette, & pour fouiller les hayes & les buissons, de crainte de surprise.

La troupe sortit du Château dans cet ordre. Renaud ne put s'empêcher de tourner, vers Montfort embrâsé, ses yeux inondés de larmes. « Adieu cher & malheureux » asyle, s'écria-t-il, berceau de notre gloire, & qui, » sans la trahison de Hernier, aurois vu briser à tes » pieds toute la puissance de Charlemagne. Tu n'es plus » qu'un monceau de cendres, & tes fondateurs auroient » de la peine à trouver, dans ta vaste enceinte, l'espace » qu'il leur faudroit pour reposer leur tête. O mon cher » Alard ! nous n'irons plus, au retour des combats, nous » reposer sous les bosquets naissans qui couvroient ses » environs ».

Alard consoloit Renaud, & lui faisoit espérer un meilleur sort. » Ce n'est, lui disoit-il, que dans l'infor- » tune que le héros est véritablement héros. Aucun » Chevalier ne vous surpasse en valeur, & le ciel jusqu'à » ce jour a protégé votre vertu. Que nous importe celui-ci » ou un autre ? L'Allemagne, où nous allons, vous » offrira des situations aussi heureuses & un climat aussi » doux. La Patrie d'un grand homme est par-tout où il » porte l'exemple de ses vertus. Nous nous ferons par- » tout un autre Montfort. Les cendres de celui que nous » quittons sont plus glorieuses pour nous, que des » palais que nous aurions acquis par une lâcheté ». Renaud embrassa son frere ; il se sentit animé d'une nouvelle ardeur, & ne songea plus qu'aux moyens d'éviter le camp de Charlemagne ou de brusquer le passage.

Charlemagne n'avoit point encore eu de nouvelles d'Hernier & de sa troupe ; ils voyoient Montfort en flâmes, & les soldats que Renaud avoit laissés hors de la ville, lui avoient raconté ce qu'ils avoient vu ; mais il ne

comprenoit pas comment Hernier ayant mis tout à feu & à sang, ne revenoit pas; ni pourquoi le pont étoit encore levé. Lorsque Renaud fut parti, deux soldats qui avoient évité la mort en se cachant dans les débris d'une maison voisine de la place, rapporterent au Roi les actions héroïques des fils d'Aymon, leur départ, la mort d'Hernier, & la destruction de Montfort. « O honte! s'écria » Charlemagne : quoi! ni la force, ni la ruse, ni le » nombre, ne pourront mettre en mon pouvoir Renaud » & ses freres? Au milieu des flammes ils me bravent » encore! Charles vainqueur de l'Allemagne & de l'Italie, Charles la terreur des Sarasins, sera donc le jouet » de quatre jeunes gens »! Naimes le consola & lui reprocha d'avoir plutôt écouté Hernier que lui; il ajouta que puisque leur troupe étoit réduite à un si petit nombre, il falloit l'attaquer dans sa marche. Charlemagne envoya ses ordres & le camp se mit en mouvement.

Guichard qui conduisoit l'avant-garde, fut instruit aussitôt du projet de Charles; il ne lui donna pas le tems de faire ses dispositions; il fait avertir ses freres, & marche avec fierté contre le Roi. Renaud ordonne à vingt hommes de conduire les équipages sur les derrieres, & vient joindre ses freres avec Alard; & tous les quatre, sans donner le temps à l'ennemi de se reconnoître, frappent, tuent tout ce qu'ils rencontrent, renversent les tentes, écartent les ennemis de droite & de gauche, ouvrent une large route à leurs équipages, & jettent la consternation dans le camp. Naimes a rassemblé quelques troupes; Richard & Renaud lui font face; ils écrasent les premiers rangs, le reste prend la fuite, & Naimes est entraîné par le torrent.

Les quatre fils d'Aymon ont traversé le camp sans avoir perdu un seul homme; ils ne douterent pas que Charlemagne ne les fît poursuivre. Renaud fit marcher ses équipages devant, leur assigna un lieu pour le rendez-vous, & leur ordonna la plus grande diligence. Dès le point du jour Charles suivi d'Oger, de Naimes, de Foulques de Morillon, parurent à la tête de l'armée. Les quatre freres s'arrêtent; le Roi, oubliant son rang & n'obéïssant qu'à sa colere, met sa lance en arrêt contre Renaud, qui en détourne le fer & s'éloigne: Charles revient sur lui plus

furieux ; Renaud ne se possédant plus, s'élance ; Hugues se met au devant du Roi & reçoit le coup mortel. Aussitôt Charlemagne, transporté de courroux, ordonne à ses Chevaliers d'attaquer la troupe des quatre freres ; mais ils firent si bonne contenance qu'elle ne put jamais être entamée : elle se battit en retraite pendant treize lieues, Charlemagne la harcelant toujours inutilement, & Renaud se battant sans cesse & tuant ou blessant quelques-uns des ennemis, sans qu'il perdît un seul de ses combattans ; il parvint ainsi jusqu'à une riviere ; Renaud avoit l'art de passer les fleuves en présence de l'ennemi, sans avoir à craindre d'en être inquiété, il sonda le gué lui-même, traversa avec quelques Cavaliers, & lorsqu'il eut frayé le chemin, il vint reprendre l'arriere garde ; Charles essaya envain de les suivre, Renaud avoit fait rompre le gué, & d'ailleurs il se fortifia si bien, que le Roi eut sacrifié toute l'armée, sans qu'il lui eut été possible d'emporter ses retranchemens.

Enfin Charles, désespérant de pouvoir prendre les fils d'Aymon, assembla son Conseil : Naimes fut d'avis que le Roi retournât en France ; il lui représenta qu'il étoit d'une obstination indigne d'un si grand Roi, de courir après un si petit nombre de personnes, avec une armée si formidable, & que la légéreté des fils d'Aymon les mettoit à couvert de ses forces. Naimes fut d'avis qu'il suspendît sa vengeance, jusqu'à ce que ses ennemis se fussent fixés dans quelques pays. Son avis fut suivi ; Charles ramena son armée, & en passant, il fit raser les murs & les tours de Montfort.

De retour à Paris, Charles congédia ses troupes, les Chevaliers s'en retournerent chez eux ; chacun se disoit en soi-même, il n'est pas étonnant que je n'aye pu venir à bout de surprendre quelqu'un des enfans d'Aymon, puisqu'ils ont échappé au plus grand Roi du monde ; & Charlemagne se consoloit en disant, il faut que les fils d'Aymon soient les plus vaillans hommes de la terre, puisque ni moi ni mes Chevaliers n'avons pu les vaincre.

Le vieux Duc Aymon suivoit, tout consterné, le chemin de son pays ; il traversoit la forêt des Ardennes avec une troupe nombreuse ; quelle fut sa surprise, lors-

qu'il rencontra ses enfans auprès d'une fontaine ! Il s'arrête & demande conseil à ses amis ; mais aucun d'eux n'osa hasarder son avis entre un pere & ses enfans. « Eh bien, dit le vieux Aymon, je ne consulterai que » moi-même, & mon exemple apprendra à toute la terre, » que lorsqu'il faut servir son Roi, on ne doit rien con- » sidérer ; un vrai Chevalier lorsqu'il s'agit de l'honneur, » n'a ni pere, ni femme, ni enfans ». Aussitôt il envoye défier Renaud, qui refusa le combat ; mais le pere inexorable fit dire à ses quatre fils, de songer à se défendre, ou qu'il les traiteroit comme des lâches. Aymon range sa troupe & s'avance en furieux contre Renaud & ses freres : ils chercherent plutôt à éviter ses coups qu'à lui en porter ; Renaud se jeta au milieu de la troupe d'Aymon & la força de reculer. Aymon la rallia, & revint avec plus de furie ; l'ordre que ses enfans avoient donné à leurs combattans de ménager leur pere, leur devint funeste : une grande partie des gens d'Aymon furent tués ; mais Renaud & Richard craignant toujours que quelque trait échappé n'allât blesser leur pere, faisoient faire à leurs bataillons de fausses manœuvres. Enfin de cinq cens, leur troupe se trouva réduite à cinquante, dont encore quelques-uns étoient blessés. Renaud & ses freres, toujours poursuivis par Aymon, gagnerent une hauteur ; la situation du terrain suppléant au nombre des combattans, ils se défendirent avec avantage ; tous ceux qui s'approchoient étoient moissonnés. Alard eut son cheval tué de la main même de son pere ; il alloit être fait prisonnier, si Renaud eut tardé plus long-temps de venir à son secours. Aymon avoit déjà saisi Alard ; Renaud frémit, & renversant son pere : « cruel, lui dit-il, c'est malgré » moi que je porte sur vous une main téméraire ; mais » vous m'y forcez pour vous épargner un parricide. » Il dégage Alard & le fait monter en croupe sur Bayard. Cet intrépide coursier parut plus léger encore lorsqu'il fut chargé de ce double fardeau. Renaud après cette action, sembloit avoir acquis de nouvelles forces ; il porta aux gens de son pere les coups les plus terribles & les força de reculer.

Le combat sembloit fini, lorsqu'Hermenfroi vint atta-

quer Renaud & le menaça de le livrer à Charlemagne ; Renaud indigné met ſa lance en arrêt & perce le Chevalier : il arrête ſon cheval & le donne à Alard. Fier de ce préſent, Alard attaque Arfroi, le plus vaillant des Chevaliers d'Aymon. Arfroi, depuis le commencement de cette guerre, avoit inutilement cherché l'occaſion de ſe battre contre quelqu'un des quatre freres ; mais celle-là fut la ſeule ; Alard le renverſa mort du premier coup. Aymon, à qui il reſtoit encore dix fois plus de monde qu'à ſes fils, voulut venger la mort de ces deux Chevaliers ; il attaque Alard avec toutes ſes forces, Renaud vient au ſecours, Richard & Guichard ſe joignent à eux, leur petite troupe étoit ſi fatiguée qu'ils combattoient ſeuls ; ils ſe battirent en retraite juſqu'à une riviere, dont ils faciliterent le paſſage à leurs gens ; là, tournant le dos à la riviere, ils paroiſſoient comme quatre rochers, contre leſquels venoient échouer tous ceux qui oſoient les attaquer. S'ils avoient eu ſeulement cinquante combattans ; ç'en étoit fait de la troupe d'Aymon ; il ne leur en reſtoit que quatorze. Lorſque les fils d'Aymon les virent ſur le rivage oppoſé, ils s'avancerent dans les flots. Leur pere envoya encore après eux une partie de ſa troupe qui, malheureuſement pour elle, s'engagea trop avant dans la riviere ; lorſque Renaud & ſes freres la virent luter contre le torrent, ils ſe rapprocherent, & allant de ſoldat en ſoldat, ils ne firent qu'élever & laiſſer retomber leurs lances ſur leur tête, & ils les ſubmergerent tous l'un après l'autre.

Aymon & Renaud avoient rejoint leur monde ; chacun de ſon côté éprouva la même triſteſſe en voyant le mal qu'ils s'étoient fait l'un à l'autre. Aymon flottoit entre le remords de ſa dureté envers ſes enfans, & la ſatisfaction ſecrète d'avoir prouvé à ſon Roi qu'il déteſtoit leur félonie ; il ne put refuſer des larmes à leur ſort ; ils avoient tout perdu, & il n'oſoit les ſecourir. Il fit enterrer les morts, & après s'être arrêté une ſeule nuit dans ſes Etats, il reprit le chemin de Paris, avec les corps des deux Chevaliers qu'il fit conduire après lui ; il ſe préſenta à Charlemagne, & lui raconta tout ce qui venoit de ſe paſſer ; il témoigna ſur-tout un grand regret de n'avoir

pu faire prisonniers ses quatre enfans, pour les lui remettre, faisant peu de cas du grand nombre d'hommes qu'il lui en avoit coûté, s'il eût pu réussir.

Charlemagne, dont l'ame étoit grande & généreuse, & qui ne pouvoit refuser son estime au courage de Renaud & de ses freres, jeta un œil d'indignation sur Aymon. « Depuis quand, lui dit-il, l'aigle devore-t-il » ses petits ? C'est vainement, Aymon, que vous vou- » driez persuader à un Roi, qui est pere comme vous, » que vous avez fait à vos enfans tous les maux que vous » dites : ce que je puis faire de mieux, en votre faveur, » est de croire que vous me trompez ; car, quelque » odieux que soit le mensonge, il l'est encore moins » que l'aveu parricide que vous me faites ».

Aymon fut ému de honte & de colere : « Des repro- » ches & des injures, répondit-il, sont donc la récom- » pense des services que l'on rend aux Rois ? Je les mé- » rite sans doute, puisque mon zele pour un ingrat » m'a fait étouffer les cris de la nature ; mais on a » toujours tort avec les Princes, quand tout ne réussit point » au gré de leurs vœux. Si j'avois resté neutre entre mes » enfans & vous, vous m'auriez cru leur complice ; » vous me combleriez de faveurs, si je les amenois à » vos pieds. Quoi qu'il en soit, il n'en est pas moins vrai » que j'ai sacrifié tous mes vassaux, que j'ai fait périr » leurs troupes, & que je les ai réduits à la derniere » extrêmité ; si quelque flatteur de votre Cour veut sou- » tenir le contraire, je lui prouverai qu'il a menti ». A ces mots, Aymon furieux, sortit du Palais du Roi, & sans prendre congé, remonte à cheval, & revient auprès de la Duchesse ; elle étoit venue au devant de lui ; après avoir embrassé son époux, son premier soin fut de lui demander des nouvelles de leurs enfans. Aymon lui raconta tout ce qui s'étoit passé depuis la mort de Berthelot, jusqu'à l'accueil que Charlemagne venoit de lui faire.

« Juste récompense de votre cruauté, lui dit-elle ! » Eh ! quoi barbare, n'étoit-ce pas assez d'avoir promis » au Roi de ne prendre aucun parti ni pour ni contre » vos enfans ? c'étoit le plus grand sacrifice qu'il put » exiger d'un pere. Parmi les monstres des forêts, en

» est-il quelqu'un qui, voyant ses petits en danger,
» ne fasse tout ce qu'il peut pour les secourir ? & vous,
» sans aucune nécessité, par une vile adulation, vous les
» persécutez, vous faites tous vos efforts pour les livrer
» à un ennemi qui a juré leur perte ! Lorsque vous avez
» tourné vos armes contr'eux, que vous les avez forcé à
» se défendre, que le brave Renaud s'est contenté de
» détourner le fer de votre lance, moins pour éviter la
» mort que pour vous épargner un parricide, vos entrailles
» ne se sont point émues ? O mes enfans ! que ne puis-je
» dans ce moment vous aider à supporter les maux où
» votre pere vous a plongés ! ... Aymon l'interrompit :
» Ah ! chere épouse, n'ajoutez point aux remords qui
» me déchirent ! Vous l'avouerai-je ? c'est malgré moi
» que j'ai combattu contre mes fils ; je croyois qu'il
» falloit tout sacrifier à son maître.... Oui, reprit la
» Duchesse, tout, excepté la nature ; elle a ses droits
» sur l'esclave le plus abject & le plus soumis ».

Aymon, l'ame flétrie par tant de reproches, alloit tomber aux pieds de son épouse ; elle le retint dans ses bras, & y retrouva les sentimens qu'il avoit si long-temps combattus.

CHAPITRE VI.

Extrême misere des fils d'Aymon. Ils ont recours à leur mere. Entrevue touchante. Colere feinte & politique d'Aymon. Ils sortent du Château avec cent hommes d'armes, & comblés de présens & de bienfaits de leur mere. Aymon les attaque & leur donne trois cens hommes d'armes. Maugis est à leur tête. Renfort de trois cents hommes. Offre de services au Roi de Gascogne.

LES malheureux fils d'Aymon, après avoir perdu leurs soldats & leur trésor, erroient dans les forêts d'Ardenne, disputant aux bêtes féroces leur nourriture, vivant de la chasse, & n'ayant d'autre asyle, pour se garantir du froid,

que des tanieres d'animaux, ou des cavernes humides & couvertes de neige. Leurs chevaux ne trouvoient que des feuilles séches & des racines ; à peine pouvoient-ils porter leurs maîtres. Le seul Bayard avoit conservé toute sa vigueur. Les armes des Chevaliers dépérissoient comme eux ; si la justice ne les eut pas dirigés ; s'ils avoient été aussi cruels que leur pere, ils auroient pu se servir de leur force pour mettre à contribution ses vassaux ; ils auroient pu, par des pirateries presque nécessaires, vivre à ses dépens & l'affamer dans son Château. Ce qui les chagrinoit le plus, c'étoit que dans l'état où ils étoient réduits, ils ne pouvoient aller chercher les aventures ni offrir leurs services à quelque Prince. Car, comment se présenter sans armes & sans argent ?. d'ailleurs une grande partie de l'Europe étoit soumise à Charlemagne, & il étoit dangéreux de se montrer sans escorte.

Renaud dit un jour à ses freres : « Nous languissons » depuis long-temps dans une honteuse oisiveté ; ne » nous sera-t-il donc jamais permis de sortir de ces tristes » forêts ? La crainte d'un pere dénaturé doit-elle nous priver pour jamais de revoir les lieux qui nous ont vu » naître & de voler dans les bras d'une tendre mere ? » Quelque allarmée qu'elle doive être sur notre sort, » quelle seroit sa peine si elle savoit notre situation ? Il » n'y a cependant qu'elle qui puisse nous en retirer ; » mais comment la lui faire connoître ». Alard l'interrompit : « En allant-nous même, dit-il, implorer son » secours : qu'avons-nous à craindre ? Quelque irrité que » soit notre pere, vous savez que nous sommes chéris » dans ses Etats, il n'oseroit jamais attenter sur nous ; » d'ailleurs nous sommes si changés, la nature lui parle » si peu en notre faveur, qu'il auroit bien de la peine » à nous remettre ».

Alard décida ses freres ; ils attendirent que la nuit fût venue & se mirent en route pour arriver le lendemain, dans le temps qu'ils savoient qu'Aymon étoit à la chasse. Ils s'arrêterent à quelque distance du Château ; ils s'informerent si le Duc Aymon y étoit ; ils apprirent qu'il chassoit depuis le matin avec quelques Seigneurs du voisinage ; ils avancerent alors avec sûreté ; non sans jeter

l'épouvante & l'étonnement dans l'esprit du peuple. La maigreur de leurs chevaux, les visages pâles & livides des Chevaliers, leurs barbes longues & épaisses les rendirent méconnoissables à leurs meilleurs amis ; on les prenoit pour de pauvres étrangers échappés aux fers des Sarrasins ; personne ne se douta de la vérité ; ils demanderent à parler à la Duchesse, on les introduisit dans le Château, qu'ils parcoururent sans rencontrer personne, ils parvinrent jusqu'à son appartement ; elle se leva & vint au-devant d'eux.

« Que demandez-vous, leur dit elle, qui êtes-vous, » & en quoi puis-je vous servir ? Généreuse Princesse, » répondit Alard, nous sommes quatre infortunés échap- » pés à la fureur d'un Prince injuste, qui a juré notre » perte, & qui nous a ôté jusqu'à la volonté de nous » venger de lui. La pauvreté est le moindre de nos malheurs ; le cruel ! il nous éloigne de ce que nous avons de plus cher au monde. « Hélas ! s'écria la Duchesse, c'est » sans doute de vos épouses ou de vos enfans. J'en eus » quatre qui faisoient toute la joie de leur mere. Un » sort cruel les éloigne de moi, peut-être ne les rever- » rai-je jamais ; ils sont persécutés comme vous ; comme » vous ils gémissent peut-être dans une pauvreté avilis- » sante ; car, quel est le Prince assez généreux pour bra- » ver, en les secourant ou en les prenant à son service, » le courroux de Charlemagne ? C'est ce puissant Roi qui » les poursuit & qui peut être a mis leur tête à prix. Ils » auront sans doute, interrompit Richard, pris leurs » précautions pour n'être pas reconnus. Hélas ! dit la » Duchesse, ils ne sont que trop aisés à reconnoître ; » beaux, jeunes, à la fleur de leur âge, chargés d'exploits » glorieux, leurs noms se sont rendus célebres aux deux » bouts de la terre..... Ah ! je la déteste cette célébrité » qui faisoit autrefois ma gloire.... Mais pourquoi vous » importunai-je de leurs éloges ? pardonnez une mere » qui cherche des cœurs sensibles qui puissent partager » sa tendresse. Vous êtes malheureux comme mes fils, » vous devez m'être chers, exposez-moi vos besoins avec » confiance ».

Renaud fondoit en larmes, son affliction attira les re-

gards de la Ducheſſe, elle le fixe, il baiſſe la vue en
» s'écriant : Ah ! Madame, pourquoi la nature ne parle-
» t-elle pas au cœur de votre époux, comme elle ſe fait
» entendre au votre ? » Cette réflexion la frappa ; malgré l'épaiſſeur de ſa barbe & le hâle qui le défiguroit, elle crut démêler les traits de l'aîné de ſes fils ; elle releva les cheveux qui lui couvroient le front & reconnut une cicatrice que Renaud eut dans ſon enfance. « Ah ! mon fils,
» s'écria-t-elle, ah ! Renaud...... » Ne pouvant ſuffire à ſa tendreſſe, elle s'évanouit ; Renaud appella du ſecours, & lorſque la Ducheſſe revint ; elle ſe trouva dans les bras de ſes enfans ; elle ne ſavoit à qui elle devoit prodiguer plus de careſſes ; elle leur fait mille queſtions à la fois, & ſans leur donner le tems de lui répondre, elle ordonne qu'on leur prépare un ſuperbe feſtin. Tantôt c'eſt du ſoin de leur parure qu'elle paroît occupée, tantôt c'eſt de celui de leur procurer du repos : elle voudroit ſatisfaire tous leurs beſoins à la fois ; elle leur parle d'Aymon, leur raconte l'accueil que Charlemagne lui avoit fait, & le repentir qu'il éprouve. Ils ſont pénétrés de joie de ce retour de leur pere ; ils veulent aller au-devant de lui, leur mere les arrête, l'ame d'Aymon n'étoit pas encore aſſez calme pour les voir de ſang-froid ; elle ſe charge de le prévenir ſur leur arrivée ; elle entend du bruit dans la cour du Château, c'étoit Aymon qui revenoit de la chaſſe ; elle les fait cacher dans un cabinet voiſin, & l'attend dans le trouble & l'agitation. Il entre ; elle court à lui en fondant en larmes : « Ah ! mon ami, s'écrie-t-elle,
» je viens d'apprendre des nouvelles de nos enfans ;
» réduits à l'indigence, accablés de maux, la crainte de
» votre courroux ne leur permet point d'aller offrir leurs
» ſervices à aucun Prince ni Seigneur. Depuis votre der-
» nier combat ils ont erré dans les forêts. Un ſeul témoi-
» gnage de votre amitié les rameneroit à vos genoux ».

Aymon ſe ſentit attendri ; il étoit agité de différens mouvemens. Il eut voulu les revoir, la crainte de déplaire à Charlemagne le retenoit ; il conſentoit que ſon épouſe les rappellât, il le défendoit un moment après. Il avoit devant les yeux les flammes qui avoient conſumé Montfort ; il craignoit le même malheur pour ſes Etats. Il ne

favoit que réfoudre, lorfque la Ducheffe s'élance de fes bras dans le cabinet où étoient fes enfans, & les conduit aux genoux de leur pere. « Les reconnoiffez-vous dans » cet état, lui dit-elle, cruel ! il ne vous refte plus qu'à » les livrer au Roi. Ah ! s'il les voyoit dans l'humiliation » où vous les avez reduits vous-même, il en feroit tou- » ché ». Aymon, la vue égarée, cherchant à fe diftraire d'un fpectacle qui l'attendriffoit malgré lui, étouffoit fes larmes & fes foupirs. Enfin la crainte & l'ambition l'emportant fur fa tendreffe : « Fuyez, leur dit-il, fuyez le » jufte courroux d'un pere & d'un Roi. Ah ! malheureux, » dans quels maux vous me plongez ! O mon pere ! » s'écria Renaud, quel plus grand mal pouviez-vous nous » faire ? c'eft vous qui avez détruit notre derniere efpé- » rance. Je vous jure que nous ne voulons aucun mal à » Charlemagne, & que nous ne défirons que de le forcer » à la paix, nous en ferions venus à bout. La paix avec » des traîtres ! reprit le Duc : ah ! ne l'efpérez jamais ; il » me foupçonne de favorifer fecrétement vos deffeins, & » cela fuffit pour que je doive m'oppofer à tout accord. O » ciel ! interrompit la Ducheffe ; non, mes enfans, votre » pere ne le penfe pas, je l'ai vu s'attendrir fur votre » fort ; il vous aime ; il partage ma tendreffe pour vous, » ménagez un refte de foibleffe. Eh bien ! reprit Alard, » nous allons le délivrer de notre préfence importune ; » mais du moins qu'il ne nous refufe point un fecours » qu'il accorderoit à des Chevaliers étrangers & mal- » heureux ».

Aymon ne put retenir plus long-temps fes larmes. « Non, dit-il, c'eft moi qui vais fuir, & ne pas vous » priver de jouir des careffes de votre heureufe mere ; » Madame, continua-t-il, en fe retournant vers elle, » je ne ferai de retour qu'après demain ; vous êtes la » dépofitaire de mes tréfors, vous pouvez en difpofer » comme vous jugerez à propos : adieu, je pars ». Il l'embraffe, lui recommande le plus grand fecret & va rejoindre les Chevaliers avec lefquels il venoit de chaffer.

A peine fut-il forti, que cette tendre mere les embraffant l'un après l'autre, leur fit obferver que, fi leur pere ne leur donnoit pas les témoignages des fentimens

qu'il éprouvoit, c'étoit par contrainte, & qu'ils ne devoient pas l'en aimer moins; qu'ils pouvoient être assurés de son amour, & que dans tout ce qui ne regarderoit pas le Roi, il ne leur seroit pas contraire. Renaud & ses freres la prierent d'être médiatrice entre leur pere & eux; ils lui jurerent qu'ils avoient & qu'ils auroient toujours pour lui, l'amour le plus tendre, dût-il les haïr.

La Duchesse les fit dîner avec elle, & dans la crainte que ses sentimens ne trahissent le secret que son mari lui avoit recommandé, elle fit sortir tout le monde; elle leur donna des armures & un habillement convenable à leur état; elle fit venir Mainfroi, le fils de son Ecuyer, jeune homme d'une sagesse & d'une valeur reconnue, elle le fit mettre à table à côté d'elle, & lui demanda s'il ne desiroit point de s'attacher à quelque brave Chevalier pour mériter de le devenir à son tour. Mainfroi lui répondit que le seul Chevalier qu'il eut voulu servir, étoit Renaud ou quelqu'un de ses freres; mais que désespérant de les revoir jamais, il avoit renoncé à tout autre service qu'à celui de la Duchesse. Alors elle lui dit tout ce qui se passoit; Renaud embrassa Mainfroi qui se consacra à lui dès ce moment. On lui dit de quelle importance il étoit, que personne ne sût que les fils d'Aymon étoient avec leur mere; on le chargea d'engager trois autres Ecuyers, qu'on lui nomma, pour partir dans la nuit du lendemain. Mainfroi promit le secret le plus inviolable & se chargea des préparatifs du voyage; il eut le plus grand soin des chevaux des Chevaliers, & sur-tout il cacha aux trois Ecuyers les noms de ceux qu'ils devoient servir, ils ne les apprirent que lorsqu'ils furent hors des Etats de Charlemagne.

La Duchesse, pendant tout ce jour & le lendemain, distribua à ses enfans le trésor de leur pere, leur fit faire un équipage brillant, & Mainfroi ordonna, au nom du Duc Aymon, une levée de cent hommes pour se rendre dans trois jours à Sedan.

Tout ayant été conduit dans le plus grand secret, & la nuit étant déja avancée, ils monterent à cheval dans la cour du Château. Leur mere fondoit en larmes du regret de les quitter; elle les embrassa mille fois; ils ne pou-

voient se séparer d'elle ; ils lui recommanderent leur pere ; elle les assura de son amitié, & les exhorta de se conduire toujours aussi sagement qu'ils l'avoient fait.

Enfin ils sortirent du Château ; ils trouverent, à peu de distance de la Ville, leurs Ecuyers qui les attendoient. A peine furent-ils hors des Ardennes qu'ils rencontrerent le Duc Aymon avec trois cens hommes magnifiquement équipés. Les quatre freres en furent effrayés ; ils arrêterent ; Aymon quitte sa troupe, s'avance vers Renaud, & lui dit en secret : « Mon fils, je suis au désespoir des » maux que je vous ai causés ; c'est malgré moi que je » vous ai combattu ; c'est à la politique que je vous ai » sacrifié & non à mon ressentiment. Après tout ce que » j'ai fait contre vous, je suis encore suspect à Charles, » que seroit-ce si j'avois gardé plus de ménagemens ? » Je ne puis me justifier d'un crime qu'en paroissant » coupable d'un autre. Telle est ma situation. Adieu, » les trois cens hommes qui me suivent sont à vous ; le » Chevalier qui les conduit va feindre de m'abandonner, » il sait mon secret, il n'en abusera pas. Adieu, soyez » toujours aussi braves, aussi prudens & aussi généreux » que vous l'êtes ».

En disant ces mots, il prend un air courroucé & s'éloigne en menaçant ses enfans ; il met sa lance en arrêt & appelle sa troupe à son secours : celui qui la commandoit s'approche, & tourne ses armes contre Aymon, qui paroît furieux. Le Commandant de cette troupe ordonne à ses soldats de se ranger du parti de ces quatre Chevaliers, & leur déclare qu'à l'avenir ils seront sous leurs ordres. Cette feinte désertion fut exécutée avec une si grande vraisemblance, que dix des serviteurs d'Aymon, qui n'étoient point du secret, fondirent sur les transfuges ; ils furent repoussés & r'accompagnerent leur maître à son Château. Peu de jours après il répandit le bruit, que les Chevaliers qui avoient débauché ses soldats & emporté son trésor, étoient ses propres enfans, qui s'étoient rendus méconnoissables à leur pere & à leur mere, par un déguisement indigne d'eux ; il fit partir un courier pour en prévenir Charlemagne qui fut la dupe de

cette fable, & qui ne désapprouva pas la conduite des Chevaliers envers un pere si inhumain.

Le Chevalier qui conduisoit la troupe d'Aymon, garda le plus profond silence, jusqu'à ce qu'ils fussent éloignés de trois lieues des terres du Duc. Alors il leva la visiere de son casque, & les quatre freres reconnurent Maugis, leur cousin; ils coururent à lui tous à la fois; ils l'accablerent de caresses; ils ne concevoient pas par quel hasard il se trouvoit dans les Etats de leur pere. Maugis leur apprit que Charles avoit mis sur pied une puissante armée, qu'on ignoroit encore contre qui il devoit diriger ses coups; mais qu'il croyoit que le Duc d'Aymon étoit reconcilié avec ses enfans, & qu'en conséquence il ne l'avoit pas invité de le suivre : « Le bruit de la rupture » de Charles avec Aymon, continua Maugis, étoit si » bien accrédité, que je suis venu offrir mes services & » ceux de mes oncles à votre pere; il m'a paru plus atta- » ché que jamais à ce Prince; il a été sincérement affligé » des bruits qui s'étoient répandus à ce sujet, il est vrai » que dans un moment de dépit, Charles l'a accusé d'être » de moitié dans les complots de ses enfans; il n'a pas eu » de peine à me persuader le contraire. Cependant, il se » reproche en secret les maux inutiles qu'il vous a faits. » J'ai voulu l'engager à se raccommoder avec vous : il » m'a juré qu'il n'étoit pas votre ennemi, mais que ja- » mais il ne vous donneroit des témoignages publics de » son amitié; il m'a offert trois cens hommes d'armes, » en me permettant d'en faire l'usage que vous voyez que » j'en ai fait. Votre pere désireroit que nous allassions en » Espagne, pays fertile en aventures, & qui pourra nous » fournir des occasions de nous faire estimer de Charle- » magne, & de l'engager à nous rendre son amitié ».

Maugis parloit encore, lorsqu'ils rencontrerent, à Rheims, trois cens hommes sous les armes. Alard partoit pour les reconnoître, & Renaud se disposoit à combattre : « Arrêtez, leur dit leur cousin, cette affaire me » regarde, & je vais d'un mot les mettre à la raison ». Maugis part, s'approche de celui qui commande, & aussitôt ce corps se divise en deux parts; moitié se met

en marche pour faire l'avant-garde, & le reste attend que les quatre cens hommes des Chevaliers soient passés. Les quatre freres regardoient cette manœuvre avec surprise, lorsque Maugis vint les tirer d'inquiétude; il leur apprit que ces hommes d'armes étoient à lui, & qu'il leur avoit donné ordre de l'attendre à son retour.

Les Chevaliers délibérerent sur la route qu'ils devoient tenir. Ils convinrent qu'il falloit éviter Paris; ils prirent des chemins détournés, marchant le plus qu'ils pouvoient à travers les forêts; ils arriverent dans la Brie, gagnerent Orléans, où ils passerent la Loire & se rendirent enfin à Poitiers. Quoiqu'ils fussent en pays ennemi, ils se contenterent d'y faire vivre leur troupe aux dépens de Charlemagne.

Ils avoient projeté d'aller en Espagne; mais ils apprirent à Poitiers, que Boulag-Akasir avoit chassé du trône d'Aquitaine le Roi Yon, & qu'il devoit l'attaquer dans Bordeaux, avec une armée de vingt mille Sarrasins.

Renaud, qui ne s'étoit exercé depuis long-temps, proposa d'aller secourir le Roi d'Aquitaine: en six jours ils arriverent à Bordeaux; ils firent arrêter leur troupe à Blaye, & se présenterent chez le Roi où ils trouverent un grand nombre de Chevaliers, mais aucun ne pouvoit se comparer à Renaud; sa taille majestueuse, sa démarche fiere, son regard noble & doux, le faisoient admirer des hommes & adorer des femmes. Ses freres & son cousin ne le cédoient en beauté qu'à Renaud. Le favori du Roi, en les voyant entrer dans le Palais, fut frappé & vint au devant d'eux: ils demanderent d'être présentés à son maître; il étoit au Conseil; le Courtisan les pria d'attendre un moment. Renaud lui fit plusieurs questions au sujet de Boulag-Akasir, & il apprit que cet intrépide Sarrasin avoit conquis depuis Arles jusqu'aux Pyrénées, qu'il étoit le maître de Toulouse, de Montpellier & des Villes les plus considérables des bords de la Garonne, qu'il en avoit brûlé plusieurs, & passé les habitans au fil de l'épée.

Renaud faisoit encore des questions lorsque le Roi parut, il prit ses freres & Maugis par la main, & en les lui présentant: « Sire, lui dit-il, nous sommes cinq » étrangers, tous Chevaliers, nés dans une fortune bien

» différente de celle que nous possédons aujourd'hui.
» Nous venons vous offrir notre secours ; nous avons sept
» cens hommes d'armes à notre solde ; nous ne vous
» demandons d'autre récompense, si vous êtes content
» de nos services, que de nous protéger & de nous
» défendre, lorsque nous vous demanderons aide & se-
» cours. » Le Roi parut très-satisfait de leurs offres ; avant de les accepter, il voulut savoir qui ils étoient : Renaud ne se fut pas plutôt nommé, qu'Yon témoigna la plus grande joie ; il connoissoit la valeur des quatre fils d'Aymon & leurs infortunes : quant à Maugis, il ne put s'empêcher de condamner l'assassinat de Lothaire ; mais il blâma le Roi de n'avoir pas vengé sur Ganelon, la mort cruelle de Beuves. Yon remercia le Ciel de lui avoir envoyé ces vaillans Chevaliers. « Si votre Roi vous a proscrits,
» leur dit-il, si votre pere vous a déshérités, un
» tyran s'est emparé de mes Etats ; nos fortunes sont
» communes ; que notre union soit sincere & durable.
» Vous voulez m'aider à reconquérir mon trône, je pro-
» mets de vous aider, de tout mon pouvoir, contre vos
» ennemis quels qu'ils soient ». Le Roi les retint & voulut qu'ils fussent logés dans son Palais.

CHAPITRE VII.

Combat des fils d'Aymon contre les Sarrasins. Renaud force leur Roi à se rendre & à abjurer Mahomet. Boulag-Akasir cede ses conquêtes au Roi. Renaud demande, pour toute récompense, de se bâtir un fort sur la Dordogne. Château de Montauban. Le Roi de Gascogne lui donne sa sœur Yolande qui l'aimoit en secret.

LE Roi des Gascons eut avis que les Sarrasins étoient en marche, & qu'ils n'étoient point éloignés de Bordeaux. Renaud partit aussi-tôt & fit passer la Garonne à ses troupes. Boulag-Akasir étoit parti de Toulouse avec vingt mille combattans ; il établit son camp à deux lieues de Bordeaux ; il envoya un détachement de quatre cens Sarrasins

Sarrasins pour lever des contributions & pour ravager tout le plat pays. Dès qu'ils parurent, la Ville fut en alarmes. Renaud étant monté sur les remparts, vit qu'il y avoit peu de danger; il apperçut de loin le camp des ennemis, & jugea que l'armée ne tarderoit pas à se mettre en mouvement; il fait armer ses freres, s'arme lui-même, & dit à Maugis d'aller prendre le commandement de leurs hommes d'armes.

Renaud, monté sur Bayard, alla au-devant du Roi & lui dit d'être tranquille, qu'il alloit avec ses freres & sa troupe au-devant des ennemis; qu'après avoir chassé ce détachement, il attaqueroit le camp, afin d'engager une action; il pria le Roi de tenir son armée toute prête à partir au premier signal. Renaud sortit de la ville avec sa troupe, joignit le détachement & en tua une bonne partie.

Dès le commencement de l'attaque, l'armée ennemie s'étoit mise en marche; ce qui restoit du détachement se rallia & se battit en retraite; Maugis le suivit, & tomba dans une embuscade: on combattit avec acharnement; mais l'avantage étoit tout pour Maugis. Cependant Boulag-Akasir s'avance avec son armée; sa marche étoit rapide & fiere; l'armée moins nombreuse d'Yon, se déploie dans la plaine. Renaud l'anime du feu de ses regards: elle attend le signal du combat avec impatience. Boulag-Akasir, accoutumé à vaincre, s'approche de Renaud pour le frapper, son épée tombe sur un Chevalier gascon & le pourfend jusqu'à la selle de son cheval; Alard veut le venger, le terrible Sarrasin se dérobe à ses coups, qui terrassent deux Sarrasins amis de Boulag. Le combat devint général; Yon, étonné des prodiges de valeur des fils d'Aymon, court à leur secours & n'abandonne plus Renaud; il anime ses troupes, qui ne donnent pas aux Sarrasins le tems de frapper; leur loi leur défendoit de fuir, quel que fût le danger; ils se laissoient égorger en bénissant le Prophete. Boulag, les voyant réduits à un petit nombre, ordonne la retraite; il ne put la faire sans perdre encore beaucoup de monde: malgré Mahomet, il se détermine à la fuite; Renaud s'attache à ses pas. Boulag montoit un cheval arabe dont la vîtesse égaloit

celle des vents, Bayard avoit de la peine à le ſuivre; en moins de trois heures ils avoient laiſſé Bordeaux à plus de trente lieues derriere eux, & n'étoient point éloignés de Toulouſe; le Roi Yon & les freres de Renaud ne ſavoient ce qu'il étoit devenu; ils l'avoient perdu de vue dans la chaleur du combat, ils le firent chercher parmi les morts; les airs retentiſſoient de leurs cris. Yon cherchoit envain à les conſoler; il promit de donner la moitié de ſon Royaume pour la rançon de Renaud, s'il étoit pris, & ſi cela ne ſuffiſoit pas, il jura qu'il ſe donneroit lui-même. Il ne voulut point rentrer dans Bordeaux qu'il n'en eut des nouvelles; Maugis, les trois freres & Yon, eſcortés de deux cents Cavaliers, marcherent ſur les traces des ennemis.

Cependant Renaud atteignit Boulag-Akaſir; le Sarraſin vit en frémiſſant ce Chevalier intrépide qui avoit détruit une partie de ſon armée. « Brave Chevalier, lui » dit-il, vous ne ménagez pas aſſez votre cheval. Que » t'importe? dit Renaud, défends-toi; j'ai promis ta tête » au Roi d'Aquitaine, & je viens la chercher ». Le Sarraſin, ne pouvant éviter le combat, attaque Renaud, ſa lance ſe briſe ſur ſon écu; le fils d'Aymon fond ſur lui l'épée à la main, & le frappe ſi vigoureuſement ſur ſon caſque, qu'il le jette loin de ſon cheval. Boulag ſe releve, encore étourdi de ſa chûte. Renaud ne voulut point combattre à cheval contre un homme à pied, il deſcend & attend que Boulag ſe ſoit remis; alors ils s'élancent l'un vers l'autre & cherchent à ſe porter des coups funeſtes. Tandis qu'ils luttent, le cheval de Boulag effrayé, s'enfuit à travers les champs; Bayard, qui ſemble animé de l'eſprit de ſon maître, court après lui, l'atteint, rue, le mord, le ſaiſit avec ſes dents par la criniere, & le ramene au lieu où les Chevaliers ſe combattoient.

Boulag avoit reçu deux bleſſures, Renaud l'avoit terraſſé & ſe diſpoſoit à lui porter le dernier coup. « Généreux Chevalier, lui dit-il, accorde-moi la vie & » demandes-moi le prix que tu voudras; tout ce que je » poſſéde eſt à toi. Non, répondit Renaud, garde tes » dons, je ne veux rien devoir qu'à mon épée; mais ſi » tu tiens à la vie, il n'eſt qu'un moyen de la conſerver,

» quitte ton absurde Prophete, qui n'a pu te sauver, & » embrasse une religion plus pure & plus raisonnable. » Promets-moi d'abjurer Mahomet & de te faire chré- » tien ». Boulag-Akasir avoit long-temps réfléchi sur l'Alcoran, il s'étoit apperçu que ses dogmes n'étoient que l'apologie des goûts, des vues politiques & ambitieuses de leur auteur ; que ce qu'il contenoit de plus raisonnable, étoit une législation accommodée au génie & au caractere des peuples que le Prophete avoit soumis ou qu'il espéroit de soumettre ; il ne voyoit rien de divin, rien même qui ne fût au-dessous du grand homme dans sa morale. Boulag n'hésita point. « Chevalier, lui dit-il, » je connois ta religion ; si je croyois que la mienne fût » meilleure, mille trépas ne me la feroient point aban- » donner ; rien n'est plus lâche que d'adopter ce que l'on » ne croit pas, & d'abjurer le systême même le plus » ridicule, lorsqu'on le croit vrai malgré ses absurdités. » Je me rends à vous, je suis votre prisonnier, voilà » mon épée ». Renaud la reçoit, l'embrasse, l'aide à se relever & le remet lui-même sur son cheval, plus content de cette conquête, que s'il avoit tué dix mille Sarrasins de sa main.

Boulag-Akasir & Renaud s'en retournoient à Bordeaux, se livrant à la confiance & discourant sur la religion des Chrétiens & sur les mœurs féroces des enfans du Prophete, ils furent rencontrés par Yon & sa suite ; le Roi, Maugis & les freres de Renaud verserent des larmes de joie en retrouvant ce héros : il présenta Boulag au Roi, en le priant d'avoir pour lui tous les égards qui sont dûs à un grand Capitaine & à un brave guerrier : on le reçut avec amitié ; & lorsqu'on fut de retour à Bordeaux, Yon le présenta à tous les Seigneurs de sa Cour. Il déclara que c'étoit à Renaud, à ses freres & à Maugis qu'il devoit le Royaume d'Aquitaine ; il voulut qu'on fît trois parts du butin, l'une pour Renaud, l'autre pour les quatre Chevaliers, & la troisieme pour son armée ; mais Renaud n'en voulut rien.

Yon, frappé de tant de générosité, ne sachant comment récompenser Renaud, eut desiré qu'il eût voulu accepter la main de la belle Yolande sa sœur, jeune Prin-

ceſſe âgée de dix-ſept ans, de la beauté la plus parfaite, mais la crainte de ſuſciter de trop puiſſans ennemis à Renaud, l'empêcha de propoſer ce mariage.

Yolande n'étoit point inſenſible aux vertus & aux belles qualités du fils d'Aymon ; elle avoit aſſez hautement fait connoître ſes ſentimens, lorſqu'on lui raconta les grandes actions qu'il avoit faites à la bataille des Sarraſins. A ſon retour, elle lui avoit marqué ſa reconnoiſſance avec des larmes de joie ; Renaud lui avoit préſenté Boulag, ſon priſonnier, & elle les avoit félicités l'un & l'autre, l'un de ſa victoire & l'autre d'être au pouvoir d'un ſi généreux vainqueur. La beauté, les graces de la Princeſſe, ſon caractere doux & bienfaiſant avoient fait impreſſion ſur l'ame du héros ; mais ſa modeſtie étouffoit ſes deſirs & lui interdiſoit tout eſpoir.

Boulag, ainſi qu'il l'avoit promis, avoit abjuré la religion de Mahomet ; il avoit promis de ne plus faire la guerre aux Chrétiens, mais il deſiroit de revoir les lieux qui l'avoient vu naître ; il s'adreſſa à la Princeſſe, & la pria d'engager le Roi ſon frere de le mettre à rançon ; le Roi ne voulut point en décider, il voulut que Renaud pût diſpoſer de ſon priſonnier. Boulag offroit ſix mulets chargés d'or ; le Chevalier exigea de plus qu'il remît au Roi, Toulouſe & tout ce qui en dépendoit. Boulag y conſentit, & la liberté lui fut rendue. Yon, dont cet accord doubloit les Etats, donna les ſix charges d'or à Renaud, qui refuſa de les accepter, en le priant de lui réſerver ſes bontés pour quelqu'autre occaſion.

Cette occaſion ne tarda pas à s'offrir. Quelques jours après le départ de Boulag, Renaud, ſes freres & ſon couſin, chaſſoient ſur les bords de la Dordogne ; comme ils s'en retournoient, Alard jeta les yeux ſur la montagne qui eſt au-delà de la riviere ; elle préſentoit un aſpect agréable & de riches pâturages ; le ſommet, ſans être trop élevé, formoit une plaine qui pouvoit être aiſément fortifiée. « Voilà une belle ſituation, dit-il à ſon frere !
» Si nous pouvions trouver ici un autre Montfort, ap-
» puyés du Roi Yon, Charlemagne ne l'attaqueroit point
» impunément ». Alard lui conſeilla de demander pour
» toute récompenſe, ce terrein & la permiſſion de le

fortifier. Renaud approuva cet avis ; ils traverſerent la Dordogne & ſe tranſporterent ſur le terrein même, & après l'avoir bien reconnu, ils revinrent à la Cour. Renaud préſenta au Roi & à ſa ſœur quatre bêtes fauves qu'ils avoient pris à la chaſſe. « Sire, lui dit-il, les fruits » de nos délaſſemens & ceux de nos travaux doivent vous » appartenir. Rien ne m'appartient que par vous, répon- » dit le Roi, c'eſt à vous que je dois & ma puiſſance » & la tranquillité dont mes Etats jouiſſent ; le ſeul mé- » contentement que j'éprouve, c'eſt de vous voir rejeter » toutes les récompenſes que je vous ai offertes. Il ſemble » que vous ſoyez ſi jaloux de l'avantage que vous avez ſur » moi, que vous craigniez de l'affoiblir en recevant des » marques de ma reconnoiſſance ». Renaud répliqua qu'il n'avoit encore rien fait qui méritât ce ſentiment ; « cepen- » dant, ajouta-t-il, ſi, pour vous plaire, il faut accepter » vos bienfaits, accordez-moi pour toute récompenſe, » la permiſſion d'élever un Château ſur la montagne qui » eſt au-delà de la riviere ». Yon lui accorda non-ſeule- ment cette permiſſion ; mais il lui donna la montagne entiere & le terrein qui l'environnoit.

Le lendemain, Yon avec Renaud, ſes freres & Maugis, accompagnés de pluſieurs Chevaliers, ſe tranſporterent ſur la montagne ; le Roi trouva la ſituation très-belle & propre à être fortifiée. Un de ſes Courtiſans, qui aimoit Yolande, & qui n'oſoit faire éclater hautement ſon dépit contre Renaud, prit le Roi en particulier & lui repréſenta les conſéquences dangereuſes du préſent qu'il faiſoit aux fils d'Aymon. « S'ils eſperent, lui diſoit-il, de ſe mettre » à couvert du pouvoir de Charlemagne dans la forteresſe » qu'ils ſe propoſent de bâtir, que n'en aurez-vous pas » à craindre, vous qui n'avez ni les forces de ce Roi, ni » ſes reſſources ? Vous avez également à redouter & la » haine de Renaud & ſon amitié : ſi jamais l'intérêt vous » diviſe, ce qu'il a fait pour vous doit vous faire juger » de ce qu'il peut entreprendre contre vous, ſecondé par » ſes freres, & avec le ſecours d'une forteresſe que leur » art rendra inexpugnable ». Le Roi fut ébranlé par ce diſcours ; mais il avoit promis à Renaud & ne voulut point lui manquer. Cependant il lui dit : « Si vous

» m'aviez demandé la moitié de mes Etats, je vous les » aurois accordés ; je n'ignore point qu'en vous permettant d'élever un fort sur cette montagne, je me » mets en quelque façon en votre pouvoir ; mais j'ai trop » de confiance en votre générosité, pour avoir à craindre » le moindre attentat ». Renaud & ses freres lui jurerent une amitié & une fidélité éternelle, & promirent de le défendre contre tous ses ennemis.

Le Château fut construit en peu de tems ; Renaud le fortifia de tous côtés & éleva des tours de distance en distance, sur la croupe de la montagne. Lorsque toutes les fortifications furent achevées, Renaud & ses freres inviterent le Roi d'y venir ; Yon ne put s'empêcher de l'admirer ; mais pour lui ôter tout soupçon de l'avenir, les quatre freres & leur cousin promirent que l'un d'eux resteroit alternativement à sa Cour pour servir d'ôtage, & que le Roi auroit toujours une garnison dans le Château. Renaud pria le Roi de donner son nom à cette nouvelle cité ; il la nomma le Château de Montauban, & fit publier dans toutes les Villes de son Royaume, que tous ceux qui voudroient l'habiter, seroient exempts de tout impôt pendant dix ans.

On y courut en foule, la Ville fut bientôt peuplée. Les Courtisans murmuroient ; le Roi convenoit que tout autre que Renaud pourroit être à craindre, mais sa vertu le rassuroit. Le fils d'Aymon fut instruit des craintes de la Cour, il alla trouver le Roi & après lui avoir renouvelé les assurances de sa fidélité, il le pria d'assembler son Conseil. Le Roi fit venir tout ce qu'il y avoit de plus grand dans ses Etats, & voulut que le Peuple envoyât ses députés : lorsque le corps de la Nation fut convoqué, Renaud demanda que ceux qui craignoient qu'il n'abusât un jour, lui ou ses freres, de la grâce que le Roi venoit de leur accorder, proposassent leurs difficultés & qu'il tâcheroit de les résoudre. Quelques-uns répétérent ce qu'ils avoient déjà dit au Roi. « Nous n'avons, dit Renaud, d'autres gages à offrir que notre parole & nos » personnes ; si quelqu'un peut trouver un autre moyen, » qu'il l'indique, & nous sommes prêts d'accepter toutes » les conditions que le Roi voudra nous imposer ». Alors

Godefroi de Moulins demanda au Roi la permiſſion de lui parler en particulier : ils ſe retirerent à l'écart, & après un moment d'entretien, on vit le Roi, la joie ſur le viſage, embraſſer ce Chevalier, le quitter bruſquement, reprendre ſa place & dire à Renaud » : vous » venez de vous engager ſolemnellement d'accepter tou» tes les conditions que je voudrai vous impoſer. En » voici une qui ſeule peut raſſurer mes ſujets, & vous » ôter à jamais le pouvoir de leur nuire. Yolande eſt » l'objet des vœux des plus vaillans Chevaliers de ma » Cour & des Princes mes voiſins, elle connoît votre » mérite, & je ſais que vous n'êtes pas inſenſible à ſa » beauté, quoique votre modeſtie vous ait empêché de » vous déclarer : Renaud, je vous dois la couronne, nous » ſommes amis, ſoyons freres ; j'eſpere que ma ſœur ne » s'oppoſera point à un mariage qui fera mon bonheur » & la sûreté de mon peuple ».

Le héros rougit, le Conſeil applaudit, à l'exception de quelques prétendans qui n'oſerent murmurer. Renaud, qui s'en apperçut, rendit de profondes actions de grâces au Roi, & ajouta que c'étoit à la Princeſſe de décider ; qu'il n'y avoit aucune raiſon d'état qui pût lui faire deſirer un ſi grand bonheur, ſi elle y avoit la moindre répugnance, & qu'il étoit tout prêt à abandonner ſon établiſſement s'il devoit en coûter un ſoupir à une Princeſſe auſſi reſpectable. Le Roi répondoit de ſa ſœur, & vouloit que le mariage fût réſolu dans l'inſtant même. Renaud & ſes rivaux ſe réunirent pour demander, qu'avant de paſſer plus avant, Yolande fût conſultée ; ils parlerent avec tant de force qu'ils entraînerent l'aſſemblée. Le Roi renvoya le Conſeil au lendemain.

A peine ſe fut-on ſéparé, que le Roi paſſa dans l'appartement de ſa ſœur, & lui annonça que la Nation venoit de lui donner un époux ; Yolande frémit. « Eh! quoi, dit» elle, ſans me conſulter ? Quoique la raiſon d'Etat, » reprit le Roi, permette rarement aux Souverains de » ſe marier au gré de leurs penchans, Renaud a obtenu » que l'on conſulteroit le vôtre pour ſavoir s'il étoit con» forme aux vœux des peuples qui ſe ſont déclarés. Ah! » reprit la Princeſſe, puiſque Renaud eſt ſi circonſpect,

» ce n'eſt point lui qu'ils ont choiſi ! Il n'eſt point de ſacrifice
» que je ne ſois prête de faire pour vos ſujets & pour vous :
» mais, mon frere, pourquoi ce Renaud, à qui nous
» devons notre gloire, le ſeul qui puiſſe protéger vos
» peuples, ce Chevalier généreux qui foule aux pieds les
» récompenſes, qui en mérite de toute eſpece, n'a-t-il
» encore trouvé parmi nous que des ingrats » ? Yon
l'écoutoit avec plaiſir & gardoit le ſilence. « Ce n'eſt pas
» vous du moins, dit-il, ma ſœur, qu'il doit accuſer
» d'ingratitude : je vois..... » Yolande étonnée l'interrompit : « Que dites-vous, mon frere ? Surquoi jugez-
» vous qu'oubliant le ſoin de ma gloire, mon cœur ſe
» ſoit décidé en faveur de ce jeune héros ? J'ai ſu diſtin-
» guer ſes vertus, mais je me ſuis borné à les admirer.
» Mon cœur eſt libre, & quel que ſoit l'époux que
» l'Etat me deſtine, je ſuis prête à l'accepter. Je ſuis
» fâché de tant de réſignation, reprit le Roi, car quoi-
» que le Conſeil ait prononcé, un mot de votre part
» pouvoit le faire changer. Cruel ! s'écria-t-elle, pour-
» quoi vous plaiſez-vous à m'inquiéter ? Hâtez-vous,
» nommez-moi cet époux : ſi ce n'eſt point Renaud tout
» autre m'eſt égal. »

Yon, qui ne doutoit point des ſentimens de ſa ſœur, avoit caché Renaud & deux de ſes rivaux qui avoient le plus de prétentions, de maniere qu'ils pouvoient tout entendre ſans être vus. Aux derniers mots qu'avoit dit Yolande, le fils d'Aymon s'élança aux genoux de la Princeſſe, & lui apprit que c'étoit lui que le Conſeil avoit choiſi. Elle ſe tourna en rougiſſant vers le Roi, comme pour lire dans ſes yeux, ſi on ne la trompoit pas encore ; le Roi ſourit & lui confirma que le choix étant tombé ſur Renaud, il n'avoit rien voulu conclure ſans l'aveu de la Princeſſe. « Allez, mon frere, dit-elle, raſſemblez-le
» Conſeil, & aſſurez la Nation que j'approuve le choix
» qu'elle a fait ». Le Roi fit entrer les Courtiſans, qui
» diſſimulerent leur dépit & féliciterent Renaud.

Le Conſeil ſe raſſembla le lendemain, le mariage de Renaud & de la Princeſſe fut décidé, le Roi en ordonna lui-même les préparatifs, on n'oublia point les tournois, les quatre freres & Maugis s'y diſtinguerent encore plus

par leur courtoiſie que par leur bravoure. Cette alliance jeta le calme dans les eſprits : les fils d'Aymon ſe firent adorer, & les Bourdelois ne firent qu'un même Peuple avec ceux de Montauban.

CHAPITRE VIII.

Charlemagne envoie demander au Roi d'Aquitaine de lui livrer Rènaud & ſes freres. Refus du Roi. Déclaration de guerre. Arrivée de Roland à la Cour de Charlemagne. Sa jeuneſſe, ſa beauté, ſon courage. Guerre contre les Sarraſins ſur le Rhin. Prodiges de valeur de Roland. Courſe de chevaux, dont Renaud, qu'on croit à Montauban, remporte le prix, ſous les yeux même de Charles.

CHARLEMAGNE fut inſtruit qu'Yon avoit donné aſyle, dans ſes Etats, aux fils d'Aymon. Les perſécutions qu'il leur avoit fait eſſuyer avoient encore irrité ſa vengeance. Ce Roi puiſſant, dont le nom ſeul faiſoit trembler les Sarraſins, qui régnoient ſur une partie de l'Europe, voyoit avec une peine cruelle, que quatre jeunes guerriers échappoient à ſon courroux. Il ordonna à Oger le Danois & à Naimes d'aller à la Cour d'Aquitaine, & de menacer Yon de ſa colere, s'il refuſoit de lui remettre Renaud & ſes freres.

Les Députés trouverent Renaud à la Cour d'Yon. Oger s'adreſſa au Roi & lui dit : « Charlemagne eſt informé » que vous avez permis à Renaud & à ſes freres, de ſe » conſtruire un fort au milieu de vos Etats, & de former » une Souveraineté nouvelle au milieu de votre Royaume. » Quelque contraire que ſoit cette conduite à la ſaine » politique, Charles s'en inquiéte peu ; mais ce qui » l'indigne & le bleſſe, c'eſt que vous ayez pris ſous » votre protection ſes plus cruels ennemis : s'il n'a pas » fait éclater ſa colere contre vous, c'eſt qu'il veut bien » croire que vous ignoriez les cauſes de ſon reſſentiment. » Apprenez donc, que Renaud eſt non-ſeulement le » neveu du Duc d'Aigremont, l'aſſaſſin du fils du Roi;

» mais qu'il a assassiné lui-même Berthelot, neveu de ce
» Prince ».

Renaud interrompit Oger : « Vous savez, Chevalier,
» que j'ai tué Berthelot à mon corps défendant, pourquoi
» donc dites-vous que je l'ai assassiné ? Si c'est pour justifier la haine de Charlemagne, c'est une flatterie indigne d'un Chevalier ; si c'est pour aigrir le Roi Yon
» contre nous, c'est une méchanceté impardonnable. Au
» reste, c'est mal connoître le Prince, que d'espérer qu'il
» livrera à l'ennemi le plus implacable, des Chevaliers
» qui lui ont demandé une retraite, & à l'un desquels il
» a accordé la main de sa sœur ».

Oger reprit ainsi : « que votre nouveau protecteur
» s'attende donc à voir Charlemagne avec toutes ses
» forces, dévaster ses Etats & réclamer, le fer & la
» flamme à la main, des coupables auxquels il est résolu
» de ne faire aucune grâce ». Yon répondit avec fermeté qu'il eût desiré de vivre en bonne intelligence avec Charlemagne, son parent ; mais qu'il n'achetteroit jamais son amitié par une perfidie ; que si le Roi vouloit recevoir les fils d'Aymon en grâce, il pouvoit compter pour ses amis, & ces quatre Chevaliers & ses parens, & le Roi d'Aquitaine, & ses alliés.

Oger & Naimes protesterent que, dans peu de tems, Charlemagne le feroit repentir de ses refus, & que dès ce moment, il lui déclaroit la guerre. Ils l'assurerent que dès que le Roi de France auroit tiré l'épée, il ne la laisseroit reposer que lorsqu'elle seroit abreuvée du sang de ses ennemis, & qu'il ne rentreroit dans sa Capitale, que la tête de Renaud à la main, après une punition exemplaire de ses complices.

Quand les Ambassadeurs eurent rapporté à leur maître la réponse du Roi d'Aquitaine & celle de Renaud, il entra en fureur, il vouloit qu'on s'armât sur le champ. » Le Roi
» Yon, disoit-il, est encore fatigué de la derniere guerre ;
» ses Etats ont été ravagés par les Sarrasins ; ses troupes ne
» peuvent qu'être affoiblies, profitons de ces avantages,
» nous ne ferons que nous présenter & vaincre ». Le sage Naimes modéra ses transports ; il représenta à Charlemagne que ses troupes n'étoient pas en meilleur état que

celles du Roi d'Aquitaine, que le ſeul nom de Renaud effrayoit les ſoldats françois, qu'il falloit faire de nouvelles levées, & qu'il étoit aiſé de juger, par la réſiſtance que le Château de Montfort avoit faite, de celle qu'on devoit attendre de celui de Montauban.

Le Roi étoit indigné qu'on osât lui parler des fils d'Aymon comme de héros ſi redoutables. Il ſe plaignoit du ſort qui l'avoit fait naître pour régner; il eût deſiré n'être que le dernier Chevalier de ſa Cour, il eût défié les quatre fils d'Aymon, Maugis & le Roi lui-même. Il étoit dans cette agitation, lorſqu'on lui préſenta un jeune homme d'une beauté raviſſante, portant dans les yeux toute l'intrépidité de ſon ame, joignant à la fierté du héros toute la modeſtie de la valeur véritable, au coup-d'œil de l'homme conſommé la défiance que l'homme prudent a toujours de lui-même. Ce damoiſel, c'eſt ainſi qu'on appeloit les jeunes Gentilshommes qui n'étoient point encore Chevaliers, parut à la Cour de Charles avec les habits les plus magnifiques; mais tout reſpiroit en lui le guerrier; il étoit eſcorté de trente Ecuyers, aſpirant tous à être Chevaliers, & ayant preſque tous mérité cet honneur par des exploits héroïques.

Charles alla au-devant du jeune guerrier, qui avoit caché ſon nom pour ne devoir qu'à ſon propre mérite l'accueil que lui feroit le Roi. Ce Prince, en le voyant, ſe ſentit pénétré d'eſtime & d'amitié pour lui; il lui marqua ſes ſentimens, de maniere à le diſtinguer de tous les Chevaliers de ſa Cour, & ce qu'il y eut de ſingulier, c'eſt que perſonne n'en fut jaloux. Charles lui demanda qui il étoit: « Un jeune homme, répondit-il, qui s'eſtimeroit trop heureux de conſacrer ſes ſervices à ſon » Souverain, & qui n'a d'autre ambition que de marcher ſur les traces du brave Milon ſon pere, & d'imiter les vertus de ſa mere, votre digne ſœur... O ciel! » s'écria le Roi, en embraſſant Roland, je te rends graces de m'avoir donné un neveu digne de moi, & de » m'envoyer un vengeur digne de combattre contre » Renaud ».

Roland pria le Roi, ſon oncle, de l'armer Chevalier, n'ayant jamais voulu recevoir cet honneur que de lui:

Charles remit la cérémonie au lendemain, afin qu'elle fut plus éclatante; il y eut des fêtes magnifiques & des tournois de la plus grande beauté. Dès que Roland fut fait Chevalier, il propoſa de joûter contre quiconque ſe préſenteroit. Oger, qui étoit fâché de ce que Charlemagne avoit dit qu'il lui venoit enfin un vengeur digne de ſe battre contre Renaud, voulut éprouver par lui-même ſi ce jeune guerrier étoit auſſi redoutable qu'on le croyoit. Il ſe préſenta; la victoire balança quelque tems. Oger paroiſſoit avoir plus de force; Roland, qui ménageoit la ſienne, marquoit plus d'adreſſe & d'agilité, lorſqu'Oger croyoit le frapper de ſa lance, elle frappoit les airs, il étoit emporté par ſon cheval, & ne voyoit plus ſon adverſaire, qui déjà étoit derriere lui, prêt à le frapper à ſon tour. Roland fit durer quelque temps cette manœuvre ſinguliere; bientôt, ajoutant la ſoupleſſe à la force, il attaque Oger, le preſſe, & le renverſe avec ſon cheval; le jeune Chevalier deſcend auſſi-tôt, aide Oger à ſe dégager, & lui offre le combat à l'épée; ils portent & parent alternativement les coups les plus terribles; l'épée d'Oger ſe caſſe & vole en éclats; Roland quitte la ſienne. Ils commencent un nouveau genre de combat; ils s'embraſſent & cherchent à ſe terraſſer. Roland plus agile, fit voir aux ſpectateurs qu'il n'eut tenu qu'à lui de renverſer pluſieurs fois Oger; mais Oger en l'entraînant dans ſa chûte, eut pu profiter d'une reſſource que Roland ſe ménageoit pour lui-même : en effet, ce jeune héros laiſſa à ſon rival l'avantage de le renverſer, il entraîne Oger; à peine celui-ci eſt-il tombé ſur Roland, que le nouveau Chevalier s'échappe légérement par-deſſous Oger, le ſouleve, le met à ſon tour ſous lui, appuie ſon genou ſur la poitrine de ſon adverſaire, le tient d'une main à la gorge, le menace de l'autre, & le force de s'avouer vaincu.

Charlemagne ſe félicitoit des vertus de ſon neveu; la beauté de Roland enlevoit tous les cœurs; ſa bravoure lui attiroit le reſpect de la Cour & du peuple. Le Roi le preſſoit de ſe préparer pour aller combattre Renaud & le Roi Yon, lorſqu'on apprit que les Sarraſins avoient fait de grands dégâts depuis les ſources du Rhin juſqu'à Cologne; qu'ils aſſiégeoient cette Ville & qu'ils en avoient

brûlé les environs. Les affiégés pouvoient tenir encore quelque temps ; mais ils follicitoient vivement Charlemagne de leur envoyer du fecours, fans quoi ils fe verroient forcés de fe rendre. Charles, oubliant pour ce moment fes projets de vengeance contre Renaud, donna vingt mille hommes d'armes à fon neveu, & le chargea de délivrer Cologne & de chaffer les Sarrafins.

Roland partit avec Naimes, Oger le Danois, plufieurs autres Chevaliers & fes vingt mille hommes d'armes, tous bien montés. Ils arriverent le huitieme jour à la vue des ennemis : dès qu'ils apperçurent les Sarrafins, ils s'arrêterent & s'embufquerent dans un ravin, derriere un bois. Au point du jour, Roland forma un détachement de douze cents hommes, qui fe préfenterent devant le camp des Sarrafins & leur firent quelques prifonniers. Auffi-tôt l'alarme fut répandue dans le camp, & l'armée fe rangea en bataille ; les François commencerent à fe battre en retraite & reculerent peu-à-peu vers le bois ; tandis qu'ils foutenoient les efforts de l'armée ennemie, Roland, qui avoit eu le tems de faire fes difpofitions, paroît tout-à-coup hors du bois avec douze mille hommes, fond fur les ennemis, en fait une boucherie horrible, & les force à prendre la fuite ; les huit mille hommes qui n'avoient point paru, avoient dépaffé l'armée des Sarrafins à la faveur du bois, & leur couperent le chemin. Les Sarrafins, ne trouvant plus aucun moyen de fuir, fe battirent en défefpérés ; mais leur courage & leur défefpoir leur furent également inutiles, Roland s'ouvrit un paffage à travers leurs bataillons les plus épais, écrafant & renverfant tout ce qui s'oppofoit à fa marche fanglante ; les François qui le fuivoient, frappoient de droite & de gauche ; Oger, qui conduifoit les huit mille hommes que les fuyards avoient trouvés devant eux, faifoit la même manœuvre, de forte que l'armée des Sarrafins fe voyant féparée en deux corps, chacun prit la fuite de fon côté ; Oger pourfuivit ceux qui fuyoient dans la plaine, & Roland ceux qui alloient vers le Rhin. Ils furent arrêtés par ce fleuve, le Comte d'Angers, l'intrépide Roland, ne craignit point d'affronter un ennemi pouffé à bout, il ne fit que paffer, & le rivage fut couvert de morts. Un Roi

des Sarrafins fe défendoit contre un gros de François avec une audace qui attira l'attention de Roland ; il y courut, fe fraya une route jufqu'à lui & le fit prifonnier. Almonafar, c'étoit le nom du Roi, demanda grâce pour celles de fes troupes que le fer des François avoit épargnés, il leur ordonna de mettre bas les armes & de fe rendre. Oger & Naimes, laffés de frapper & de fuivre les fuyards, ramenerent auffi un nombre infini de prifonniers à Roland, on les enchaîna tous deux à deux, & Naimes fut chargé de les conduire en France. Almonafar pria fon vainqueur de le mener à Charlemagne, promettant d'abjurer fa religion, d'obéir au Roi, lui & fa poftérité, & de lui prêter ferment de fidélité pour fes Etats. Roland retablit l'ordre dans Cologne & dans fes environs, & répara les dégâts que les Sarrafins y avoient faits : il revint enfuite, avec fon prifonnier, à la Cour de Charles, qui le combla de careffes & de bienfaits. On ne parloit que du jeune héros ; le Peuple inconftant commença d'oublier Renaud, qu'on mettoit auparavant beaucoup au-deffus de Roland. Le Roi, qui favoit combien le caprice du Peuple influe fur la renommée des héros, voulut favoir l'exacte vérité ; il interrogea le véridique Naimes, que la prévention, la flatterie, l'envie, n'avoient jamais aveuglé. Naimes lui raconta les exploits de Roland, auxquels il n'auroit jamais ofé croire, s'il n'en eut pas été témoin ; il étonna Charles par le détail des difpofitions favantes qu'avoit fait Roland, il le furprit encore davantage par le tableau de fes actions. Roland dans ce moment, vint lui préfenter Almonafar, qui confirma tout ce que Naimes venoit de raconter. Charles embraffa fon neveu, & le laiffa le maître de difpofer de fon prifonnier. Il fut renvoyé dans fes Etats, libre & après avoir prêté ferment de fidélité à Charlemagne.

Cependant le Roi cherchoit tous les moyens de donner à fon neveu quelque preuve de fa reconnoiffance. Il confulta Naimes. Dans la bataille que Roland avoit livrée aux Sarrafins, Naimes s'étoit apperçu que le cheval du Comte d'Angers fecondoit mal fa valeur ; il confeilla à Charles de lui en donner un digne d'un tel Chevalier, afin que lorfqu'il combattroit contre Renaud, il n'eut pas

à craindre le terrible Bayard. Charlemagne approuva ce conſeil ; mais ſon embarras étoit de ſavoir comment ſe procurer un tel cheval ; car, en fait de chevaux & d'amis, les Rois ne ſont pas moins expoſés à être trompés que le moindre de leurs ſujets. Naimes l'engagea de faire publier dans tous ſes Etats, une courſe de chevaux pour le premier du mois de Mai ſuivant, & que celui à qui appartiendroit le cheval qui auroit le mieux couru, obtiendroit, pour prix, une couronne d'or, cinq cents marcs d'argent & cent pieces d'étoffes de ſoie : « il n'eſt pas douteux, » diſoit Naimes, que l'énorme valeur d'un tel prix, » n'engage tous les Chevaliers, & ceux qui auront les » meilleurs chevaux, à le diſputer ; & celui qui l'aura » remporté ſe croira trop payé de ſon cheval ».

Charles fit publier la courſe : une couronne d'or toute ſemblable à celle du Roi, avoit de quoi tenter le Chevalier le plus loyal & le plus déſintéreſſé. Renaud forma le projet téméraire d'obtenir ce prix, quoique le Roi l'eut nommément exclus du concours, & eut ordonné qu'on l'arrêtât s'il ſe préſentoit. Renaud fit part de ſon idée à ſes freres & à Maugis : ſes freres firent tous leurs efforts pour l'en empêcher ; mais Maugis, au contraire, l'encouragea & voulut être de la partie ; il les aſſura que par le ſecours de ſon art, il n'arriveroit rien à Renaud.

Lorſque le temps fut arrivé, Renaud recommanda la garde du Château à Yolande ; il ſavoit qu'il pouvoit compter ſur ſa vigilance & ſur ſa valeur ; il l'avoit exercée à d'autres combats qu'à ceux de l'amour : ſes bras délicats, en venant de preſſer avec tendreſſe ſon époux, ſavoient porter & parer avec adreſſe les coups de lance les plus redoutables. Alard, Guichard & Richard ne voulurent point ſe ſéparer de leur frere ; ils vouloient le faire eſcorter par trente Chevaliers ; Maugis s'y oppoſa, & ne prit que deux Ecuyers.

Ils partirent de nuit & arriverent juſqu'à Orléans. On leur demanda qui ils étoient ; Maugis répondit pour tous qu'ils étoient Béarnois, & qu'ils alloient à la courſe diſputer le prix. On les laiſſa paſſer ſans leur faire d'autre queſtion. Enfin ils arriverent à Melun deux jours avant le concours. La veille, Maugis dit à Renaud qu'il étoit

temps de partir, il ne voulut point que ses freres l'accompagnassent; mais il prit une plante qui lui étoit connue, il l'écrasa entre deux pierres, en frotta Bayard derriere les oreilles, aussi-tôt il devint blanc comme un cygne, & Renaud même avoit peine à le reconnoître. Maugis prit d'autres plantes, les pila avec le pommeau de son épée, en oignit Renaud, le rajeunit & le rendit méconnoissable à ses freres même.

Lorsqu'il eut ainsi métamorphosé son cousin & Bayard, il changea lui-même de figure, sans le secours d'aucune plante, car Maugis excelloit dans l'art de la magie; art inconnu de nos jours, auquel on a substitué des sciences vaines, plus propres à corrompre le cœur qu'à amuser l'esprit (1).

Charlemagne, qui craignoit que Renaud ne vint disputer le prix de la course, avoit donné ordre au Duc Naimes, à Oger & à Foulques de Morillon, de garder le chemin d'Orléans; ils s'en retournoient le jour que les fils d'Aymon arriverent à Melun: à la taille de Renaud, il crut le reconnoître de loin; mais quand il eut vu le cheval de près, monté par un jeune homme de quinze ans, il rit de sa méprise; il interrogea Maugis, qui lui répondit en Béarnois, & ne laissa aucun doute à Naimes. Pour mieux déguiser Bayard, le Magicien lui mit une soie au pied & le rendit boiteux; malgré ces précautions, comme ils traversoient Paris, un homme de la lie du peuple, qui n'avoit jamais vu Renaud, voyant un si bel homme, s'imagina que c'étoit lui-même; il saisit la bride de Bayard, il appeloit du secours, lorsque Bayard lui lança un si terrible coup de pied, qu'il le renversa mort sur la place. Ce même jour, avant de partir, Maugis par distraction, avoit nommé Renaud dans leur auberge; leur hôte l'entendit & voulut les arrêter pour les livrer au Roi. Ils couroient l'un & l'autre le plus grand danger; Maugis ne put s'en délivrer qu'en donnant un coup d'épée sur la tête de l'hôte, au moment qu'il saisissoit

---

(1) L'Auteur du Manuscrit des quatre fils d'Aymon pensoit comme J. J. Rousseau; mais il n'étoit pas aussi éloquent.

Renaud

Renaud. Il le renversa sans connoissance & noyé dans son sang ; ils prirent ce moment pour monter à cheval, sourds aux pleurs & aux criailleries de la femme & des enfans de l'hôte.

Ils parvinrent enfin dans la plaine où s'assembloient ceux qui prétendoient au prix. Une partie de cette plaine est couverte aujourd'hui par le Faubourg S. Martin. Ils allerent, avec les autres Chevaliers, au-devant du Roi. Il ordonna que la couronne, les cinq cents marcs d'argent & les étoffes de soie fussent placés à l'extrémité des lices : il donna cent Cavaliers à Naimes, à Oger, au Duc de Bourgogne & à Richard de Normandie, pour empêcher qu'il n'y eût aucun trouble pendant la course. Lorsque tout fut disposé, les concurrens monterent à cheval & firent plusieurs tours. Renaud affectoit d'être toujours des derniers. Lorsqu'on s'apperçut que son cheval boitoit, on fit mille plaisanteries sur le Chevalier ; les uns vouloient qu'on lui adjugeât le prix avant de courir ; les autres lui conseilloient de descendre & de le mener par la bride. Le Roi défendit tous ces propos injurieux, que Renaud sembloit ne pas entendre.

Naimes & Oger, voyant que tous les Chevaliers avoient pris leur rang, firent sonner les trompettes pour qu'on se tînt prêt au signal. Maugis profita de ce moment pour délier Bayard ; le signal est donné, les Chevaliers partent comme la foudre ; Bayard, qui n'avoit pu être délié dans l'instant qu'on partit, étoit encore derriere. « Que fais-tu, lui dit Renaud ? hâtes-toi ; ne souffre » pas qu'ils gagnent sur toi l'avantage ». Bayard, docile à la voix de son maître & rempli de la même fierté, s'élance, atteint les Chevaliers, s'ouvre un passage au milieu de la file, devance ceux qui se flattoient déjà de remporter le prix, les laisse bien loin, & Renaud enleve la couronne & refuse tout le reste.

Les Chevaliers qui avant plaisantoit Renaud, & qu'ils avoient malignement appelé le Chevalier boiteux, étoient confondus ; Charlemagne lui-même ne concevoit pas ce qu'il voyoit. Il appela Richard de Normandie & lui marqua sa surprise ; il étoit d'autant plus frappé de ce cheval, qu'excepté la couleur, il ressembloit parfaitement à Bayard.

Tandis que le Roi & le Duc de Normandie parloient ensemble, Renaud, sa couronne à la main, revenoit vers eux au petit pas. Lorsqu'il fut à portée, il salua le Roi: « Si ce n'est assez d'une couronne, lui dit Charles, je » vous en offre deux & je double le prix, pourvu que » vous me laissiez votre cheval. Je prendrai soin de votre » fortune, & je vous promets de l'élever si haut, que » de votre vie vous n'aurez rien à desirer. Sire, répon» dit le Chevalier, je vous offrirois mon cheval, si tout » autre que Renaud pouvoit le monter ». En disant ces mots, il pique Bayard, & Charlemagne l'eut perdu de vue avant qu'il eut prononcé l'ordre de le poursuivre. « C'est Renaud, s'écria-t-il! Chevaliers, courez après » lui, qu'on l'arrête. Son Ecuyer n'est autre que Maugis; » ils nous ont tous trompés; l'affront de cette journée » nous est commun, que notre vengeance le soit aussi ».

Il n'y eut aucun Chevalier qui ne courut avec plus de zele pour prendre Renaud, qu'il n'avoit couru pour obtenir le prix; mais la foudre est moins prompte que Bayard. Il parvient au bord de la Seine; il la passe à la nage, & s'arrête sur la rive opposée; losqu'il vit quelques Chevaliers prêts à s'engager dans le fleuve, il remonte sur Bayard, gagne un sentier & se dérobe à leur vue. Maugis, qui savoit où il devoit passer, alla le joindre à Melun par un chemin détourné & plus court. Alard, Richard & Guichard furent au comble de la joie; mais Maugis ne leur donna pas le temps de le féliciter, il les fit vîte monter à cheval & reprendre le chemin de Montauban, où ils arriverent la cinquieme nuit. Yolande ne savoit comment témoigner sa satisfaction & sa tendresse; elle embrassoit alternativement son époux, ses freres, Maugis & Bayard.



CHAPITRE IX.

Charlemagne assiége Montauban, fait sommer Renaud de se rendre. Renaud fait une sortie vigoureuse avec ses freres. Butin, massacre, victoire des fils d'Aymon. Faute de Roland. Perfidie d'Yon, Roi d'Aquitaine. Combat terrible des fils d'Aymon seuls, désarmés, livrés par Yon. Exploits inouis. Secours inattendu.

TOUS les efforts des Chevaliers furent inutiles. Charlemagne ne respiroit que vengeance ; il revint à Paris très-mécontent. Il assembla son Conseil, & demanda quels étoient les moyens les plus prompts pour punir les fils d'Aymon. Roland proposa d'attaquer le Roi d'Aquitaine & d'assiéger Montauban. Naimes approuva ce projet; mais il ajouta qu'il ne falloit pas l'entreprendre si l'on ne s'assuroit du succès ; que le Roi devoit mander tous ses Barons & convoquer tous les bans, avec ordre de se munir d'équipages & autres choses nécessaires pour sept ans, au cas que le siége de Montauban durât tout ce temps-là. Charlemagne fit expédier des ordres dans tout le Royaume, afin que tout le monde fût rassemblé à Paris ou dans les environs, au mois de Février ; la plupart des Chevaliers représenterent qu'ils venoient de faire une guerre pénible & ruineuse contre les Sarrasins, en Allemagne, & qu'ils étoient hors d'état de rentrer si-tôt en campagne.

Le Comte de Nanteuil, qui étoit à leur tête, offrit de se tenir prêt pous le mois de Mai. Charles, indigné de ce délai, protesta qu'il ne prendroit que les jeunes Chevaliers, & que lorsqu'il seroit maître de la Gascogne, il n'en distribueroit les terres qu'à eux, & que, puisqu'il ne s'étoit encore trouvé personne parmi les anciens Chevaliers, qui fût en état de le venger de Renaud, cet honneur étoit sans doute réservé à quelqu'un des nouveaux.

Renaud, qui avoit des espions à la Cour de Charles, fut bientôt informé de ce discours. Il vit dès ce moment

les ennemis qu'il auroit à combattre, & que les principaux étoient Olivier & Roland. Cependant la propoſition du Duc de Nanteuil avoit fait impreſſion ſur l'eſprit de Charlemagne, qui, par le Conſeil de Naimes, fit publier qu'il ſuffiſoit qu'on ſe rendît au commencement d'Avril à Paris.

Vers ce temps, on vit arriver Richard de Normandie, avec un grand nombre de Chevaliers, Salomon de Bretagne, ſuivi de la nobleſſe de ſon pays, Dizier d'Eſpagne, avec dix mille gens d'armes, Geoffroy, Comte d'Avignon, Bertrand d'Allemagne & ſes Irlandois, accompagnés d'une troupe d'Africains & de mille Archers. Le dernier fut l'Archevêque Turpin, avec une troupe choiſie, très-bien diſciplinée & formée à toutes les ruſes de la guerre. Le Roi fit aſſembler ſon armée pour en faire la revue; elle ſe trouva monter à cent mille combattans anciens, & à trente mille nouveaux. Il la mit ſous le commandement de Roland, & lui fit donner l'oriflamme, en lui recommandant de conduire ces braves gens comme s'ils étoient ſes propres enfans.

Dès le lendemain, l'armée ſe mit en marche, & arrive à petites journées à la vue de Montauban. Roland, aveuglé par ſa valeur, propoſa d'abord de l'aſſiéger & d'eſſayer de le prendre d'aſſaut. Charlemagne, qui voyoit mieux les difficultés du ſuccès, eût voulu engager Renaud à capituler: « trop heureux, diſoit Charles, ſi en ſe » ſoumettant, il évitoit de faire couler le ſang humain ». On envoya un Chevalier déſarmé; il fut introduit dans la Ville, & ſomma Renaud de ſe rendre à merci & de livrer Richard à la diſcrétion du Roi; en cas de refus, le Roi lui faiſoit annoncer qu'il ne feroit grâce à perſonne, & qu'il feroit expirer les quatre fils d'Aymon & leur couſin dans les ſupplices. « Renaud répondit en ſouriant à l'envoyé: » Le Roi me connoît trop bien pour me faire faire ſérieu» ſement une propoſition qu'il déſapprouveroit lui-même, » ſi je l'acceptois. Richard eſt mon frere & mon ami, » fût-il étranger & mon ennemi, il ſuffiroit qu'il m'eût » demandé un aſyle pour que je le défendiſſe aulieu de » le livrer; mais ſi le Roi veut nous rendre ſon amitié, » nous promettre la vie ſauve & nous recevoir à ſon

» service, nous nous remettrons entre ses mains, & nous
» lui abandonnerons ce Château.

Charles eût accepté l'offre de Renaud, s'il n'eût consulté que son cœur; mais il croyoit que sa gloire étoit intéressée à la punition de Maugis ou de quelqu'un des fils d'Aymon. Naimes étoit d'avis qu'il écoutât la proposition de Renaud; il représenta que le Château étoit plus difficile à emporter qu'il ne le paroissoit, que les assiégés étoient en très-grand nombre, & qu'à moins qu'on ne l'entourât & qu'on ne fût campé bien près de la Place, ils pourroient faire des sorties très-meurtrieres pour les assiégeans.

Charlemagne ne profita de l'avis de Naimes que pour ordonner que le camp fût établi autour & le plus près de Montauban qu'il se pourroit. Roland fit tendre sa tente vis-à-vis de la porte qui étoit à droite. Le Roi avoit la sienne à la porte opposée. La Ville se trouva entourée de tous côtés de plus de dix mille pavillons; lorsque Roland eût reconnu la place, il ne fut plus d'avis de l'emporter d'assaut. Il alla même jusqu'à dire que jamais Montauban ne seroit pris. Olivier lui fit observer en vain, qu'ils avoient pris Lausanne, détruit la grande tour & le donjon de Constantinople. Roland persista.

Lorsque le camp fut tendu, Roland, frappé de la beauté du pays, engagea Olivier d'aller le parcourir ensemble en chassant: Renaud, informé de leur absence, appela ses freres & Maugis; ils délibérerent de profiter de cette occasion & d'humilier l'orgueil de ce Roland, qui croyoit déjà que la Gascogne lui appartenoit, parce que le Roi avoit dit qu'il en distribueroit les terres aux jeunes Chevaliers. Ils s'armerent; ils prirent environ quatre mille hommes, sortirent par une fausse-porte qui donnoit dans le plus épais de la forêt, où ils s'embusquerent. Renaud se fit conduire vers la tente de Roland, & en enleva le dragon qui la surmontoit. L'Archevêque Turpin, l'Ulisse des François, apperçut un vol considérable de corbaux; il se douta qu'il y avoit des troupes dans le bois: en effet, à force de regarder, il vit reluire des armes à travers les arbres. Il fit venir Oger & lui dit de s'armer au plus vîte; Oger

fit mettre auſſi-tôt le camp ſous les armes. Renaud fut fâché d'avoir été ſi-tôt découvert ; mais il ne ſe déconcerta point ; il dit à Maugis de reſter dans le bois avec mille Cavaliers, & de n'en ſortir qu'en cas de beſoin ; alors Renaud, avec ſes trois mille combattans, paroît dans la plaine & fond ſur le camp. Nicols fut le premier Chevalier qu'il abattit ; il va de tente en tente, les renverſe, maſſacre tout ce qui ſe préſente, & demande : « Où ſont » Olivier & Roland ? Ne ſavent-ils que nous appeler » traîtres & nous menacer ? Pourquoi ſe cachent-ils ? ». L'Archevêque Turpin ne put entendre calomnier ainſi les deux jeunes héros : « Renaud, s'écria-t-il, c'eſt parce » que tu as ſu qu'ils n'étoient point au camp, que tu as » oſé l'attaquer ; je doute que tu euſſes eu cette témé- » rité, ſi tu avois cru les rencontrer. » En diſant ces mots, il attaque Renaud ; les pieces de leurs armures volent en éclats & bleſſent ceux qui ſont autour d'eux ; leurs lances ſe rompent dans leurs mains ; leurs épées ſe briſent, mais ils ſont inébranlables ; la réſiſtance eſt égale à l'impulſion. Renaud, au dernier coup d'épée, fit chanceler Turpin : Révérend Chevalier, lui dit-il, prêtre d'un » Dieu de paix, crois-moi, cours au pied des autels ; » les combats ne ſont pas faits pour toi ». L'Archevêque, écumant de colere, s'élance ſur Renaud pour le punir de ce reproche. La fureur des chefs paſſe dans l'ame des ſoldats ; tout s'émeut ; l'action devient générale. Oger veut venger Turpin ; il attaque Richard & le renverſe ; quoique Richard, dans ſa chûte, eut perdue la coëffe de ſon caſque, il ſe releva, mit l'épée à la main ; mais ſon adverſaire fut attaqué par Renaud qui venoit venger ſon frere, il lui porta de ſi rudes coups, qu'Oger fut renverſé à ſon tour : ſa vie étoit entre les mains de Renaud ; lorſqu'il le vit à terre, il ſaiſit la bride de Boiſart ſon cheval, qui étoit prêt à s'échapper, & donnant à Oger le temps de ſe relever : « Chevalier, lui dit-il, » quel démon vous anime contre nous, qui ſommes vos » couſins ? Vous devriez nous ſecourir, & vous ſervez » les fureurs d'un Roi prévenu contre nous. Reprenez » votre cheval, éloignez-vous de mes freres & de moi, » & ne faites tomber vos coups que contre des étrangers ».

Oger, surpris de tant de générosité de la part d'un ennemi qu'il avoit voulu tuer, s'éloigna & se perdit dans la foule. Les quatre freres faisoient un carnage horrible : toute l'armée de Charlemagne étoit en mouvement & ne se trouvoit pas encore assez forte pour leur résister. Lorsque Maugis vit qu'elle étoit entiérement occupée, il sortit du bois & se jeta avec ses mille hommes au plus fort de la mêlée. Les François firent des prodiges de valeur; lassés de combattre, affoiblis par le nombre de blessés & de morts, ils se battirent en retraite, & gagnerent leurs retranchemens; les Gascons les forcerent & les chasserent hors du camp. Maugis & les trois freres firent un butin immense & rentrerent à Montauban, où ils arborerent sur la plus haute tour, le dragon que Renaud avoit arraché du pavillon de Roland. Lorsque le Roi vit le dragon, il ne savoit que penser; il crut que Roland s'étoit emparé du Château, tandis que Renaud & ses freres étoient occupés à se battre contre ses troupes; cette pensée lui faisoit supporter ses pertes avec moins de chagrin; mais la vérité cruelle vint bientôt lui ouvrir les yeux.

Olivier & Roland revenoient de leur tournée; ils rencontrerent Archambaud, qui leur fit le détail de cette malheureuse journée : il ajouta qu'on étoit si loin de penser que tandis qu'on se battoit, ils s'amusassent à se promener & à chasser, que le Roi croyoit qu'ils étoient occupés à s'emparer de Montauban, & que ce qui confirmoit cette opinion étoit le dragon de Roland qu'on voyoit arboré sur une des tours du Château.

Roland demeura consterné de ce récit, l'œil prêt à verser des larmes de dépit; il courut chez l'Archevêque Turpin qui le consola, & qui le conduisit dans le pavillon de Charlemagne : le Roi le vit si humilié, qu'il se contenta de lui faire remarquer que la moindre négligence à la guerre étoit presque toujours suivie des plus grands malheurs, lorsqu'on avoit affaire à un ennemi actif & vigilant.

Charlemagne, irrité par les obstacles, jura qu'il périroit plutôt qus de renoncer au siége de Mautauban. Naimes ne lui conseilloit point de l'abandonner; mais il

étoit d'avis qu'on eût recours aux moyens les plus faciles. « Quel est votre but, Sire ? dit-il ; c'est d'avoir les quatre » fils d'Aymon en votre pouvoir. Je vous proteste que, » ni Roland, ni Olivier, ni tous vos Chevalier ensemble, n'en viendront à bout, si le Roi Yon ne se » détache de leur alliance & n'entre dans vos vues. Je » suis d'avis que vous le menaciez de le chasser de son » Royaume, s'il ne vous livre les quatre fils d'Aymon, » & que vous lui promettiez des récompenses proportionnées au service qu'il vous rendra, s'il les remet » en votre pouvoir ».

Le conseil de Naimes fut approuvé ; Charles envoya un héraut à Toulouse, où le Roi s'étoit retiré. Yon, plus avare que timide, fut tenté des offres qu'on lui faisoit : il dit au hérault d'attendre sa réponse & aussi-tôt il assembla son Conseil ; il représenta que Charlemagne, avec cent trente mille hommes, étoit entré dans l'Aquitaine, & qu'il menaçoit d'y mettre tout à feu & à sang, de détruire toutes les Villes, & de s'emparer de la couronne, si on ne lui livroit les fils d'Aymon. L'un des Conseillers étoit ce Godefroy, parent d'Yon, qui avoit espéré d'épouser Yolande, & qui depuis ce temps étoit le plus cruel ennemi de Renaud. « Il y a long-temps, Sire, dit-il, en opinant le premier, que j'ai prédit ce qui arrive aujourd'hui. » Se déclarer l'ami de Renaud, c'est se déclarer l'ennemi » de Charles. Eh ! quel ennemi plus terrible ! vainqueur » des Sarrasins, de l'Allemagne & de l'Italie, comment » pourrez-vous espérer de défendre vos Etats contre lui ? » Ce seroit donc une politique dépourvue de raison, » que d'exposer votre couronne pour ces étrangers. Vous » vous croyez lié par la reconnoissance, & ce motif vous » fait hésiter. Je soutiens que vous ne leur en devez » aucune. Ils cherchoient une occasion de se signaler, & » vous leur en avez fourni une plus brillante qu'ils ne » pouvoient l'espérer. Quand même il seroit vrai que » vous leur dussiez de la reconnoissance pour le service » qu'ils vous ont rendu, ne l'avez-vous pas payé au-delà » de sa valeur. Des aventuriers chassés de la maison paternelle, proscrits par leur Souverain, justement irrité » contre eux, sans asyle, n'ayant pour toute fortune

» qu'une valeur équivoque, ſont jetés dans vos Etats » par le haſard. Ils vous trouvent les armes à la main, » prêt à marcher contre vos ennemis ; ils profitent de » cette circonſtance ; ils ſe mêlent à vos troupes ; elles » ſont victorieuſes, & Renaud s'attribue tout l'honneur » de cette victoire. Eſt-il donc vrai, que ſans Renaud » ſans ſes freres, vous auriez été vaincu ? N'avons-nous » donc jamais avant eux remporté d'avantages ſur les » Sarraſins ? Mais je veux qu'ils aient tout l'honneur de » cette journée, de quel prix ne les avez-vous pas payés ? » Renaud devient le frere du Roi ; il épouſe une Prin- » ceſſe qui eût fait le bonheur du plus grand Roi du » monde : c'eſt peu ; vous vous êtes dépouillé en ſa » faveur du plus bel apanage de la Souveraineté : ils éle- » vent au milieu de votre Royaume une Ville inexpu- » gnable. Qu'eût oſé demander de plus Boulag-Akaſir » vainqueur ? Les freres Aymon ayant donc obtenu au- » delà du prix qu'ils pouvoient exiger, vous êtes quitte » envers eux, & vous pouvez les livrer ſans crainte de » paſſer pour ingrat. Je dis plus, votre juſtice & votre » sûreté l'exigent. Renaud eſt un traître ou va le deve- » nir. Pourquoi a-t-il demandé qu'il lui fût permis d'éle- » ver le Château de Montauban ? S'il n'avoit d'autre vue » que de ſe mettre à couvert des armes de Charlema- » gne, n'aviez-vous pas aſſez d'autres Châteaux ; vos » forces n'étoient-elles pas ſuffiſantes ; ce fier vainqueur » des Sarraſins ſe croyoit-il trop foible dans vos Etats, » ſecondé de vos troupes ? Non, il avoit d'autres vues : » Renaud veut s'emparer de l'Aquitaine. C'eſt contre vous » & non contre Charlemagne, qu'il avoit beſoin de ſe » fortifier. Prévenez-donc ſa trahiſon, qui n'eſt que trop » manifeſte ; votre ſœur ne doit point vous arrêter. Aſſez » d'autres s'eſtimeront heureux de la poſſéder ».

Le Comte d'Anjou, qui voyoit la conduite de Renaud avec le déſintéreſſement d'un vieux militaire qui n'a rien à eſpérer ni à craindre de la Cour, interrompit Godefroy : « La perfidie qu'on vous propoſe, Sire, » dit-il, mérite toute votre indignation, elle eſt ſuggérée » par l'animoſité, & n'eſt fondée que ſur la calomnie. » Les fils d'Aymon ne ſont coupables ni envers Charle-

» magne, ni envers vous. Lorsque d'Aigremont eut
» assassiné Lothaire, tout jeunes qu'ils étoient, ils furent
» les premiers à blâmer leur oncle ; ils ne prirent aucun
» parti dans cette querelle, parce qu'ils savoient que la ven-
» geance de Charlemagne étoit juste, & parce qu'il eût été
» contre la décence de défendre un assassin : lorsqu'après
» avoir pardonné d'Aigremont, Charles refusa de punir
» le traître Ganelon, Renaud & ses freres blâmerent le
» Roi, parce qu'ils croyoient sa conduite blâmable. Le
» bouillant Berthelot, piqué des murmures de Renaud,
» son cousin, osa l'attaquer & le frappa en présence de toute
» la Cour ; Renaud n'employa qu'une juste défense &
» Berthelot succomba. Le Roi n'a cessé depuis ce tems,
» de persécuter les fils d'Aymon ; il a suscité contre eux
» leur propre pere ; je ne parle point de la trahison qu'on
» employa pour surprendre le Château de Montfort,
» c'est un des droits de la guerre ; mais la trahison qu'on
» vous propose blesse tous les droits humains & sacrés.
» Si un simple particulier est condamnable lorsqu'il viole
» l'hospitalité qu'il a donnée, quel crime ne commet pas
» un Souverain qui n'accorde un asyle que pour avoir
» plus de facilité de trahir le malheureux qui s'est cru
» en sûreté sous sa protection ? L'asyle que vous avez
» donné à Renaud & à ses freres, n'est pas gratuit ; vous
» ne pouviez le leur refuser sans ingratitude. Vous leur
» devez non-seulement l'Aquitaine, qu'ils ont sauvée, la
» seule ressource qui vous restoit & que vous ne pou-
» viez conserver sans eux ; mais encore Toulouse & tout
» ce qui en dépend ; vous savez que Renaud refusa d'ad-
» mettre Boulag-Akafir à rançon, qu'il ne vous eut
» abandonné ses conquêtes. Qui est-ce qui auroit pu se
» plaindre, si dans ce moment Renaud eût exigé pour
» lui ce qu'il vous fit rendre lorsque vous vous y atten-
» diez le moins ? On lui fait une crime d'avoir demandé
» la permission d'élever une forteresse pour sa sûreté. Ne
» vous a-t-il pas donné tous les ôtages que vous lui avez
» demandé ? Ne vous a-t-il pas exhorté de prendre contre
» lui-même toutes les précautions que la méfiance pou-
» voit suggérer, de sorte que si les projets qu'on lui
« impute étoient vrais, il seroit toujours dans l'impos-

» ſibilité de les exécuter ? Quand il n'auroit pas en ſa » faveur la conduite la moins ſuſpecte & la plus ſoute- » nue, ne ſuffit-il pas que vous ayez promis de le défen- » dre & de le protéger contre ſes ennemis, comme il » s'eſt engagé de vous ſecourir envers & contre tous ? » Vous êtes lié par le ſerment le plus ſolemnel ; il ne » vous eſt pas permis de le violer. Je compte pour rien » l'amitié que vous lui avez jurée, & l'alliance que vous » avez contractée avec lui : on ſait quelle eſt la force » de ces liens auprès des Souverains ; mais, ſi malgré tout » ce que vous devez aux fils d'Aymon, vous les livrez » à leurs ennemis, Charlemagne ſera le premier à vous » mépriſer, à vous en punir peut-être, & toutes les na- » tions s'éléveront contre votre ingratitude ».

Le Conſeil d'Yon fut partagé ; Godefroy reprit la parole & détermina le Roi à la trahiſon. Il écrivit à Charlemagne qu'il mettroit avant dix jours, les fils d'Aymon en ſon pouvoir ; qu'ils ſe rendroient, par ſon conſeil, dans la plaine de Vaucouleurs, déſarmés, portant en leurs mains des roſes & des branches d'olivier en ſigne de paix ; qu'il pouvoit faire tenir dans les bois des environs, des troupes toutes prêtes pour s'emparer d'eux. Il remit ſa lettre à un des Chevaliers de ſa Cour qui accompagna le héraut du Roi.

L'envoyé remit la lettre & ajouta que le Roi promettoit d'en exécuter le contenu de point en point, à condition que de ſon côté, Charlemagne retireroit ſes troupes & rempliroit les engagemens qu'il avoit pris par ſon héraut. Le Roi renouvela ces promeſſes & les accompagna de ſermens.

Lorſque le Roi d'Aquitaine fut bien aſſuré de la parole de Charlemagne, il ne ſongea plus qu'à exécuter ſon perfide projet. Il part pour Montauban & dit aux fils d'Aymon, qu'il a fait leur paix avec Charlemagne, & qu'il vient pour les en féliciter ; il leur fait un faux récit de négociations, & leur apporte de la part de Charlemagne, quatre manteaux d'écarlate fourrés d'hermine & quelques bijoux que le Roi avoit ajoutés à ce préſent, pour les faire mieux tomber dans le piége : « Il eſt » convenu, dit-il, que demain vous vous rendrez tous

» les quatre ſans autres armes que vos épées, & ſans autre
» ſuite que dix Chevaliers & Comtes de ma Cour, dans la
» plaine de Vaucouleurs, avec les manteaux que Charle-
» magne vous a envoyés, montés ſur des mulets, & portant
» dans vos mains en ſigne de paix, des roſes & des bran-
» ches d'oliviers. Le Roi doit vous y attendre avec le Duc
» Naimes de Baviere, Oger & ſes douze Pairs; vous
» tomberez à ſes genoux, & lui il vous pardonnera &
» vous remettra en poſſeſſion de tous vos Châteaux ».

Renaud n'avoit aucune méfiance du Roi Yon; mais il craignoit quelques piéges de la part de Charles. Yon le raſſura & lui dit que Charles avoit engagé ſa foi. « Au
» ſurplus, ajouta-t-il, ſi vous avez le moindre doute,
» n'y allez pas; il n'a traité qu'avec moi ſeul, il eſt vrai
» que j'ai promis: tout retombera ſur moi; qu'importe?
» Non, reprit Renaud, il n'eſt pas juſte que pour vou-
» loir nous obliger, vous vous trouviez compromis &
» chargé de toute la haine du Roi de France; nous
» nous rendrons dans la plaine de Vaucouleurs ».

Alard, Richard & Guichard, n'eurent pas plutôt appris ce traité qu'ils tomberent dans la plus profonde triſteſſe. « Si cette paix, diſoient-ils, eſt véritable, pourquoi
» le Roi veut-il que nous allions la ſigner ſans armes &
» ſans ſuite? Méfions-nous de quelque trahiſon. Non,
» dit Renaud, Charlemagne ne pouſſera pas la perfidie
» juſqu'à ce point: d'ailleurs il faudroit qu'Yon fût du
» complot, & ce ſeroit un crime que de le ſoupçonner ».

Qui pourroit peindre les craintes & les alarmes d'Yolande, lorſque Renaud alla prendre congé d'elle?
« Ah! du moins permets, diſoit-elle, que j'aille expirer
» en te défendant; ils n'ont pu ni te vaincre, ni te
» ſéduire, ils veulent te tromper ». Renaud lui repréſentoit en vain qu'il faudroit ſuppoſer Yon le plus perfide des hommes. « Eh! ſeroit-il le premier, diſoit-elle,
» qui auroit ſacrifié ſa ſœur à de vils intérêts? Je me
» méfie de l'univers entier, quand il s'agit de mon
» époux: non, mon cher Renaud, vous ne vous livre-
» rez point à vos ennemis. C'eſt les armes à la main
» qu'un héros traite de la paix, & non comme le Com-
» mandant d'une Ville priſe d'aſſaut ».

En vain le presse-t-elle dans ses bras, en vain ses lévres brûlantes demeurent-elles attachées sur les lévres de son époux; Renaud a promis, Renaud est inébranlable. Malheureux! il jugeoit les autres par lui-même, & il croyoit les Rois incapables de trahison. Ses freres l'engagerent de demander au Roi, qu'il leur fut du moins permis d'aller au rendez-vous sur leurs chevaux; Yon ne voulut point y consentir de crainte, disoit-il, que le Roi ne crût pas qu'il le trahissoit. Il répéta encore, que s'ils craignoient quelque piége, ils étoient les maîtres de manquer à la parole qu'il avoit donnée à l'Empereur.

Enfin Renaud & ses freres partirent accompagnés de dix Seigneurs. Yon gémissoit dans le fond de son ame; mais l'avarice & la crainte étouffoient ses vrais sentimens; s'il avoit cru qu'il y eût plus d'avantage à trahir Charlemagne, il l'eût trahi en faveur des fils d'Aymon; mais le Roi étoit plus puissant, & ils n'avoient que de la vertu. Cependant Renaud pendant la route, levoit quelquefois les yeux vers le ciel; il étoit triste, & je ne sais quel pressentiment lui faisoit éprouver d'avance le sort qui l'attendoit. Alard apperçut quelques larmes qui s'échappoient de ses yeux. « O mon frere & mon ami! » lui dit-il, voilà les premiers pleurs que je vous vois » répandre; si vous soupçonnez quelque perfidie, nous » ne sommes pas encore arrivés; revenons à Montauban. » Ce n'est pas, répondit Renaud, sur moi que je pleure, » c'est dans la crainte qu'il ne vous arrive quelque mal- » heur à cause de moi. J'ai promis, &, dussai-je périr, il » faut que j'exécute ma promesse. Laissez-moi aller seul; » si Charles nous a tendu un piége, il n'y prendra du » moins que moi; si la paix est en effet conclue, il se » contentera des excuses que je lui ferai de votre ab- » sence ». Les freres de Renaud lui protesterent qu'en » la vie & en la mort, ils ne l'abandonneroient point. »

Ils arriverent enfin dans la plaine de Vaucouleurs, qui depuis la trahison de Charlemagne a changé de nom. Elle étoit entourée de forêts épaisses qui s'étendoient à plus de dix lieues. La Dordogne & la Gironde la traversoient avant d'aller se jeter à la mer; sur la gauche, étoit un rocher escarpé, divisé par une ouverture étroite où deux

hommes pouvoient à peine entrer de front ; quatre chemins aboutissoient à cette plaine, l'un traversoit la France, l'autre alloit en Espagne, le troisiéme en Galice, en Portugal, & le quatriéme au Royaume d'Aquitaine. Cette plaine étoit située entre Bordeaux & Bayonne. Chaque chemin étoit gardé par cinq cents hommes embusqués dans la forêt.

Renaud & ses freres furent étonnés de ne voir personne dans la plaine, la traverserent jusqu'au pied du rocher. Alard lui proposa une seconde fois de s'en retourner à Montauban. Désarmés, comme nous le sommes, vingt Chevaliers suffiroient pour nous prendre: Renaud, qui commençoit à soupçonner Yon, & qui avoit rempli sa promesse, étoit prêt de suivre le conseil de son frere, lorsque Foulques de Morillon parut la lance baissée contre lui : « Ah ! s'écria Renaud, je ne le vois » que trop, nous sommes trahis ; le Roi, ajouta-t-il, » en s'adressant aux dix Seigneurs qui les escortoient, nous » a confiés à vous ; c'est à vous à nous secourir, secon- » dez-nous ». Godefroi jeta un regard de mépris sur Renaud, & lui répondit brusquement, qu'il étoit trop brave pour avoir besoin de son secours. Renaud indigné tire son épée, & d'un revers sépare sa tête de son corps. Les neuf autres Cheveliers prirent la fuite & ne durent la vie qu'à la monture de Renaud qui ne pût les suivre. » Mes amis, dit-il à ses freres, puisque nous ne pou- » vons éviter la mort, vendons leur chérement notre » vie, ne nous séparons point, & prenons garde de tom- » ber vivans entre les mains de ces traîtres ». Ils s'embrasserent, mirent leurs manteaux autour de leurs bras, & attendirent leurs ennemis l'épée à la main. Quoique montés sur des mulets, Morillon fut étonné de leur audace ; il leur dit qu'Yon les avoit livrés, que toute défense leur étoit inutile, & qu'il leur conseilloit de se rendre. « Insensé, lui répondit Renaud, lâche ! qui ne » rougit pas d'attaquer des Chevaliers désarmés, n'es- » pere pas nous avoir vivans, & crains pour toi-même, » si tu as le courage de te battre à armes égales ; mais » si tu as l'ame d'un vrai Chevalier, écoute ce que je te » propose. Au lieu d'être le complice de la plus détestable

» trahison, laisse-nous retirer ; nous quitterons le traître » Yon, & nous servirons Charlemagne : nous te donnerons le Château de Montauban. Si tu crains la colere » du Roi, nous promettons de te servir avec quatre cents » gens-d'armes bien disciplinés. Si cette proposition ne » te convient pas, en voici une autre : choisis vingt Chevaliers, mets toi à leur tête & combats contre nous ; » si vous pouvez nous vaincre nous leur pardonnons » d'avance notre mort ; mais si, tout désarmés que nous » sommes, nous remportons la victoire, tu nous laisseras » retirer à Montauban. Ce que je te propose est plus » pour ton honneur, que pour notre conservation ». Foulques rejeta ces propositions, & sans lui donner le temps de se mettre en défense, il lui porta un coup de lance & lui perça la cuisse. Renaud & son mulet mordirent la poussiere. Alard qui crut son frere mort, s'écria : « ç'en est fait, il ne nous reste d'autre parti que de nous » rendre. Notre soutien est tombé, n'espérons point de » pouvoir nous défendre seuls contre tant de monde ». Ils avoient à faire aux trois cents hommes que conduisoit Morillon.

« Que parlez-vous de vous rendre ? s'écria Renaud, » j'espere de punir la déloyauté de Foulques avant de » mourir : » en disant ces mots, il se dégage, arrache avec effort le fer de sa lance, & crie à Foulques : « traî» tre, descends, & viens, si tu l'oses, te battre avec moi » l'épée à la main ». Morillon pousse lâchement son cheval contre Renaud & leve son épée ; le fils d'Aymon, plus adroit, l'évite, s'élance sur la croupe du cheval de son ennemi, lui enfonce son épée dans le corps, & le jette à terre sans vie. Ainsi Renaud se trouva parfaitement monté ; il se fit donner la lance & l'écu de son ennemi, & dit à ses freres de ne pas se séparer. A ces mots, il se jette au milieu des François, baisse sa lance sur le Duc de Croy & l'étend à ses pieds ; il prend son épée, frappe Enguerrand & partage sa tête en deux ; onze Chevaliers & nombre de combattans expirerent sous ses coups.

La fureur l'avoit emporté plus loin qu'il ne vouloit ; il se retourne ; il voit Alard qui avoit pris un cheval,

un écu & une lance d'un Chevalier qu'il avoit tué. Quoiqu'il fut blessé, il joignit Renaud, & tous les deux firent un carnage horrible des François ; Richard & son frere étoient à pied ; leurs mulets avoient été tués ; ils se firent jour jusqu'à Renaud, & lorsqu'ils furent tous ralliés, il fût impossible de les entamer, ils entassoient les morts autour d'eux ; mais aulieu de les attaquer, les François formerent un peloton auquel ils donnerent une impulsion à laquelle les fils d'Aymon ne s'attendoient point. Ils se trouverent encore séparés. Richard se retira vers la roche, Guichard seul & à pied, fut saisi par surprise & fait prisonnier ; il avoit tué plusieurs combattans ; il en tua deux en se débattant entre les mains de ceux qui l'avoient pris ; il étoit couvert de blessures ; on le lia comme un criminel sur un cheval, & on l'emmenoit. Renaud s'en apperçut, & rejoignant Alard, « courons, lui dit-il, » délivrons Guichard ou périssons avec lui ; l'infamie de » la mort que Charlemagne lui destine rejailliroit sur » nous. Comment percer jusqu'à lui, disoit Alard ? » n'importe, attaquons ». Aussi-tôt, s'abandonnant à leur courage, ils fondent sur les François qui escortoient le prisonnier, les dissipent & parviennent jusqu'à lui. Alard le délia, tandis que Renaud tuoit ou écartoit tout ce qui s'approchoit. Alard, après l'avoir délivré, lui donna le cheval même où on l'avoit attaché, une lance & une épée de quelqu'un de ceux qu'il avoit tués. Guichard se vengea cruellement de l'affront qu'il avoit reçu ; il leur manquoit Richard : après Renaud c'étoit le plus brave des quatre fils d'Aymon. N'en pouvant plus de fatigue & du sang qu'il avoit perdu, il s'étoit couché au pied du rocher, n'ayant pas eu la force de le gravir. Il avoit tué de sa main, cinq Comtes, quatorze Chevaliers, & plusieurs soldats. Gérard de Vauvert, cousin de Foulques, l'ayant apperçu presqu'expirant, vint sur lui, & de sa lance lui fit au ventre une si large blessure, que les boyaux paroissoient ; il ne douta pas qu'il ne l'eût tué & il alla publier sa mort. Richard eut encore assez de force pour se relever, & d'une main bouchant sa playe, il court après son assassin, le frappe sur son casque & le coup glissant en travers, il lui enleve la tête & l'épaule droite ;

droite; Gérard tomba mort d'un côté, & Richard, que cet effort avoit encore affoibli, tomba de l'autre; il ne lui restoit presque plus de sang dans les veines.

Ses freres qui ne le voyoient point, inquiets de son sort, accablés d'ailleurs par le nombre, s'acheminerent vers le rocher où ils chercherent à se faire un retranchement. Renaud apperçut le malheureux Richard presque sans vie, entouré d'un grand nombre de François qu'il avoit tués. « Descendez, dit Renaud à ses deux freres, » & tandis que je soutiendrai l'effort des assaillans, » soulevez Richard, & portez-le dans l'ouverture du » rocher. O brave Richard! ajoutoit-il en pleurant & » en écartant les ennemis, tu es donc la premiere vic- » time qu'Yon a immolée à Charlemagne? puisse ton » ombre être témoin de ta vengeance »! Tandis qu'il soutenoit toute la fureur des combattans, Alard & Guichard enleverent Richard sur leurs écus, & le transporterent sur le rocher, au milieu d'un nuage de fléches; ils virent qu'il n'étoit point mort, ils l'embrasserent avec des larmes de joie: « mes chers amis, leur dit-il, d'une » voix foible, je me trouve mieux, allez secourir Re- » naud; que je le voie encore avant de mourir: si vous » pouvez gagner ce retranchement, je ne désespere point » encore de la victoire ».

Alard & Guichard coururent au secours de Renaud; il avoit lui seul abattu trente combattans dans le peu de temps que ses freres avoient été absens; leurs chevaux avoient été pris; mais ils en trouverent d'autres, car il restoit plus de chevaux que de Cavaliers. Ils repousserent les ennemis, & se battant en retraite, ils gagnerent l'ouverture du rocher, & se bornerent à en défendre les approches.

C'est alors que parut Oger à la tête de trois mille hommes; il vint sommer Renaud & ses freres de se rendre: « Jusqu'à présent, leur dit-il, je n'ai pas voulu » paroître; vous êtes mes cousins, & j'ai dû vous ména- » ger; votre obstination & ma patience me rendroient » coupable envers le Roi, si je tenois plus long-temps » mes troupes dans l'inaction. Je veux bien ne pas les

» aider, mais je ne puis vous défendre ; tout ce que je
» puis, c'eſt de vous conſeiller de vous en rapporter à
» la clémence de Charlemagne. Mon couſin, dit Renaud,
» ſi c'eſt-là tout ce que vous pouvez faire pour nous,
» vous deviez vous diſpenſer de me le propoſer ».

Richard avoit repris des forces ; il pria Guichard de déchirer ſon manteau & de le ceindre pour ſoutenir ſes entrailles ; lorſqu'il n'eût plus à craindre pour ſa bleſſure, il ſe ſouleva & s'adoſſant au rocher, il étonna ceux qui l'avoient cru mort ; Alard étoit étendu derriere le rocher, perdant tout ſon ſang d'une flèche qui lui avoit percé la cuiſſe : l'exemple de Richard le ranima ; il banda lui-même ſa plaie & ſe montra aux François, qui ne comprenoient pas comment ils avoient pu réſiſter ſi long-temps.

Cependant Oger fut touché de la ſituation de ſes couſins : il fit ſuſpendre l'attaque du rocher. Il dit à ſes troupes qu'il eſpéroit de les réduire à ſe rendre & qu'il alloit leur parler. Il s'approche de Renaud ſans armes, il lui demande de lui permettre de venir ſur le bord de l'ouverture ; lorſqu'il eſt à portée de ſe faire entendre : « mes amis, leur dit-il, je ſuis fâché de ne pouvoir
» vous ſecourir, je l'ai promis au Roi ; mais quoique
» mes conſeils vous paroiſſent ſi mauvais, j'en ai un
» à vous donner. S'il ne peut vous ſauver, du moins
» retardera-t-il votre perte. Vous allez être aſſaillis
» par toutes les troupes ; ce n'eſt pas avec vos épées
» & vos lances que vous les empêcherez de gravir
» ſur ce rocher, n'euſſiez-vous qu'à frapper pour les
» abattre à meſure qu'elles ſe préſenteront, vous
» ſeriez hors de combat par la fatigue ſeule, avant
» que la moitié fût tombée ſous vos coups. Il vous
» reſte une reſſource, c'eſt de raſſembler autant & de
» ſi groſſes pierres que vous le pourrez, de les met-
» tre à portée de l'ouverture du rocher, & de les
» faire rouler ſur les combatttans, à meſure que les
» Soldats graviront. Pour vous prouver qu'il ne dépend
» pas de moi de vous ſecourir, je reſte juſqu'à ce que
» vous ayez fait une aſſez grande proviſion de pierres ».

Ce conſeil parut ſage à Renaud, qui en remercia ſon couſin ; mais qui ne put lui pardonner de ſe rendre complice de la perfidie d'Yon, & de la vengeance injuſte de Charlemagne. Renaud & Guichard, comme les moins bleſſés, monterent au haut du rocher pour ramaſſer les pierres qu'ils trouveroient. Renaud jeta les yeux ſur la plaine ; il contemploit avec ſatisfaction les ennemis qu'ils avoient détruits. Le champ de bataille où deux armées ſe ſont battues, offre ſouvent un moindre nombre de morts & de bleſſés. Ils eſtimerent que ce nombre pouvoit aller à quinze cents. En regardant dans la plaine, ils apperçurent, au-delà de la forêt, une troupe nombreuſe, ils crurent d'abord que c'étoient des François ; mais en regardant plus attentivement, Renaud reconnut Bayard & Maugis. « Oh ! mon frere, s'écria-« t-il en embraſſant Guichard, c'eſt Maugis que le ciel » nous envoie ; dis-le à nos freres, & ſur-tout qu'Oger » n'en ſache rien : ciel ! ô ciel ! je te rends grâces ». Renaud revint auprès d'Oger, tandis que Guichard alla apprendre à Alard l'heureuſe découverte qu'ils venoient de faire.

CHAPITRE X.

Suite du combat précédent. Les fils d'Aymon ſecourus par les Gaſcons, conduits par Maugis. Nouveaux exploits. Oger vaincu par Renaud, inſulté par Roland, n'en paroît que plus grand. Maugis raconte à Renaud comment il a appris la trahiſon du Roi d'Aquitaine. Il rend au jour Richard, & guérit les bleſſures d'Alard, de Guichard & de Renaud.

CEPENDANT les troupes s'impatientoient du long ſéjour qu'Oger faiſoit ſur la montagne. Il vouloit deſcendre pour leur laiſſer commencer l'attaque : Eh quoi ! mon

» coufin, lui dit Renaud, feriez-vous affez dénaturé » de ne pas nous accorder encore quelques momens pour » nous repofer ; encore une heure, & non-feulement » nous permettrons à vos troupes de nous attaquer ; » mais encore à vous même, pour que Charlemagne » n'ait aucun reproche à vous faire ». Oger y confentit, leur promit qu'ils ne feroient attaqués que lorfque l'heure feroit expirée. Il defcendit de la montagne pour aller calmer l'impatience des François. Il dit à ceux-ci que les fils d'Aymon étoient prefque décidés à fe rendre ; mais qu'ils demandoient quelques inftans pour prendre une derniere réfolution. Les Chefs vouloient attaquer le rocher malgré lui ; mais il menaça de couper la tête au premier qui feroit affez hardi de faire le moindre mouvement fans fon ordre.

Le temps accordé n'étoit pas à moitié écoulé, que la joie fufpendant les douleurs d'Alard & de Richard, ils fe fentirent en état de combattre : Mes amis, dit Richard » à fes freres, autant que j'en ai pu juger, la troupe » que Maugis conduit, eft d'environ cinq mille hom- » mes ; & les François ne font pas au-delà de quatre » mille. Ce n'eft pas affez que Maugis nous dégage, il » faut qu'il nous venge. Si les François fe doutent de » fon arrivée, ils fuiront ; ne leur donnons point le » temps de s'en appercevoir, defcendons au bas de la » montagne ; préfentons-nous au combat ; Maugis ne » doit pas être loin ; tandis que nos ennemis s'achar- » neront après leur proie, il déploiera fes troupes dans » la plaine & pourra les prendre de tous côtés ».

L'avis de Richard fut fuivi ; Renaud & Guichard defcendirent les premiers, Richard & fon frere les fuivoient. Les François ne douterent pas qu'ils ne vinffent fe rendre. Oger courut à eux ; « Pourquoi, leur dit-il, » avez-vous quitté votre afyle ? Si c'eft pour vous rendre » à Charlemagne, il falloit mieux expirer les armes à la » main, car je ne dois pas vous cacher que ce Prince a » juré qu'il vouloit vous traiter avec la plus grande » rigueur ; fi c'eft pour combattre, le lieu que vous » occupiez étoit inacceffible, ou du moins vous pouviez,

» avec le secours que je vous avois indiqué, vous y dé-
» fendre long-temps. Nous voulons combattre, répondit
» Renaud, & nous espérons encore de vous vaincre. Le
» peu de repos que vous nous avez donné, nous a rendu
» nos forces, & nous voulons encore tenter la fortune ».
Oger les prit pour des insensés, il retourne à ses troupes, & leur dit l'intention de ses cousins; les François paroissent furieux d'avoir si long-temps attendu. Oger leur donne le signal & se retire; à peine se sont-ils ébranlés, que Maugis, sortant du bois, se déploie dans la plaine; il avoit fait glisser des troupes le long de la forêt; elles s'étoient avancées, sans que personne s'en fût apperçu, jusqu'à l'autre extrémité de la plaine, & lorsque Maugis parut, les François se trouverent enveloppés par leurs ennemis. Le premier qui s'offrit à ses coups fut Oger. Il le frappa d'un coup de lance & lui fit une large blessure dans le flanc : Oger vouloit se venger; mais heureusement Bayard, sentant son maître, emporte Maugis auprès de lui, s'ouvrant un passage à travers les François qu'il déchire avec ses dents, & que Maugis renverse avec sa lance. Maugis embrasse Renaud, Alard & Guichard, car Richard avoit été obligé de remonter sur le rocher.

Les Gascons pénetrent dans le centre des ennemis, en font un horrible carnage & les mettent en déroute; les François veulent fuir; les troupes embusquées dans la forêt les arrêtent, les repoussent dans la plaine, & font par-tout ruisseler le sang. Renaud, monté sur Bayard, voit Oger, court à lui, & d'un coup de lance le jette à trois pas de son cheval; il descend aussi-tôt; il arrête le cheval, & en le rendant à Oger : « comme notre parent,
» lui dit-il, vous ne vouliez pas tremper vos mains dans
» notre sang; mais vous avez conduit trois mille hommes
» contre vos cousins, trahis & désarmés, pour les livrer
» à leur ennemi, qui n'attendoit ses victimes que pour
» les faire périr dans les supplices. Allez, je suis assez
» vengé; mais je vous conseille de vous retirer ».

Maugis, qui avoit fait amener son cheval de bataille, s'étoit jeté parmi les ennemis; il perça Guimard d'un coup de lance, abbatit la tête d'Allain, & fit son cri de

guerre ; le carnage devint général ; les troupes de Charlemagne diminuoient de moment en moment ; elles accusoient Oger d'être la cause de leur déroute ; elles l'attribuoient au temps perdu dans l'inaction où leur Général les avoit fait languir pendant deux heures. Oger, accusé par les siens & vivement pressé par ses ennemis, pousse son cheval dans la Dordogne & la passe à la nage. Renaud, le voyant sur l'autre rive : « mon cousin, lui » cria-t-il, vous trahissez les intérêts du Roi : vous fuyez » & vous nous abandonnez ses troupes. Perfide ! répon- » dit-il à Renaud, tu m'appelles traître, & c'est toi qui » me trahis ; sans moi tes freres & toi seroient prison- » niers : c'est moi qui ai donné le temps à Maugis d'ar- » river. Attends-moi, si tu l'oses. Je le veux bien, dit » Renaud ». Aussi-tôt Oger repasse le fleuve & se présente au combat. Son cousin eut pitié de lui ; son cheval pouvoit à peine le soutenir ; son armure ruisseloit de sang : Renaud refusa ; mais Oger avoit été appelé traître ; il dit à son cousin de se défendre Aussi-tôt ils se frappent, leurs lances se brisent, leurs écus jettent des faisceaux d'étincelles : chacun tombe blessé de son côté ; ils se relevent, mettent l'épée à la main, & se portent les coups les plus terribles ; tandis qu'ils se battent, leurs chevaux, aussi furieux que leurs maîtres, commencent entr'eux une autre espece de combat ; ils se mordent, se déchirent ; l'agile Bayard rue, hennit, écume & frappe son adversaire à la tête, à la croupe, dans les flancs. Oger courut pour les séparer ; mais Renaud, impatient de terminer son combat, le renverse d'un coup d'épée & le blesse à la hanche. Oger revient sur lui, frappe Renaud sur son casque & le fait chanceler. Oger veut recommencer ; mais voyant arriver Alard, Maugis, Guichard & leurs troupes, il remonte à la hâte sur Boisart, son cheval, & ne s'apperçut qu'il n'avoit point de selle que lorsqu'il eût passé la riviere. Renaud l'en railla ; Oger le défia de passer pour venir recommencer à se battre. Renaud avoit accepté le défi, il alloit passer la riviere, Alard & Maugis l'arrêterent, remercierent Oger d'avoir donné le temps à Maugis d'arriver ; & après qu'ils eurent massacré ou forcé ce qui

reſtoit de François de paſſer la Dordogne, ils allerent auprès de Richard.

Oger, couvert de bleſſures, excédé de fatigue & ſans ſelle, rentra dans le camp de Charlemagne. Perſonne ne doutoit que les quatre fils d'Aymon ne fuſſent pris; il n'y avoit preſque point de Chevaliers & de Seigneurs qui ne fuſſent leurs parens, leurs amis; ceux que leur mérite avoit rendu leurs rivaux & leurs ennemis, commencerent à les regretter dès qu'ils les crurent perdus, effet ordinaire de l'infortune, qui change la haine la plus envenimée en une tendre commiſération; mais quelle fût la ſurpriſe de Charlemagne, lorſqu'Oger lui eut fait un fidele rapport de tout ce qui venoit de ſe paſſer, qu'il lui eut appris que de trois mille François, il ne s'en étoit ſauvé que trois cents, & qu'il s'eſtimoit fort heureux lui-même de n'avoir pas péri ſous les coups de Renaud. L'impétueux Roland ne put entendre ce récit ſans frémir. Il étoit fâché que Charles eût préféré Oger pour arrêter les fils d'Aymon; il dit hautement qu'il étoit un lâche pour s'être laiſſé battre par un Chevalier ſans armes, ou un traître qui avoit empêché ſes troupes d'agir. Oger ne pût ſouffrir ces reproches & l'accuſa lui-même de lâcheté: « parce que vous me voyez bleſſé, lui dit-il, » vous oſez me tenir des propos inſultans, dont vous » ne me croyez pas en état de me venger; mais je vous » défie & veux vous faire voir que les forces expirantes » d'un guerrier tel que moi, ſont au-deſſus des bravades » d'un jeune téméraire ». Roland mit l'épée à la main. Oger, couvert encore de ſang & de pouſſiere, ſans tirer la ſienne, ſaiſit le fer de celle de Roland, & lui dit: « jeune homme, regarde ces bleſſures avant que je » me mette en défenſe, afin que tu puiſſes ſavoir le jugement qu'on portera de toi après notre combat. Si je » ſuis vainqueur, on dira que tu n'avois que de l'orgueil » ſans courage, puiſqu'un homme foible & épuiſé de » ſang t'a donné la mort; ſi je ſuis vaincu, on publiera » que tu n'es qu'un vil aſſaſſin, qui a profité de ma foibleſſe pour m'inſulter. Maintenant viens & combattons ». Roland laiſſa tomber ſon épée, demanda par-

don à Oger, & le remercia. Celui-ci reprit : « vous
» m'avez accusé de trahison & de lâcheté, je dois me
» justifier de l'un & de l'autre. C'est au Roi à s'informer
» de ma conduite ; vous, Roland, vous me ferez raison
» de l'imputation de lâcheté »

Charlemagne leur défendit de se battre, jusqu'à ce qu'Oger fût rétabli de ses blessures ; mais il ne put cacher son dépit de la perte inutile de ses troupes & de la victoire de Maugis & des fils d'Aymon.

Cependant Renaud, ses freres & Maugis, après avoir rassemblé & fait camper leurs troupes pour le reste de la journée, s'en alloient vers la roche, où ils craignoient de trouver Richard sans vie. Les trois freres soupiroient, Maugis les consoloit, Alard qui voyoit la tristesse de Renaud, demanda à son cousin ce qui s'étoit passé au Château de Montauban, & par quel hazard ou plutôt par quel miracle il étoit venu à leur secours.

« J'avois bien de la peine à me persuader, dit Mau-
» gis, que Charlemagne eût si-tôt changé à votre égard ;
» je ne savois comment concilier son projet de prendre
» Montauban, le siége dût-il durer sept ans, avec ce
» traité de paix à des conditions si douces. Je craignois
» qu'il n'eût trompé le Roi d'Aquitaine ; car jamais je
» n'aurois pensé que le Roi vous trahît. Je vous ai vu
» partir avec la plus grande douleur. Je venois de vous
» faire mes adieux, lorsque j'ai passé dans l'apparte-
» ment du jeune Gaudard, ami, secrétaire & confi-
» dent du Roi Yon. Je l'ai trouvé dans le chagrin &
» dans les larmes ; elles l'ont empêché d'abord de
» m'appercevoir. Je ne l'ai tiré de sa rêverie, qu'en le
» secouant brusquement. Ah ! Seigneur, m'a-t-il dit,
» pardonnez-moi ma distraction ; vos cousins sont-ils
» partis ? Ils sont déjà bien loin, lui ai-je repondu ;
» pourquoi me faites-vous cette question ? elle m'alarme.
» Hélas ! a-t-il repris, puissent-ils ne pas arrriver dans
» la plaine de Vaucouleurs ? Je l'ai pressé de s'expli-
» quer. Il m'a répondu qu'il ne pouvoit pas m'en dire
» davantage ; que son devoir l'obligeoit au secret, quel

» qu'il fût. J'ai vainement employé les prieres les plus » pressantes; enfin j'ai été jusqu'à la menace. Vous » vous y prenez mal, Chevalier, m'a-t-il dit, quand » les prieres ne peuvent rien sur une ame honnête, » soyez assuré que les menaces sont encore plus im- » puissantes. J'ai autant d'envie de vous révéler le se- » cret dont je suis dépositaire, que vous en avez de » le connoître; mais il ne dépend pas de moi. Je » suis revenu à la priere; je lui ai représenté que s'il » y avoit à craindre pour vous, son silence rendoit » inévitable un malheur qu'on pourroit peut-être en- » core prévenir. Enfin il s'est laissé toucher, il alloit » me révéler toute la trahison, lorsque le Roi l'a fait » appeler: il m'a dit de l'attendre & n'est revenu que » deux heures après. Il m'a raconté que Charles avoit » fait proposer au Roi Yon de lui livrer les quatre » fils d'Aymon; qu'à cette condition, il lui promet- » toit de retirer ses troupes de la Gascogne, d'aug- » menter ses Etats de plusieurs Villes & Châteaux; » mais que s'il continuoit à les protéger, il devoit s'at- » tendre à la guerre la plus sanglante; que l'Aquitaine » & la Gascogne, seroient livrées à la discrétion du » soldat, les habitans passés au fil de l'épée, & ses » Villes réduites en cendres; que non-seulement » Charlemagne le priveroit de sa couronne; mais qu'il » le feroit périr des mêmes supplices qu'il destinoit aux » fils d'Aymon. Le Roi, flatté des promesses de Char- » lemagne, & intimidé par ses menaces, a porté » l'affaire à son Conseil, soit qu'il n'ait pas osé se » charger lui seul d'un crime atroce, soit qu'il ait » voulu trouver des approbateurs; enfin il a écrit à » Charles qu'il promettoit de lui livrer ses ennemis, » qu'il les enverroit dans la plaine de Vaucouleurs, & » lui a désigné l'habit qu'ils porteroient, le cortége » qu'il leur donneroit, en un mot toutes les marques » auxquelles ils pourroient être reconnus. L'honnête » Gaudard a ajouté, qu'il avoit fait tout ce qu'il » avoit pu pour parler a quelqu'un de vous en parti- » culier, & que s'il l'avoit pu, il vous auroit donné

» les moyens d'éviter le piége, sans qu'il eût compro-
» mis le Roi ».

« Quand Gaudard, continua Maugis, m'a eu mis » au fait de la trahison, je n'ai pas hésité de lui » faire part du projet que je venois de concevoir de » voler à votre secours; il m'y a exhorté; il craignoit » qu'il ne fût trop tard. Vous êtes parti à quatre » heures du matin, il en étoit huit, il falloit rassem- » bler les troupes. Heureusement elles étoient sous » les armes : j'ai pris le prétexte d'un grand fourrage; » en deux heures tout le monde étoit à cheval; j'ai » pris six cents Cavaliers les mieux montés, pour mar- » cher avec moi, & j'ai donné ordre au gros de la » troupe de me suivre avec autant de diligence qu'il » se pourroit. Je suis parti du camp à dix heures, » dans trois nous avons fait notre route. Vous savez » le reste ». Alard, à son tour, rendit compte à Maugis de tout ce qui s'étoit passé à Vaucouleurs.

Pendant tous ces récits, ils parvinrent au pied du rocher; ils trembloient & desiroient de trouver Richard. Renaud n'osoit y gravir, il pleuroit comme s'il eût été certain de sa mort. Ils le trouverent en effet étendu à terre, sans mouvement; il soutenoit ses entrailles qui sortoient de sa plaie, ses chairs étoient livides & tout indiquoit la mort. Si les larmes, les caresses, les embrassemens pouvoient rappeler à la vie, ceux de ses trois freres l'auroient rendue à Richard. Maugis le voyoit d'un œil sec. « Promettez-moi, leur dit-il, de » venir avec moi au camp de Charlemagne, & de » m'aider à venger la mort de mon pere, & je m'en- » gage de rendre le jour à Richard ». Ils n'eurent pas besoin de recourir aux sermens : Maugis portoit toujours avec lui des plantes dont lui seul connoissoit la vertu, & un baume qu'il composoit lui-même. Il y avoit une fontaine dans ce rocher; il se fit apporter de l'eau pure, lava bien la plaie, fit rentrer les entrailles, y exprima le suc des plantes, retrancha les chairs livides, recousut la peau, appliqua sur le tout de son baume, fit avaler à Richard quelques gouttes d'un élixir qu'il avoit

extrait de divers minéraux, & fit soulever le malade qui commença à respirer; bientôt il ouvrit les yeux, reprit l'usage de ses sens, & comme s'il se fût éveillé d'un songe, il demanda à ses freres si Maugis étoit arrivé, si Oger & ses François l'avoient attendus? Maugis l'embrassa, lui dit que les ennemis avoient été mis en déroute, & l'exhorta de rester encore une demi-heure tranquille & couché sur le dos; il regarda la plaie, elle étoit déjà consolidée. Renaud, Alard & Guichard avoient des blessures considérables; Maugis les fit déshabiller, leurs corps étoient remplis de contusions & couverts d'un sang noir & épais; il s'étoit figé dans les endroits blessés. Maugis les fit bien laver par son Ecuyer, il exprima le suc des mêmes plantes dans leurs plaies, y appliqua de son baume, en frotta tout ce qui étoit meurtri de son elixir; en moins de demi-heure ils furent tous guéris; Richard étoit le plus foible par la grande quantité de sang qu'il avoit perdu; la nuit étoit déjà avancée, & depuis la veille ils n'avoient rien mangé; Maugis avoit eu soin de faire prendre à sa troupe des vivres pour trois jours; il envoya son Ecuyer au camp, il rapporta du vin, & des provisions abondantes; ils souperent tous, reprirent leur gaîté, oublierent leurs maux au sein de l'amitié, & s'endormirent jusqu'au lever du soleil.

Maugis & les fils d'Aymon étoient trop bien gardés par leurs troupes, pour avoir à craindre la moindre surprise, d'ailleurs ils en étoient adorés; l'amour du soldat pour ses Généraux, le rend vigilant pour lui-même & pour eux. Le sommeil leur rendit toutes leurs forces, & quand les premiers rayons du soleil frapperent leurs paupieres, ils avoient oublié les maux de la veille & ne se souvenoient plus que de leurs triomphes.

Les héros se disposerent à reprendre le chemin de Montauban. Ils placerent Alard & les prisonniers au centre, formerent leur avant-garde des troupes les plus fraîches, sous la conduite de Richard & de Maugis. Renaud & Guichard commanderent l'arriere-garde.

Renaud ne pouvoit se consoler de la trahison du Roi

d'Aquitaine, & quoiqu'il fût bien éloigné de penſer qu'Yolande fût ſa complice, ſon cœur oppreſſé avoit bien de la peine à lui pardonner d'avoir un frere capable d'une telle baſſeſſe.

Fin de la premiere Partie.



LES

QUATRE FILS D'AYMON.

HISTOIRE HÉROÏQUE.

SECONDE PARTIE.



À PARIS,

Chez FOURNIER, Libraire, rue du Hurepoix, près du Pont Saint-Michel, à la Providence.

M. DCC. LXXXIII.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

On trouve chez le même Libraire,

Hiſtoire de Pierre de Provence & la belle Maguelone.
——— de Robert le Diable.
——— de Richard ſans peur.
——— de Fortunatus.
——— de ſes Enfans.
——— de Jean de Calais.

Contes des Fées de Perrault.
Contes des Fées de Mademoiſelle de la Force.



LES QUATRE FILS D'AYMON.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE XI.

Retour des fils d'Aymon à Montauban. Alarmes & remords du Roi d'Aquitaine, il se réfugie dans un Couvent ; Roland l'y découvre & l'enleve : Renaud vole à son secours & le dégage, après un combat sanglant, des fers de Roland. Roland est blessé.

LES fils d'Aymon & Maugis entrerent dans Montauban, au milieu des acclamations du peuple. Yolande, avec ses deux fils, courut au-devant de son époux ; mais il repoussa la mere & les enfans. « Perfide ! dit-il, de » quel front oses-tu m'approcher, après le crime de ton » frere ? Si tu n'es point sa complice, pourquoi ne » m'as-tu pas encore vengé ? pourquoi, quand j'arrive » à Montauban, ne me livres-tu pas Yon dans les fers ? » Vas, remenes-lui tes enfans, je ne les reconnois plus ; » un sang trop impur coule dans leurs veines. Yon, le » traître Yon, est leur oncle, & ce titre, ils pourroient » aussi le donner aux freres de Renaud. Otes-les, ôtes-toi

» de mes yeux ; leur présence m'afflige, & la tienne...
» Arrête, Renaud, arrête, s'écrie Yolande, en embras-
» sant les genoux de son époux ; ah ! si tu me méprises
» assez pour croire que j'aie pu soupçonner la trahison
» de mon frere, & n'avoir pas marché sur tes pas avec
» tes enfans, quand tu t'obstinas malgré moi d'aller
» à Vaucouleurs, je ne veux ni de ton amour, ni de
» la vie. Ce fut hier, après le départ de Maugis, que
» j'appris tout : dès que je connus le danger, je formai
» mille projets ; le dernier auquel je m'arrêtai, ce fût
» de te devancer à la Cour de Charlemagne, d'expirer
» à ses yeux ou d'obtenir ta liberté. Les préparatifs de
» mon voyage étoient faits ; j'emmenois mes enfans avec
» moi : nous sortions des portes de Montauban, lors-
» qu'un des hommes-d'armes de Maugis nous arrêta,
» & nous annonça que votre libérateur étoit arrivé assez
» à temps pour vous sauver tous ; j'embrassai ce brave sol-
» dat ; offense-toi, Renaud, si tu le veux, des témoignages
» de ma joie ; je le conduisis dans ton palais, & pen-
» dant qu'il me racontoit tout ce qui s'est passé, je lui
» servois d'Ecuyer, dans la crainte qu'un autre, en
» l'interrompant, ne me fît perdre un mot de son récit...
» que d'horreurs ! ah ! Renaud !...

A ces mots, Yolande tombe évanouie aux pieds de son époux, qui, ne pouvant plus résister à sa tendresse, appelle Richard pour l'aider à la soulever : bientôt les larmes & les baisers de Renaud l'eûrent rendue à la vie. Leurs enfans embrassoient tour-à-tour Yolande, leur pere & leurs oncles. L'un de ces enfans, à qui Renaud, par amitié pour son beau-frere, avoit donné le nom d'Yon de Montauban, sembloit prêt d'expirer de plaisir sur les lévres de son pere ; Renaud, à qui le nom d'Yon étoit devenu odieux, n'appela plus son fils qu'Aymon de Montfort, pour n'être plus exposé à prononcer le nom d'un traître.

Il ne songeoit qu'aux moyens de se venger du Roi d'Aquitaine ; les plus cruels lui paroissoient encore trop doux, lorsqu'un héraut vint se jeter à ses pieds & réclamer sa protection pour ce même Yon, que Roland tenoit dans ses fers, & auquel il étoit prêt à faire

ſouffrir la mort. « Qui ? lui !... Roland !... s'écrie le fils
» d'Aymon ; eh ! de quel droit, Roland prétend-il ven-
» ger les outrages faits à Renaud ? Par quelle aventure
» le perfide Yon eſt-il tombé entre les mains de Roland ?
» Seigneur, répondit le hérault, pardonnez ſi, dans le
» récit que vous exigez, tout n'eſt pas de la même
» gravité. Parmi les gens-d'armes que Maugis conduiſit à
» votre ſecours, étoit un Cavalier protégé de ce Godefroy,
» qui, dans le Conſeil du Roi Yon, le détermina à
» vous livrer au Roi. Dès que vos freres, & vous eûtes
» mis les François en fuite, ce Cavalier ſe gliſſa dans
» le bois, & alla droit à Bordeaux ; il demanda à
» parler au Roi. Sire, lui dit-il, les fils d'Aymon re-
» viennent triomphans de la plaine de Vaucouleurs.
» Yon ſe fit raconter dans le plus grand détail tout ce
» qui s'étoit paſſé ; il ſe crut perdu, & ne ſongea plus
» qu'à échapper à votre vengeance. Dès que la nuit fut
» venue, il s'échappa de ſon palais, déguiſé, & s'écriant
» de temps en temps : oh ! ma ſœur, ma ſœur ! com-
» bien vous me déteſterez, quand vous ſaurez qu'il n'a
» pas tenu à moi que Renaud & ſes freres ne périſſent
» ſur un échafaud ? Lâche que je ſuis ! les menaces de
» Charles devoient-elles me faire commettre la plus dé-
» teſtable des trahiſons ? eh ! qu'avois-je à craindre, ayant
» Renaud pour me défendre ? Cependant Yon s'avançoit
» vers un bois ; le moindre bruit, une feuille agitée par le
» zéphyr le faiſoit trembler ; par-tout il croyoit rencontrer
» un des fils d'Aymon. Quand il eut gagné le bois, il ne
» fût pas plus tranquille ; il croyoit voir reluire un caſque,
» & c'étoit la roſée d'une feuille qui réfléchiſſoit les
» rayons de la lune : s'il ſe ſentoit frappé par une bran-
» che errante, il ſe croyoit percé de la lance de Renaud ;
» à tout moment il croyoit entendre le galop de Bayard,
» & il précipitoit ſes pas. Le Cavalier qui l'accompa-
» gnoit, auſſi timide que lui, l'épouvantoit encore.
» Enfin, accablé de peur & de fatigue, le Roi, plus
» foible que coupable, & dont toute la Cour étoit ré-
» duite en ce moment à un ſeul & pauvre ſoldat, lui
» demanda ce qu'il avoit à faire. Le Cavalier, après
» avoir long-temps rêvé, ne trouva que deux partis,

» l'un de paſſer en Eſpagne, de prendre le turban, de
» ſe mettre ſous la protection des Sarraſins, & de céder
» ſon trône à celui de leurs Princes qui le ſauveroit de
» Charlemagne ou de Renaud : l'autre, de prendre
» l'habit de Moine, parce que certainement Renaud ne
» l'attaqueroit jamais ſous cet habit, quand même il
» viendroit à le rencontrer. Ce dernier avis parut au Roi
» le plus ſage, & il réſolut de le ſuivre. A l'extrêmité
» du bois, eſt la riche Abbaye de S. Ildefonſe, retraite
» paiſible d'une vingtaine d'Auguſtins réformés, qui
» partagent leur temps entre la bonne chere, la chaſſe
» & le ſommeil, priant au ſurplus pour les preux Che-
» liers & pour leurs Dames. C'eſt-là que le bon Roi Yon
» réſolut de ſe retirer. Il part; à meſure qu'il approche
» du monaſtere, ſa peur diminue; il arrive enfin, ſe
» fait ouvrir les portes, & demande à parler à l'Abbé ».

« Malheureuſement pour Yon, le Portier déjeûnoit
» avec Pinaut, Vandale de Nation, qui dans la derniere
» guerre de Pépin, s'étant réfugié en France, fut tour-
» à-tour homme-d'armes & eſpion, tantôt des Sarra-
» ſins, & tantôt des François, ſervant & trahiſſant l'un
» & l'autre parti au gré des circonſtances & ſur-tout de
» ſes intérêts; pendant la paix, il étoit commiſſionnaire
» des Moines, chef de brigands, & faiſant tout, hors
» le bien. En buvant, en jaſant avec le frere portier,
» il apprit, mais en grand ſecret, que l'Abbé venoit de
» recevoir parmi ſes Moines, un homme de très-grande
» importance, moyennant une fondation qui triploit les
» revenus du Couvent, que l'Abbé lui avoit promis de
» le cacher ſi bien que de long-temps ni Charlemagne,
» ni Roland, ni les fils d'Aymon n'en auroient des nou-
» velles, & qu'il pouvoit boire & dormir tranquille-
» ment; mais quel étoit ce perſonnage? C'eſt ce que
» Pinaut ne ſavoit point encore. Il fit ce raiſonnement
» en lui-même : c'eſt un Grand qui ſe cache & qui
» fuit, donc on le cherche; cherchons donc à notre
» tour ceux qui le pourſuivent. Il ſe mit en quête,
» trouva le Cavalier qui avoit accompagné Yon, l'en-
» nivra, & ſut une partie de ſes ſecrets. Pinaut ima-
» gina que puiſqu'on prenoit tant de précautions pour
» cacher

» cacher le Roi Yon aux fils d'Aymon & à Charlemagne, ils avoient un grand intérêt à savoir sa retraite, & que par conséquent il y avoit un grand intérêt, pour Pinaut, de la leur découvrir. Il résolut d'abord d'aller révéler son secret aux fils d'Aymon; puis imaginant qu'il pourroit tirer une meilleure récompense de Charlemagne, il changea de dessein. Comme Pinaut a six pieds onze pouces de hauteur, & qu'il fait trois lieues quand les autres n'en font qu'une, il prit le chemin de Vaucouleurs, quoiqu'il soit le plus long. Il rencontra votre troupe, qui retournoit triomphante à Montauban : il coupa à travers les bois & arriva enfin au camp de Charlemagne ».

» Pinaut se trompa de tente, il entra dans celle de Roland, & croyant parler au Roi, il lui raconta tout ce qu'il savoit d'Yon, de sa retraite, de son froc & de votre marche. Roland a juré qu'il vous attaqueroit. Oger, qui ne demande pas mieux que de voir Roland aux prises avec vous, & qui ne seroit pas fâché que vous humiliassiez l'orgueil du jeune Chevalier, s'est mis de la partie avec Olivier, Richard de Normandie, & Guidelon; ils ont marché à la tête de quatre mille hommes. Pinaut leur servoit de guide; quoiqu'il dût prendre un autre chemin, il les a conduits à l'Abbaye de S. Ildefonse. L'Abbé, qui ne se doutoit de rien, est allé les recevoir à la tête de tous ses Moines, & après les premiers complimens, il les a invités de venir se mettre à table; c'étoit l'heure du dîné. Roland l'a remercié brusquement, & lui a dit : Seigneur Abbé, quand j'aurai envie de dîner, je vous en avertirai, ce n'est pas pour le moment de quoi il s'agit; il faut me dire ce que vous avez fait du traître le plus lâche qu'il y ait au monde; il ne vous sert de rien de faire l'étonné : je sais qu'il est dans votre Couvent, je prétends qu'il me soit remis pour en faire une punition exemplaire ».

» L'Abbé, voyant qu'il étoit inutile de dissimuler : Seigneur, a-t-il dit à Roland, j'ai promis au Roi Yon qu'il seroit à couvert de toute insulte dans ce saint asyle, de ne révéler à personne l'endroit où il est

» caché. Si un Chevalier eſt eſclave de ſa parole, un » Religieux ne l'eſt pas moins de la ſienne, & pour » rien au monde je n'y manquerai. Je dois la reſpecter » ſans doute, a repris Roland, & je vais faire fouiller » par tout; vos recherches ſeroient inutiles, répond le » Moine; il eſt ſi bien caché que ni vous, ni vos Che- » valiers, ne ſauroient le trouver; il dépend de mon » ſecret, & mon ſecret eſt inviolable. Roland, que ce » diſcours impatientoit, a répondu au Moine: perſonne » ne connoît mieux que moi le prix d'un ſecret, gar- » dez le vôtre, je vous en loue, & je ne vous preſſe » plus; mais comme j'ai réſolu de punir Yon, & que » je ſuis auſſi invariable dans mes réſolutions, que vous » dans les vôtres, je vais faire mettre le feu aux quatre » coins de l'Abbaye, & ſans que vous violiez votre pa- » role, Yon ſe trouvera puni; vous n'aurez rien à vous » reprocher; j'aurai exécuté mon projet & nous ſerons » tous contens. Qu'Oger, avec deux mille hommes, » aille inveſtir le Couvent, je le charge d'embrâſer la » partie du midi; Guidelon mettra le feu à celle du nord; » Olivier incendiera la partie du couchant, & Richard » de Normandie, celle du levant: il détacha auſſi-tôt » cinquante hommes-d'armes pour enfoncer les portes » de l'Abbaye, & aller dans la ſacriſtie prendre toutes » les torches qu'ils y trouveroient. Quand l'Abbé a vu » les haches levées, il eſt tombé aux genoux de Roland; » il a promis de lui remettre Yon; mais, a-t-il ajouté, » ſongez, Seigneur, qu'Yon eſt Moine, & qu'en cette » qualité vous n'avez aucun pouvoir ſur lui; Roland a » regardé l'Abbé avec un ſourire amer, a élevé ſa » lance, & l'a laiſſée tomber, de tout ſon poids, ſur » l'épaule de l'Abbé; voilà, lui a-t-il dit, comme j'aime » qu'on ſoit fidele à ſon ferment. L'Abbé, qui croyoit » avoir l'épaule démiſe, n'a rien répondu, crainte de » plus ſiniſtre aventure, a conduit Roland dans un ca- » veau, lui a montré une petite porte qui donnoit ſous » le fût d'une colonne, où Yon étoit caché; Roland » l'a fait deſcendre & ſortir du caveau; il étoit ſous » l'habit de S. Auguſtin & tout tremblant; Sire Moine, » lui a dit Roland, révérend Chevalier, pardonnez, ſi

» je trouble votre ſolitude ; mais il faut dans le moment » que vous vous décidiez ſur deux partis que j'ai à vous » propoſer. Qu'aimez-vous mieux, ou venir tout à l'heure » auprès de Charlemagne, lui rendre compte des fils » d'Aymon que vous aviez promis de lui livrer, ou de » rompre un lance avec Roland, qui veut venger ſes » couſins de votre trahiſon ? choiſiſſez. Le Roi Moine » n'a voulu ſe déterminer ni pour l'un ni pour l'autre » parti : il a réclamé contre la violence qu'on faiſoit à » un Religieux qui n'avoit plus rien à démêler avec le » monde, & a menacé Roland de la colere céleſte ; le » Paladin, ſans écouter ni ſes réclamations ni ſes me- » naces, l'a auſſi-tôt fait enlever & l'a fait attacher ſur » un cheval, le viſage tourné vers la queue, afin que » toute ſa troupe pût le voir à ſon aiſe pendant la mar- » che : c'eſt dans cet équipage, indigne d'un Roi, qu'il » le conduit à Charlemagne, & que je l'ai rencontré. » Dès qu'il m'a apperçu, il m'a appelé par mon nom, » quoiqu'il lui ſoit défendu de parler à perſonne : mais » comme c'eſt Pinaut qui eſt chargé de mener ſon cheval » par la bride, & que je le connois, je me ſuis approché » du guide ; il m'a raconté tout ce que vous venez d'en- » tendre. J'ai demandé au Vandale, la permiſſion de » parler au Roi, qui m'a dit tout bas : j'ai indignement » trahi Renaud & ſes freres, je mérite toute leur indi- » gnation ou plutôt leur mépris ; mais je connois leur » généroſité, va, vole à Montauban, expoſe mes mal- » heurs & mon crime à Renaud, & ne lui parle ſeule- » ment pas de mon repentir ».

Le héros ſe tut, Renaud morne & penſif, interrompoit de temps en temps ſon terrible ſilence, par des cris & des ſoupirs. Enfin, regardant ſon épouſe & ſes freres en fondant en larmes : « Eh ! c'eſt un Roi, dit-il, » qui s'eſt ainſi dégradé, c'eſt un Roi que Roland traite » ainſi ? Armons-nous, mes freres, allons arracher Yon, » tout lâche qu'il eſt, des mains de Roland. Qui ? ce » perfide ! s'écrie Alard, ce traître, qui a voulu nous » livrer à notre ennemi ! non, Renaud, non jamais ; » qu'il périſſe ; & puiſque Roland veut nous venger, qu'il » ſoit ſon bourreau ! Mon frere ! mon frere, reprit

» Renaud, nous ferions bien peu dignes du titre de
» Chevalier, si nous n'avions pitié d'un homme qui se
» repent : Yon nous a trahis ; mais il nous avoit secou-
» rus. Errans, loin de notre patrie & de la maison pa-
» ternelle, persécutés par Charlemagne, livrés à l'indi-
» gence, c'est lui qui nous a recueillis, qui nous donna
» un asyle, des Etats & son amitié ; il m'a fait un don
» plus précieux encore, celui d'une femme aimable &
» vertueuse : voilà, mes amis, de quoi nous devons nous
» souvenir, & non d'une trahison qui fut plutôt l'effet
» de sa foiblesse & de sa crainte, que de sa méchanceté.
» Il connoissoit toute la haine de Charlemagne contre
» moi ; Yon a tremblé & s'est cru perdu : ses Conseillers
» qui trembloient pour eux-mêmes, & qui peut-être
» étoient secrétement gagnés par les présens de Charles,
» lui ont fait des peintures effrayantes des maux auxquels
» il alloit exposer ses Peuples ; ils lui ont persuadé que
» son refus alloit attirer sur eux, tous les fléaux d'une
» guerre malheureuse ; ils l'ont empêché sans doute de
» me communiquer ses alarmes ; hélas ! des maux que
» souffrent les Peuples, ce ne sont pas les Rois qui sont
» les plus coupables ; ce sont leurs courtisans ; ils ont
» l'art de faire de leurs Souverains, l'instrument de leurs
» propres vengeances : le Roi nous aimoit ; mais Gode-
» froi nous portoit envie, & nous n'avons été les victi-
» mes que de l'envieux. Si nous avions eu l'amitié de
» Godefroy ; il eut représenté à son maître, qu'avec
» notre secours, il étoit assez fort pour résister à Char-
» lemagne, & le Roi l'eut cru & ne nous eut pas trahis :
» ainsi, mes chers amis, Yon est moins criminel que
» vous ne le pensez ; mais le fût-il mille fois davan-
» tage, ce seroit une raison de plus pour oublier sa
» trahison ; ne voyons en lui que notre bienfaiteur, mon
» beau-frere, l'oncle de vos neveux, enfin un Roi mal-
» heureux, au pouvoir d'un jeune téméraire ».

Après avoir ainsi parlé, sans attendre la réponse de ses freres, Renaud fait sonner les trompettes, & ses troupes se rendent aussi-tôt sur la Place, il se met à leur tête, & lorsqu'elles furent hors de Montauban ; « C'est au secours, leur dit-il, de votre Roi prisonnier,

» & destiné peut-être à des supplices infâmes, que je
» vous mene : sa honte rejailliroit sur vous : il faut le
» délivrer ou périr ».

Les troupes, le peuple qui les avoit suivis, étonnés de la générosité de Renaud, s'écrierent : « il faut délivrer Yon, notre Roi ; mais Renaud est seul digne de l'être ».

A peine Renaud & ses freres furent-ils sortis de Montauban, qu'ils apperçurent la troupe de Roland : ils s'arrêterent & se rangerent en ordre de bataille. Oger sentit une secrete joie en voyant Renaud : « Le voilà » donc enfin, dit-il à Roland, voyons maintenant si » vous serez plus heureux que moi. Si vous le faites pri- » sonnier, je vous tiens pour le plus valeureux Cheva- » lier qui fut & qui sera jamais ». L'Archevêque Turpin ricannoit en secouant sa tête chauve ; Olivier sourioit, & le Duc de Naimes conseilloit à Roland de ne pas se mesurer avec lui. Roland, qui ne doutoit de rien, regarde Naimes avec dédain & range sa troupe. Cependant l'Archevêque Turpin lui fit observer que Renaud avoit beaucoup plus de monde que lui ; « que m'importe, » dit Roland, ne savez-vous pas que les Gascons ont » plus d'adresse & d'esprit que de valeur ? Quand cela » seroit vrai, reprit l'Archevêque, je sais aussi, qu'avec » un Général tel que Renaud, les moins braves devien- » nent des héros, & que c'est le Général qui fait le » soldat ».

De leur côté, les freres de Renaud l'exhortoient d'éviter le combat avec Roland, qui, selon l'opinion commune, avoit reçu du ciel, le don d'être invulnérable : « Il y a tant d'autres Chevaliers, lui disoient-ils, » avec qui vous pouvez combattre à avantage égal ! at- » taquez la troupe entiére, nous vous seconderons, nous » la taillerons en piéces ; mais évitez Roland. Mes amis, » leur dit Renaud, je connois tout le prix de ce jeune » héros ; d'ailleurs il est neveu du Roi : s'il veut la paix, » je ne demande pas mieux ; mais s'il veut combattre, » je ne le crains point, tout invulnérable qu'il veut se » faire croire ; je trouverai peut-être le moyen de dissi- » per un préjugé qui lui est trop favorable ». Comme

il parloit encore, il vit Roland qui s'avançoit vers lui : « Mon frere, dit-il à Alard, retenez les troupes ; que » personne ne quitte ses rangs jusqu'à ce que je l'or- » donne : » Aussi-tôt il pique Bayard & fend l'air jusqu'à ce qu'il ait joint Roland ; alors, en présence de deux troupes, il descend de cheval, l'attache à un arbre, met sa lance à terre, & le front courbé, fléchissant un genou devant Roland ; « Prince, lui dit-il, voici le temps de » terminer nos haines. Vous êtes neveu de Charlema- » gne, & mon cousin ; soyez notre médiateur, réta- » blissez la paix entre Charlemagne & nous ; qu'il nous » rende son amitié, & je lui jure, pour mes freres & » pour moi, toute foi & toute loyauté ; je remettrai Mon- » tauban en son pouvoir, & Bayard vous appartiendra : » Bayard, que je ne donnerois pas pour une Province ; » nous quitterons la France & nous irons porter nos ar- » mes, au nom du Roi, contre les Sarrasins. Il n'y a » point de sacrifices que le Roi ne puisse exiger de nous, » tant nous desirons la paix, quelqu'avantage que la » guerre puisse offrir à des Chevaliers sans fortune, » abandonnés par leurs parens ».

Roland fut touché de la priere de Renaud ; mais il l'assura que jamais les fils d'Aymon n'obtiendroient rien de Charlemagne, à moins qu'ils ne consentissent à lui livrer Maugis. « Nous mourrons tous, reprit Renaud » en se levant & en reprenant sa lance, nous mourrons » tous plutôt que d'acheter la paix par une telle lâcheté ». Il ceignit son épée, monta sur Bayard, & revint tout armé vers Roland. Il prit un ton plus fier : « Roland, dit-il » à son cousin, garde-toi de penser qu'aucune crainte m'ait » engagé à m'humilier devant toi. Je t'ai rendu ce que je te » devois, comme neveu du Roi, & comme mon parent ; » j'ai cru trouver en toi, un ami, un défenseur contre » l'oppression ; j'ai cru que tes vœux, comme ceux d'un » vrai Chevalier, étoient pour la paix, que tu avois » en horreur la discorde & les haines entre parens ; mais » loin d'être sensible à ma priere, ton orgueil met à la paix » une condition non-seulement impossible, mais vile & » flétrissante : elle m'indigne & m'offense. Mais afin que tu » n'ailles pas te vanter à la Cour de Charles que le bruit

» de ta valeur m'a fait tomber à tes pieds, pour te de-
» mander grâce, combattons & voici les conditions que
» je te propose. Si je suis vaincu, je consens que tu me
» livres à la colere de Charlemagne; si tu l'es, tu vien-
» dras avec moi à Montauban, où tu n'éprouveras avec
» nous ni haine, ni colere; mais amitié franche, paix,
» douceur & loyauté ». Roland exigea que Renaud lui donnât sa parole, & Renaud lui répéta les mêmes propos, qu'il appuya de son serment. Roland demanda encore un moment pour aller rapporter à ses Chevaliers les conditions du combat; il leur dit que Renaud vouloit combattre seul à seul; mais Olivier, Oger, l'Archevêque Turpin, & tous les Chevaliers s'y opposerent. « Renaud, lui dirent-ils, est votre parent & le nôtre,
» & le combat ne finiroit que par la mort de l'un des
» deux. De quelque côté que tournât la victoire, nous
» en serions également affligés. C'est assez que le com-
» bat soit général, & si dans la mêlée, vous vous ren-
» contrez, vous pourrez essayer vos forces ». Roland, obligé de céder à ces conseils, rangea sa troupe en bataille; Renaud conduisit la sienne en grand Capitaine, & se jeta le premier au milieu des François: un Chevalier s'offrit sur son passage; il ne fit que pousser Bayard sur lui, & le Chevalier fut foulé sous les pieds de Bayard; il presse la premiere ligne des François & la rompt; Richard, excité par son exemple, frappe, renverse, écrase tout ce qui échappe à Renaud: il fait un si grand carnage autour de lui, que Renaud étonné suspend ses coups pour l'admirer; « que fais-tu Renaud, s'écrie
» Richard, pénetre dans les escadrons, disperse, divise
» les François, empêche qu'ils ne se rallient ».

Cependant les François invoquent à grands cris le secours de Roland; il accourt furieux; il appelle Renaud, qui brûle de le combattre & qui laisse respirer les combattans; il remet son épée dans son fourreau, saisit une lance courte, mais terrible par sa grosseur: « pourquoi,
» dit-il à Roland, vous êtes-vous dérobé si long temps
» à mes yeux ». Aussi-tôt ils courent l'un contre l'autre. Hector, Salomon de Bretagne & l'Archevêque Turpin, voyant que Roland étoit armé de son épée, tremblerent

pour Renaud. « Nous voyons avec douleur, dirent-ils à
» Olivier, que le plus généreux Chevalier du monde va
» périr : voyez avec quelle précipitation l'épée de Roland
» tombe sur Renaud ; il est vrai que Renaud rend ses
» coups inutiles, & qu'il les détourne adroitement ; mais
» le pourra-t-il encore long-temps avec sa lance ? Allez
» du moins dire à Roland que, puisqu'il veut combattre, il se serve des mêmes armes que son adversaire.
» Chevaliers, intérrompit Oger, vous vous effrayez en
» vain ; laissez Roland se servir des armes qu'il jugera
» à propos ; il n'y en a point que Renaud redoute, je
» le connois mieux que vous, Roland n'est pas plus à
» craindre pour lui que tout autre ». On crut que l'envie
faisoit ainsi parler Oger, & les Chevaliers prierent Olivier de faire cesser ce combat ; mais l'impétueux Roland ne
voulut rien entendre, & les menaçant du courroux de
Charlemagne, retourna vers Renaud & lui dit : « Chevalier, vous évitez assez adroitement mon épée,
» voyons maintenant si vous vous garantirez du fer de
» ma lance. Peu m'importe, répondit Renaud, la lance
» ou l'épée, tout m'est égal ». Alors ils coururent l'un
contre l'autre, avec une égale ardeur ; mais l'ardeur de
Renaud étoit éclairée, & se jouoit de l'impétuosité de
Roland ; ils se frapperent avec tant de fureur que leurs
lances, quoique d'une grosseur énorme, se réduisirent
en poussiere ; leurs écus se heurterent & leurs chevaux,
repoussés l'un par l'autre, retournerent malgré eux en
arriere, jusqu'à l'endroit d'où ils étoient partis : celui de
Roland s'abatit avec son Cavalier ; Renaud, fier sur le
sien, regardoit en riant son rival embarrassé, se débattre sur le sable ; Renaud, qui ne voulut point profiter
de son avantage, cria *Montauban*.

Cependant Roland se releve, écume de fureur, prend
son épée, & veut abattre la tête de son cheval : « grâce,
» grâce, lui crie Renaud ; hélas ! il a fait plus que vous
» ne deviez attendre ; il s'est relevé, & Bayard en est
» tout honteux. » Aussi-tôt Renaud saute à terre ; Bayard,
comme s'il eût entendu les propos de son maître,
s'élance sur le cheval de Roland, le frappe à coups de
pied & le déchire avec ses dents : le fougueux Roland

court à Bayard pour le percer de son épée : « Arrêtez, » Chevalier, lui crie Renaud ; quel champion choisissez-» vous aujourd'hui ? En voici un plus digne de vous ; » laissons faire nos chevaux & combattons ». Roland rougit de colere : « tu me menaces, Renaud, s'écria-» t-il, attends, voici de quoi rabaisser ta fierté ». Renaud ne l'attendit point ; il courut à lui, & porta sur son casque un si rude coup d'épée, qu'il l'ouvrit ; mais Flamberge glissa sur l'écu sans effleurer la peau ; le neveu de Charlemagne fut étourdi du coup, il recule de crainte d'un second, & levant Durandal, cette épée plus redoutable que les armes d'Achille, il avance & frappe ; Renaud lui oppose son écu, & l'écu tombe coupé en deux, aux pieds de Renaud ». Nous voilà » quittes tout au moins, lui dit Roland. Non, reprit » le fils d'Aymon, ton orgueil veut quelque chose de » plus ». Ils alloient recommencer, leur fureur irritée annonçoit le combat le plus terrible, mais Maugis plus prudent, arrête Renaud & le fait remonter sur Bayard ; Oger & Olivier forcent Roland d'en faire autant ; Oger avoit bien de la peine à contenir la joie qu'il ressentoit d'avoir vu Roland abattu par Renaud ; Roland humilié rugit, appelle & défie son adversaire : « Mon » cousin, lui dit Renaud, nos Chevaliers ne le veulent » point ; mais tâchons de nous dérober à leurs regards, » passons la riviere à la nage, & seuls dans le bois, » nous verrons à qui demeurera la victoire ». Roland y consentit ; mais Olivier qui soupçonna leur dessein, le ramena malgré lui.

Mais comme Renaud alloit passer la riviere, il apperçut une troupe d'environ cent hommes-d'armes, & un Religieux au milieu d'eux ; il fond sur ce peloton, reconnoît le Roi Yon, & s'écrie : « lâches, qui prenez » plus de précautions pour garder un Moine, que si » vous conduisiez dix Paladins armés, fuyez, laissez le » Roi ». Il frappe en même temps un Chevalier & le renverse ; le reste se dispersa devant lui, comme à la fin de l'automne, les feuilles s'éparpillent au souffle d'un vent impétueux. Renaud resté seul avec Yon, ne lui fit point de reproches ; il se contenta de lancer un regard

plus terrible pour le coupable que la punition la plus févere. Le malheureux & foible Roi tombe aux genoux de Renaud & s'écrie : « mon crime eft digne du sup-
» plice le plus honteux ; la feule grâce que je demande
» à Renaud, eft de ne périr que de fa main ; j'aurai
» moins à rougir que de tomber entre celles de Char-
» lemage. J'ai été coupable par la crainte de le deve-
» nir ; le Duc d'Anjou m'a fait trembler pour mes Su-
» jets ; il m'a rendu traître pour fauver mon Royaume
» des fureurs de Charlemagne ; & parce que le ciel
» vous a protégés contre ma perfidie & la fienne, Char-
» les m'accufe de l'avoir trahi ; il me fait un crime de
» votre liberté ; mais hâtez-vous, délivrez-moi d'une
» odieufe vie ». Renaud fit relever Yon, le fit monter à cheval, & le fit conduire derriere fa troupe.

CHAPITRE XII.

Richard eft fait prifonnier par Roland. Charlemagne s'empare du prifonnier malgré fon vainqueur, & le condamne à un fupplice infâme. Enchantemens de Maugis, qui le rend méconnoiffable ; il découvre ce qui fe paffe au camp, en donne avis à Renaud, qui fait embufquer fes troupes. Noble fermeté des Chevaliers qui refufent d'efcorter la conduite de Richard au fupplice. Lâcheté d'un Courtifan.

LE combat avoit recommencé entre les François & les Gafcons au moment où Renaud étoit parti pour paffer la riviere. Ses trois freres & Maugis furent attaqués par Roland, Oger & Olivier. Ils voulurent fe montrer dignes de Renaud, & le camp des François fut couvert de morts. Roland ne fe poffédoit pas ; mais ce qui acheva de le mettre hors de lui, ce fut Oger qui lui dit :
« Seigneur, avez-vous obfervé que votre cheval eft
» bleffé à la cuiffe, & que votre écu eft fracaffé ? mais
» que vois-je ? voilà du fang qui coule de votre côté :
» ah ! puifque le brave Roland eft bleffé, il faut que

» Renaud ſoit mort, ou tout au moins votre priſonnier ». Roland, qu'on ne plaiſantoit pas impunément, porta la main ſur la garde de ſon épée & menaça Oger; mais Olivier ſe mit entr'eux deux & les ſépara.

Ce fut dans ce moment que le jeune Richard s'approcha de Roland & le défia; Roland, qui ne le connoiſſoit pas, lui donne à peine le temps d'achever, & pouſſant ſon cheval ſur lui, il le renverſe: Richard ne s'étonne point; il remonte, preſſe Roland, qui s'apperçoit enfin que c'eſt un des fils d'Aymon qu'il a en tête; mais aulieu de combattre ſeul à ſeul avec lui, craignant ſans doute de ſe compromettre en ſe battant avec tout autre que Renaud: « A moi, François, s'écrie-t-il, » c'eſt Richard, c'eſt un des fils d'Aymon, qu'il ſerve » d'ôtage pour ſes freres ». Auſſi-tôt un eſcadron de François environne Richard; ſon cheval eſt tué ſous lui; il ſe dégage, & quoiqu'il ſe voie prêt d'être accablé par le nombre, il met l'épée à la main, bleſſe dangereuſement le Comte Antoine, tue un Chevalier qui veut le faire priſonnier, écarte les plus hardis, & donne la mort à tous ceux qui attentent à ſa perſonne. Cependant on lui crie de tous côtés: rendez-vous, où vous nous forcerez à vous donner la mort. Entouré de toutes parts & voyant qu'aucun effort humain ne peut le dégager: » Je me rends, où eſt Roland, s'écrie-t-il, c'eſt à lui » que je remettrai mes armes ». Un Chevalier fut aſſez téméraire pour vouloir ſe ſaiſir de ſon épée; Richard le regarda avec mépris: « Tu ne mérites que d'en » éprouver les coups », lui dit-il, en lui abattant la tête; & auſſi-tôt il s'approche de Roland, lui remet ſon épée toute ſanglante, & ſe rend à lui, comme au plus brave Chevalier.

Renaud fut averti de ce malheur lorſqu'il ne fut plus temps de le réparer, & qu'on eut fait partir Richard pour le camp de Charlemagne: Alard & Guichard, qui ignoroient la captivité de leur frere, rencontrerent Renaud accablé de triſteſſe. Lorſqu'il leur eut raconté le déſaſtre de Richard: « Ah! mon frere, s'écrierent-ils, » pourquoi nous avez-vous engagé d'aller au ſecours du » traître Yon »? Guichard, à ces mots, jette un regard

furieux sur le Roi, & veut l'immoler à son frere ; déjà son épée étoit levée, Renaud lui retient le bras : « Arrê-
» tez, mon frere, lui dit-il ; c'est à moi qu'Yon s'est
» rendu, c'est moi qui dois le punir ou le défendre ;
» soyons ses juges & non pas ses bourreaux. Je le mets
» sous votre garde ; conduisez-le à Montauban, & moi
» je vole au camp de Charlemagne ; je lui enleverai
» Richard ou je périrai avec lui ». Il partoit ; mais Alard se jette au-devant de lui, saisit Bayard par le frein, & Guichard l'arrête par derriere.

Renaud faisoit ses efforts pour s'arracher des mains de ses freres, lorsque Maugis survint. Il leur demanda le sujet de leurs plaintes & de leurs larmes ; il les écouta avec un front calme & tranquille ; il blâma le projet inutile de Renaud. « Allez, lui dit-il, vous reposer à
» Montauban ; c'est moi qui irai au camp de Charlema-
» gne, & si Richard n'est point mort, je vous réponds
» sur ma tête, de le ramener avec moi. Cessez toute
» plainte & comptez sur la parole de votre ami ».

Les trois fils d'Aymon rentrerent tout consternés dans Montauban avec Yon leur prisonnier, dont les remords augmentoient par la perte de Richard. L'épouse & les enfans de Renaud vinrent l'embrasser ; Yolande ne put s'empêcher d'accabler son frere des plus sanglans reproches ; leurs larmes coulerent en abondance quand ils apprirent que Richard étoit entre les mains de Charlemagne ; mais Maugis, qui arriva un moment après, les consola & ranima leurs espérances. Maugis comptoit trop sur les secrets de son art pour avoir la moindre inquiétude ; il se retira un instant, & passa dans son appartement pour se préparer ; il se mit tout nud ; il avala le suc d'une herbe, dont la vertu étoit telle que son corps parut subitement enflé ; il frotta tous ses membres du suc d'une autre plante & ils devinrent noirs & livides, ses yeux tournerent dans sa tête, & son front parut couvert d'ulceres ; il se revêtit de haillons, & dans cet état il se présenta aux fils d'Aymon qui ne le reconnurent point ; sa tête étoit affublée d'un vieux chaperon ; il tenoit dans sa main un long bâton de pélerin. Renaud fut étonné de voir dans son Palais, un mendiant si pauvre

& si malade; il alloit ordonner qu'on prît soin de cet infortuné, lorsque Maugis le tira d'erreur. « Voilà, » dit-il, avec quelles armes je vais combattre Charle- » magne & délivrer Richard ». Il part, & dans moins d'une heure il devance Roland au camp du Roi; il le traverse en boitant & appuyé sur son bourdon; il alla devant la tente de Charlemagne; il attendit que le Monarque en sortît. « Grand Prince, lui dit-il, d'un ton » hippocrite, puisse le ciel vous préserver des traîtres! » — Je te sais bon gré de tes vœux, lui dit Charle- » magne, il n'y a que Dieu qui puisse préserver les » Rois de la trahison, ils ne sont que trop environnés » de piéges! Combien de fois le traître Maugis ne m'a-t-il » pas trompé? Pauvre, Hermite, Chevalier, il prend » toutes les formes qu'il veut. — Hélas! hélas! Sire, » reprit le faux mendiant, les bons pâtissent toujours » des méfaits des méchans: si Maugis est un traître, » les pauvres gens ne lui ressemblent pas: puisse le ciel » lui rendre tout le mal qu'il m'a fait? — Et d'où viens-tu, » reprit Charlemagne? — Sire, je viens de Jérusalem » d'adorer le Saint Sépulchre. Hier, je passai à Balançon, » j'avois avec moi dix Pélerins; une troupe de brigands » sortis de Montauban, nous attaquerent; ils tuerent » mes compagnons, les dépouillerent, & je ne me » sauvai que parce qu'ils me crurent morts. Quand ils » se furent retirés, je m'en allai dans un petit hameau » où je demandai qui étoient les scélérats qui avoient » tué mes compagnons. Hélas! mon bon Prince, je ne » m'y serois jamais attendu, on me dit que c'étoient les » gens des quatre fils d'Aymon & de leur cousin Maugis. » Eh! mon Dieu! leur dis-je, le mauvais métier qu'ils » font-là pour des Gentilshommes! & l'on me répon- » dit que leurs maîtres étoient si pauvres, si pauvres, » qu'ils étoient obligés pour subsister de faire arrêter » & dépouiller les passans. Au portrait que ces bonnes » gens me firent de Maugis, j'ai lieu de croire que c'est » lui-même qui me lia & qui me mit dans l'état où je » suis. Ah! bon & généreux Sire, je ne veux de mal » à personne, mais je serois bien joyeux si j'étois vengé » de ces assassins publics. — Ce que tu me racontes, lui

» dit Charlemagne, eſt-il bien vrai? — Oui, Sire.
» — D'où es-tu? — de Bretagne. — Comment t'appélles-
» tu? — Kerlinet le ſincére, & je ſuis aſſez riche
» dans mon pays. Sire, vous êtes Roi, & vous devez
» me faire raiſon des brigands. — Eh! mon ami, je
» ne puis m'en faire raiſon à moi-même, & crois que
» ſi Maugis tombe jamais entre mes mains, je ne l'épar-
» gnerai point ».

Les Chevaliers, témoins de cette converſation, furent ſi touchés de l'air de franchiſe du Pélerin, qu'ils engagerent le Prince à l'indemniſer de ce qu'il diſoit que les brigands de Montauban lui avoient volé. Charles y ajouta encore, & le faux-mendiant, en faiſant un grand ſigne de croix, s'inclina juſqu'à terre; il ajouta qu'il mouroit de faim, & le Roi ordonna qu'on ne le laiſſât manquer de rien. Maugis donna mille bénédictions au Prince, & en le regardant en face, il lui dit: « J'ai
» fait bien du chemin, j'ai vu beaucoup de pays; mais
» je n'ai jamais rencontré un ſi beau, ſi aimable Prince ».

Le Pélerin parloit encore, quand Roland, ſa ſuite & Richard enchaîné, entrerent dans le camp, au bruit des trompettes. Oger, Hector & Naimes, repréſentoient à Roland, qu'il n'étoit pas d'un preux Chevalier de livrer Richard, ſon parent & le leur, à un Prince qui avoit juré la mort des fils d'Aymon. « Il eſt votre priſonnier,
» lui diſoient-ils, vous êtes le maître de ſa liberté &
» de ſa vie. Ne feroit-il pas plus généreux de le mettre
» à rançon ». Roland étoit preſque déterminé à le renvoyer ſur ſa parole; mais Ganelon, pour faire ſa cour à Charlemagne, avoit devancé la troupe, & l'avoit informé de tout ce qui s'étoit paſſé dans le combat, & ſur-tout de la captivité de Richard: Charlemagne en treſſaillit de joie; il courut au-devant de ſon neveu, le félicita de ſa conquête, lui demanda ſon priſonnier, & lui annonça la vengeance la plus terrible. « Sire, lui dit
» Richard, je ſuis en votre pouvoir: vous pouvez or-
» donner de ma vie; mais ſongez que Renaud me ven-
» gera, & que tant qu'il pourra monter ſur Bayard,
» il n'y a ni Ville, ni Château qui puiſſe vous mettre
» à couvert de ſa fureur ». Le Roi entra dans un tel

emportement qu'il frappa Richard de ſon ſceptre. « Un » Juge, lui dit Richard, qui frappe un accuſé, ſe rend » indigne d'être ſon Juge, & l'accuſé devient ſon égal. » Défendez-vous ». Il étoit prêt de s'élancer ſur lui; mais on l'arrêta, & quelques Chevaliers eurent le courage de blâmer leur Souverain.

Richard cependant reconnut Maugis ſous les traits du Pélerin; dès ce moment il ſe crut en ſûreté : « quel » ſupplice me deſtine la générofité de mon vainqueur, » dit-il, en s'adreſſant à Roland » ? Le neveu de Charlemagne ne put s'empêcher de rougir : « ton vainqueur, » répondit Roland, t'eût rendu la liberté, ſi le Roi m'en » eut laiſſé le maître. Qu'importe, reprit Richard, n'eſt-ce » pas pour lui faire ta cour que tu me livres à ſa ven» geance ? Eh bien, que Charlemagne prononce, à quel » ſupplice me condamne-t il ? Au ſupplice des traîtres, » répondit le Roi : un gibet eſt le prix que je réſerve » à tes exploits, puiſſé-je y envoyer tes freres & Maugis! » Sire, répondit Richard avec un ſourire amer, vous êtes » bien puiſſant; mais je doute que jamais ce projet » s'exécute ».

Maugis, qui en avoit aſſez entendu, ſe gliſſe au travers du camp & vole à Montauban : Renaud, en le voyant arriver ſeul, ne douta point que Richard n'eut péri : il ſe livra à la douleur, & comme elle eſt toujours injuſte, il fit un crime à Alard & à Guichard de n'avoir pas combattu à ſes côtés; mais Maugis les raſſura. Il leur raconta tout ce qu'il avoit vu, & l'arrêt infâme que Charlemagne avoit prononcé. « Armons-nous, ajou» ta-t-il, ne perdons pas un inſtant; allons attendre » Richard au lieu de ſon ſupplice, que ce lieu, deſtiné » à l'infamie, ſoit le théâtre de notre triomphe & de » notre gloire. La vertu ſait tirer parti de tout; elle » convertit le cyprès en laurier, & d'un rameau de » chêne, ſe fait une couronne immortelle ». Renaud fit ſonner les trompettes; il recommanda à ſes troupes la plus grande ſubordination; il ſe met à leur tête; Alard & Guichard firent l'arriere-garde, & en moins d'une heure, par l'art de Maugis, ils furent portés au lieu où l'arrêt devoit être exécuté; ils s'embuſquerent dans les

bois des environs : mais les troupes étoient si fatiguées, qu'en arrivant elles tomberent dans un profond sommeil.

Cependant Charlemagne avoit assemblé ses Barons & ses Pairs. « Aigremont, leur dit il, plongea ses mains
» dans le sang de mon fils ; Renaud a donné la mort à
» Berthelot, mon neveu ; ces affreux parricides étoient
» encore impunis : mais enfin, grâces à Roland, le
» ciel m'offre une victime. Les loix divines & humaines
» condamnent les enfans d'Aymon, & le supplice de
» Richard est un exemple que je dois à l'univers. Que
» sur la plus prochaine montagne, Richard, attaché à
» un gibet infâme, apprenne à toute la terre à respecter
» les Rois ; mais le trajet est long, & je crains que ses
» freres & Maugis ne l'enlevent sur la route. J'ai be-
» soin d'un homme intrépide, d'un Chevalier qui ne
» les craigne point. J'ai jeté les yeux sur vous, Béren-
» ger ; vous tenez de moi le pays de Galles & l'Ecosse,
» vous m'avez juré de me servir la plus grande preuve
» de fidélité que vous puissiez me donner, c'est de vous
» charger de cette entreprise & de protéger l'escorte
» qui doit conduire Richard. Sire, répondit fiérement
» Bérenger de Valois, j'ai juré de vous servir en choses
» qui ne pourroient compromettre votre honneur ni le
» mien. Je sais tout ce que je dois à mon Souverain ;
» mais reprenez vos bienfaits, s'il faut les acquérir à
» ce prix ».

Charlemagne proposa le même service au Comte Idelon, à qui il avoit donné la Baviere ; il offrit d'y joindre encore la Ville de Melun ; mais Idelon refusa avec indignation. Le Roi crut surprendre Oger en lui disant qu'il n'avoit pas de meilleur moyen de se justifier de la trahison de Vaucouleurs, dont Roland l'avoit accusé, & il lui promit en outre pour récompense le Duché de Melun. Oger répondit, que si quelqu'un le soupçonnoit d'avoir trahi la cause du Roi, il avoit à son côté de quoi se justifier ; mais qu'il aimeroit encore mieux être accusé d'une trahison dont il seroit innocent, que de commettre réellement une bassesse aux yeux de toute la France. Il fit plus il ajouta qu'il défendroit Richard,

son cousin, contre quiconque oseroit porter sur lui une main flétrissante.

L'Archevêque Turpin, que Charlemagne voulut charger de cette commission, objecta sa qualité de Prêtre ; « mais, lui dit Charlemagne, je vous ferai Pape. Je » ne veux point de la Papauté à ce prix, reprit Turpin, quand même vous y ajouteriez la France & l'Empire. Ce qui est mal, tous les Empires du monde » ne sauroient le rendre bien ».

Salomon de Bretagne fut traité d'ingrat, pour n'avoir pas voulu accepter le Duché d'Anjou, & se charger des ordres du Roi.

Enfin il s'adresse à Roland son neveu ; mais celui-ci commença par remercier les Chevaliers de leurs refus, & protesta que Richard étoit son prisonnier, & qu'il le défendroit, si l'on vouloit non-seulement le faire périr d'un supplice infâme ; mais encore attenter seulement à ses jours. « Il n'est pas étonnant, ajouta-t-il, qu'il y » ait des Rois injustes & cruels ; mais il est honteux » d'imaginer qu'il y ait des hommes assez lâches, pour » se faire un plaisir d'être les ministres de leurs injustices » & de leurs cruautés, seulement pour leur plaire ».

Charlemagne essuya encore le refus d'Hector de Langres, à qui il offroit les Comtés de Clermont & de Montferrand. Richard de Normandie répondit à la proposition du Roi, qu'il accompagneroit Richard, à condition que le Roi lui donneroit deux cents preux Chevaliers bien armés, & que Charles conduiroit l'escorte.

Charlemagne étoit sur le point de renoncer à son entreprise, & de suivre le conseil de Ganelon, qui proposoit d'enfermer Richard dans un cachot, de diminuer peu à peu ses alimens, & de le faire ainsi périr de faim ; mais Charles craignit que dans l'intervalle, Renaud & Maugis ne l'enlevassent.

Oger, impatient de ces délibérations, rompt l'assemblée ; il est suivi de Richard de Normandie & de l'Archevêque Turpin : ils montent à cheval, font assembler leurs hommes d'armes, & protestent que, si quelqu'un étoit assez hardi pour mener Richard au supplice, ils sauroient bien l'en punir ; ils allerent à la tente où le fils d'Aymon

étoit gardé ; ils le trouverent enchaîné comme un vil ſcélérat ; ils ſe diſpoſoient à briſer ſes fers. « Cheva-
» valiers, leur dit-il, c'eſt trop vous expoſer à la diſ-
» grâce du Roi ; je ſais combien vous deſireriez de me
» rendre la liberté ; mais j'aime mieux périr que de vous
» cauſer la moindre peine. Soyez tranquilles ſur mon
» ſort, le ciel prendra ma défenſe quand il en ſera temps ;
» je ne vous demande qu'une grâce, c'eſt de dire au
» Roi de ne pas différer ſi long-temps mon ſupplice ».
Oger frémit de cette réſolution ; mais Richard le raſſura, & ſans leur dire ſur quoi il fondoit ſes eſpérances, il leur dit que plus tôt on le feroit partir & plus tôt il ſeroit délivré, & qu'il les prioit de ne faire aucune entrepriſe qui pût déplaire à leur Roi, parce que tout effort de leur part lui ſeroit plus funeſte qu'utile.

Cependant des Rives, vil Courtiſan, qui n'attendoit que l'occaſion d'une baſſeſſe pour mériter les bonnes grâces de ſon maître, ſe préſenta au Roi, & offrit de conduire Richard à la montagne. Charlemagne fut au comble de la joie ; il accepta ſon offre. « Va, lui dit-il, conduis
» Richard, je te donne douze cents Cavaliers ; ſi Renaud
» ſe préſente, tu le combattras. Tu n'auras pas mes Pairs
» & mes Barons ; mais compte ſur Ganelon, ſur les
» deux fils de Foulques de Morillon, ſur Griffon de
» Haute-feuille & ſur Pinabel ; s'ils n'ont pas la valeur
» d'Oger, d'Olivier, de Turpin, de Naimes & de Ro-
» land, ils ont plus de ruſe & d'adreſſe, & quand il
» s'agit de combattre un ennemi redoutable, qu'importe
» la fraude ou la vertu » ? Ainſi parloit Charlemagne, non qu'il fît aucun cas de des Rives, ni qu'il eſtimât les Chevaliers qu'il lui donnoit pour le ſoutenir autant que ſes Pairs ; mais il vouloit être vengé. « Sire, lui
» dit des Rives, qui ne pouvoit ſe diſſimuler la honte
» dont cette commiſſion le couvroit ; outre le deſir que
» j'ai de prouver qu'il n'y a rien que je ne ſois prêt
» de ſacrifier à mon Souverain, un autre motif m'a en-
» gagé de vous offrir mes ſervices. Renaud tua mon oncle
» au gué de Balançon, je vous rends grâces de m'avoir
» offert cette occaſion de me venger. Brave des Rives,
» lui dit Oger, la vengeance eſt la paſſion des héros ».

Des Rives exigea encore que le Roi défendit à ſes Barons & à ſes Pairs de lui reprocher ſa ſoumiſſion aux ordres de ſon Roi. Oger ne put entendre de ſang-froid cette demande ridicule : « qui ? nous ! s'écria-t-il, vous faire » un crime de votre obéiſſance ! allez, nous vous pro- » mettons de regarder toujours l'action que vous allez » faire, comme la plus mémorable & la plus éclatante » de votre vie. Vous allez entreprendre ce que les Che- » valiers les plus renommés & les plus intrépides n'ont » oſé exécuter : ſans doute vous avez plus de courage » que Roland, & ſi jamais l'envie eſſayoit de donner » à la commiſſion dont le Roi vous honore, une in- » terprétation peu favorable, vous lui fermeriez la bou- » che par ce ſeul mot, j'ai fait ce qu'Oger, Olivier, » Roland, & vingt autres, n'ont oſé faire. Et de plus, » n'allez-vous pas venger Foulques de Morillon votre » oncle ? La vengeance eſt du droit des gens ».

CHAPITRE XIII.

Richard eſt conduit au ſupplice ; Renaud le délivre, aidé de Maugis & du Roi d'Aquitaine. Des Rives eſt mis à la place de Richard. Mépriſe d'Oger. Combat entre Charlemagne & les fils d'Aymon. Offre généreuſe de Renaud ; dangers que courent Charlemagne & Roland.

DES Rives, qu'enfloient les éloges ironiques d'Oger & du Roi même, ſe croyoit au-deſſus des plus grands héros. Il alla lui-même à la tente de Richard, & après l'avoir fait lier, il le fit monter ſur un mulet, & marcher à ſes côtés : en paſſant devant la tente du Roi, il lui demanda ſes ordres : il ne lui en donna d'autre, ſinon de le délivrer promptement de Richard. « Plut à Dieu, » Sire, lui dit-il, d'un ton plein d'arrogance, que ſes » freres fûſſent auſſi en mon pouvoir ».

Tout le camp fondoit en larmes, Richard avoit un air riant ; Oger, à qui il avoit dit ſon ſecret, ne faiſoit ſemblant de rien ; mais il ſuivit d'un peu loin,

avec les autres Barons & les Pairs, la troupe conduite par des Rives ; elle arriva ſur la montagne, ſans qu'il eut paru aucun des hommes d'armes de Renaud : Richard dit à des Rives, que s'il vouloit lui donner la liberté, il lui feroit préſent d'une telle ſomme, qu'il n'y auroit aucun Chevalier qui n'enviât ſa fortune ; mais des Rives parut inexorable. « J'en ſuis fâché, dit Richard ; car, » quoique nous ſoyons arrivés à la montagne, je crains » que vous ne veniez pas à bout d'exécuter les ordres » du Roi, & du moins la ſomme que je vous pro- » poſe vous reſteroit ».

Cependant Renaud & ſa troupe dormoient encore ; Richard commença d'être inquiet. Il demanda à des Rives de lui faire venir un Religieux pour le ſoutenir & l'exhorter dans ce moment terrible ; des Rives héſitoit. Oger s'approcha : « Par Saint Denis, eſt-ce que vous » avez juré aux mânes de Foulques de Morillon, votre » oncle, de lui ſacrifier l'âme & le corps de Renaud & » de ſes freres ? Des Rives conſentit enfin. Richard fit durer tant qu'il put ſa confeſſion & ſes diſcours avec le Prêtre ; mais Renaud & Maugis ne paroiſſoient point. Le Religieux feignit un évanouiſſement, & pour gagner du temps, il demanda à des Rives la permiſſion de retourner à ſon Couvent & d'envoyer un autre Religieux à ſa place, des Rives refuſa ; mais Oger & l'Archevêque Turpin le forcerent d'y conſentir, par leurs menaces. Alors le Religieux, au lieu d'aller à ſon Couvent, courut au lieu où Renaud étoit embuſqué.

Quel étoit donc ce Religieux, qui, par un ſaint menſonge, ſauva la vie à Richard ? Ce Confeſſeur étoit le Roi Yon lui-même. A ſon retour à Montauban, accablé de remords, confondu par les reproches de ſa ſœur, honteux des maux qui avoient été la ſuite de ſa perfidie, il n'avoit pas ſongé à quitter le froc ; il avoit ſuivi Renaud hors de Montauban, & avoit été tranſporté avec les troupes des fils d'Aymon, au lieu de l'embuſcade ; il les avoit tous vus ſe plonger dans le ſommeil : lui ſeul, tyranniſé par ſon repentir, ne put jamais s'endormir ; il étoit deſcendu dans la plaine, & cherchoit une Egliſe où il pût prier le ciel de lui pardonner ſon

crime ; il se trouva à la porte du Couvent où l'on vint demander un Religieux, de la part de Richard ; c'est à lui qu'on s'étoit adressé, & il s'offrit. Il ne fit pas semblant de connoître le fils d'Aymon devant des Rives ; mais il eut tout le temps de lui parler secrétement, & de lui annoncer le prochain secours de son frere. Il l'avertit du sommeil où sa troupe étoit plongée ; enfin, craignant que le secours n'arrivât trop tard, il feignit une indisposition pour aller avertir Renaud.

Lorsque le Roi d'Aquitaine arriva, il trouva les troupes prêtes à marcher. Renaud avoit été éveillé par Bayard, qui, ne dormant point, avoit vu d'une hauteur tout ce qui se passoit. Bayard ne pouvoit voir des Chevaliers armés, sans songer à combattre ; il courut auprès de son maître : en vain il essaya de l'éveiller par ses hennissemens ; ce moyen ne lui réussissant point, il frappa si rudement de son pied sur l'écu qui servoit d'oreiller à Renaud, qu'il l'éveilla : Bayard revint à son poste, Renaud le suivit, & vit Richard entre les mains du Religieux.

Le Roi d'Aquitaine dit à Renaud qu'il étoit temps de se montrer ; qu'il avoit pour lui les Pairs & les Barons, & que s'ils ne le secondoient pas, du moins ils ne lui seroient pas contraires. Alors Renaud se mit en marche. Des Rives apperçut les Gascons avant personne, ce qui produisit un effet singulier. Le lâche tomba aux genoux de Richard, comme si c'étoit lui qui dût subir le supplice. Tandis qu'Alard & Guichard entourent la troupe de Charlemagne, Renaud & Maugis se saisissent de des Rives. Ganelon, Pinabel, les fils de Foulques, veulent en vain faire quelque résistance, ils sont désarmés & mis hors de combat ; mais Oger, Turpin, Olivier & les Pairs se retirerent, voyant que les fils d'Aymon pouvoient se passer de leur secours, & pour ne pas encourir inutilement la disgrâce du Roi.

Cependant Maugis vouloit percer des Rives du fer de sa lance, Renaud l'arrêta : « cette mort seroit trop » glorieuse, dit-il, pour un lâche qui n'a pas rougi » d'offrir lui-même de conduire à un supplice infâme » un des plus braves Chevaliers, condamné contre toutes

» les loix ; il n'y auroit point de tyrans, s'il n'y avoit » pas de flatteurs dans les Cours : que des Rives leur » serve d'exemple. Descends, traître ».

Des Rives étoit sur l'échafaud avec Richard ; & comme il venoit de descendre, Renaud le prit au bout de sa lance par-dessous sa cotte-d'armes, le tint quelque temps en l'air, & ensuite le posa à terre : & tandis que Maugis délioit Richard, Renaud déshabilloit des Rives de toutes piéces, & Richard les revêtoit ; quand il fut armé, il monta sur le cheval du lâche, & cet animal sembla prendre un nouveau caractere sous un plus noble poids. Richard armé, supplia Renaud de faire grâce à des Rives. « Non, mon frere, lui dit » Renaud, si des Rives n'étoit qu'un homme de la lie » du peuple, sorti un instant de la foule, pour se re- » perdre dans l'oubli, je dédaignerois une telle victime, » & sa lâcheté punie ou impunie seroit sans consé- » quence ; mais c'est un homme de naissance, le neveu » de Foulques, un Courtisan, qui, à la faveur de son » nom, approche du trône pour le souiller ; qui, » averti, par le refus de tant de braves Chevaliers, de » l'indignité d'une action déshonorante, s'y est prété » avec bassesse, & a lui-même sollicité son déshon- » neur ; il faut, mon frere, que son exemple fasse » trembler ses semblables. La punition des gens du » peuple s'oublie, se perd dans la foule ; les punitions » exercées sur les Grands, quand ils sont coupables, » ne s'effacent jamais de la mémoire : & certes c'est » une grande injustice de les épargner ; car, à crime » égal, un Grand est toujours plus coupable qu'un » homme de la lie du peuple, qui ne doit avoir ni la » même élévation dans l'ame, ni la même force pour » résister à ses penchans vicieux, ni les mêmes motifs, » ni la même délicatesse sur l'honneur. Que les Cour- » tisans apprennent, par l'exemple de des Rives, que » c'est trahir les Rois, que de leur obéir en choses » malhonnêtes ; & que les Rois injustes seroient inuti- » lement méchans, s'ils ne trouvoient point de com- » plices. Parle, des Rives, regardois-tu le supplice » d'un prisonnier qui s'est rendu, sur la bonne foi de son

» vainqueur, comme une chose juste »? Des Rives fut forcé de convenir, que selon les loix de la Chevalerie, Charlemagne ne pouvoit disposer du prisonnier de Roland, sans l'aveu du vainqueur : il convint encore que Renaud & ses freres ayant offert de se soumettre au Roi, il ne pouvoit pas les traiter en rebelles, & qu'enfin c'étoit une chose indigne d'un Chevalier, de briguer la commission humiliante de conduire à la mort un autre Chevalier, fût-il coupable.

Après tous ces aveux, faits à haute-voix, Renaud dit à des Rives de se préparer à mourir. Des Rives pleura, se jeta à ses pieds, demanda grâce; mais Renaud fut inflexible, il le fit périr par les mains du même bourreau, & au même gibet, qui étoient destinés pour Richard.

Renaud, après avoir remercié les Chevaliers, rassembla sa troupe pour s'en retourner à Montauban. Richard voulut voir Oger; mais il étoit rentré au camp. « N'im» porte, dit Richard; je suis libre, je pénétrerai dans » le camp »; il demanda à Renaud quatre cents Cavaliers pour le soutenir en cas de besoin. Renaud exigea encore qu'il prît son cor pour l'avertir, & fit tenir le reste de ses troupes à portée de le secourir. Il est vrai que Maugis, par son art, hâta leur marche & leur fit devancer le retour des troupes qui avoient accompagné des Rives à la montagne.

Richard, la visiere baissée, la banniere de des Rives à la main, monté sur le cheval du traître, entre dans le camp. Le Roi étoit devant sa tente; Oger, feignant de ne savoir point ce qui s'étoit passé, lui faisoit des reproches sur la mort infâme de Richard. A sa banniere, à son cheval & à ses armes, Naimes qui n'étoit pas sorti du camp, ne douta point que ce ne fût des Rives lui-même; Oger, l'Archevêque Turpin, Olivier, qui s'étoient retirés dès que Renaud eût investi les gens-d'armes du Roi, y furent trompés; ils crurent que, par quelqu'événement qu'ils ne pouvoient imaginer, Ganelon, Pinabel, les fils de Foulques, avoient repoussé ses troupes de Renaud. Oger, croyant que des Rives revenoit triomphant de sa honte, en ressentit la plus vive douleur:

« le lâche ! s'écria-t-il, il ne périra que de ma main ».
En vain Charles l'appela ; il avoit saisi le mords du cheval de des Rives : « tu mourras, lui disoit-il, je t'apporte le salaire de la mort de Richard. Mon cousin, lui
» dit le fils d'Aymon, c'est Richard à qui vous parlez,
» des Rives a subi le supplice auquel il m'avoit conduit,
» & je venois vous donner des preuves de mon amour
» & de ma reconnoissance. Tu ments, traître, s'écrie
» Oger, tu crois échapper par cette feinte grossiére ;
» ne vois-je pas ton armure, ton cheval & ta banniere ?
» Renaud l'en a dépouillé, reprit Richard, & j'ai pris
» ses armes pour n'être pas reconnu ». Oger refusoit de le croire ; mais Richard, en s'inclinant vers lui, leva la visiere de son casque ; Oger fut tenté de l'embrasser ; mais il n'osa point, à cause de Charlemagne qui survint ; Richard eut à peine le temps de lui dire ce qui s'étoit passé à la montagne. « Sire, dit Oger à
» Charlemagne, des Rives est heureux que vous soyez
» venu, sans vous j'allois faire voler sa tête à dix pas
» de lui : je l'aurois vengé, dit le Roi », & il dit au faux des Rives de descendre & de le suivre dans sa tente.
» Sire, lui dit alors Richard, je ne puis pas supporter
» plus long-temps d'être appelé du nom d'un lâche : recon-
» noissez Richard, des Rives est au gibet où vous m'aviez
» envoyé, & où mon frere l'a fait attacher ». Charlemagne ne concevoit point ce prodige ; mais enfin revenant à lui-même : « traître, dit-il, le ciel te destine donc malgré
» moi, à périr d'une mort plus honorable » ; aussi-tôt poussant son cheval & saisissant sa lance, il fond sur le fils d'Aymon, qui à peine a le temps de se mettre sur ses gardes : ils se porterent sur leurs écus des coups si terribles, qu'on ne retrouva plus les piéces de leurs lances ; chacun tira son épée, & les airs retentirent du bruit de leur combat : le cheval de Richard, qui n'étoit point accoutumé à de tels exercices, le renversa. Richard se releve, & quoiqu'à pied il porte un coup si terrible sur le casque de Charles, qu'il l'ouvre : le Roi n'en est pas blessé ; mais il tombe, se releve, & saisit si bien son temps qu'il fracasse le casque de Richard & le fait chanceler. Charles furieux, crie *Montjoye*, & les François s'ébranlent,

étonnés du combat de leur maître avec des Rives, car ils étoient encore dans l'erreur. Richard fait retentir le cor de Renaud, & ses freres accourent avec leurs Chevaliers & les Gascons : alors commence une des plus terribles batailles qu'aient jamais livré l'orgueil outragé, la vengeance & l'amour de la gloire. Chacun des fils d'Aymon cria sa banniere : Maugis courut sur Mongon, Seigneur de Pierrefitte, & l'étendit mort aux pieds de son cheval, Renaud abattoit sous sa lance tout ce qu'il rencontroit. Guichard, en ouvrant la tête de Boëmont, en fit exhaler les projets les plus insensés. Alard fit couler avec le sang de Ressilly, le fiel & la bile qu'il conservoit depuis vingt ans contre un Chevalier qui avoit manqué de l'appeler *Monseigneur*, en presence d'un autre Chevalier. Cependant Charles s'approche de Renaud sans le connoître & le frappe ; ils prennent du terrein & se heurtent avec une telle impétuosité qu'ils vont tomber loin l'un de l'autre ; ils se relevent & mettent l'épée à la main. Charles ne put s'empêcher de s'écrier qu'il n'avoit jamais trouvé de Chevalier aussi redoutable. Renaud le reconnut à sa voix ; il y avoit quinze ans qu'il ne lui avoit parlé. Il s'approche du Roi, & mettant pied à terre : Sire, lui dit-il, je » desire d'avoir un entretien avec vous, & je vous sup- » plie de m'accorder une trêve & votre foi de Cheva- » lier, que vous n'userez point de votre pouvoir jus- » qu'après notre conférence ». Le Roi donna sa parole. « Je suis Renaud, le fils d'Aymon, continua-t-il, je » vous demande grâce pour mes freres & pour moi. Il » y a 15 ans que vous nous avez chassé de votre Royaume » & de notre pays. Vous savez les maux qui ont été la » suite de votre haine contre nous. Vous connoissez » l'incertitude des événemens ; le bien & le mal se » succédent : vous avez éprouvé contre nous, & nous » éprouvons également contre vous, une alternative con- » tinuelle de succès & de pertes. Sire, lorsque dans » ces momens heureux, la fortune nous seconde, nous » nous trouvons à plaindre au sein de notre gloire d'être » séparés de notre Roi ; nous gémissons de ne point » partager avec lui, & de ne pouvoir lui faire partager » avec nous, des triomphes auxquels il manque toujours

» quelque chofe. Il eft cruel d'avoir à combattre contre
» un Souverain qu'on aime ; car quelques vœux que
» nous faffions, ils font toujours à notre défavantage ;
» fi nous fommes vainqueurs, nous favons que notre
» victoire doit l'irriter ; & s'il acquiert de la gloire, c'eft
» à notre honte. Grâce, Sire, que la pitié vous touche.
» Ce n'eft ni la crainte de la mort, ni l'efpérance d'un
» fort plus heureux, qui me font implorer votre clé-
» mence ; c'eft le defir d'obtenir votre amitié ; accordez-
» nous la paix, & pour toujours nos bras & notre fang
» font à vous : Montauban, Bayard & tout ce que nous
» poffédons vous appartiendront ; fi vous l'exigez, je for-
» tirai de vos Etats, & j'irai dans la Paleftine avec mes
» freres, combattre les Sarrafins & triompher en votre
» nom ».

Charles ne voulut entendre parler de paix qu'autant que Renaud lui livreroit Maugis : « mais, Sire, quel
» eft votre deffein fur Maugis ? De le traiter comme
» le fcélérat que je hais le plus, de le faire traîner dans
» les rues de Paris, de brûler fon corps & de difperfer
» fes cendres. Sire, continua Renaud, voudriez-vous
» accepter pour fa rançon des Villes & des Châteaux,
» une Province même que nous aurions conquife ? Non,
» reprit le Roi, je veux difpofer de Maugis à mon gré.
» Eh bien, Sire, apprenez que je fuis lié de l'amitié la
» plus étroite avec Maugis : je lui dois tant, que fi
» mes freres étoient vos prifonniers & que vous euffiez
» réfolu leur mort, je ne vous donnerois point Maugis
» pour les arracher de vos mains ; & mes freres ne le
» livreroient pas non plus pour me fauver la vie. Eh bien !
» reprit Charlemagne, point de paix fans cette condi-
» tion, & défends-toi. Sire, reprit Renaud, vous nous
» traitez en rebelles ; fouvenez-vous que nous n'avons
» jamais fait que nous défendre, & qu'aucune loi di-
» vine ni humaine ne nous oblige de nous livrer à vous,
» quand vous nous menacez d'une mort infâme. Défends-
» toi, lui dit Charlemagne, je te permets de combattre
» ton Souverain ». Renaud reprit fes armes ; Charlemagne courut fur lui, & d'un revers il emporte un quartier de fon écu ; Renaud furieux, faifit Charles par le milieu

du corps, l'enleve de dessus son cheval, & le met en travers sur le col de Bayard. Charles se débat en vain, appelle à son secours Oger, Olivier, Naimes, l'Archevêque Turpin & Roland. Renaud appelle à grands cris ses freres & son cousin. « Amis, disoit-il, secondez-» moi, la paix est faite si j'emmene mon prisonnier ». Soudain les Chevaliers François, les fils d'Aymon & Maugis accourent; le combat devient furieux. Renaud tenoit le Roi d'une main, & de l'autre il portoit les coups les plus terribles à ceux qui vouloient lui enlever sa proie. Roland s'ouvre un passage & porte sur le casque de Renaud, un coup qui l'étourdit. « A quoi penses-tu, » Renaud, lui cria-t-il, de vouloir emmener le Roi? » Crois-moi ce fardeau est trop pesant pour toi ». Renaud se remit, & frémissant de courroux, il court sur Roland, tenant toujours le Roi devant lui; mais quand ils en vinrent aux mains, Charlemagne saisit un moment où Renaud, ayant reçu un coup sur la visiere de son casque, fut ébloui des étincelles qui en jaillirent, & il se glissa le long du col de Bayard. Renaud & ses freres harcelerent si vivement Roland, qu'il se vit forcé de prendre la fuite pour éviter d'être fait prisonnier. Renaud étoit désespéré que Charles lui eût échappé. Il fit sonner la retraite à cause de la nuit, & partit avec ses freres pour Montauban.

Charlemagne étoit inquiet de Roland & de ses Chevaliers; il les vit arriver avec joie, & Roland ne put s'empêcher de lui dire, que c'étoit une chose téméraire pour un Roi, de combattre & de s'exposer comme il l'avoit fait; qu'il devoit songer, qu'en exposant sa personne, il compromettoit son Royaume, & qu'il ne falloit qu'un malheur comme celui qui avoit été sur le point d'arriver, pour plonger ses Sujets dans les plus grands malheurs; que la mort naturelle d'un Roi étoit quelquefois moins funeste à ses Etats, que sa captivité. « Mon neveu, répondit Charles, Renaud n'est pas en-» nemi comme un autre.

CHAPITRE XIV.

Les quatre fils d'Aymon & Maugis abattent le Pavillon du Roi. Combat d'Olivier & de Maugis. Maugis prisonnier d'Olivier. Efforts de Charles & de ses Chevaliers pour arracher Maugis à son vainqueur. Résistance opiniâtre d'Olivier ; combat d'Olivier avec les Chevaliers. Générosité de Maugis : Olivier le dégage de ses sermens. Maugis brave les Courtisans. Renaud vole à son secours.

RENAUD, après avoir rallié ses troupes, se joignit à ses freres & à Maugis pour faire l'arriere-garde, au cas que les François les suivissent. Quand il les eût conduits au-delà de Balançon, Renaud, insatiable de gloire, prit avec lui trois mille hommes, envoya le reste à Montauban, & résolut d'attaquer le Roi dans son Pavillon même ; &, lorsqu'il fut à portée : « mes amis, » dit-il à sa troupe ; courage & prudence. Mon frere, » reprit Richard, le cœur ne manque jamais à qui aspire à la gloire ». Aussi-tôt Richard met l'épée à la main, court au Pavillon du Roi, en coupe les cordes, l'abat, & fait tomber l'aigle d'or massif qui le couronnoit : les François furent effrayés en voyant tomber le Pavillon impérial. « A moi, mon cousin, s'écria Richard, » aides-moi à emporter ma conquête ». Richard & Maugis mirent pied à terre, prirent l'aigle d'or, & firent sonner leur trompette pour donner le signal du combat. Bientôt les quatre fils d'Aymon se virent assaillis par toutes les troupes du Roi : ils en firent un tel massacre que le sang ruisseloit de toutes parts. Maugis s'écarta un moment, & après avoir mis l'aigle d'or en sûreté, il retourna seul vers le Pavillon ; il y trouva le Roi. « Sire, lui dit-il, vous nous persécutez avec fureur, » il seroit temps que les maux d'une guerre injuste » finissent, & que vous laissassiez reposer la terre. Vous » n'aspirez qu'à me faire périr du supplice des lâches

» & des traîtres, je ſaurai me garder de votre pouvoir, » & vous ne pouvez vous mettre à couvert de mon art; » & pour vous prouver qu'il eſt autant de votre intérêt » que du nôtre de faire la paix, voyez ſi je ſuis maître » de votre vie ». Auſſi-tôt il lance un dard qui paſſe entre la poitrine & le bras que Charles tenoit appuyé. Charlemagne effrayé appelle Roland au ſecours, & Maugis ne voyant plus Renaud & ſes freres, ſe bat en retraite contre Olivier & Roland. Il ſe crut en sûreté quand il eut paſſé Balançon; mais il fut arrêté par une troupe qui le preſſoit vivement. Maugis frappa ſi rudement un des Chefs ſur ſon écu, qu'il envoya à cinquante pas le cheval & le Cavalier roulant par terre. Il appelle Renaud, & Renaud ne répond point; mais aulieu du ſecours qu'il réclame, Olivier fend la preſſe, fond ſur lui, & lui fait à la poitrine une large bleſſure; Maugis en fut renverſé; il ſe releva & ſe défendit avec tant de valeur, malgré la nuit obſcure, que ſon adverſaire lui cria: « Qui que tu ſois, brave Chevalier, » rends-toi, ne t'expoſe point à une mort certaine, & » ne perds pas dans les ténébres, des exploits dignes » du plus beau jour. Qui es-tu, lui répondit Maugis, » toi qui juges la valeur, qui me conſeilles de me » rendre, & qui m'as porté de ſi terribles coups? Si tu » crois, lui répondit l'inconnu, qu'un Chevalier puiſſe » ſans honte rendre les armes à Olivier, tu peux t'en » rapporter à ma foi ».

« Généreux Olivier, ſi vous croyez qu'un Chevalier » qui combat loyalement pour une cauſe juſte, ou qui » du moins lui paroît telle, peut impoſer à ſon vainqueur une condition honnête, promettez-moi de remplir celle que j'exigerai de vous. Je vous le promets, » répondit Olivier; eh bien, reprit Maugis, promettez-» moi donc que vous ne me livrerez point à mon ennemi, » quelque puiſſant qu'il ſoit & quelques droits qu'il ait » ſur vous, à ce prix je vous dirai mon nom & je me » rendrai. Olivier jura & donna ſa foi: il n'eſt puiſſance ſur la terre, ajouta-t-il, qui m'oblige à violer » mon ſerment; &, ſi une force ſupérieure & irréſiſtible tentoit de vous arracher de mes mains, je jure

» à la face du ciel, que je vous égorgerai plutôt que
» de vous livrer. Je n'attendois pas moins de vous,
» reprit le Chevalier vaincu : mon nom eſt Maugis,
» c'eſt vous dire que celui de mon plus cruel ennemi
» eſt Charlemagne, & voilà mon épée ». Quand Maugis
» ſe fut rendu, Olivier lui dit : « Conſentiriez-vous
» que j'employaſſe tous les moyens qui dépendroient de
» moi, pour faire votre paix avec le Roi? J'y conſens,
» répondit Maugis; mes couſins & moi n'avons com-
» battu juſqu'ici que pour y parvenir; nous l'avons
» vivement ſollicitée; nous avons voulu nous ſoumettre
» aux conditions les plus dures; mais le cruel nous l'a
» refuſé, plus aveuglé peut-être par les conſeils de ſes
» Courtiſans, que par ſa haine : il demande non-ſeu-
» lement notre mort, mais une mort ignominieuſe.
» Cependant qu'á produit juſqu'ici ſa fureur? La perte
» de ſes Sujets que moiſſonne une guerre inutile, ſa
» confuſion & notre gloire. Voici ce que diront les races
» futures : ce Charlemagne, ce vainqueur des Nations,
» qui chaſſa les Sarraſins, qui impoſa des loix aux fiers
» Saxons, qui régna ſur la plus grande partie de l'Europe,
» conſuma les années de ſa vieilleſſe & les plus belles
» troupes de ſes Etats, à perſécuter les fils d'Aymon qui
» le vainquirent ſouvent, & qui échapperent enfin à ſes
» mains triomphantes ».

Il n'eût tenu qu'à Maugis de ſe délivrer de la captivité par le ſeul ſecret de ſon art; mais il fut le premier à dire à Olivier : « vous avez oublié que, par les dons
» que j'ai reçus du ciel, j'étois toujours maître de ma
» deſtinée, & que je puis braver & Charlemagne &
» vous; & que vaincu, chargé de fers, dans le fond
» des cachots, gardé par une armée entiere, j'étois
» plus libre que mon vainqueur; mais vous m'avez pris
» en combat loyal; je me ſuis rendu de bonne volonté,
» & je jure, à mon tour, que ſi vous rempliſſez le
» ſerment que vous m'avez fait, je ne m'éloignerai
» pas de vous, je ne romprai pas mes fers ſans votre
» permiſſion ». Olivier le fit déſarmer, banda lui-même ſa plaie, & lui céda ſon lit.

Cependant Charlemagne, irrité des entrepriſes des

fils d'Aymon, aſſembla ſes Barons & ſes Pairs. « Il y
» a, leur dit-il, trente ans que je régne; ſi depuis ce
» temps quelqu'un de vous a eſſuyé quelqu'injuſtice en
» ſes biens, en ſa perſonne, ou en ſon honneur; ſi
» des uſurpateurs ont attenté à ſes propriétés; ſi j'ai
» ſouffert que mes Officiers abuſaſſent de l'autorité que
» je leur ai confiée; ſi je n'ai pas repouſſé loin de vous
» & de mes Etats, nos ennemis communs; enfin, s'il
» y a un ſeul citoyen que mon pouvoir tutélaire n'ait
» défendu ou protégé, qu'il ſe plaigne & je ſuis prêt
» à réparer les dommages qu'il a reçus. J'ai régné en
» pere; & quoique le meilleur des peres conſulte rarement
» ſes enfans ſur la maniere de les conduire, vous ſavez
» ſi jamais j'ai agi au gré d'un pouvoir arbitraire, & ſi
» j'ai négligé, dans aucune occaſion, de ſoumettre mes
» projets à vos lumieres. J'aurois pu m'en diſpenſer, du
» moins dans la force de l'âge; car la nature qui donne
» à chacun ſon talent particulier, m'accorda celui de
» régner; mais ce talent exige une activité qui hâte la
» vieilleſſe, & que la vieilleſſe ne peut ſoutenir. Trente
» ans de régne ont uſé mes foibles organes, je ſens
» que vos conſeils & vos bras me deviennent tous
» les jours plus néceſſaires; ſi vous abandonnez votre
» Roi, il tombera dans des erreurs qui vous ſeront
» funeſtes; ſi vous le conduiſez mal, ou ſi vous ne
» conſultez que vos intérêts dans les conſeils qu'il vous
» demande, vous jouirez un moment d'une apparence de
» bonheur; mais vos enfans, le Peuple & vous-même
» enfin, ſerez les victimes des loix injuſtes que vous lui
» aurez ſuggérées; ſi dans les combats chacun n'agit que
» pour ſa gloire & ne ſonge point à l'honneur de ſon
» Souverain, vous finirez par faire ſa honte, & votre
» gloire s'éclipſera avec celle de la Nation. Voilà ce
» qui ſans doute arrivera bientôt. Déjà vous m'avez
» abandonné pour Renaud; vous vous êtes laiſſé ſéduire
» par les vertus apparentes d'un rebelle, & Renaud vous
» a fait l'affront d'attaquer votre Roi dans ſon camp,
» de renverſer ſon Pavillon & de lui faire les plus
» ſanglans outrages. J'ai ſans doute vécu trop long-temps
» à votre gré. Je ne veux plus être votre Roi malgré

» vous ; & dans cette assemblée d'enfans ingrâts, je
» dépose ma couronne qu'ils refusent de soutenir, ou
» qu'ils brûlent peut-être de voir sur la tête de Renaud :
» allez, consommez votre perfidie, couronnez sa rebel-
» lion, & dites-lui qu'il vienne prendre la place de
» Charlemagne ».

A ces mots les Pairs & les Barons parurent consternés, aucun n'osoit prendre la parole ; ils se regardoient les uns les autres en rougissant. Naimes, plus hardi, tombant à ses genoux : « Sire, dit-il, quand nous vous
» avons parlé en faveur de Renaud repentant & soumis,
» nous avons essayé d'appaiser & non d'enchaîner votre
» courroux, d'exciter votre clémence au pardon, &
» non de vous forcer à une générosité involontaire ;
» enfin de vous engager à la paix que vos Sujets sem-
» blent desirer, & qui voient périr leurs plus braves
» défenseurs, pour une querelle où vous n'avez à ga-
» gner que la stérile satisfaction de vous venger, &
» où l'Etat a tout à perdre, soit que vous veniez à bout
» de vos desseins, soit que les fils d'Aymon triomphent.
» Mais, Sire, dès que votre volonté est de continuer
» la guerre, dès que vous pensez qu'il y va de votre hon-
» neur de faire périr les fils d'Aymon & leur cousin ;
» nous jurons tous, sauf notre honneur, de vous servir,
» de prendre Montauban, ou de périr sous ses remparts,
» & nous nous déclarons les ennemies de quiconque
» accorderoit aide ou secours à Renaud, à ses freres &
» à Maugis ; nous réservant néanmoins comme bons &
» preux Chevaliers, de ne leur faire tort ni injure qu'en
» loyale guerre ». Tous les Barons s'unirent au serment de Naimes ; mais Charlemagne n'étoit pas encore content. Il savoit que Maugis étoit au pouvoir d'Olivier ; mais il n'étoit point à l'assemblée. Charlemagne l'envoya chercher & lui ordonna de lui remettre Maugis. « Sire,
» lui dit Olivier, Maugis ne s'est rendu qu'à condi-
» tion que je ne le livrerois point à votre pouvoir ; je le
» lui ai promis & je lui tiendrai ma parole ; je suis
» Chevalier, & une trahison me rendroit indigne de
» ce titre. Olivier, reprit Charlemagne, vous connoissez
» mal les loix de la Chevalerie, votre premier serment
» est

» eſt de me ſervir & de n'avoir d'autres ennemis que » les miens, & celui que vous avez fait à Maugis vous » rendroit parjure envers moi, ſi vous ne le deveniez » envers lui; mais je veux bien avoir égard à votre déli- » cateſſe, & pour vous ſauver d'un vain ſcrupule, Ro- » land, Naimes & l'Archevêque Turpin vous enléve- » ront de force un traître que vous vous croyez obligé » de refuſer de me livrer. En ce cas, reprit Naimes, » faites arrêter Olivier; car je tiens de lui-même qu'il » a promis d'égorger ſon priſonnier plutôt que de le » céder à la force ». Auſſi-tôt Charlemagne ordonna qu'on arrêtât Olivier; mais le fier Chevalier tire ſon épée & déclare qu'il arrachera la vie au premier qui attentera à ſa liberté. Le Roi s'approcha lui-même, Olivier tombe à ſes genoux pour lui marquer ſon reſpect & ſon obéiſſance; mais il ſe releve auſſi-tôt & s'échappe de ſes mains; Naimes veut le retenir, & Naimes reçoit ſur ſon caſque un coup d'épée qui le renverſe; Oger accourt au ſecours de Naimes, & d'Eſtouteville vole au ſecours d'Oger qu'Olivier vient de terraſſer; d'Eſtouteville ne fut pas plus heureux; mais dans le temps qu'Olivier s'acharne ſur ſa proie, Roland s'élance ſur Olivier, le prend par le milieu du corps, l'enleve & le ſerre dans ſes bras juſqu'à lui ôter la reſpiration; Maugis, informé du combat & du riſque que court Olivier, ſe préſente à l'aſſemblée. « Pairs, Barons, Seigneurs, s'écrie-t-il, » & vous ſage Monarque, voici Maugis qui vient ſe » livrer de lui-même, & dégager Olivier de ſes ſer- » mens; & moi, généreux Maugis, s'écria Olivier, je » vous dégage des vôtres; vous êtes libre, & vous pou- » vez uſer de tous vos droits. Convenez, Seigneurs, » reprit Maugis, que c'eſt un ſpectacle bien doux & un » triomphe bien ſatisfaiſant pour moi, d'avoir mis » aux priſes les uns contre les autres, les plus braves » Paladins de Charlemagne! Et quel eſt l'objet de leur » querelle? Un priſonnier qu'ils ſe diſputent l'honneur » de livrer à un ennemi qui veut le couvrir d'infamie. » Certes cet empreſſement de ſe défaire d'un guerrier » dont on craint la valeur, me donneroit une grande idée » de moi-même, ſi je pouvois me déguiſer que le véri-

» table motif de votre zele n'eſt que cette baſſeſſe &
» cette lâcheté de Courtiſans, toujours prêts à ſacrifier,
» au deſir de plaire & de flatter, honneur & vertu. Si
» le généreux Olivier n'eut pas été intéreſſé à ce com-
» bat, je me ſerois amuſé à le prolonger & à voir
» couler un ſang ennemi; ô Roi Charles, félicitez-vous
» d'être mieux ſervi que les tyrans d'Aſie, d'avoir des
» eſclaves prêts à s'égorger entr'eux au moindre ſigne
» de votre volonté, comme ces Gladiateurs qui ſe maſſa-
» croient pour plaire à leurs barbares ſpectateurs. Que
» des Paladins ordinaires conſacrent leurs travaux & leur
» ſang à défendre les opprimés, à ſecourir la vertu
» malheureuſe & ſouffrante, à la gloire de leur patrie,
» ceux-ci, plus généreux, n'ambitionnent d'autre prix de
» leurs combats que l'aſſurance d'avoir réuſſi à flatter
» leur maître ».

« Tu nous braves, Maugis, lui dit l'Archevêque
» Turpin, c'eſt la derniere reſſource de l'orgueil déſeſ-
» péré; mais tantôt ſur le bûcher qui t'eſt deſtiné, tu
» parleras peut-être ſur un ton différent. Je ne doute
» pas, reprit Maugis, qu'avec de tels Miniſtres, un
» grand Roi ne trouve du plaiſir dans les plaintes dou-
» loureuſes d'un ennemi mourant; mais je doute fort
» que tous les ſupplices réunis de tous les Rois du monde,
» puiſſent jamais m'arracher une larme ».

« Charlemagne, la fureur dans les yeux, interrompit
» Maugis : crois-tu, lui dit-il, avoir beſoin de m'irri-
» ter encore ? Si tu ſavois à quel point je te hais ! Sans
» toi, tes couſins ſeroient moins coupables, & ſeroient
» aujourd'hui dans mes fers; Richard du moins ne ſeroit
» plus. Tu te flattes ſans doute d'échapper à ma ven-
» geance : évoque, j'y conſens, les puiſſances des en-
» fers, ſers-toi de tes enchantemens, le ciel t'a dévoué,
» & je te défie d'éviter la mort honteuſe que je te pré-
» pare. Vois-tu ce hérault ? c'eſt lui qui portera à Re-
» naud & à ſes freres, la nouvelle de ton ſupplice ».

Lorſque les quatre fils d'Aymon arriverent à Mon-
tauban, l'épouſe de Renaud vint au-devant de lui; après
qu'elle l'eut embraſſé, elle fit éclater ſa joie du retour
de Richard; mais cette allégreſſe fut bientôt troublée

quand elle s'apperçut de l'absence de Maugis : Renaud croyoit qu'il les avoit devancés, on le chercha vainement ; Yolande tomba évanouie aux pieds de son époux : un deuil général se répandit dans Montauban, Cependant Renaud rappellant son courage : « mes amis, » dit-il à ses freres, de quoi serviront à Maugis nos » larmes & nos regrets ? Ne perdons pas de momens » précieux en gémissemens inutiles ; sachons d'abord ce » qu'il est devenu, & pourvu qu'il respire encore, il » n'est rien que je ne tente pour le ramener ». Aussi-tôt Renaud s'élance sur Bayard, sans vouloir permettre à ses freres de le suivre : il prend le chemin du camp de Charlemagne, & ne s'arrête qu'à Balançon : il rencontra un Page de l'Empereur qui essayoit un faucon pour la chasse. « Qui êtes-vous, lui dit le jeune homme, & » que faites-vous ici seul & sans suite ? Hélas ! dit » Renaud, je suis un des gens de l'infortuné des » Rives que les fils d'Aymon ont fait attacher au gibet ; » je crains de les rencontrer, & je ne me croirai en » sûreté que lorsque je me verrai dans le camp de Char- » lemagne. Oh ! qu'il doit être indigné de l'outrage qu'il » a reçu dans la personne de mon maître. Le Roi sera » bientôt vengé, répondit le Page ; il se livre mainte- » nant à la joie ; il tient en son pouvoir Maugis, qu'il » déteste encore plus que ses cousins. Que dites-vous ? » interrompit Renaud, quoi Maugis est prisonnier de » Charlemagne ! Sans doute il ne vit plus ; le Roi a » dû en tirer la vengeance la plus prompte. Non, re- » prit le jeune homme, il le destine à un supplice hon- » teux & cruel ». Renaud se félicita en lui-même d'apprendre que Maugis vivoit encore ; malgré le don qu'avoit son cousin d'éviter les dangers par ses enchantemens, Renaut craignoit toujours ; il s'enfonça dans un bois, où il passa le reste du jour, songeant aux moyens les plus prompts de délivrer Maugis.

CHAPITRE XV.

Maugis au pouvoir de Charlemagne ; condamné à périr du ſupplice des traîtres. Craintes, fureurs inutiles de Charlemagne contre Maugis ; enchantemens, ruſes, déguiſemens de Maugis. Les Chevaliers ſervent de caution à Maugis ; ſa loyauté, même en trompant Charlemagne ; butin immenſe qu'il emporte, ſa fuite. Rencontre de Renaud. Courroux de Charlemagne à l'aſpect de l'aigle d'or. Députation à Renaud ; accord d'une trève, rendue inutile par les conſeils de Pinabel. Générosité de Renaud. Les Chevaliers défendent leur loyauté contre Charlemagne. Propoſition du Roi de ſe battre avec Renaud ; Roland offre de combattre à la place du Roi.

CHARLEMAGNE triomphant d'avoir Maugis en ſon pouvoir, rappela ſous ſa tente Roland, Oger, l'Archevêque Turpin, Richard de Normandie, Idalon, le Duc Naimes, les Comtes de Morillon, Ganelon, Olivier & tous les Pairs : « Seigneurs, leur dit-il, Maugis m'a » trop long-temps outragé, pour que je ne ſois point » en droit de me venger. Si je n'étois qu'un ſimple » Chevalier, je pourrois ne conſulter que ma clémence » ou mon reſſentiment ; mais je ſuis Roi & ne veux rien » faire qui ne ſoit conforme aux loix : le Souverain qui » n'a d'autre règle que ſa paſſion & ſa volonté, riſque » toujours de s'égarer : mais avec le ſecours des loix, » il ne ſe trompe jamais ; il ne doit rien vouloir que » ce que veut la loi ; le droit qu'il a de faire des loix, » ne lui donne pas celui de les enfreindre. Maugis s'eſt » rendu coupable de mille crimes ; mais deſirant d'uſer » autant que je le puis de clémence & de modération à » ſon égard, je les réduis tous aux deux derniers. Il ne » s'eſt pas contenté d'abattre mon Pavillon & d'en enlever l'aigle ; mais il a lancé contre moi un dard, qui » m'eut ôté la vie s'il m'eut atteint : il a prétendu, à la

» vérité, qu'il n'avoit voulu que me donner une preuve » de l'avantage qu'il avoit ſur moi; le dard étoit lancé » avec tant de force qu'il s'eſt enfoncé de deux pieds » dans un chêne qui eſt derriere mon Pavillon. Quel » eſt le ſupplice dont les loix puniſſent un tel attentat, » commis par un ſujet, ſur la perſonne des Rois? Les » Barons répondirent que la loi condamnoit le parri- » cide à être tiré à quatre chevaux & ſes membres jetés » au feu; que cependant l'intention pouvoit changer » ou du moins affoiblir la nature du crime; mais que » ç'en étoit toujours un, digne d'une mort ignominieuſe, » que d'avoir, par une menace ſuivie d'une telle dé- » monſtration, fait ſentir au Souverain que ſa vie étoit » au pouvoir d'un ſujet ».

« Le ſecond crime dont je l'accuſe, continua Char- » lemagne, crime qui lui eſt commun avec la famille » d'Aymon, c'eſt d'avoir été pris les armes à la main » contre ſon Roi. De ces deux crimes le plus déteſtable » eſt le premier; mais comme il ne regarde perſonne » que moi, je le lui pardonne, ſi pourtant la loi me » permet de pardonner. Je ne veux le punir que du ſe- » cond. Quelle eſt la punition que les loix infligent »? Les loix, dirent les Barons, laiſſent aux Juges le choix du ſupplice, ou de faire mourir le coupable par le gibet, ou de lui faire trancher la tête; mais, Sire, obſerverent les Barons, les fils d'Aymon vous ont demandé grâce, ont ſollicité la paix, & ils ne font qu'une guerre défenſive. N'importe, dit le Roi, Maugis a été pris les armes à la main contre moi; ç'en eſt aſſez. Dans une heure au plus tard, conformément à la loi, Maugis ſera attaché au gibet, & je veux qu'enſuite, comme ſorcier, il ſoit jeté dans les flammes. Naimes repréſenta que ſi l'exécution ſe faiſoit de nuit, Renaud attribueroit cette précipitation à la crainte qu'il ne vînt enlever le coupable: Charles conſentit de différer juſqu'au lendemain; mais il craignit que Maugis, par ſes enchantemens, ne vînt à bout de lui échapper. Maugis, qui avoit été appelé pour entendre ſon jugement, s'apperçut de la crainte de Charles. « Sire, lui dit-il, d'un ton ferme » & ſans paroître ému, ne craignez pas que je fuie: je

ſuis prêt à vous donner caution de ma perſonne. Je
» l'accepte, dit le Roi, ſi tu peux en trouver une ».
Auſſi-tôt Maugis ſe tourne vers Olivier : « Quand je
» vous ai rendu les armes, vous m'avez promis de me
» prêter votre aide auprès du Roi : vous avez fait tout
» ce qui étoit en votre pouvoir, pour que je ne tom-
» baſſe point entre ſes mains : je vous demande pour
» derniere grâce de me ſervir de caution ». Naimes &
les autres Barons qui connoiſſoient l'exactitude de Maugis,
lui demanderent s'il leur promettoit ſur ſa foi de
ne pas s'en aller ſans permiſſion. Maugis leur promit ſur
ſa foi, non-ſeulement de paſſer la nuit, mais quand le
jour ſeroit venu de ne partir, ſi la fantaiſie lui en venoit,
ſans prendre congé de l'Empereur même. Alors les douze
Pairs n'héſiterent plus de ſervir de caution pour Maugis,
juſqu'au point du jour. Le Roi les accepta, & pour plus
de ſûreté le mit ſous leur garde ; mais bientôt il s'en
repentit & voulut qu'il fût gardé auprès de lui.

Maugis, preſſé par la faim, demanda qu'on lui donnât
à manger. Charlemagne avoit peine à croire qu'un
homme ſi près de ſon dernier terme, pût conſerver
autant de ſang-froid ; il voulut qu'il ſoupât dans ſa
tente & devant lui. Charles, moins tranquille que ſon
priſonnier, n'oſoit ni boire ni manger, dans la crainte
qu'il ne l'enchantât. Olivier fit remarquer ſa terreur à
Roland, qui ne put s'empêcher d'en rire. Après ſouper,
Charlemagne ordonna qu'on apportât cent torches, &
qu'on les tint allumées toute la nuit ; il voulut que Roland
ſon neveu & les autres Pairs demeuraſſent avec lui ;
qu'ils détachaſſent cent hommes-d'armes, pour veiller
autour de la tente, & que mille Cavaliers fuſſent répandus
de diſtance en diſtance dans le camp & en avant
du Pavillon. Après toutes ces diſpoſitions, Charles s'aſſit
ſur ſon lit, mit Roland & Olivier d'un côté & le priſonnier
de l'autre : « Sire, lui dit Maugis, où dois-je
» repoſer ? quel eſt le lit que vous me deſtinez ? —
» Quoi, répondit le Roi, tu ſonges à dormir ? — Oui,
» Sire, & j'ai très-grand ſommeil. — Malheureux, &
» comment pourrois-tu dormir, ſachant que le gibet
» t'attend ? va, crois-moi, tu ne dormiras que du
» ſommeil de la mort. — Sire, je vous ai donné caution

» pour la nuit entiere; laiſſez-moi vivre à ma fantaiſie.
» Demain, quand le jour paroîtra, vous ferez de moi
» tout ce que vous voudrez : maintenant permettez que
» je dorme ». Cette ſécurité de Maugis augmenta les
ſoupçons de Charles; il lui fit mettre les fers aux pieds
& aux mains, & le fit attacher par le milieu du corps,
à un pilier avec une chaîne; mais Maugis rioit de tant
de précautions. « Sire, dit-il, je vous ai donné ma pa-
» role; elle eſt plus sûre que toutes vos chaînes, & ſi
» je vous avois promis de monter ſur l'échafaud, vous
» n'auriez aucun beſoin de m'y faire conduire : vous
» pouvez être tranquille juſqu'au lever du ſoleil, après
» cela je ne vous réponds de rien ».

Plus Maugis paroiſſoit tranquille & paiſible, & plus
le Roi montroit de fureur; une armée de Sarraſins l'eût
moins impatienté. « Eh quels ſont tes projets pour de-
» main, lui demanda-t-il? — Je n'en ai pas formé en-
» core; mais quels qu'ils ſoient, je les exécuterai. —
» Traître, je t'empêcherai bien de voir le lever du ſo-
» leil », & ſaiſiſſant ſon épée d'une main, & de l'autre
tenant Maugis par les cheveux, il alloit lui trancher la tête;
mais auſſi-tôt il ſentit ſon bras engourdi : d'ailleurs Roland
& les Pairs le déſarmerent. « Ah! Sire, lui dirent-ils,
» ſongez que nous avons cautionné ſa vie, & que nous
» ſerions déshonorés à jamais : eh! Sire, ne voyez-
» vous point que c'eſt le déſeſpoir qui le fait parler ainſi,
» & qu'au lieu de votre colere, il ne mérite que votre
» pitié. Comment s'échapperoit-il, enchaîné comme il
» eſt, au milieu d'un camp gardé de tous côtés. Je ne
» ſais, dit Charlemagne; mais il m'a ſi ſouvent trompé,
» que rien ne me raſſure ».

Maugis remercia les Pairs, & comme le ſommeil les
accabloit, il avoit ſoin de temps en temps de les réveiller :
le Roi ſur-tout ne pouvoit réſiſter à l'envie de dormir,
& Maugis lui crioit ſans ceſſe; « éveillez-vous, Sire,
» quoi, vous avez ſubjugué tant de Peuples, vous avez
» fait tant de conquêtes, & vous ne pouvez réſiſter une
» nuit entiere à un peu de laſſitude? Mais, ſi je ne me
» trompe, voilà le point du jour, le lever du ſoleil ne tardera
» pas, prenez-y garde ». Charlemagne s'agitoit, queſ-

tionnoit ſes Pairs ; ils lui répondoient en bâillant, & il s'endormoit en leur parlant. Enfin quand Maugis vit les premiers rayons du ſoleil : « Chevaliers, leur dit-il, » vous voilà libres de votre caution, & moi de ma » parole ; vous êtes à préſent les maîtres de dormir ou » de vous éveiller ». Alors Charlemagne, qui convint que l'heure étoit paſſée, voulut ordonner les préparatifs du ſupplice de Maugis ; mais comme il va prononcer, entraîné par le ſommeil le plus profond, il tombe ſur ſon lit ; Roland qui veut faire des efforts pour l'éveiller, tombe à ſes côtés ; tous les Pairs, les cent hommes-d'armes & les mille Cavaliers, s'endorment tous ; les chevaux ne peuvent plus agir ; quand cet enchantement eut produit tout ſon effet, Maugis ne fit que prononcer quelques mots & ſes chaînes tomberent à ſes pieds. Il rit en voyant Charlemagne dormir ſi profondément ; il lui ſouleva la tête mal ſituée, puis il lui ôta ſon épée & la mit à ſon côté ; il prit les épées des douzes Pairs, Durandal à Roland, Haute-claire à Olivier ; il courut enſuite au tréſor de Charlemagne, emporta ſa couronne, ſes pierreries & ſon or ; quand il eut tout pris, il attacha le Roi par le pied avec une petite chaîne, au pied de ſon lit, & lui fit enſuite reſpirer une liqueur forte qui l'éveilla. Maugis lui dit alors : « je vous promis hier, que je ne partirois pas d'ici ſans prendre » congé de vous. Je ſuis exact en tout ; adieu, je pars ».

Charles furieux veut courir après lui ; mais il ſe trouve enchaîné lui-même ; il appela les douze Pairs ; mais ſes cris ſembloient les plonger plus profondément dans le ſommeil : alors il ſe reſſouvint d'une herbe qu'il avoit apporté de la Paleſtine, & qui avoit la propriété de rompre tout enchantement ; mais il fut dans l'impoſſibilité de l'aller chercher lui-même ; il appela ſes domeſtiques & ils ne répondirent point : jamais Charlemagne n'éprouva autant d'impatience ; il eut deſiré pouvoir ſe rendormir ; il ne ſavoit pas juſqu'à quand devoit durer cet enchantement ; il craignoit d'ailleurs que les fils d'Aymon ne profitaſſent de cette circonſtance.

Maugis eut tout le temps de mettre en sûreté les effets qu'il emportoit ; il prit quelques chevaux qu'il

éveilla, les chargea de ſon or & de ſes épées, & les conduiſit dans un bois, ſous la garde d'un Berger, à qui il promit une récompenſe; enſuite il reprit la figure du Pélerin, ſous laquelle il avoit parlé à Charlemagne, lorſque Richard fut fait priſonnier; mais il garda ſes habits & ne conſerva du Pélerin que le bâton & le rochet. Il revint au camp dans cet équipage, & alla devant la tête de l'Empereur, jetant des cris plaintifs & demandant piteuſement du ſecours. Charles l'entendit & reconnut la voix du Pélerin. « Entre, entre; mon ami, lui dit-il; » c'eſt le Roi qui te le permet ». Le faux Pélerin pénétra dans la tente. « Que vois-je, dit le Roi? les habits de » Maugis !.... ah! Sire, s'écria le Pélerin en ſanglotant, » il m'a meurtri de coups; il conduiſoit trois chevaux » chargés d'or, de pierreries, & de très-belles épées; » je l'ai reconnu pour un des ſcélérats qui tuerent mes » compagnons ſur le chemin de Balançon; j'ai voulu » fuir; mais infirme & malade comme je ſuis, je ne » pouvois aller bien loin; il m'a arrêté. Traître, m'a-t-il » dit, j'ai beſoin de tes haillons pour n'être pas reconnu: » comme je le ſoupçonnois d'un mauvais deſſein, j'ai » refuſé; alors il m'a terraſſé, m'a tant battu avec mon » bourdon, que je lui ai demandé grâce: j'ai fait tout » ce qu'il a voulu; il m'a fait deshabiller; il s'eſt déshabillé lui-même; il m'a donné ſa cotte-d'armes, ſa » veſte & tout ce que vous voyez; il s'eſt couvert de » mes haillons & il eſt parti: mais, Sire, je viens de » traverſer le camp & tout y eſt plongé dans le ſommeil, & vos gardes & ces Chevaliers tout dort; vous » ſeul veillez, & cependant il eſt midi. Tu vois, lui » dit Charles, un effet des enchantemens de Maugis ». Charlemagne raconta au Pélerin ce qui s'étoit paſſé depuis la veille; il lui dit de l'aider à briſer la chaîne qui le retenoit, le Pélerin le dégagea, Charles, pour lui marquer ſa reconnoiſſance, lui donna quelques piéces d'or; le Pélerin, en les mettant dans la poche de ſa veſte, témoigna de la ſurpriſe; il en retira une petite bouteille remplie d'une eau très-limpide. « Mau- » gis, dit-il, a ſans doute oublié ce flacon; je ne ſais » à quoi il peut être utile. Garde-toi de t'en ſervir,

» dit Charlemagne en le lui ôtant des mains; c'eſt ſans doute
» quelque compoſition infernale pour ſes enchantemens »,
& en diſant ces mots, il jeta la bouteille avec colere.
Dès que la vapeur de la liqueur ſe fut répandue, tous
les Barons & les Pairs, les Gardes, les Officiers s'éveillerent
à la fois. Quelle fut leur ſurpriſe de trouver, au-lieu
de Maugis, le Pélerin qu'ils avoient vu & qu'ils
reconnurent! Charles leur répéta ce qu'il en avoit appris,
& la fuite du priſonnier, & tout ce qu'il ſavoit. Il dit
à Naimes & à Olivier: « vous m'avez répondu de lui,
» c'eſt à vous que je dois m'en prendre. Sire, répondit
» Roland, nous en avons répondu juſqu'au point du
» jour, & il paroiſſoit déjà, lorſque nous nous ſommes
» endormis; Maugis, lui-même (il m'en ſouvient),
» nous a rendu notre parole, & nous a dit qu'il ne
» répondoit plus de rien: vous vous êtes même emporté
» contre lui; juſques-là Maugis eſt quitte envers
» nous. Il eſt vrai qu'il vous avoit donné ſa foi qu'il ne
» partiroit pas ſans prendre congé de vous, & en cela
» il a manqué de loyauté; non, vraiment, reprit le
» Roi, il m'a éveillé tout exprès le premier, pour me
» dire qu'il partoit. Quoi! Sire, dit Olivier, vous
» l'avez vu, vous lui avez parlé, & vous ne nous avez
» point éveillés! & vous ne l'avez point arrêté! Je n'ai
» pu ni l'un ni l'autre, reprit le Roi, le traître m'avoit
» enchaîné; & j'ai eu beau crier, le charme étoit ſi
» fort que rien n'a pu interrompre votre ſommeil. Mais
» où peut-il être allé? ce Pélerin l'a rencontré au ſortir
» du camp: conduiſant trois chevaux chargés d'or &
» d'épées: d'épées! s'écria Roland, qui s'apperçut dans
» le moment que Durandal lui manquoit. O ciel! il
» emporte la mienne». Chacun des Chevaliers vit qu'il
avoit fait la même perte; ils en furent tous conſternés
ſe regardant les uns les autres; Charlemagne ne tarda
pas non plus à ſe convaincre que Maugis lui avoit ravi
ſa couronne & ſes pierreries, & ſa colere fut à ſon
comble. « Volons, courons après le traître, s'écria-t-il;
» mais où le trouver? Je ne le crois pas bien éloigné,
» dit le Pélerin; je l'ai vu gagner un petit bois, hors
» du camp; ſes chevaux étoient ſi chargés, qu'il ne

» peut pas avoir fait beaucoup de chemin ». Il s'offrit de leur servir de guide ; on l'accepte ; mais comme il pouvoit à peine se soutenir, il pria Charles de lui donner un de ses chevaux. Tandis qu'on choisit & qu'on selloit le meilleur, Charles ordonne à six Cavaliers de se tenir prêts à marcher ; la vapeur de la liqueur enchantée, s'étoit répandue sur tout le camp, & les Cavaliers s'éveilloient comme s'ils étoient encore à demi-endormis, la confusion régnoit par-tout. On eut bien de la peine à la faire cesser. Quand le cheval de Charlemagne fut prêt, on l'amena au Pélerin ; il fit bien des cris & des efforts pour le monter ; & enfin on fut obligé de l'y porter & de l'y soutenir : cependant il se raffermit peu-à-peu ; il demanda une épée. « Je savois m'en servir autrefois, dit-il, mais dans l'état où » je suis, c'est une vaine parure ; n'importe ». Il prit l'épée d'un air gauche, & la porta comme il put toute nue dans sa main.

L'ordre du départ donné, le Pélerin se mit à leur tête, & lorsqu'ils furent sortis du camp, il les conduisit dans une gorge formée de deux montagnes à pic. « C'est » dans ce bois que vous voyez d'ici, dit-il à Charlemagne, que j'ai vu entrer Maugis. Ne jugeriez-vous pas » à propos que je vous devançasse de quelques pas ? Si » Maugis est dans le bois & qu'il me voie ainsi monté, » il ne manquera pas de courir sur moi pour m'enlever » mon cheval ; & comme vous ne serez pas éloigné, » au moindre cri vous viendrez à mon secours, & vous » entourerez Maugis ».

L'avis du Pélerin fut approuvé ; il gagna les devants ; quand il eut passé le défilé & qu'il eut mis entre la troupe de Charles & lui un espace de quinze à vingt toises, il se retourna, frappa la terre avec son bourdon : & forma d'une montagne à l'autre un précipice dont on ne voyoit pas le fond : alors il reprit sa véritable forme & cria à Charlemagne & aux Chevaliers : « reconnoissez » enfin Maugis ; l'or, les pierreries, la couronnne de » Charles & vos épées, tout vous sera rendu, quand » vous voudrez consentir à la paix que les fils d'Aymon » vous ont proposée. Ne cherchez point à me suivre ;

» je ferai plus tôt arrivé à Montauban, que vous n'aurez » tourné ces montagnes & franchi ce précipice, qui se » refermera de lui-même lorsque je ferai en sûreté ». On lui lança quelques traits; mais il disparut comme un éclair.

La fureur parvenue jusqu'à un certain degré, s'évanouit souvent, & sur-tout chez les François. Charlemagne & les Pairs demeurerent quelque temps confondus; ils ne sortirent de leur étonnement, que pour délibérer sur ce qu'ils avoient à faire. Pour parvenir au bois que Maugis leur avoit indiqué, il falloit franchir le précipice, ce qui étoit impraticable, ou tourner la montagne par un détour de dix lieues & par des chemins très-difficiles. On ne décida rien, l'on reprit le chemin du camp; & les Chevaliers arriverent à la tente de Charlemagne en plaisantant secrétement de cette aventure. Les seuls Charles & Roland la traitoient plus sérieusement.

Cependant Maugis, après avoir repris son trésor, s'en retournoient tranquillement à Montauban; il passa dans le bois où Renaud s'étoit arrêté. Bayard sentit Maugis & hennit de toute sa force. Il emporta son maître vers Maugis, qui d'abord ne reconnut pas son cousin. « Qui » êtes-vous, lui dit-il, & que faites-vous ici? Renaud » sort de sa rêverie, se précipite à son col; je courois » à votre secours, lui dit-il. Vous feriez arrivé trop » tard, répondit Maugis, si le ciel ne fut venu à mon » aide: il lui raconta tous les événemens qui s'étoient » passés depuis qu'ils s'étoient séparés. J'emporte un » butin immense, non pour en profiter, mais pour » forcer nos ennemis à la paix ».

Comme ils approchoient de Montauban, ils rencontrerent, à la tête de deux mille Cavaliers, Alard, Guichard & Richard, qui alloient au camp de Charlemagne, ou pour délivrer ou pour venger Maugis; ils étoient tristes & abbatus; mais en revoyant Maugis & Renaud, ils se livrerent à la joie. Guichard ne fit que les embrasser & les quitta pour aller annoncer leur retour à Yolande, qui vint au-devant d'eux avec ses enfans. Ils rentrerent triomphans; Maugis étala le butin

qu'il avoit fait, & il fut décidé qu'on placeroit ſur la plus haute tour, l'aigle d'or du Pavillon de Charlemagne.

Lorſque le Roi vit ſon aigle qui réfléchiſſoit à cinq lieues à la ronde les rayons du ſoleil, il appela ſes Pairs. « Quelle honte pour nous, leur dit-il, quel tro-» phée pour mes ennemis ! Ah ! ce fut un grand mal» heur quand nous fîmes le projet d'entrer dans la Gaſ» cogne ; ſi quelque choſe peut nous excuſer aux yeux » de la poſtérité, c'eſt l'art magique de Maugis ; car, » qui peut réſiſter à un ennemi qui combat avec des » forces ſurnaturelles ? Mais ſi l'enfer le protége, » qu'avons-nous fait au ciel pour nous abandonner ? Ne » l'accuſons point ; il condamne ſans doute des Sujets » rebelles ; mais il veut nous humilier. C'eſt à nous » d'appaiſer ſa colere par notre ſoumiſſion. Naimes, » Oger, Eſtouteville, Turpin, vous êtes parens de Re» naud ; allez dire aux fils d'Aymon que s'ils veulent » me rendre ma couronne, mon aigle, mes pierreries » & vos épées, je conſentirai à une trève de deux ans » & que je ramenerai mes troupes ».

Les Chevaliers partirent, ils ſe préſenterent à la principale porte de Montauban ; ils demanderent à parler aux fils d'Aymon. Renaud, ſes freres & Maugis, députerent Richard pour les recevoir ; il les conduiſit dans la Ville, & Renaud vint au-devant d'eux ; il les combla de marques d'amitié, prit Oger par la main, les accompagna au Château & les préſenta à Yolande, qui les vit avec plaiſir, & leur témoigna le deſir qu'elle avoit de la paix, pour que ſon époux pût ſe réunir à ſa famille. Renaud leur demanda le ſujet qui lui procuroit l'avantage de les recevoir. « Vous ſavez, lui dit Oger, com» bien nous vous aimons tous, & que s'il n'eut dépendu » que de nous, toute querelle entre le Roi & vous ſe» roit depuis long-temps terminée ; cependant vous » n'ignorez pas que Maugis votre couſin vient de nous » faire à tous le plus ſanglant outrage : il nous a prié » de le *pleiger*, auprès de Charlemagne ; il avoit pro» mis de ne pas s'évader, & de ne partir qu'avec notre » congé : non-ſeulement il eſt parti pendant notre ſom» meil ; mais encore il a emporté la couronne, les

» bijoux, le trésor du Roi, & les épées de tous les
» Chevaliers. Le Roi demande que vous lui rendiez son
» aigle d'or, ce que Maugis lui a enlevé & nos épées,
» & il consent à une trève de deux ans & à retirer ses
» troupes de la Gascogne ».

Alors Maugis prit la parole. « Seigneurs, leur dit-il,
» vous savez que je n'ai manqué à aucun de mes en-
» gagemens, & si quelqu'un peut prouver que je ne
» les aie pas tous remplis, je consens à m'aller remet-
» tre entre les mains de Charles. Parlez, quelqu'un de
» vous a-t-il rien à me reprocher? Vous m'aviez pleigé
» jusqu'au jour seulement, & je n'ai brisé mes chaînes
» qu'après le soleil levé; j'ai pris congé du Roi comme
» je m'y étois engagé; il est vrai que je suis parti dans le
» temps que vous dormiez, mais je ne m'étois pas en-
» gagé de prendre congé de vous. Il est encore vrai
» que par mon art, vous avez dormi plus long-temps
» que vous ne deviez; mais avois-je promis de ne pas
» me servir de mon art? J'ai fait un butin considérable
» dans la tente de Charlemagne; en cela je n'ai fait
» qu'user du droit de la guerre. Mais j'ai eu en le faisant
» un motif plus noble, c'est d'engager Charles à con-
» sentir plus promptement à la paix, dont une des
» conditions sera la restitution de tout ce que j'ai em-
» porté. Mais nous discuterons demain plus profondé-
» ment cette matiere; livrons-nous aujourd'hui au plaisir
» de nous retrouver ensemble ». Il ordonna qu'on pré-
parât un festin magnifique, & la nuit se passa dans les
fêtes & les plaisirs.

Le lendemain le Duc Naimes demanda à Renaud
qu'elle réponse il vouloit faire aux propositions du Roi.
« Je consens à tout, répondit Renaud, pour avoir la
» paix, je ne desire que de vivre avec Charlemagne
» en sujet soumis & fidele. J'accepte la trève de deux
» ans. J'espere que pendant ce temps, il exaucera nos
» vœux, & que vous vous employerez pour l'y déter-
» miner ».

Renaud fit apporter l'aigle, la couronne & l'épée de
Charlemagne. Il donna à chacun des Envoyés, celle
qui lui appartenoit; il chargea Naimes de remettre

les autres : il rendit tous les bijoux & tout l'or sans en rien retenir. Oger, étonné de tant de générosité, ne put s'empêcher de lui dire, que jamais guerrier n'avoit fait un butin si riche & si glorieux, & n'y avoit renoncé avec tant de grandeur d'ame, & que le Roi devroit être touché d'un si grand sacrifice ; mais Richard ne vouloit point que son frere disposât de l'aigle d'or. « Si Maugis, » dit-il, a enlevé la couronne par son art magique, » j'ai gagné l'aigle par forces d'armes, & je n'oublierai » jamais que, prisonnier du Roi, il me frappa dans » son Pavillon ». Renaud pria tant son frere, qu'il céda l'aigle d'or.

Oger invita Renaud de venir au camp de Charlemagne avec eux, tandis que Maugis garderoit Montauban ; mais Renaud, qui n'avoit point de confiance au Roi, ne vouloit pas s'exposer ; Estouteville s'offrit de rester à Montauban pour ôtage ; Naimes promit, au nom des Chevaliers, de mettre Renaud à couvert de toute insulte. Enfin Renaud y consentit. Il s'arma de toutes piéces, & prit avec lui, Alard & deux Chevaliers. Yolande, son épouse, accourut toute tremblante ; elle fit tout ce qu'elle put pour détourner Renaud de ce voyage ; elle se jeta aux genoux des Chevaliers pour leur recommander son époux : Oger lui donna sa parole qu'il ne lui arriveroit rien.

Lorsqu'ils furent arrivés à Balançon, Oger, qui connoissoit le caractere vindicatif de Charles, proposa de les devancer pour sonder son cœur & savoir ses intentions ; Naimes se chargea de lui parler & de venir avertir Renaud qui attendroit son retour. Renaud consentit à tout.

Oger & Naimes partirent, Estouteville & l'Archevêque Turpin demeurerent avec Renaud ; ils se félicitoient tous du retour de la paix ; ils la croyoient assurée.

Le hasard voulut que Pinabel, neveu de Charlemagne, se trouvât au gué de Balançon & qu'il entendit tout. Pinabel, Courtisan insolent & lâche flatteur, se plaisoit dans le trouble & haïssoit la vertu. Il se faisoit une étude de persécuter tous ceux qu'il voyoit aimés & estimés. Il alla empoisonner auprès de Charlemagne, son oncle, le voyage de Renaud, qu'il fit passer pour

un complot. Charlemagne ordonna à Olivier de prendre quatre cents Cavaliers bien armés, & d'aller à Balançon où il trouveroit Renaud & Alard son frere, & de les lui amener, quand il devroit y sacrifier toute sa troupe. Olivier, qui ignoroit la promesse qu'Oger & Naimes avoient faite à Renaud, partit pour exécuter les ordres du Roi. A peine étoit-il sorti du camp, qu'Oger & Naimes arriverent à la tente du Roi : ils virent le mécontentement sur son front & la colere dans ses yeux. « Sire, lui dit Oger, vos regards séveres ont de quoi » nous surprendre ; nous avons rempli notre commission » avec la plus grande fidélité ; nous rapportons le butin » que Maugis avoit fait ; Renaud nous a tout remis » avec une exactitude qui a droit de surprendre dans » un vainqueur. Il a tout sacrifié au desir de la paix. » Où est Renaud ? leur demanda brusquement le Roi : » je sais que vous êtes venu avec lui. Sire, il est vrai » que nous l'avons déterminé de venir vous offrir son » hommage, sur la foi de la trève que vous lui avez » accordée & pour recevoir vos ôtages & se mettre en » ôtage lui-même. Estouteville a voulu rester à Mon- » tauban comme garant de la foi que nous avons donnée » à Renaud ; mais Renaud, plus généreux, l'a refusé, » & s'en rapporte à notre parole & à votre foi. Je ne » veux d'un tel ôtage, reprit Charlemagne, que pour » le traiter comme Richard & comme Maugis. Ah ! » Sire, s'écria Oger, songez que Renaud ne s'est livré » que sur la foi d'une trève que vous-même lui avez » offerte. Sire, interrompit Naimes, de tels propos » sont indignes d'un Roi ; gardez-vous de commettre » un tel crime, il vous rendroit l'exécration de tous » les Peuples de l'univers. Cette pensée odieuse ne vient » pas de vous ; faites-moi connoître le traître qui vous » l'a suggérée, & je vous vengerai de l'affront qu'il » vous a fait. Je vous déclare, Sire, qu'avant de souffrir » cet attentat, Oger, Naimes, Turpin & Estouteville » que vous déshonoreriez, verseront leur sang pour » l'empêcher, & qu'ils défendront Renaud contre vous- » même. Qui ! nous ! qui l'avons presque forcé de nous » suivre, que nous fussions cause de sa mort & les

» complices d'une perfidie ? Non, Sire, jamais. Nous » devons vous fervir, fauf notre honneur, & c'eft » notre honneur que vous voulez flétrir ! Sire, difpofez » de notre vie, nous vous en avons fait le facrifice en vous » donnant notre foi ; mais notre vertu ne dépend que de » nous. Vous êtes le plus puiffant Roi du monde ; vous » avez la force en main & vous pouvez faire périr dans les » fupplices l'homme de bien comme le fcélérat ; mais tous » les Rois de la terre ligués enfemble, n'ont pas le pou- » voir de forcer un honnête homme à trahir fa confcience, » à la faire parler ou fe taire à leur gré. Si vous avez des » Courtifans affez lâches pour être les miniftres d'un affaffi- » nat, vous pouvez les employer, & non pas de bra- » ves Chevaliers, qui ont juré de ne jamais fouffrir le » crime, de quelque rang que foit le criminel ».

Cependant Olivier arrive & rencontre Renaud fans armes, éloigné de Bayard. Renaud, s'approche de Turpin & d'Eftouteville : « Perfides, leur dit-il, vous » m'avez trahi ; jamais je ne me ferois attendu à cette » déloyauté ! Que dites-vous, Seigneur ? répond Turpin, » nous, des traîtres ! Je vous jure, que nous vous tien- » drons la parole que nous avons donnée, de vous dé- » fendre jufqu'à la derniere goutte de notre fang : fi » quelqu'un a pu vous trahir, croyez que ce n'eft ni » Oger, ni Naimes, ni nous. Alors Renaud dit à Oli- » vier : fouvenez-vous que, lorfque, dans la plaine de » Vaucouleurs, Maugis, mon coufin, vous abbatit, je » vous rendis votre cheval, & que vous ayant aidé à y re- » monter, je vous aidai à prendre votre revanche ; rendez- » moi courtoifie pour courtoifie, & permettez-moi feule- » ment de monter fur Bayard. Seigneur, répondit Olivier, » je n'ai jamais fu oublier un bienfait. Je fuis au défef- » poir de vous avoir rencontré ici, & je ne fais pourquoi » le Roi m'a choifi pour me faifir de vous ».

Comme ils parloient encore, voilà Roland qui venoit aider Olivier à fe rendre maître de Renaud & de fon frere : « rendez-vous, leur crie Roland, vous êtes mes » prifonniers ». Comme il proféroit ces mots : « Ro- » land ! Roland ! lui crie Oger, qui, en fortant du » Pavillon de Charlemagne, étoit accouru au fecours de

» Renaud, gardez-vous de faire aucun mal aux fils » d'Aymon! ſachez que c'eſt le Duc Naimes & moi » qui les avons conduits ſur notre foi & ſerment, pour » prendre & donner les ôtages de la trève que nous » avons propoſée à Renaud de la part du Roi, qui » nous avoit envoyés vers lui à Montauban : vous ne » pouvez lui faire aucun outrage que nous ne le partagions » avec lui, & ſi vous l'attaquez nous le défendrons ». Olivier ſe joignit à Oger pour engager Roland à ne point attaquer Renaud. « Il me rendit autrefois un ſervice » important, diſoit Olivier, & je dois lui en marquer » ma reconnoiſſance. Réuniſſons-nous, & ſi Renaud veut » y conſentir, nous l'accompagnerons tous au Pavillon » de Charlemagne, pour l'engager à faire la paix. S'il » la refuſe, reprit Naimes qui avoit ſuivi Oger, & » qu'en outrageant Renaud, il veuille nous rendre ſuſ- » pects de trahiſon, nous ne le ſouffrirons point, & » nous combattrons pour Renaud. Ce ſeroit à nous » une lâcheté indigne de l'abandonner ». Naimes demanda à Renaud s'il y conſentoit. Renaud ſe livra à leur bonne foi : les Chevaliers le prirent au milieu d'eux, & ils partirent.

Oger s'approcha le premier de Charlemagne. « Sire, » lui dit-il, vous nous avez envoyés vers Renaud lui » offrir une trève : nous avons rempli vos ordres en » braves Chevaliers & en ſerviteurs fideles. Renaud a » accepté toutes les propoſitions que nous lui avons faites » de votre part; il nous a remis non-ſeulement votre » couronne, les épées de vos Pairs & la vôtre; mais » l'aigle d'or, qui, par droit de conquête appartenoit à » ſon frere : nous lui avons promis ſur votre parole, » que la trève acceptée, il ne lui arriveroit aucun mal; » & cependant, au mépris de vos ſermens ſacrés, vous » envoyez au-devant de lui pour le prendre, & c'eſt un » de vos plus braves Chevaliers, dont vous ſurprenez » la foi, pour le charger de cette expédition. Ainſi » donc la foi des traités ne ſeroit qu'un piége pour » tromper l'honnête homme qui ne connoît point la » méfiance, parce qu'il eſt incapable de trahiſon! non, » Sire, cela ne ſera point; mais ſi vous croyez que

» les propositions que vous avez fait faire à Renaud, » vous soient désavantageuses ; si vous vous repentez de lui » avoir accordé une trève, renvoyez Renaud à Montauban, & rendez-lui le butin de Maugis & celui de » son frere : alors ordonnez-nous d'aller, les armes à » la main, reconquérir votre couronne, votre aigle, » votre trésor & nos épées, nous combattrons loyalement ; » vous agirez en Roi, & le ciel bénira la cause qu'il » jugera la meilleure ».

Charlemagne imposa silence à Oger & lui dit qu'il feroit que ce qu'il lui plairoit, qu'il ne laisseroit point échapper Renaud aussi aisément que Maugis, & qu'il étoit décidé à le punir comme traître & rebelle. « Non, » Sire, reprit Oger, vous ne le ferez pas. Prétendez-vous, lui dit Charlemagne en l'interrompant, » défendre mon ennemi contre moi, & partager son » crime ? Sire, répondit Oger d'un ton ferme, je dé» fendrai ma loyauté contre tous. Je la défendrai contre » le ciel même ».

Renaud les interrompit : « Sire, dit-il avec une mo» deste fierté, quel est votre dessein, & qu'exigez vous ? » Vous m'appellez traître & rebelle ; Dieu sait que je » ne suis ni l'un ni l'autre, & qu'il n'y en eut jamais » dans ma famille ; il n'y a homme sur la terre qui » osât me faire un tel reproche avec impunité ; mais, » Sire, l'autorité suprême peut tout se permettre, parce » qu'elle n'a rien à craindre ».

Charlemagne sentit qu'il avoit été trop loin, & pour le réparer en quelque sorte, il dit à Renaud : « Je suis » prêt de soutenir ce que j'avance les armes à la main : » je suis Chevalier autant que Roi. Sire, répondit Re» naud, j'accepte le combat ; Naimes, Olivier, Oger & » Turpin seront mes répondans. Nous le devons, dirent » les Chevaliers, & nous le sommes ». Le Roi vouloit tenir sa parole ; mais Roland l'en empêcha & demanda à combattre à sa place. « Sire, dit Renaud, choisissez ».

Quand les Chevaliers eurent répondu pour Renaud, Bayard lui fut rendu ; il s'en retourna à Montauban, où l'on croyoit la paix assurée. Le lendemain, après avoir tendrement embrassé son épouse, il dit à ses freres :

« Je vais combattre le plus brave Chevalier qu'il y ait
» au monde. Je ne puis prévoir quel sera le succès du
» combat. Mes amis, mes freres, je vous recommande
» ma chere Yolande & mes enfans : je remets en vos
» mains la garde de ce Château ; c'est le seul héritage
» que je puisse leur laisser ; eh ! qui sait encore si Charle-
» magne, étendant sur eux sa haine contre leur pere, voudra
» leur permettre d'en jouir tranquillement ? Défendez-
» le, & apprenez-leur à le défendre. Ce n'est pas que
» je désespere de vaincre Roland, j'ai pour moi *Dieu*
» & mon *épée*, la justice d'une bonne cause, & un
» courage égal au sien ; mais je puis être vaincu : on
» nous juge de la même force ».

Les freres de Renaud ne voulurent point demeurer ; ils laisserent Maugis maître de Montauban & accompagnerent Renaud au lieu du combat.

CHAPITRE XVI.

Combat entre Renaud & Roland. Maugis les sauve l'un & l'autre par un prodige de son art magique. Roland suit Renaud à Montauban. Charlemagne met le siége devant ce Château. Le Roi est enlevé dans le Palais de Maugis, & livré à Renaud. Maugis sort de Montauban, & se retire dans un hermitage.

A peine le jour eut-il paru, que Roland s'arma & monta à cheval pour se rendre sur le champ de bataille. Il alla auparavant prendre congé du Roi. « Mon neveu, lui
» dit Charlemagne, puisse le Dieu des armées te soutenir
» & te défendre ! s'il prête son secours à la bonne cause, il
» doit protéger Renaud ; car je ne puis dissimuler que dans
» cette occasion la justice est pour lui. Sire, répondit Roland,
» il n'est plus temps de se repentir, & je me suis engagé trop
» avant. En refusant le combat je me couvrirois de honte,
» & elle rejailliroit sur vous. Mais, Sire, en faveur
» du danger auquel vous m'exposez en combattant un
» brave Chevalier, qui a sur moi l'avantage de la justice,

» souffrez que je vous conjure d'accorder aux fils
» d'Aymon la paix qu'ils vous demandent ». Charlemagne ne répondit rien à son neveu ; mais il sentit, en songeant à Pinabel, combien les Courtisans & les flatteurs étoient funestes aux Souverains.

Cependant Renaud étoit déjà sur le champ de bataille. Roland brûloit d'impatience. Ces deux fiers rivaux s'étoient déjà rencontrés plusieurs fois ; mais la victoire avoit toujours été indécise. Quand l'un sembloit la fixer par son audace & par son impétuosité, l'autre l'a rappeloit par une valeur éclairée & prudente. Ils avoient le même courage & la même force, & si l'un avoit plus d'activité, l'autre avoit plus d'adresse & de constance. D'aussi loin que Roland apperçut Renaud, il lui cria d'un ton impérieux : « Enfin, Renaud, tu ne peux éviter
» ton sort ; voici le jour où tu vas cesser de te croire
» invincible. Tu me menaces, Roland, répondit Re-
» naud, crois-moi, sois plus modeste ; un Chevalier pru-
» dent ne chante jamais sa victoire avant le combat.
» Veux-tu la paix, veux-tu combattre ? l'un & l'autre
» est à ton choix. Quelqu'honneur que j'attende du
» triomphe, je lui préfere la paix, qui rendra le calme
» à l'Etat, & l'amour des Peuples à ton maître. Je ne
» suis pas venu, répliqua Roland, pour conclure un
» traité. Eh bien, combattons, dit Renaud : crois-moi,
» songe à te défendre, répondit Roland ».

A ces mots, ils piquent leurs chevaux, fondent l'un sur l'autre, & leurs lances, en se brisant, formerent dans les airs une poussiere légere ; leurs écus se choquerent, & le choc fut si rude, que Renaud avec sa selle, alla tomber derriere & loin de Bayard, & que Roland abandonna ses étriers & chancela long-temps. Renaud se releve, saisit Bayard par la criniere, remonte sans selle, & porta à Roland un coup si terrible sur son haubert, que son cerveau en fut ébranlé ; Roland se remit, & alors commença un combat qui effraya les spectateurs. Chaque coup emportoit un éclat de leur armure ; leurs épées trancholent l'acier, comme la hache du Bûcheron le tronc d'un vieux chêne. Naimes en les regardant, ne put s'empêcher de s'écrier : « Charles, quel

» eſt ton aveuglement ? ta dureté va cauſer la mort
» des deux plus braves Chevaliers qu'il y ait au monde,
» & tu ne ſonges pas qu'ils pourroient faire un jour le
» ſuccès de tes armes & la gloire de ton empire ! »

Renaud, voyant que l'avantage étoit égal, dit à Roland : « Ayons pitié de nos chevaux, ils vont périr, &
» nous n'en trouverions pas de pareils ; deſcendons, &
» ſi vous le jugez à propos, nous combattrons à pied ».
Roland y conſentit ; ils deſcendirent & coururent l'un ſur l'autre avec autant de légéreté que s'ils n'euſſent pas eſſuyé la moindre fatigue. Ils ſe portoient les coups les plus redoutables ; mais leur adreſſe à les parer, en rendoient la plupart inutiles. Enfin ils jeterent leurs épées loin d'eux, & ſe prirent corps à corps ; mais jamais l'un ne pouvoit renverſer l'autre. Roland faiſoit des efforts qui auroient arraché les chênes les plus robuſtes ; mais la ſoupleſſe de Renaud en ralentiſſoit les ſecouſſes, & lorſque celui-ci courboit Roland juſqu'à terre, ſa vigueur le remettoit ſur pied : tous deux, étonnés & de leur impulſion & de leur réſiſtance, ſe ſéparerent un moment pour reprendre haleine. Ils s'apperçurent alors que leurs caſques, leurs hauberts, leurs armures & leurs écus fracaſſés, n'avoient plus rien de leur premiere forme. Ils furent ſurpris de leurs propres forces ; la terre, qu'ils avoient foulée en combattant, étoit auſſi dure que l'aire où l'on vient de battre la moiſſon.

Charlemagne trembloit pour ſon neveu, & les freres de Renaud frémirent pour leur frere. Le Roi invoqua le ciel pour Roland, & le pria de faire ceſſer le combat ; mais le ciel avoit inſpiré à Maugis le deſir d'être témoin de cette action mémorable. Il avoit quitté Montauban, & par ſon art il ſe tranſporta ſur une hauteur voiſine du champ de bataille.

Les deux Chevaliers après s'être repoſés un moment, avoient déjà repris leurs épées, & alloient recommencer à ſe battre, lorſque Maugis raſſembla autour d'eux & condenſa des vapeurs, qui formerent un nuage ſombre, dont ils furent enveloppés. Ils ne ſe voyoient point l'un l'autre. « Où êtes-vous ? s'écrioient-ils mutuellement,
» ou bien j'ai perdu la vue, diſoit Roland, ou bien

» la nuit a tout à coup ramené les ténèbres. J'entends » Roland, s'écrioit Renaud, & je ne le vois point ». Ils agitoient leurs épées & ne frappoient qu'un brouillard insensible. Ils alloient en tâtonnant l'un à la voix de l'autre; enfin Roland rencontra la main de Renaud & la saisit; &, par un mouvement involontaire, il embrassa son rival & lui dit : vertueux Chevalier, si le » jour vous luit daignez me conduire, c'est une grâce » que je vous demande & dont je serai reconnoissant. » Où faut-il aller, demanda Renaud ? — Au camp de » Charlemagne, lui dit Roland. — Vous voyez, reprit » Renaud, qu'il a juré ma perte & que je n'ai d'asyle » que Montauban, & vous ne voudriez point y venir. » — Pourquoi n'y irois-je pas ? y aurois-je quelque » chose à craindre avec les généreux fils d'Aymon ? — » Non, certainement, ils auroient la plus grande joie » de vous y recevoir. Nous avons combattu avec un égal » avantage, & soit que le ciel n'ait pas voulu que nous » périssions l'un & l'autre de fatigue, soit qu'il ait » décidé que nous ne fussions vaincus ni l'un ni l'autre, » il a répandu autour de nous une nuit protectrice. Vous » n'êtes point mon prisonnier, & je ne suis point le vôtre; » & si vous venez à Montauban, ce sera par amitié & de » votre bon gré. Mes freres & moi vous y regarderons » comme notre parent & notre ami, & nous vous traiterons » comme le plus loyal des Chevaliers & le neveu du Roi ».

Le nuage avoit la propriété de ne point ôter la vue des Chevaliers aux spectateurs, qui n'entendoient point ce qu'ils disoient, mais qui jugeoient par leurs gestes & leurs mouvemens que la paix régnoit entr'eux, & à l'exception de Pinabel & de Ganelon, tout le monde en ressentoit la plus grande joie. Les yeux de Renaud apperçurent les premiers la clarté, il le dit à Roland, qui lui renouvela ses prieres de le mener à Montauban. A peine eut-il témoigné ce desir que Roland vit la lumiere; il crut revivre une seconde fois; il apperçut son cheval Mélancie & le monta, tandis que Renaud montoit sur Bayard.

Charlemagne demeura confondu en voyant son neveu suivre Renaud. « O ciel ! s'écria-t-il, Renaud emmene

» Roland ; ils prennent le chemin de Montauban ! ah !
» ſans doute il eſt ſon priſonnier. Seigneurs, laiſſerez-
» vous ainſi mon neveu au pouvoir de mes ennemis ?
» voyez Maugis & les freres de Renaud qui le ſuivent ;
» hâtons-nous, courons le délivrer ».

Les Pairs & Charlemagne volerent ſur les pas des Chevaliers & les ſuivirent juſqu'aux portes de Montauban ; mais Maugis avoit hâté, par ſon art, les chevaux de Roland & des fils d'Aymon. Charlemagne furieux, revint dans ſon camp, qu'il ordonna qu'on tranſportât ſous les murs de Montauban pour en faire le ſiége ; il donna l'Oriflamme à Olivier, & à Richard de Normandie la conduite du ſiége. Tout obéit à cet ordre, on abattit les tentes, les bagages furent chargés, & l'armée ſe mit en mouvement. Richard de Normandie conduiſit dix mille hommes au gué de Balançon pour le garder juſqu'à ce que toute l'armée fût paſſée. Le Roi alla lui-même marquer le camp, & quand l'armée fut arrivée ſous les murs de Montauban, il fit élever ſon Pavillon en face de la porte principale.

Les Sentinelles qui étoient ſur les tours, avertirent Maugis que l'armée de Charlemagne avoit inveſti la place, que le blocus étoit formé, & que le Pavillon de Charlemagne faiſoit face à la Ville. « Soyez tran-
» quilles, leur dit Maugis, dormez ſans rien craindre :
» quand même Charles entreroit dans ces murs, il n'en
» ſeroit guere plus avancé ».

Lorſque la nuit eut fermé tous les yeux, excepté ceux des Sentinelles & des Gardes du camp, Maugis alla prendre Bayard, le monta, ſortit de Montauban, & répandit ſur les Sentinelles un charme qui rendoit leur vigilance inutile ; c'étoit une ivreſſe qui les faiſoit ſans ceſſe tourner ſur eux-mêmes, & toujours ſur un pied : Il alla à la tente du Roi, & dès qu'il y parut, tous les Courtiſans, les Officiers, ſe mirent également à pirouetter & à tourner : le Roi ne comprit rien à ce vertige & prit le parti de rire de toutes ſes forces ; mais il s'endormit ſi profondément que Maugis le prit, le mit en travers ſur Bayard, le conduiſit ainſi dans Montauban, & le coucha dans ſon lit même. Il alla enſuite trouver

Renaud & lui dit ; « mon coufin, ne feriez-vous pas » bien fatisfait, fi vous pouviez tenir en votre pouvoir » le Roi Charlemagne ? — J'en conviens, reprit Re- » naud ; je me vengerois de lui avec bien du plaifir. » — Eh ! quelle vengeance en tireriez-vous ? — Je le » comblerois d'honneurs, je le traiterois comme mon » Seigneur & mon Roi. — A ce compte, venez, fui- » vez-moi », & Maugis conduifit Renaud dans fon Palais, & lui fit voir le Roi endormi. Alors Maugis embraffa Renaud, ceignit une écharpe, prit un bourdon &, pour ne pas offrir à Charlemagne un objet odieux, il fortit de Montauban fans rien dire à perfonne : le Portier feul le vit fortir. Il alla vers la Dordogne, paffa la riviere, entra dans un bois épais, & marcha jufqu'à neuf heures de la nuit, qu'il rencontra fur une hauteur un hermitage abandonné ; il s'y repofa jufqu'au jour. Le lendemain il examina cette retraite : c'étoit une grotte très-bien expofée, entourée de quelques arbres, moins épais que dans le refte de la forêt ; un petit verger, planté du côté du midi, produifoit des fruits de toutes les faifons ; à leurs pieds étoient des herbes potageres & des racines de toute efpece ; devant l'ouverture de la grotte, fermée par une forte natte, couloit une fontaine d'une eau claire & limpide ; Maugis entra dans une autre petite grotte qui étoit à côté, c'étoit une chapelle ; il fe profterna, pria l'Etre fuprême de lui pardonner fes égaremens, & fe fentit pénétré d'une fi fainte ferveur, qu'il réfolut de faire fa demeure dans cette folitude, de renoncer au monde, & de ne vivre que des fruits, des herbes & des racines que la terre accorderoit au travail de fes mains ; il fit fur-tout des vœux pour que le ciel mît la paix entre Charlemagne & les quatre fils d'Aymon ; il réfolut, fi cette paix s'établiffoit, de paffer le refte de fes jours dans cet hermitage, d'y expier les maux qu'il avoit caufés pour venger la mort du Duc de Beuves fon pere ; car, quoique fa vengeance fût légitime, il eut pu, par un pardon généreux, épargner tout le fang que la guerre avoit fait verfer.

Il n'avoit eu d'abord d'autre projet, en s'éloignant de Montauban, que de ne pas irriter Charlemagne par fa

présence, & de mettre ses cousins en droit de pouvoir répondre, au cas que Charles persistât à leur demander de le lui livrer, qu'il avoit disparu & qu'ils ignoroient en quel lieu de la terre il s'étoit retiré, & en effet ils ne le savoient point alors.

CHAPITRE XVII.

Conseil des fils d'Aymon sur le sort de leur prisonnier. Réveil de Charlemagne; sa fermeté; prieres de Renaud pour la paix; attendrissement du Roi; Pinabel change ses dispositions. Extrême générosité de Renaud: liberté de Charlemagne; vaine remontrance des Chevaliers. Continuation du blocus; assaut général; les troupes de Charles sont repoussées; famine horrible: le plus grand danger que Bayard ait couru. Aymon jette des vivres dans la Ville, sa disgrâce, sa retraite de l'armée. Nouvel assaut aussi inutile que le premier.

CHARLEMAGNE dormoit d'un sommeil profond; Maugis seul savoit le moment où le charme devoit finir. Renaud appela ses freres & leur demanda ce qu'ils devoient faire de Charlemagne, & quelle vengeance ils vouloient prendre de lui? Alard opina qu'il falloit profiter de cette circonstance pour le forcer à faire la paix; Guichard vouloit qu'on le retînt dans un endroit écarté du Palais, qu'on en renvoyât tous les François & que, dans l'absence du Roi, Renaud & les Chevaliers François mécontens, s'emparassent d'une partie de ses Etats: Richard, qui ne pouvoit oublier que Charlemagne avoit voulu le faire périr d'une mort ignominieuse, vouloit l'immoler à sa fureur; mais Renaud, après avoir rêvé quelque temps, leur dit: « Mes freres, oubliez-vous » que Charles est notre Souverain? Quelqu'injuste qu'il » soit à notre égard, ce n'est pas à nous à punir ses » injustices. Notre défense est de droit divin; mais une » vengeance telle que celle que vous proposez, nous

» rendroit odieux à l'univers. Quel Chevalier, quel » que déloyal qu'il fût, voudroit avouer pour ſon ami, » des aſſaſſins teints du ſang de leur Souverain, ou les » uſurpateurs de ſes Etats » ?

Renaud fit appeler Roland, Naimes, Oger, Turpin & tous les Chevaliers du parti de Charlemagne qui ſe trouvoient à Montauban. « Seigneurs, leur dit Renaud, » vous êtes tous mes amis ; j'eſpere que j'obtiendrai » bientôt la paix que je deſire : j'ai en mon pouvoir » un priſonnier d'une telle importance, que le Roi ne » peut manquer de me l'accorder pour ſa rançon ».

Tous les Chevaliers étoient dans l'impatience de ſavoir quel étoit ce priſonnier, & quand Renaud leur eut nommé Charlemagne, ils n'en pouvoient rien croire. Renaud leur raconta comment Maugis l'avoit emporté tout endormi ſur Bayard. Naimes ne douta pas que le ciel par ce miracle ne s'expliquât en faveur de la paix. Renaud les conduiſit dans l'appartement de Maugis, où ils trouverent le Roi dormant encore. Roland, qui penſoit qu'il n'y avoit que celui qui avoit fait le charme qui pût le détruire, étoit d'avis qu'on fit venir Maugis ; mais on le chercha vainement. On fit venir le Portier de la Ville qui l'avoit vu ſortir ; il raconta que Maugis étoit parti les larmes aux yeux ; qu'il avoit dit qu'il ne rentreroit plus à Montauban, & que, pour ne pas mettre un obſtacle à la paix, il alloit ſe retirer dans le fond d'un déſert. Richard & ſes freres pleurerent amérement la perte de leur couſin. « Hélas ! diſoit Richard, ſans lui » j'aurois péri d'une mort infâme ; c'eſt pour nous qu'il » s'eſt expoſé au courroux du Roi ». Richard, dans ſon déſeſpoir, étoit prêt à commettre le plus affreux des parricides. « O Richard, lui dit Naimes, y penſez- » vous de vouloir ôter la vie à qui ne peut la défendre ? » & à qui encore !.... » Richard fut frappé de ces paroles comme d'un coup de foudre, & rougit de ſon projet.

Tandis qu'ils parloient, l'enchantement ceſſa : Charles jeta les yeux autour de lui ; il crut s'être éveillé dans ſa tente, au milieu de ſes Chevaliers ; mais il crut dormir encore, lorſqu'il s'apperçut qu'il étoit dans le Château de Montauban, au pouvoir des fils d'Aymon. Loin de

faire paroître la moindre crainte, il jura de nouveau qu'il ne consentiroit à la paix que lorsqu'on lui auroit remis Maugis, pour en disposer comme il le jugeroit à propos.

« Eh ! quoi, Sire, s'écria l'impétueux Richard, vous » êtes notre prisonnier & vous nous menacez ! ah ! pour » être dans ton Château, répondit fiérement Charlemagne, » en suis-je moins ton Roi ? Et parce que vous » êtes Roi, réplique Richard plus fiérement encore, » vous est-il permis d'être injuste à notre égard » ? mais Renaud imposa silence à son frere : « Quelle que » soit la volonté du Roi, dit-il, c'est à nous de nous » soumettre & d'implorer sa clémence : nous sommes » ses sujets, & notre partage est de le servir quand il » nous commande en Roi, & de nous défendre quand » il nous traite en ennemis ».

Renaud, ses freres & tous les Chevaliers, tomberent aux genoux de Charlemagne : Grâce, Sire, s'écria Re- » naud, grâce pour mes freres, pour Maugis & pour » moi ; nous nous livrons à vous, sauf notre honneur ; » accordez-nous la paix, & notre sang est à vous, non » pour le répandre sur un échafaud, mais dans les » combats & à votre service. S'il vous faut une victime, » ordonnez-moi des entreprises au-dessus des forces hu- » maines, j'y périrai, content de mourir au chemin de » l'honneur ; mais pardonnez à mes freres, & rendez- » leur ce qui leur appartient. Je consens à tout, répondit » Charlemagne, pourvu qu'on me livre Maugis. Sire, » j'ai dit que nous nous livrerions à vous, sauf notre » honneur, & vous demandez que nous vous abandon- » nions notre cousin ? non, Sire ; jamais je n'y consen- » tirai ; l'amitié que j'ai pour lui me le défend encore » plus que mon honneur même : je donnerois ma vie » pour la sienne, & mes freres à cet égard pensent tous » comme moi. D'ailleurs Maugis, prévenant votre de- » mande & ne voulant point être un obstacle à la paix, » a pris le parti de s'éloigner pour ne plus paroître dans » Montauban ».

Les Barons certifierent que Maugis avoit disparu, & ils se jetterent encore aux genoux de l'Empereur ; ils demanderent la grâce des quatre fils d'Aymon avec tant

de zele & de larmes, qu'il commençoit à s'attendrir ; quoiqu'il marqua encore des doutes sur le départ de Maugis. Pinabel profita du soupçon du Roi, & feignant de prendre la parti des fils d'Aymon, qui ne se méfioient point de lui, prit la parole : « Il est temps, » Sire, que cette guerre qui épuise vos Etats ait un » terme. Je sens que votre cœur ulcéré répugne à se » déterminer, & que le pardon des outrages que vous » a faits Maugis est un sacrifice pénible. Je suis persuadé » qu'il est sorti de Montauban ; cependant, comme » vous pourriez croire que c'est encore une ruse, em- » ployez ce jour à faire des recherches, & si en effet » il a été assez généreux pour s'exiler lui-même, cette » action héroïque doit vous engager à le comprendre » dans le pardon que vous accorderez à ses cousins ».

Charlemagne adopta cet avis, que les Chevaliers combattirent en vain, & qu'ils auroient bien plus désapprouvé, s'ils eussent vu le piége qu'il cachoit ; mais Pinabel avoit l'art de séduire, & quoiqu'il fut regardé comme un homme de peu de courage, on ne le soupçonnoit pas d'être fourbe & méchant.

Quand il se vit seul avec Charlemagne. « Eh quoi ! » Sire, lui dit-il, après toutes les ruses que Maugis a » exercées contre vous, il ne vous est donc pas possible » de vous en garantir ? Pouvez-vous penser que Maugis » ait abandonné ses cousins, lorsque son secours leur est » plus nécessaire que jamais ? Pourquoi, & comment » vous trouvez-vous dans Montauban ? Y êtes-vous venu » de votre plein gré, n'est-ce pas encore Maugis, qui, » par son art diabolique, vous y a transporté ? Souffrirez- » vous qu'il se joue toujours impunément de vous ? Que » dis-je ? se jouer ? souvenez-vous, Sire, qu'il n'y a pas » encore huit jours qu'il eut l'audace de vous enchaîner ; » que peu de jours avant il vous prouva que votre vie étoit » entre ses mains. La croyez-vous en sûreté ici ? & » tant que Maugis vivra, la sera-t-elle jamais ? Ne » doutez point, Sire, que le traître ne soit dans Mon- » tauban ; peut-être dans ce moment entend-t-il tout ce » que je vous dis : n'a-t-il pas l'art de se rendre invisi- » ble ? Croyez-vous que les fils d'Aymon fussent si

» empreſſés à obtenir leur grâce, s'ils n'avoient des pro-
» jets dangereux ? Beaux-freres du Roi d'Aquitaine,
» ſoutenus par une valeur téméraire, protégés par les
» ſecrets de Maugis, qu'ont-ils beſoin de grâce ? Ils vous
» tiennent, pour ainſi dire, dans leurs fers, & ils ſont
» à vos genoux ; ils peuvent vous forcer à capituler,
» & ils vous parlent en ſupplians. Sire, tant de contra-
» dictions couvrent quelque myſtere. Si l'on pouvoit
» ajouter foi à des bruits populaires, ces contradictions
» apparentes ne ſeroient point inexplicables ; mais une
» rumeur que je ne puis croire »..... Le Roi voulut ſa-
voir quels étoient ces bruits ; il ordonna à Pinabel de
ne lui rien cacher. « Sire, reprit Pinabel, il y a quelque
» temps qu'Oger fit priſonniers deux Archers de Re-
» naud ; ils diſoient hautement dans le camp que bien-
» tôt les choſes changeroient de face ; que Maugis avoit
» promis à Renaud de le faire monter ſur le trône de
» France ; que déjà pluſieurs de vos Pairs & de vos Barons
» ſouffroient impatiemment la dureté que vous exerciez
» à l'égard de la famille d'Aymon, à laquelle ils appar-
» tenoient ; que Renaud, profitant de ce mécontente-
» ment, acheveroit de les gagner ; que Maugis ſe char-
» geroit du reſte. Je n'ajoute aucune foi à ce diſcours ;
» mais cet empreſſement des fils d'Aymon à demander
» la paix, lorſqu'après tout ils peuvent s'en paſſer, ne
» ſembleroit-il pas indiquer le deſir de ſe mettre à portée
» de ſéduire & d'intriguer ? Ces deux priſonniers diſpa-
» rurent deux jours après ».

« Mais je veux que mon zele m'aveugle, & que mes
» conjectures ne ſoient que les rêves d'un ſujet fidele,
» qui craint pour les jours de ſon Roi : ſongez à l'exem-
» ple que vous allez donner à vos Chevaliers, l'ambition
» excite à la révolte, & l'impunité l'autoriſe. Il y a,
» dans vos Etats, des feudataires auſſi braves & plus
» puiſſans que Renaud : eh ! qui ſait ſi Roland, dont
» il a gagné l'affection, qui ſollicite votre clémence
» pour les fils d'Aymon, encouragé par le pardon qu'on
» vous arrache, n'eſſayera pas, dans un moment
» de dépit, car, vous ſavez, Sire, combien il eſt
» bouillant & emporté, de ſe ſoulever contre vous, &

» d'obtenir par la force, ce que vous refuserez à ses
» importunités ? Renaud est, dit-on, franc, sincere &
» généreux, & vous m'avez souvent dit que vous ne
» pouviez lui refuser votre estime. Il vous a séduit par
» je ne sais quelles vertus. Eh bien ! si, par un excès
» de bonté, vous voulez faire grâce aux fils d'Aymon,
» gardez-vous du moins d'y consentir avant de vous être
» assuré de Maugis ».

Le lendemain Charlemagne rassembla les Pairs & les fils d'Aymon. Il leur dit qu'il étoit résolu de faire grâce à Renaud & à ses freres, puisqu'il l'avoit promis ; mais qu'il ne pouvoit violer le serment qu'il avoit fait de mettre Maugis hors d'état de lui nuire à l'avenir ; qu'ils n'avoient qu'à le remettre entre ses mains ; & qu'à cette condition ils pourroient compter sur son amitié. Alors Renaud prit la parole : « Sire, dit-il, puisqu'il n'y a aucun
» moyen de fléchir votre colere, que j'ai fait tout ce
» qu'un Sujet fidele & un bon Chevalier pouvoit faire,
» que je me suis abaissé à la plus humble priere, Sire,
» vous êtes le maître de sortir quand vous voudrez de
» cette Ville ; les portes vous sont ouvertes, ne craignez
» rien des quatre infortunés que votre dureté réduit au
» désespoir ; ils aimeroient mieux périr que de faire
» aucun outrage à leur Souverain. Vous les forcez de
» penser que s'ils étoient en votre pouvoir, comme vous
» êtes au leur, vous leur feriez éprouver votre ressenti-
» ment : cette affligeante idée n'est pas une raison pour
» eux, de manquer au respect qu'ils vous doivent. Si
» nous vous refusons de vous livrer Maugis, ce n'est
» point par désobéissance, c'est parce que nous ferions
» une action lâche & malhonnête ».

Alors Renaud appela un de ses Ecuyers & lui ordonna de faire seller Bayard pour reconduire le Roi. Renaud l'accompagna jusqu'aux portes de Montauban, & en le quittant, il mit encore un genou à terre. Charlemagne ne put s'empêcher d'admirer tant de vertu ; il dit même à Renaud qu'il le plaignoit d'avoir une si grande tendresse pour son cousin. Renaud s'en retourna, & Richard lui dit : « Ah ! mon frere, je crains bien que vous ne
» vous repentiez de tant de générosité. Mon frere,

» répondit Renaud, je ne puis jamais me repentir d'avoir » fait mon devoir ».

L'armée qui étoit dans la douleur de l'absence de Charlemagne, se partagea entre la joie & la surprise en le voyant revenir, monté sur Bayard ; il n'y eut personne qui ne crut que la paix étoit faite entre les fils d'Aymon & le Roi ; mais on fut dans l'admiration de la courtoisie de Renaud, quand on apprit que Charlemagne avoit refusé de leur faire grâce : on ne savoit pas que sans Pinabel elle alloit être accordée.

On demanda des nouvelles de Roland, de Naimes, d'Oger : « Ils ont abandonné le Roi, répondoit Pinabel, » pour suivre le parti de Renaud ». On ne doutoit pas du moins que Renaud ne les retînt pour ôtages de la paix ; mais quelle fût la surprise de l'armée, lorsque Charles ayant renvoyé Bayard, on vit arriver les Chevaliers, à qui Renaud avoit permis de s'en retourner pour ne pas les exposer à la colere du Roi.

Tant de grandeur d'ame eut dû fléchir Charles ; mais il étoit livré à de lâches Courtisans, ennemis des fils d'Aymon, & qui, pour satisfaire leur vengeance, compromettoient la gloire de leur maître. Cependant il ne put s'empêcher de dire à Pinabel, que des procédés si généreux de la part de Renaud, étoient bien opposés aux projets dont il lui avoit parlé ». Sire, répondit Pinabel, Renaud connoît mieux que vous l'art de tromper & de séduire. Si dans ce moment il paroissoit dans » votre camp, il n'y a peut-être pas un Chevalier qui » ne fût prêt à le défendre. C'est par ces dehors imposans qu'on gagne les cœurs ».

A peine les Barons & les Pairs furent-ils rentrés que Charles ordonna un assaut général. Il vouloit en même-temps surprendre Renaud, & juger du fonds qu'il pouvoit faire sur les conjectures de Pinabel, par la conduite des Chevaliers. Cependant Naimes ne cessoit de lui vanter la grande ame de Renaud, sa soumission & sa confiance ; il lui représentoit les fils d'Aymon comme les plus vaillans Chevaliers du monde ; il prévoyoit que la conquête de Montauban causeroit des pertes dont on pourroit se souvenir long-temps ; il lui répétoit que la guerre n'avoit

n'avoit causé que trop de maux ; que les campagnes étoient dévastées ; qu'il en coûtoit déjà à l'Etat des sommes immenses qui auroient pu être employées à chasser les Sarrasins qui faisoient des incursions jusques dans l'intérieur de la France. « Ils jouissent tranquillement, disoit-il, du fruit de nos querelles intestines ; ils se félicitent de voir leurs ennemis se faire plus de mal eux-mêmes, qu'ils n'en auroient reçu de leurs véritables ennemis. Les Sarrasins n'ont plus à regretter de n'avoir pas de vaillans Chevaliers à opposer aux nôtres, & qu'ont-ils à desirer, puisque nos Chevaliers se détruisent eux-mêmes » ?

Ainsi parloit Naimes, mais Charles prévenu, jetant sur lui un regard de fureur : « Naimes, dit-il, craignez ma vengeance pour vous-même, & non pour mes ennemis, dont les intérêts vous sont trop chers. Un zele si importun commence à me devenir suspect ; il semble tenir moins du protecteur que du complice. Je suis résolu de ne point pardonner aux fils d'Aymon, à moins qu'ils ne me livrent Maugis ou qu'ils ne m'apportent sa tête ; & je regarderai comme mon ennemi quiconque me parlera en leur faveur ».

Malgré la terreur que ce discours causa aux Barons, Oger ne put s'empêcher de dire : « Certes, l'inébranlable fermeté du Roi doit bien encourager ses Chevaliers à la bienfaisance & à la générosité. Si Renaud n'eut point été généreux, on se fut borné à le blâmer, & parce qu'il l'a été, nous allons le combattre, détruire sa retraite, & peut-être le livrer à un ennemi qu'il a comblé d'honneurs & de respects. Allons, Chevaliers reconnoissans, profitons de la liberté que Renaud nous a rendue, pour mettre sa ville à feu & à sang, & pour égorger sa famille, le Roi l'ordonne, il faut être ingrats ou rebelles ; partons ». En effet ils s'approchent aussi-tôt des murs, traînent après eux les échelles, les catapultes & les béliers. Renaud les voit du haut des murs, il fait sonner le cor pour avertir ses troupes. Au premier signal, les remparts furent couverts de soldats ; ils attendirent les François, qui s'élancerent dans les fossés, & planterent leurs échelles

ſans obſtacle ; mais dès que les aſſiégés les virent prêts à monter, ils firent tomber ſur eux une pluie d'huile bouillante & de poix fondue, qui s'attachoit à leur armure & à leurs habits, & qui les brûloit juſqu'aux os. Ils rouloient d'énormes rochers, qui écraſoient les échelles. Les fils d'Aymon dirigeoient ſi bien leurs coups que rien ne tenoit ſous les remparts. Il n'y avoit pas une heure que l'aſſaut avoit commencé, & le Roi craignant de perdre les troupes qu'il y avoit envoyées, fit ſonner la retraite : il ſe borna à tenir la Ville bloquée, jurant qu'il ne léveroit le ſiége que lorſqu'il auroit affamé & pris le Château, ou que les aſſiégés ſe rendroient à diſcrétion. Il poſta un corps de deux cents Cavaliers à chaque porte, afin que perſonne ne ſortît ; Renaud fut conſterné de ce projet, parce que les vivres commençoient à manquer. Alors Richard lui reprocha de n'avoir pas gardé le Roi ; mais malgré le danger qui les menaçoit, Renaud ne put ſe repentir de ſa généroſité.

Cependant la faim commençoit à ſe faire ſentir ; elle augmenta tous les jours & ſes progrès devinrent terribles. D'abord on ménagea le pain & les alimens ordinaires ; malgré cette économie ils manquerent tout-à-fait. On eut recours à toutes les reſſources que la néceſſité cruelle fait imaginer. On mangea les animaux de toute eſpece, les inſectes les plus révoltans parurent délicieux : on détrempa les cuirs & on les mêla avec des herbes ; on dépouilla les arbres & les ronces ; on arracha les racines les plus ſauvages ; les habitans n'étoient plus que des ſquélettes défigurés, ſans courage & ſans vigueur ; ils n'avoient de force que pour s'arracher les uns les autres quelques alimens empeſtés ; la mort les moiſſonnoit par centaines, & pluſieurs expiroient en devorant les cadavres de leurs peres & de leurs amis. Les chevaux avoient été la pâture de leurs maîtres ; il ne reſtoit que ceux des quatre fils d'Aymon. Au milieu de la calamité publique, quelques-uns, mourant de faim, demandoient à ſe rendre. « Citoyens, leur dit Renaud, je ſuis prêt à ſauver vo-
» tre vie aux dépens de la mienne ; mais ſongez que ſi
» nous nous rendons, le Roi ne me fera point périr
» ſeul ; que ma femme, mes enfans & mes freres ſeront

» les victimes des plus cruels supplices. Nous allons nous » livrer si vous l'exigez ». Alors ils s'écrierent tous, autant que leurs voix foibles & lugubres purent se faire entendre : « Mourons, mourons tous avec les fils d'Aymon, » plutôt que de souffrir qu'ils se rendent » !

Le Duc d'Aymon fut indigné de la dureté de Charlemagne ; il combattoit contre ses quatre fils, & il étoit resté fidele à son Souverain contre son propre sang. Il alla supplier Charles d'avoir pitié de ses malheureux enfans : il lui représenta que, quoiqu'il les eut bannis de la maison paternelle, il ne pouvoit se défendre de les aimer ; mais Charles n'eut aucun égard à ses prieres, & comme il vit que les Pairs étonnés se regardoient, il ordonna qu'on fît des machines pour abattre la grande tour. C'étoient des catapultes qui lançoient des pierres énormes ; il en donna sept à commander à Roland, six à Olivier, quatre à Naimes, quatre à l'Archevêque Turpin & autant à Oger, & enfin il eut la cruauté d'en donner trois au Duc Aymon, le foible Duc n'osa les refuser ; il murmura secrétement & n'en obéit pas moins.

Les catapultes furent dressées & jeterent nuit & jour de grosses pierres, qui ravagerent la Ville & écraserent quantité d'habitans : ils souffroient ces maux plus patiemment que la famine. Renaud, outre ses propres maux, avoit à supporter ceux de sa famille, de ses troupes, & des habitans de Montauban ; il versoit des larmes ameres. Yolande affectoit une tranquillité qu'elle n'éprouvoit pas ; elle essayoit de le consoler ; elle lui conseilloit de faire tuer deux des chevaux qui restoient pour substanter ses freres & ses enfans, & elle tomboit aux pieds de Renaud expirante de besoin : il proposa cet expédient à ses freres ; mais Richard ne vouloit pas livrer le sien ; il brusqua même Renaud, la faim cruelle ne connoît ni l'amour ni l'amitié. « Faites tuer Bayard, lui dit-il, » si vous le jugez à propos ; c'est vous qui êtes cause » de nos peines, puisque c'est vous qui, par orgueil » plutôt que par générosité, avez accordé la liberté à » Charles ». Le jeune Aymon qui l'entendit, dit à son oncle qu'il ne falloit pas ainsi revenir sur le passé, &

qu'il étoit honteux de reprocher à quelqu'un deux fois la même chose ; qu'il n'étoit pas question de ce qui étoit fait, mais de ce qu'il falloit faire. La réflexion de cet enfant attendrit & fit rougir Richard, qui, en l'embrassant, dit à son frere de faire tuer son cheval : Alard consentit aussi que le sien fut tué ; mais il voulut qu'on épargnât Bayard, à qui tous avoient de si grandes obligations.

Ces ressources furent bientôt épuisées. Richard étoit d'avis de demander à capituler. « Ah ! plutôt, mon » cher Richard, s'écria Renaud, manger Bayard & mes » enfans que de me rendre à un Roi barbare qui nous » feroit périr du supplice des infâmes ! ne desespérons » point du ciel, dans les circonstances malheureuses où nous » nous trouvons : un jour a souvent produit de grands chan- » gemens ». Alard avoit défendu jusqu'alors la vie de Bayard ; mais il ne vit pas d'autre moyen pour vivre encore un ou deux jours. Renaud étoit consterné, sa femme, ses freres & ses enfans mourans & exténués le pressoient si vivement qu'il étoit prêt d'y consentir ; ses enfans s'arrachoient en pleurant des bras de leur mere défaillante ; Alard embrassoit le jeune Aymon qui respiroit à peine ; Richard colloit sa bouche sur Yon, & cherchoit à le ranimer de son haleine brûlante : si Renaud détournoit ses regards de ce spectacle déchirant, ils tomboient sur des objets plus effroyables encore. On avoit creusé dans divers lieux de la Ville des fosses profondes où l'on jetoit ceux dont la faim avoit terminé les jours ; là, des malheureux sans force expiroient sous le poids des cadavres qu'ils portoient & rendoient à côté d'eux leur dernier soupir ; ici, des créatures humaines déterroient & disputoient aux vers, des chairs infectes & livides, on les faisoit cuire, on les préparoit comme les chairs des animaux, & ces abominables alimens ne servoient qu'à mettre dans le sang de ceux qui s'en nourrissoient, un nouveau ferment qui rendoit leur fiévre plus dévorante.

Dans cette affreuse extrêmité, Renaud promit à ses freres que la nuit suivante ne se passeroit point sans qu'il leur procurât des secours : en effet, dès qu'elle fut venue,

il sortit secrétement de la Ville, & alla au Pavillon de son pere, qu'il avoit reconnu du haut de la tour : il rencontra le Duc Aymon qui se promenoit, triste, rêveur & cherchant à savoir ce qui se passoit dans Montauban. Son fils lui demanda qui il étoit & ce qu'il faisoit seul à cette heure? Aymon le reconnut; mais il dissimula : « Et toi, lui dit-il, que viens-tu chercher » dans le camp? Ah! mon pere! s'écria Renaud, j'embrasse vos genoux; ayez pitié de vos enfans qui meurent de faim, qui ont épuisé toutes leurs ressources : » ayez pitié de mon épouse & d'une famille nombreuse » qui va disparoître : dans ce moment peut-être mes » enfans expirent; je me rendrois pour les sauver, si » je croyois que le Roi se contentât d'une seule victime, » ou qu'il ne fît pas rejaillir sur eux l'infamie du supplice » qu'il me destine. Depuis trois jours, ni moi, ni ma » femme, ni mes freres, ni mes enfans, n'avons pris » aucune espece de subsistance, & nous périssons. Il faut » que nous mourions ou que nous nous rendions à » discrétion. Seriez-vous assez cruel pour nous voir » mourir? ou pourriez-vous souffrir, qu'en nous livrant » au Roi, nous courussions au-devant des supplices »? Le Duc Aymon ne put résister plus long-temps : un torrent de larmes s'échappa de ses yeux; il embrassa Renaud, le fit entrer dans son Pavillon, & lui dit d'y prendre tous les vivres qu'il y trouveroit, ne voulant pas les lui donner lui-même, pour ne pas violer le serment qu'il avoit fait au Roi. Renaud pressa les genoux de son pere, prit tout ce qu'il trouva & en chargea Bayard qui portoient autant que deux chevaux auroient pu faire. Le lendemain le Duc Aymon fit rassembler dans le camp des viandes & du pain, & les lança aulieu de pierres, par le moyen des catapultes dont il avoit le commandement. Renaud assembla sa famille, & leur expliqua par quel moyen ce secours leur étoit venu.

Charlemagne fut bientôt informé, par Pinabel, de la maniere dont le Duc Aymon avoit fait passer des vivres à ses enfans. Il lui en fit un crime, & le menaça de le punir comme traître. « Sire, lui dit

» Aymon, je n'ai que trop long-temps étouffé les » cris de la nature, & c'eſt le ſeul crime que je me » reproche. J'ai banni mes enfans de la maiſon pater- » nelle, parce que vous vous êtes déclaré leur ennemi; » mais, Sire, ni la crainte de vous déplaire, ni » mon obéiſſance aveugle, ni l'envie de mériter les » bonnes grâces de mon Roi, n'ont pu les bannir de » mon cœur; je gémis de leurs maux, & je les ſou- » lagerai tant que je pourrai, dût votre colere épui- » ſer mon ſang dans l'horreur des ſupplices. Le plus » cruel de tous eſt au fond de mon cœur, c'eſt la » honte & le remords d'avoir été ſi long-temps injuſte » & cruel envers des enfans, qui, malgré ma con- » duite, ont toujours eu pour moi le même amour » & le même reſpect. Vous voulez les faire périr, » & vous exigez, Sire, qu'un pere enfonce le poi- » gnard dans leur ſein! quand ils auroient mérité le » ſort que vous leur deſtinez, un pere qui ſe ren- » droit complice de leur honte, ſeroit juſtement re- » gardé comme un monſtre. Eh! de quel œil voudriez- » vous qu'on me vît, moi, qui aurois été le com- » plice de la mort de quatre enfans, les plus braves, » les plus vertueux Chevaliers qu'il y ait au monde? » Ah! Sire, ne l'eſpérez jamais ».

Le Duc Naimes, qui voyoit le courroux du Roi s'enflammer, interrompit le Duc Aymon: « C'eſt trop » long-temps, Sire, dit-il, avoir retenu Aymon auprès » de vous. Le ſacrifice qu'il vous fit en ſe ſéparant de » ſes enfans, auroit ſuffi au Souverain le plus abſolu. » Un deſpote penſe qu'il peut diſpoſer de la fortune » & de la vie de ſes Sujets; mais il y en a peu, » qui exigent qu'à leur ordre ſuprême, on immole » les droits de la nature. Renvoyez le Duc Aymon, & » traitez-le plutôt comme ſes enfans, que de vouloir » qu'il en ſoit le bourreau ».

Le Roi ſuivit le conſeil de Naimes, & en ſe retirant, ce pere infortuné, demanda pardon aux Barons & aux Pairs, de la foibleſſe qu'il avoit montrée juſqu'à ce jour, & leur recommanda ſes enfans.

Cependant Charlemagne, qui craignit, qu'à l'exemple

d'Aymon, on ne se servît de la catapulte pour fournir des vivres aux assiégés, ordonna de les détruire, & bientôt la faim se fit sentir dans Montauban avec la même fureur. La famille d'Aymon se trouva réduite aux mêmes extrémités, & la mort de Bayard fut encore demandée. Renaud s'y étoit déterminé; mais au moment d'exécuter son projet, Charlemagne, impatient que les assiégés ne forçassent point les fils d'Aymon à se rendre, crut qu'en donnant un assaut à la Ville, il s'en rendroit aisément le maître. Il fit porter au pied des murs, des échelles, des tours roulantes, & fit marcher l'élite de l'armée; mais comme si le désespoir ou plutôt l'espérance de trouver sur les remparts une mort qui terminât leurs souffrances en les couvrant de gloire eût ranimé leurs forces, les Gascons firent pleuvoir sur les assiégeans, une si grande quantité de pierres & de feux qu'ils les contraignirent de se retirer.

CHAPITRE XVIII.

Les fils d'Aymon abandonnent Montauban, ils en sortent secrétement avec les habitans. Ils se retirent à Dordogne. Secours qu'ils trouvent dans leur route. Etat où Charlemagne trouve Montauban. Il veut assiéger Dordogne : Renaud le prévient. Bataille sanglante. Le Duc Richard de Normandie prisonnier de Renaud; sage conseil de Roland; fermeté du Duc. Mort du Roi d'Aquitaine.

Au moment où Renaud n'avoit plus de ressources pour sauver ses enfans, sa femme, ses freres & Bayard; au moment où ils avoient projeté de s'enfermer dans la citadelle & d'y mettre le feu, en laissant aux habitans le liberté de se rendre, un vieillard se présente à Renaud & lui dit : « Monseigneur, je vois qu'il est im-» possible de sauver cette malheureuse Ville : tant que » j'ai vu la plus petite lueur d'espérance, j'ai gardé » mon secret; mais le moment est venu d'abandonner

» Montauban..... Respectable vieillard, lui dit Renaud, que venez-vous me proposer? Quoi! ces généreux habitans ont mieux aimé souffrir les horreurs de la faim & une mort cruelle, que de se rendre, & vous voudriez ... Non, Monseigneur, reprit le vieillard, il ne faut pas se livrer à Charlemagne.... Ah! je t'entends, eh bien! charge-toi de l'exécution: vas, ordonne, donne des torches à tout ce qui reste d'habitans, fais porter de la paille dans toutes les maisons, & que chacune serve de bûcher à sa famille. N'est-ce pas-là le conseil que tu viens me donner? il est cruel; mais il est d'un citoyen généreux, & je t'en remercie. Sans doute, reprit le vieillard, je préférerois ce parti à celui de me rendre; mais je viens vous en offrir un plus doux. Nous pouvons sortir de Montauban sans que le Roi puisse l'empêcher. Votre Château est construit sur les ruines d'une ancienne citadelle, dont le Seigneur fut un homme très-habile dans toutes les ruses de guerre; au-dessous d'une des tourelles du rempart, un caveau communique à un souterrain, qui conduit jusqu'au bois de la Serpente; mais l'ouverture du caveau est si artistement fermée, que personne ne la connoît & ne peut même la soupçonner; ce sont les mêmes briques & la même terre du rempart, & si je ne savois par moi-même l'endroit qu'il faut creuser, quand même je serois prévenu qu'il y a une ouverture, je la chercherois envain ».

Le vieillard qui avoit amené des ouvriers, y conduisit Renaud, & lui montra les briques & la terre qui masquoient l'ouverture; quand la terre fut ôtée, on trouva le caveau, & ensuite le souterrain. Renaud assembla tous les habitans, leur donna des torches & du feu; il fit prendre aux plus robustes ce qu'il y avoit de plus précieux dans Montauban, & les conduisit à la caverne; les torches les éclairerent. Alard & Guichard marchoient à la tête. Richard & Renaud fermoient la marche. Ils avoient déjà fait une partie du chemin, lorsque Renaud se ressouvint qu'ils avoient laissé le Roi Yon, qui étoit malade. « Continuez votre marche, dit-il, à Richard, je

» vais chercher le Roi d'Aquitaine : il mourroit de faim, » ou tomberoit peut-être entre les mains de Charlemagne, & je ne veux point avoir sa mort à me reprocher. Ah ! mon frere, répondit Richard, le traître » n'a que trop vécu : ne nous cause-t-il pas assez de » maux ? Mon frere, reprit Renaud, il est coupable & » malheureux ; & l'état déplorable où nous sommes ne » doit-il pas seul nous inspirer de la pitié pour ceux » qui souffrent ? A quoi serviroient les revers s'ils ne » nous rendoient pas meilleurs » ? En disant ces mots, il partit pour aller chercher le Roi, & recommanda à Richard de veiller sur la troupe. Il ne tarda pas à ramener Yon, qu'il avoit fait monter en croupe sur Bayard.

Au point du jour ils trouverent l'issue de la caverne, & le vieillard leur fit reconnoître l'endroit du bois de la Serpente où ils étoient. Renaud se ressouvint qu'il n'étoit pas éloigné de l'hermitage d'Arsene, vieux solitaire, autrefois Chevalier, qu'il avoit vu chez le Duc Aymon, son pere ; il avoit quitté le monde & la Cour à l'occasion de quelqu'injustice qu'il avoit essuyée. Renaud demanda à ses freres s'ils ne jugeoient pas à propos d'aller le voir en attendant la nuit, pour ne pas entrer de jour à Dordogne. Ils y consentirent ; mais ils furent arrêtés par un spectacle qui leur arracha des larmes. Leur troupe, en voyant de l'herbe fraîche, ne put s'empêcher de la brouter & de s'écarter dans le bois. Renaud eut bien de la peine à les rassembler ; il représenta à ces infortunés combien il étoit dangereux de se séparer, & les assura que bientôt ils auroient de quoi manger.

Lorsque le bon hermite reconnut Renaud, il courut l'embrasser ; malgré la maigreur d'Yolande, Arsene fut frappé de sa beauté ; il leur fit à tous l'accueil le plus gracieux. Renaud lui raconta en peu de mots l'excès de leur misere : Arsene eut bien voulu appaiser la faim de toute la troupe ; mais ses provisions n'étoient pas suffisantes. Il dit aux uns d'aller cueillir les herbes qu'il leur indiqua ; aux autres d'arracher des racines ; il prit

tout ce qu'il y avoit de légumes dans son jardin : il vit des Bergers sur une hauteur qui conduisoient des moutons, il envoya Richard en acheter dix. Tandis que les uns les tuoient & les écorchoient, les autres faisoient des broches avec des bâtons de saules & de noisettes ; d'autres formoient des trous dans la terre & y allumoient du feu ; Arsene nettoya les herbes & les racines, & les fit cuire comme il put dans les casques des Cavaliers ; car, pour toute batterie de cuisine, il n'avoit qu'une petite marmite de fer. Quand tout fut prêt, le bon hermite leur défendit de se servir eux-mêmes. « La faim » que vous avez soufferte, leur dit-il, vous feroit » manger avec trop d'avidité, & trop d'alimens sur» chargeroit vos estomacs affoiblis ; il commença par leur faire prendre des alimens liquides & humectans ; il leur distribua les viandes en petite quantité ; il les conduisit si bien que personne ne fut incommodé.

Les fils d'Aymon, Yolande & ses fils, & le Roi d'Aquitaine, après avoir servi la troupe, passerent le reste de la journée avec l'Hermite, lui racontant leurs aventures & les maux qu'ils avoient soufferts pendant le blocus de Montauban, & donnant des larmes ameres à ceux que la faim avoit enlevés ; quand la nuit fut venue, ils prirent congé d'Arsene & se remirent en marche : Renaud avoit eu la précaution d'envoyer Richard avec un détachement annoncer son arrivée. Arsene lui avoit procuré un cheval. Dès que les habitans de Dordogne eurent appris que Renaud arrivoit, ils sortirent tous, & vinrent à une lieue au-devant de lui, & le conduisirent à la forteresse. Le reste de la nuit, qui étoit déjà avancée, se passa en réjouissances, & le lendemain Renaud reçut la foi & hommage de tous les Barons & Chevaliers du pays.

Huit jours s'étoient passés sans que Charlemagne eut vu paroître personne sur les murs de Montauban. Il fit le tour des remparts, & rien n'y paroissoit. Il assembla ses Pairs, & leur dit que sans doute les assiégés avoient mieux aimé périr tous de faim que de se rendre ; qu'il falloit s'en assurer, & ordonna, pour le lendemain, un

aſſaut général ; il marcha à la tête des troupes, on battit les murs, & perſonne ne les défendit. Alors on ne douta plus que la mort n'eut tout moiſſonné. On dreſſa l'échelle la plus haute contre le mur, & Roland monta le premier ; il fut ſuivi d'Oger, d'Olivier & de Naimes. Ils ne virent par-tout qu'une ſolitude : aucune eſpece d'animaux ne la vivifioit, tous avoient ſervi de pâture aux aſſiégés : une odeur infecte qui s'exhaloit des foſſes remplies de cadavres ; un ſilence que le cri du plus petit inſecte n'interrompoit point, imprimoient aux Chevaliers une terreur involontaire : ils entrerent dans quelques maiſons & trouverent les reſtes infects de membres humains à demi-cuits, qui paroiſſoient avoir été dévorés ; ils détournerent leurs regards de cet horrible ſpectacle, & ſe hâterent d'aller ouvrir les portes au Roi : Il fit chercher par-tout les reſtes des fils d'Aymon, car il ne doutoit plus qu'ils n'euſſent péri.

Renaud fut averti que Charles étoit dans Montauban ; il vouloit l'aller aſſiéger à ſon tour, & comme le Roi croyoit n'avoir plus d'ennemis, & qu'il ſe livroit à une ſécurité dangereuſe, Renaud eût pu le ſurprendre ; mais Yolande s'oppoſa à ſon projet. Ce fût ſans doute une grande faute dans un guerrier tel que Renaud ; mais Yolande lui rappela qu'il avoit juré de ſe défendre contre Charlemagne & de ne l'attaquer jamais.

Cependant Pinabel, à force de fouiller, trouva l'ouverture du ſouterrain ; il alla faire ſon rapport à Charles, & ajouta que Maugis leur avoit ouvert cette route voiſine des enfers. Naimes s'y tranſporta & dit au Courtiſan : « Ta méchanceté te fait toujours trouver des » raiſons de blâmer les abſens. Ne vois-tu pas que cette » caverne eſt creuſée depuis des ſiécles, & qu'on n'a » fait que la déboucher ? Tant mieux, reprit Pinabel, » il ſera plus aiſé d'on trouver l'iſſue ; car, ſi ç'eut » été l'ouvrage de Maugis, je n'aurois conſeillé à per- » ſonne de s'y engager ». Il conſeilla à Charlemagne d'y faire entrer quelques Archers intrépides. Naimes, qui haïſſoit Pinabel, lui dit qu'il ne connoiſſoit perſonne dans l'armée plus propre que lui à une telle entrepriſe.

Pinabel n'osa refuser ; il fit allumer quantité de torches, prit avec lui une cinquantaine d'Archers, & n'entra qu'en tremblant ; à peine eut-il fait quelques pas qu'il retourna tout effrayé : il rapporta, qu'il étoit impossible d'aller plus avant, que l'air intercepté empêchoit de respirer. Roland éclata de rire en voyant la frayeur de Pinabel ; il lui arracha la torche de la main & ne se fit suivre que de son Ecuyer ; il avança sans obstacle & se trouva enfin dans un bois qu'il ne reconnut point ; il revint par la même route, fit son rapport à Charlemagne & l'assura que Renaud s'étoit sauvé par cette caverne, & qu'il avoit reconnu les pieds de Bayard imprimés dans le sable : sur ces indices, le Roi envoya de tous côtés pour savoir où Renaud pouvoit s'être retiré ; il logea son armée à Montauban, & les Pairs se féliciterent en secret de la fuite des fils d'Aymon.

Enfin un des Espions que Charlemagne avoit envoyés à la découverte des fils d'Aymon, lui rapporta qu'il les avoit vus à Dordogne, qu'ils y avoient une Cour brillante, qu'ils répandoient, sur les compagnons de leurs disgrâces, les bienfaits à pleines mains, qu'il ne concevoit pas où ils pouvoient avoir pris un si riche trésor, & qu'ils avoient déja rassemblé une armée formidable.

Le Roi, irrité par ses mauvais succès, jura d'aller assiéger Dordogne ; il fit sonner les trompettes afin que chacun s'armât, & quand le camp fut levé & que tout fut prêt, il fit sonner la marche ; ils arriverent en deux jours à Montorgueil, d'où l'on apperçoit les clochers de Dordogne. L'armée y coucha cette nuit, &, dès le point du jour, Renaud vit les premieres troupes s'avancer ; il ne jugea pas à propos de se laisser assiéger comme à Montauban ; mais d'attaquer le premier ; il fait sonner le cor, tout s'arme, on sort de la Ville en bon ordre. Renaud fait sentir à son armée, qu'elle avoit non-seulement à se venger des maux qu'ils avoient essuyés à Montauban, mais à satisfaire la vengeance de leurs concitoyens, de leurs parens, de leurs amis.

Charlemagne fut surpris de voir les fils d'Aymon à la tête d'une si brillante armée. Lorsque Renaud fut à

portée, il dit à Richard, qui vouloit tomber ſur l'avant-garde, de ſuſpendre un moment, parce qu'il vouloit parler encore au Roi, & lui demander la paix. Richard eſſaya vainement de l'en empêcher. Renaud s'approcha de Charlemagne, & s'inclinant devant lui : « Sire, lui » dit-il, tout ce que nous venons de ſouffrir devroit » vous avoir appaiſé ; je viens encore vous ſupplier de » nous accorder la paix ».

Le Roi, plus irrité que jamais, rejeta ſa priere avec mépris, & ordonna à ſes gens de tomber ſur lui. Renaud, plus indigné encore, pouſſe Bayard, fond ſur un Chevalier trop prompt à obéir aux ordres du Roi, le frappe dans la poitrine & le fait tomber aux pieds de Charles, où il expire.

Charles excitoit ſes troupes du geſte & de la voix. Naimes, en prenant l'Oriflamme, lui dit qu'il devroit accorder la paix à Renaud, puiſqu'il la lui demandoit encore après tant de ſujets de reſſentiment. « Naimes, » lui répondit le Roi d'un ton ſévere, quand j'aſſemblerai mes Pairs, & que je vous demanderai des conſeils, je vous permettrai de m'en donner ; ici votre » devoir eſt de porter mon Oriflamme d'une main, » & de l'autre de frapper ſur mes ennemis ».

Renaud, voyant l'Oriflamme, ſe jeta dans la mêlée, renverſa un Cavalier en paſſant, & en abattit quatre de ſa lance qui ſe briſa. Comme il ſaiſiſſoit ſon épée, un Chevalier s'approcha pour le prendre en défaut ; mais d'un revers Renaud fracaſſe ſon caſque & lui fend la tête juſqu'aux dents ; alors il crie *Dordogne*; rallie ſes gens & leur promet le gain de la bataille.

A la voix de Renaud ſes freres ſe mirent à frapper ſur les ennemis ; chacun en abattoit de ſon côté, puis ſe joignant tous les quatre, ils réunirent leurs forces, & la mort voloit autour d'eux. Des eſcadrons entiers venoient les choquer & diſparoiſſoient pour ne ſe rallier jamais : Charlemagne attaqua la troupe de Renaud, & tua pluſieurs Cavaliers de ſa main & la troupe ſe battoit en retraite ; alors Renaud quitta ſes freres, vint à ſon ſecours, la ranima par ſa préſence, & Charle-

magne fut sur le point d'être entouré ; mais Roland le tira d'embarras. Charles ordonna à ses Pairs de faire sonner la retraite ; il convenoit que jamais Renaud ne lui avoit paru si grand & si terrible ; qu'il y avoit peu de héros qui pussent lui être comparés, & que ses freres avoient fait des prodiges. L'impression que cette journée avoit faite sur son esprit y resta long-temps gravée. Richard de Normandie voulut venger l'honneur des François ; il harcela Renaud dans sa retraite jusqu'aux portes de Dordogne. Renaud ne se laissa jamais entamer ; il se battit toujours, & les troupes avançoient, protégées par leur arriere-garde qui faisoit face à l'ennemi. Renaud, prêt à entrer, fait filer les premieres bandes, ensuite, faisant semblant de craindre & de fuir, il entre avec précipitation ; l'imprudent Duc de Normandie le suit jusques dans la Ville, Renaud avoit fait ranger de droite & de gauche, le long des murs & en dedans, trois cents hommes d'armes. Lorsque Richard de Normandie se fut engagé dans la Ville, Renaud fait masquer la porte par ses trois cents hommes, & fait prisonnier Richard avec une centaine de François, qui tenterent vainement de se faire jour.

Charlemagne, instruit de la prise de Richard de Normandie, l'un des douze Pairs, résolut le siége de Dordogne. « Sire, lui dit Roland, vous savez que » Renaud n'a pas eu d'ennemis plus redoutables que » moi ; mais aujourd'hui je prendrai sa défense auprès » de vous. Il y a quinze ans que vous faites la » guerre la plus sanglante aux fils d'Aymon, & tou- » jours persécutés, ils sont toujours vainqueurs ; le » ciel semble s'être déclaré pour eux. Voilà donc Ri- » chard de Normandie prisonnier de Renaud ; il n'a » pas tenu à vous que Renaud & Richard n'aient péri » par le supplice des traîtres ; vous avez dit, à la face » de l'univers, que si jamais eux ou Renaud étoit en » votre pouvoir, c'étoit le sort que vous leur desti- » niez. Sire, c'étoit nous exposer à la même infamie ; » car enfin, le droit de la guerre permet à Renaud

» d'user de réprésaille envers le Duc de Normandie, » & il n'y aucun de vos Pairs qui n'eût pu tomber » dans le piége où le Duc est tombé. Vous avez ré- » duit la guerre à ce point, qu'elle ne laisse au plus » brave homme que l'alternative de la victoire ou d'une » mort honteuse ; ainsi l'honneur ou la honte de vos » guerriers ne dépend plus que des caprices de la for- » tune ; en quoi, certes, vous entendez mal vos inté- » rêts ; car si le Duc périt d'une mort ignominieuse, » la honte en réjaillira sur vous & sur vos Etats. » Richard a de puissans amis qui s'armeront pour le » venger. Sire, si vous voulez en croire un serviteur » fidele, qui n'a d'autre intérêt que votre gloire, » saisissez l'occasion de la prise de Richard de Norman- » die pour faire la paix. Envoyés à Renaud deux Che- » valiers pour le réclamer ; Renaud ne manquera point » de mettre la paix pour condition de la liberté du » Duc, & en l'acceptant, vous paroîtrez faire ce sa- » crifice à Richard & à vos Pairs qui vous en seront » plus inviolablement attachés ».

« Est-ce là tout ce que vous aviez à me dire ? ré- » pondit Charlemagne. Certes, j'aime à voir Roland » qui prétend marcher sur les traces d'Achille, em- » prunter le langage du prudent Ulysse ; mais Ulysse » eut mieux connu le caractere de Renaud ; il eut su » que Renaud aimeroit mieux périr que d'abuser des » droits qu'il a sur son prisonnier ; ainsi Ulysse n'au- » roit point employé pour me séduire le frivole motif » de la crainte de la mort du Duc Richard. Eh ! » quoi, Sire, reprit Roland, c'est donc parce que vous » connoissez la courtoisie de Renaud, que vous ne » craignez point de le persécuter, & ce qui, pour les » autres, est une raison d'aimer & d'estimer, est » pour vous une raison de haïr & de tyranniser. » C'est, parce que vous savez qu'il porte la générosité » jusqu'à rendre le bien pour le mal, que vous lui » faites tout le mal que vous pouvez. En vérité, Sire, » c'est une maniere de forcer vos Sujets à se tenir en » garde contre la bonté de leur cœur, à laquelle je

» n'aurois jamais pensé. O Rois, tel est donc l'usage » que vous faites de votre pouvoir ! vous ménageriez » des Peuples mutins & prompts à se révolter, & » vous appesantissez la verge de l'autorité sur des Su- » jets doux & fideles, parce que vous savez que » l'honneur leur fait un devoir de l'obéissance & de la » soumission » !

Après que Renaud eut tout disposé pour la garde & la sûreté de la Ville & de la citadelle, il fit venir Richard de Normandie. « Richard, lui dit-il, vous » savez combien Charles me hait ; vous savez que son » dessein est de nous faire prisonniers, pour nous li- » vrer au supplice des scélérats, cependant ses Pairs » servent ses injustes fureurs ; quel est leur but, » n'est-ce pas de nous livrer entre ses mains ? N'étoit-ce » pas votre intention, lorsque votre imprudence vous » a conduit dans ces murs ? Le Duc Richard fut » obligé d'en convenir. Vous & les autres Pairs, con- » tinua Renaud, êtes donc les complices de l'injustice » de Charles. Complices ? reprit Richard, des Sujets » fideles obéissent, servent les passions de leur maî- » tre, sans être obligés de discuter ses raisons. Richard, » je pardonnerois cette défaite à un soldat mercenaire, » au Peuple ; mais vous, Pair du Roi de France, » un des Chefs de la nation, obligé de balancer avec » lui, la justice ou l'injustice de ses actions, d'éclairer » son autorité, je n'avance rien de trop, quand je » dis que, soutenant ses prétentions, dont l'injustice » vous est connue, vous êtes son complice. Je le se- » rois sans doute, reprit le Duc, si, pouvant l'em- » pêcher, je ne le faisois pas. Richard, lui dit Re- » naud, il n'y auroit jamais eu de tyrans, s'ils » n'eussent jamais trouvé des ministres de leurs cruau- » tés. Vous partagez donc avec lui une injustice re- » connue ? & puisque Charles, aimant mieux me » faire une guerre qui me rend son égal & qui me donne » les mêmes priviléges qu'à lui, que de m'accorder » une paix que je lui ai si souvent & si honnêtement » demandée, me laisse le pouvoir de le combattre,

de

» de le faire prisonnier & d'user avec lui de tous les » droits de la guerre, trouvez-vous qu'il y ait quelqu'injustice d'en user de même à votre égard? Non, » Renaud, répondit Richard, vous avez sur moi tous » les droits d'un vainqueur légitime. Je vous déclare » donc, lui dit Renaud, que si vous ne déterminez » le Roi à la paix, j'userai de tous mes avantages, » que vous périrez du même supplice qu'il me destinoit, & qu'il m'auroit fait subir si vous m'aviez » fait prisonnier. Renaud, reprit Richard, la représaille est juste, & pour te prouver que l'égalité de » nos droits est parfaite, je te ferai observer que, » comme Charlemagne se seroit déshonoré par ta » mort, tu ne peux manquer de te déshonorer par la » mienne; & pour que tu aies moins à te reprocher, je veux bien t'avertir que tes menaces ne me » forceront jamais d'engager le Roi d'ajouter le parjure » à l'injustice du serment qu'il a fait de te punir de » la mort de son neveu ». Renaud ordonna qu'on gardât le Duc de Normandie avec le plus grand soin & qu'on ne le laissât manquer de rien.

Le fils d'Aymon étoit alors occupé d'un autre soin. Le Roi d'Aquitaine avoit abdiqué sa couronne en faveur de son fils, & passoit ses jours auprès de Renaud, il avoit beaucoup souffert pendant le blocus de Montauban; &, quoiqu'il eût pu se retirer dans ses anciens Etats, il aima mieux partager les disgrâces de Renaud & de ses freres. Consumé de remords, il fut attaqué d'une maladie violente; il demanda pardon aux fils d'Aymon des maux qu'il leur avoit causés; mais Renaud, oubliant ses anciennes infortunes ou ne s'en ressouvenant que pour mieux jouir du bien présent, ne voyoit dans Yon que son beau-frere: il excusoit sa foiblesse en faveur de la bonté de son cœur; il le consoloit, le servoit avec le zele d'une ame reconnoissante, qui ne croit jamais avoir assez payé les services de son bienfaiteur. Yon lui confirma la donation de la Ville & du Château de Montauban & de celui de Dordogne: il recommanda la famille d'Aymon

au Roi ſon fils, & rendit ſon dernier ſoupir dans les bras de Renaud, qui le pleura comme ſon ami, & qui lui fit faire des funérailles telles qu'elles convenoient à un Roi. Il fit tranſporter ſon corps à Bordeaux, où il fut enterré dans le tombeau de ſes peres.

Fin de la ſeconde Partie.



LES QUATRE FILS D'AYMON.

HISTOIRE HÉROIQUE.

TROISIEME PARTIE.



A PARIS,

Chez FOURNIER, Libraire, rue du Hurepoix, près du Pont Saint Michel, à la Providence.

M. DCC. LXXXIII.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

On trouve chez le même Libraire,

Hiſtoire de Pierre de Provence & la belle Maguelone.
——— de Robert le Diable.
——— de Richard ſans peur.
——— de Fortunatus
——— de ſes Enfans.
——— de Jean de Calais.

Contes des Fées de Perrault.
Contes des Fées de Mademoiſelle de la Force.



LES

QUATRE FILS D'AYMON.

TROISIEME PARTIE.

CHAPITRE XIX.

Songe de Maugis ; il vole au ſecours de Renaud ; il attaque des voleurs & les bat ; il traverſe le camp de Charlemagne ſous la figure d'un Chevalier paralytique ; il combat Pinabel, le terraſſe, lui fait une peur effroyable ; il arrive à Dordogne. Joie de Renaud & d'Yolande. Maugis préfere ſon hermitage & ſa pauvreté à la grandeur & à la richeſſe ; il repaſſe au travers du camp de Charlemagne en Hermite ; dangers qu'il court.

MAUGIS avoit pris poſſeſſion de ſon hermitage ; une nuit qu'il s'étoit endormi après une longue méditation, il ſongea qu'il avoit été tranſporté à Montauban ; il lui ſembla que Renaud & ſes freres ſe plaignoient que Charlemagne vouloit leur enlever Bayard, que Renaud le tenoit par la bride & le défendoit ; il crut entendre Charlemagne jurer que ſi jamais il étoit maître de Renaud, il le feroit périr avec ignominie ; il vit, un moment

après, Renaud aux prises avec Roland & Charlemagne, qui l'abattoient & le chargeoient de fers. Maugis, alarmé de ce songe, s'éveille, part, vole au secours de Renaud, traverse la forêt, & arrive dans un lieu fort couvert : il y trouve deux Marchands qui faisoient retentir la forêt de leurs cris ; il leur demande ce qui les faisoit ainsi gémir. « Hélas ! dirent-ils, des voleurs » viennent de nous enlever toutes nos marchandises & » tout l'argent que nous avions ; voyez sous ces arbres » un de nos compagnons qu'ils ont blessé : nous sommes » ruinés : car, ce qu'ils nous ont pris étoit non-seulement toute notre fortune, mais encore nous devions » une grande partie de ces marchandises, de sorte que » nous n'avons rien & que nous nous trouvons chargés de dettes que nous ne pouvons pas payer. Qu'allons-nous devenir, & que deviendront nos femmes » & nos enfans » ? Maugis fut touché de leurs plaintes, & leur dit de venir avec lui, qu'il les prieroit si honnêtement, que quelque discourtois que fussent ces voleurs, il les engageroit de rendre ce qu'ils avoient pris ; & qu'au pis aller, s'ils s'obstinoient à refuser, il sauroit bien les y forcer à coups de bourdon. Les Marchands crurent avoir affaire à un fou ; ils regarderent Maugis avec pitié, & l'un d'eux lui dit : « Pauvre homme, un » seul de ces brigands vous terrasseroit, & ils sont » sept ; vous n'avez qu'un misérable bâton, sur lequel » vous vous appuyez avec effort, & ils sont bien armés : eh ! mon Dieu, disoit l'autre, nous sommes bien » malencontreux aujourd'hui ! à peine échappés des mains » des voleurs, nous voilà aux prises avec un fou, qu'il » faudra peut-être encore battre pour nous en défaire » ! Maugis rioit en lui-même de ces bonnes gens. « Dites-moi toujours, reprit-il, quel chemin ils ont pris. Va, » crois-moi, mon ami, reprit un des Marchands, passe » ton chemin, &, par tes extravagances, ne va pas encore les attirer sur nous ; l'autre, de plus mauvaise » humeur, le menaça. Tu as tort, lui dit Maugis, de » menacer qui veut te rendre service ; mais enfin je » ne puis vous faire du bien malgré vous ; c'est votre » faute, adieu. Maugis les quitta, & malgré leur bru-

talité, il ne fut pas moins touché de leur état : il ſuivit la trace des voleurs & les rencontra. « Seigneurs, leur » dit-il, je viens de trouver, à quelques pas d'ici, de » pauvres Marchands, qui ſe plaignent que vous leur » avez pris leurs marchandiſes, que vous les avez mal- » traités, & même l'un d'eux eſt dangereuſement bleſſé : » ils pleurent, ils gémiſſent, & je ne doute pas que ſi » vous les entendiez vous ne fuſſiez touchés de leurs » larmes. Je me ſuis chargé de vous faire connoître la » ſituation où vous les avez réduits, & de vous enga- » ger à leur rendre ce qui leur appartient. Bon-homme, » lui dirent-ils, tu t'es chargé-là d'une aſſez mauvaiſe » commiſſion, & nous pouvons t'aſſurer que tu n'en » viendras pas à ton honneur. Pourquoi non, dit Mau- » gis ? il ne faut jurer de rien ». Les voleurs regarde- rent Maugis des pieds à la tête, & ſe mirent à rire : « Meſſieurs, leur dit Maugis, je vous ai parlé poli- » ment, & vous auriez dû me répondre de même ; » mais je veux bien, à cauſe de votre profeſſion, ne » pas faire attention à cela, pourvu toutefois que vous » rendiez à ces pauvres Marchands ce que vous leur » avez pris. Ecoute, gueux, lui dit le maître des vo- » leurs, tu devrois t'appercevoir que tu nous impor- » tunes. Cela ſe peut, répondit Maugis, on importune » preſque toujours quand on veut ramener à leur devoir » ceux qui s'en ſont écartés ; c'eſt dans l'ordre : mais » que m'importe, pourvu que vous rendiez à ces pau- » vres gens ce que vous leur avez volé ? Attends, » dit le chef en prenant un bâton & le levant ſur » Maugis, voici peut-être un moyen de t'impoſer ſi- » lence. Maugis recule, ſaiſit ſon bourdon à deux » mains, & le frappe ſi rudement ſur la tête, qu'il l'étend mort à ſes pieds. Les autres voleurs s'élancent ſur Maugis ; il ne fait qu'un ſaut en arriere, ſes yeux s'enflamment, & cet homme qui, un moment auparavant, paroiſſoit foible & exténué, prit l'air le plus terrible ; ſes yeux étinceloient, la fureur éclatoit dans chacun de ſes traits : armé de ſon ſeul bourdon, il écarte les voleurs, les fatigue, les haraſſe, leur porte mille coups & les met en ſang. « Rendez-vous, leur

» dit-il, vils ſcélérats, ou laiſſez-là votre proie &
» fuyez, ou craignez le ſort de votre Chef ». Les voleurs, eſpérant de l'accabler ſous le nombre, ſe réuniſſent pour l'envelopper, Maugis les écarte encore, les ſépare, & à meſure qu'ils approchent, il les terraſſe & les tue; lorſqu'il n'en reſta que deux, ils voulurent prendre la fuite; il les arrêta; il appela les Marchands, qui avoient entendu le combat; ils accoururent & témoignerent leur reconnoiſſance & leur repentir à Maugis; « Ce n'eſt
» pas de quoi il s'agit, leur dit-il, je ne m'embarraſſe
» pas plus de votre reconnoiſſance que de vos injures;
» il vous faut une juſtice entiere & vous l'aurez. Repre-
» nez d'abord vos marchandiſes; ce n'eſt pas tout,
» dit-il aux voleurs; vous avez pris de l'argent, où
» eſt-il ? ils le lui remirent, & Maugis le rendit aux
» Marchands. Ce n'eſt pas encore aſſez; il y là-bas un
» homme bleſſé, il lui en coûtera pour ſe guérir ». Il évalua les frais & les fit payer. Enſuite il renvoya les voleurs, après leur avoir fait jurer que dès ce moment ils renonceroient à leurs brigandages. Les Marchands étoient à ſes pieds : « Levez-vous, mes amis, leur dit-il,
» ſoyez une autre fois plus honnêtes envers les Hermi-
» tes : allez ſoulager votre compagnon; je voudrois qu'il
» fût en mon pouvoir de lui rendre la ſanté ». Il les accompagna pour leur demander des nouvelles de Charlemagne & des fils d'Aymon. « Mon pere, lui dirent-ils,
» le Roi a pris Montauban par famine; mais les fils
» d'Aymon ont trouvé, dans le Château, une ſecrete
» iſſue, un ſouterrain qui les a conduits à Dordogne;
» Charlemagne eſt allé les y aſſiéger encore, & ne veut
» entendre aucune propoſition ».

Maugis, à ces nouvelles, prit congé des Marchands, & s'achemina vers Dordogne; il fallut traverſer le camp du Roi; en approchant, il prit la figure d'un vieux Chevalier accablé de miſere & d'infirmités, la tête courbée & s'appuyant ſur ſon bourdon qu'il avoit changé en un méchant tronçon de lance; il paroiſſoit paralyſé de la moitié du corps & traînoit avec peine la jambe gauche; il entendoit les Archers qui diſoient entr'eux : « Croyez-vous qu'il fallût beaucoup de tels Pala-

» dins pour venir à bout de Dordogne » ? Maugis ne répondoit rien ; il passa devant la tente de Pinabel, qui lui cria en riant : « Chevalier, ne venez-vous pas » rompre une lance contre Roland en faveur de Renaud »? Maugis fut piqué. « Pourquoi, lui dit-il, contre Roland ? » il ne m'a jamais insulté ; mais si tu veux, j'en rom- » prai une contre toi, qui as l'insolence d'outrager un » vieillard, parce que tu le crois plus foible & plus » lâche que toi ». Pinabel entre en fureur, saisit un piquet de sa tente & veut frapper Maugis ; mais Oger qui passa dans ce moment les sépara : « Il m'a insulté, » dit le vieillard. Il a eu l'audace de me défier, dit » Pinabel ». Oger le blâma. « Il valoit mieux accepter » le défi, dit-il à Pinabel, que de le frapper, & selon » les loix de la Chevalerie, vous devez à cet étranger une » réparation. Je n'en veux pas, dit le vieux Chevalier ; » je veux me battre avec lui, ou être en droit de dire » qu'il est un lâche ». Cette affaire fut portée à Charlemagne, il les fit comparoître : il demanda à l'inconnu qui il étoit ; il se dit Chevalier Normand, parent du Comte Robert, & revenant depuis peu de Jérusalem, où il avoit vu Maugis, qui marchandoit de jeunes esclaves pour le Soudan d'Egypte, son maître. Le soudan ! s'écria le Roi. « Hélas ! oui, dit le vieillard ; il a été » fait prisonnier. Le Soudan lui a proposé d'être em- » palé ou de renoncer à sa religion. Maugis, qui l'eût » dit ? a eu la lâcheté de préférer ce dernier parti ; le » Soudan l'a fait Eunuque, & il est dans le Serrail ; » mais que m'importe Maugis ? Sire, il s'agit de mon » injure ; ce discourtois Chevalier m'a insulté, je l'ai » défié, & plus lâche que Maugis, il est tombé sur » moi, un bâton à la main. Je conviens, dit Charle- » magne, que Pinabel a tort ; mais vieux & infirme, » comment vous défendrez-vous ? Sire, répondit le » faux Chevalier, je ne suis paralysé que de la moitié » du corps ; je me battrai de l'autre, & c'est assez » pour un rival tel que ce Chevalier ».

Pinabel étoit couvert de honte ; il rougissoit ; il n'osoit ni accepter, ni refuser ; il ne voyoit pas plus de gloire d'un côté que de l'autre. Enfin le vieux Chevalier s'impa-

tientant, menace Pinabel de lui casser la tête avec son tronçon de lance. Charlemagne ordonne que le combat aura lieu. Le Chevalier demande que, ne pouvant se tenir à cheval, à cause de sa paralysie, ils combattent à pied : Pinabel y consent, prend son épée & veut fondre sur le Chevalier, qui, profitant du temps, & ne voulant d'autre arme que son tronçon, en donne un si terrible coup sur le poignet de son adversaire, qu'il le désarme; d'un second coup il le frappe si rudement dans la poitrine, que Pinabel, tout étourdi, va tomber aux pieds de Charlemagne. Le vieux Chevalier, sans lui donner le temps de se relever, lui met le genou sur la gorge, & tenant, de la seule main qui paroît libre, le pommeau du tronçon de lance, levé sur le visage de Pinabel, menace de l'écraser s'il ne se rend. Pinabel demande grâce, & le Chevalier, en le remettant dans les mains de Charlemagne, lui conseilla d'être plus circonspect à l'avenir.

Le Roi, étonné de ce qu'il a vu, fait l'accueil le plus honorable au vieux Chevalier, qui le prie de lui permettre de voir le camp, avant qu'il n'aille à Dordogne, faire rougir les fils d'Aymon de l'amitié qu'ils avoient eu pour ce Maugis. Charles, qui trouvoit cet homme fort singulier, & que son combat lui faisoit regarder comme un des plus braves Chevaliers, lui laisse toute liberté. Pinabel s'étoit retiré dans sa tente fort humilié; Maugis, en parcourant le camp, l'apperçut sur son lit; il entra; Pinabel appela deux de ses Ecuyers, & leur ordonna de se saisir de cet homme; mais Maugis les atterra, & par son art, les plongea dans un profond sommeil. Pinabel les crut morts, & eut une seconde fois la lâcheté de demander grâce. » Je » te l'accorde, dit le Chevalier, tu n'es pas digne que » je te tue; mais ta grâce ne te servira pas de beau- » coup, car tu vas mourir de ta belle mort; le ciel a » fixé ce jour pour le dernier de ta vie; tu ne douteras » pas de ma prédiction quand tu sauras qui je suis : » reconnois Maugis ». En ce moment Maugis reprit ses véritables traits; Pinabel eut la plus effroyable terreur; Maugis reprit encore la figure du vieux Chevalier

éclopé, & fortit en boitant comme si de rien n'étoit. Pinabel voulut appeler du secours; mais une langueur qu'il prit pour les avant-coureurs de la mort, un sommeil qu'il crut être le dernier, s'emparerent tout-à-coup de ses sens; ce malheureux qui n'avoit que la force de pleurer, luta quelque temps contre son assoupissement & y succomba en croyant rendre le dernier soupir.

Cependant Maugis, son bras en écharpe & traînant sa jambe, traversa le camp de Charlemagne, & prit le chemin de Dordogne, où il entra sous sa figure d'Hermite; il alla au Palais : Renaud, ses freres, Yolande & ses enfans dînoient; Maugis entra, comme spectateur dans la Salle à manger; il s'appuya contre un pilier, & les regardoit avec plaisir sans rien dire. Le maître-d'hôtel, qui le prit pour un Hermite qui demandoit l'aumône, lui fit apporter à dîner; mais il ne prit que du pain & ne but que de l'eau claire. Renaud le regardoit avec beaucoup d'intérêt : malgré son visage pâle & sa maigreur, il lui sembloit retrouver dans ses traits quelque chose des traits de Maugis : « mais quelle » apparence, disoit-il, qu'il se déguisât ainsi avec ses » cousins & ses amis? » Quand le dîner fut fini, Renaud se leva & fit dire à l'Hermite qu'il avoit à lui parler; lorsqu'ils furent seuls : « Dites-moi, lui de- » manda Renaud en l'embrassant, pourquoi vous dé- » guisez-vous? si vous n'êtes point Maugis, qui êtes- » vous »? Maugis ne put se cacher plus long-temps : « C'est lui-même, dit-il en réitérant ses embrassemens; » c'est Maugis, qui pleure de joie de vous revoir »! Renaud le pria de quitter ses haillons, de prendre d'autres habits, & de venir vivre avec ses cousins. « Non, » Renaud, lui dit Maugis; j'ai fait vœu de vivre dans » la solitude & la pauvreté : je n'en avois jamais connu » les avantages; une vie obscure & tranquille & le » témoignage d'une conscience pure, sont au-dessus » de la fortune des Rois; leurs vastes Etats, des Royau- » mes conquis ajoutés à leurs Royaumes, rien ne suffit » à leur ambition & tandis que le pauvre est content » avec un peu de pain, de l'eau pure & quelques ra- » cines; qu'un travail modéré lui procure tout ce qui

» eſt néceſſaire à ſa ſubſiſtance, le monde ravagé ne » peut aſſouvir la faim des Rois ».

Renaud, dans la joie d'avoir retrouvé Maugis, appela ſes freres & ſa famille; tous l'entourerent en verſant des larmes de tendreſſe. « Croyez-vous, mon couſin, diſoit-il à Renaud, que dans ce moment, je » ne me trouve pas mille fois plus heureux que » Charlemagne » ? Yolande, la tendre Yolande, arroſoit de ſes larmes les mains de l'Hermite; elle ne ceſſa de le preſſer dans ſes bras, que pour aller dans le Palais annoncer à ſes femmes & à tous ceux qu'elle rencontroit, le retour de Maugis; puis elle revenoit à lui, & l'embraſſoit encore.

Mais que cette joie fut courte! Yolande le prioit de changer d'habits : « Non, lui dit Maugis, faites-moi » donner un bourdon de nœuds d'épines & je pars : » ma retraite importe à votre ſûreté : jamais Charle» magne ne conſentira à la paix, s'il ſait que je ſuis » auprès de vous. Les larmes que la tendreſſe & l'amitié faiſoient couler des beaux yeux d'Yolande, ſe changerent en larmes de triſteſſe & coulerent plus abondamment; mais tout ce qu'ils purent obtenir, fut que Maugis ne partiroit que deux jours après. Renaud voulut lui faire accepter un cheval & de l'argent. « Non, non, lui dit Maugis; ſimple & pauvre » Hermite, je traverſerai le camp de Charlemagne » ſans qu'on prenne garde à moi : plus d'éclat inſpi» reroit plus de curioſité. Mon couſin, l'élévation fait » le malheur de la plupart des hommes, en fixant ſur » eux tous les regards. Au nom de Dieu, ceſſez de » m'attendrir par vos larmes, & laiſſez-moi retourner » dans ma ſolitude. J'ai fait vœu d'aller à Jéruſalem, » & d'y paſſer trois ans; je viendrai vous voir avant » mon départ & à mon retour; mais je veux finir » mes jours dans mon hermitage ».

Le jour de ſon départ arrivé, Maugis, qui ne vouloit prendre congé de perſonne, ſortit de Palais avant l'aurore; mais Renaud, qui s'étoit douté de ſon projet, s'arracha doucement des côtés d'Yolande, alla le joindre comme il ſortoit, & l'accompagna juſqu'à la porte

de la Ville; ils s'embrasserent, & Maugis promit de venir le voir le plus tôt qu'il pourroit.

Maugis, après avoir quitté Renaud, tomba dans une profonde rêverie; il ne s'apperçut qu'il étoit prêt du camp de Charlemagne, qu'aux plaisanteries d'une garde avancée, qui s'écria : « Voici l'Hermite de l'autre jour.
» Quelques Soldats s'apperçurent qu'il avoit une écharpe
» neuve : sur ma parole, disoit l'un, il a rencontré
» quelque Chevalier de son espece, ils auront rompu
» quelque bourdon ensemble & il se sera paré de la
» dépouille du vaincu ; mais un Soldat plus brutal, en
» le regardant sous le nez, s'avisa de dire qu'il falloit
» se méfier des Moines; que cet Hermite pourroit bien
» être le Magicien Maugis, & qu'il n'y auroit pas
» grand risque à le tuer; qu'après tout ce seroit ou un
» Saint de plus en paradis, ou un Sorcier de moins sur
» la terre; qu'il n'y avoit qu'à gagner. Quelle folie !
» reprit un vieux Cavalier; ne voyez-vous pas que cet
» homme a cent ans passés, & qu'il est paralytique ?
» Je connois Maugis; je l'ai vu cent fois; il n'a pas
» trente-cinq ans; il est plus grand que ce vieillard au
» moins de trois pieds. D'ailleurs ne voyez-vous pas qu'il
» est couvert de médailles bénites, & ne savez-vous
» pas qu'il ne faut qu'une médaille de Rome pour em-
» pêcher tous les sortiléges du monde »?

Comme le vieux Cavalier parloit ainsi, le convoi de Pinabel, qu'on croyoit mort & qu'on portoit au tombeau, passa. Maugis s'approcha du vieux Soldat & lui demanda quel étoit ce Chevalier. « C'est, lui dit-il,
» un favori du Roi, un méchant homme que Dieu a
» puni de ses crimes, & qu'on a trouvé mort subite-
» ment; il n'est pas mort, reprit l'Hermite, il n'est
» qu'enchanté, comme ces deux autres qu'on porte sans
» doute aussi au tombeau; ils dorment; voulez-vous
» que je les réveille ? Je serois assez curieux de voir
» un désenchantement, reprit le Soldat; mais je vou-
» drois que ce fût sur tout autre que sur ces méchantes
» gens. Comment connoissez-vous qu'ils ne sont qu'en-
» chantés ? & comment avez-vous le pouvoir de les
» désenchanter ? Le charme est aisé à connoître, reprit

» Maugis, à la couleur de leurs traits. Quant au pouvoir de les désenchanter, il consiste, comme vous l'avez très-bien observé, dans ces médailles ». Maugis, qui savoit le moment où le charme devoit finir, donna une médaille au Cavalier. « Vous pouvez, si vous voulez en faire l'essai, accompagner le convoi, & dans deux heures d'ici, quand on sera prêt à les mettre dans le tombeau, dites qu'on suspende la cérémonie; appliquez seulement un demi-quart-d'heure la médaille sur le front de chacun des ensorcelés, & vous les verrez revenir peu-à-peu ». Le Cavalier remercia l'Hermite, & ne se vanta pas du présent qu'il lui avoit fait, pour se ménager le plaisir de la surprise de ses camarades.

CHAPITRE XX.

Résurrection de Pinabel. Propositions de Charlemagne à Renaud. Infléxibilité de part & d'autre. Pinabel détruit les bons effets des conseils de Roland. Reproches & remontrances au Roi. Gibet élevé sur la plus haute tour de Dordogne. Le Duc Richard, menacé du supplice, tue ses satellites. Ingratitude de Charlemagne. Défection des Barons & des Pairs. Fermeté consiante du Duc Richard. Action généreuse de Renaud.

CHARLEMAGNE murmuroit de ne pas revoir Richard de Normandie; il se plaignoit aux Pairs de la déloyauté de Renaud qui le retenoit. « Sire, lui dit Roland, ce qui me surprend le plus, c'est votre étonnement même, & sur quoi vous seriez-vous flatté que Renaud seroit, je ne dis point assez généreux, mais assez inconsidéré pour vous renvoyer son prisonnier? Souvenez-vous de sa courtoisie, lorsqu'étant en son pouvoir, dans Montauban, il vous renvoya sans rançon, sans aucune condition, sur Bayard, son propre cheval, qu'il vous confia, vous laissant toute liberté de lui faire la guerre ou de lui accorder

» la paix ? Aulieu de lui tenir compte de ſa magna-
» nimité, vous n'avez uſé de votre liberté que pour le
» bloquer dans ſon Château & le faire périr de faim,
» lui & ſa famille. Le ciel, qui le protége viſiblement,
» lui ouvre un chemin, il échappe à vos fureurs, il
» vous épargne un crime, & vous le pourſuivez dans
» ſon dernier aſyle, il eſt aſſez heureux encore pour
» vous enlever un de vos plus vaillans Chevaliers, prêt
» à le prendre, pour vous le livrer, & vous voudriez
» qu'il vous le rendît ! Sire, ſi Renaud ne l'a pas fait
» mourir, c'eſt un excès de bonté qui n'a point d'exem-
» ple ; mais, je le regarderois comme le plus inſenſé
» des hommes, s'il vous rendoit un ôtage de la paix
» qu'il deſire, avant qu'elle fût conclue ».

Naimes, Oger & l'Archevêque Turpin, appuyerent le diſcours de Roland, & Charlemagne fut forcé de ſe rendre ; il leur ordonna d'aller vers Renaud, de lui dire de rendre Richard de Normandie & Maugis, & qu'à ce prix il conſentiroit à la paix ; qu'il rendroit leurs terres aux fils d'Aymon, & qu'il feroit élever dans ſa Cour les enfans de Renaud. « Sire, répondit
» Naimes, ce feroit nous envoyer inutilement : depuis
» deux ans Maugis s'eſt ſéparé de ſes couſins, & per-
» ſonne ne ſait ce qu'il eſt devenu. Il a pris ce parti,
» vous le ſavez ; non qu'il craignît que jamais Renaud
» le livrât ; mais pour ôter tout obſtacle à la paix ».

« C'eſt une impoſture, s'écria Pinabel, qui avoit
» entendu ces dernieres paroles, & qui venoit d'être
» déſenchanté ; Maugis eſt à Dordogne ». Il raconta tout ce qui lui étoit arrivé dans la tente avec le Chevalier paralytique. Roland lui ſoutint que la honte d'avoir été vaincu par un vieux Chevalier invalide, lui faiſoit ſuppoſer ces menſonges ; mais les funérailles de Pinabel & de ſes Ecuyers, & le déſenchantement occaſionné par la médaille, le juſtifierent dans l'eſprit de Charlemagne, & Roland ne ſavoit qu'en penſer.

« Quoi qu'il en ſoit, reprit le Roi, portez mes pro-
» poſitions à Renaud : nous verrons ce qu'il répondra ;
» ſur-tout rapportez-moi des nouvelles de Richard de
» Normandie ».

Les Barons obéirent ; ils furent introduits dans la Ville, portant chacun une branche d'olivier, en signe de paix. Renaud leur fit l'accueil le plus favorable, & Naimes lui fit les propositions du Roi.

« Je suis bien étonné, leur répondit Renaud, que » Charlemagne, sachant que Maugis s'est séparé de » nous, & que c'est uniquement pour ne lui point » faire ombrage, il s'obstine à me le demander en- » core. Attacher à un traité une condition impossible à » remplir, est un jeu indigne de lui & de moi, & de » ceux qu'il charge d'une ambassade aussi puérile. Je » ne vous cacherai pas cependant, que Maugis est venu » me voir ; mais il n'a passé ici que deux jours, & il est » reparti sans qu'il ait voulu dire quelle étoit sa retraite ; » mais Charles sait que quand il seroit en mon pouvoir, » je ne le livrerois jamais. Il me fait demander Richard » de Normandie, & c'est la seconde condition qu'il » met à la paix. Richard est un très-vaillant Chevalier ; » mais c'est pour me livrer au Roi qu'il a eu la témé- » rité de me poursuivre jusques dans Dordogne : s'il » eut réussi, je n'avois à espérer qu'une mort infâme. » Je ne blesserai donc point la justice en livrant Ri- » chard au même supplice, auquel il n'a pas tenu au » ministre des vengeances du Roi, que je n'aie été » livré. Allez donc rapporter à votre maître, que Maugis » n'est point en ma puissance ; que quand il y seroit, » je ne le sacrifierois point à sa fureur ; que j'ai des- » tiné le Duc Richard au supplice auquel Charles me » destinoit lui-même ; que tout ce qui s'est passé, de- » puis qu'il mit le siége devant Montauban, m'a appris » à être inexorable comme lui ; & qu'enfin je traiterai » comme espions tous ceux qu'il m'enverra, Cheva- » liers ou autres, lorsqu'ils n'auront à me faire que de » semblables propositions ».

Les Pairs furent étonnés d'entendre Renaud répondre avec une fierté qu'il n'avoit jamais montrée ; ils ne douterent point que sa patience ne se fût lassée, & ils tremblerent pour le Duc de Normandie. Ils retournerent vers le Roi, & après que Roland lui eut rendu la réponse de Renaud : « Sire, lui dit-il, la patience

» & la douceur ont leur terme. Celui qui sait se maîtriser, les franchit rarement; mais quand une fois » il s'abandonne à son ressentiment, ses excès sont plus » à craindre que celui de l'homme impétueux qui ne » connoît pas la modération. La colere se ralentit par » l'habitude; mais elle est intraitable quand elle succéde » à l'habitude de la douceur. Votre inflexible sévérité, » Sire, a forcé le plus doux des hommes à écouter un » courroux trop long-temps retenu, & dont le malheureux Richard sera peut-être la victime. Je crois donc » qu'il n'y a pas un moment à perdre, si vous voulez » appaiser Renaud ».

Le Roi fut ébranlé; Pinabel le vit prêt à renvoyer Oger & Roland vers Renaud; mais, profitant de l'ascendant qu'il avoit sur son maître. « Seigneurs, dit il, » vous seriez-vous flatté de jeter, par vos craintes, » feintes ou véritables, l'alarme dans le cœur de votre » Roi? Si, jusqu'ici la terreur que ses menaces ont imprimées dans l'ame de Renaud, l'a porté à s'humilier & à demander grâce; si, lorsque Maugis, par » la plus indigne des félonies, mit son Souverain en » la puissance de ses cousins, il n'osa point profiter de » ses avantages; si, au milieu des combats, il est » tombé aux pieds de son maître, pour obtenir la paix, » comment pouvez-vous croire qu'aujourd'hui Renaud » veuille s'exposer, par le supplice de Richard, à la » plus terrible des vengeances? Ce que vous appelez » douceur en lui, n'est que prudence, & ce n'est pas » dans cette circonstance qu'elle se démentira ».

Charlemagne approuva l'avis de Pinabel, parce qu'il étoit conforme à ses desirs & à ses vues; & il ajouta que si Renaud faisoit le moindre outrage au Duc de Normandie, il extermineroit & Renaud & ses enfans, ses freres, son pere, jusqu'au dernier de sa race; il chargea Naimes de porter cette réponse à Renaud. « Sire, » lui dit Naimes, je suis prêt d'obéir à vos ordres; » mais songez que cette démarche est décisive pour la » vie de Richard. Renaud est plus désespéré de l'éloignement de Maugis, dont vous seul êtes la cause, » que de tous les maux qu'il a soufferts; il eût donné

» ſa propre vie pour la ſienne : jugez, Sire, s'il épargnera celle de Richard. Pinabel ne concevra pas, ſans doute, que l'amitié malheureuſe puiſſe porter à de tels excès une ame ſenſible, & il conclura que Renaud ne s'expoſera point, pour cette chimere, aux déſaſtres dont vous le menaçez. Vous pouvez, Sire, vous en rapporter à Pinabel : qui connoît mieux que lui la ſenſibilité inquiéte & les délicateſſes d'une ame grande ? Continuez, Sire, de régler votre conduite ſur ſes conſeils ; chargez-le de porter vos propoſitions à Renaud : au défaut de la bienſéance, ſon éloquence ſuffira pour les lui faire accepter ».

Pinabel rougit, voulut parler, & ſa voix tremblante ne put proférer que des ſons mal articulés. Charlemagne ſentit tout le poids des reproches de ſes Barons : il craignit non-ſeulement la perte de Richard de Normandie, mais encore la défection de ſes Chevaliers, qui ſe trouvoient humiliés par les mauvais traitemens faits aux fils d'Aymon, par la mort infâme à laquelle Charles expoſoit le Duc Richard, & par la préférence qu'il ſembloit donner aux avis de Pinabel ſur leurs conſeils déſintéreſſés.

Cependant Renaud aſſembla ſes freres pour délibérer ſur le ſort de Richard de Normandie ; ils furent d'avis de lui faire ſubir le ſupplice auquel Charles avoit condamné Richard, leur frere. Renaud ne prononça point ; mais il ordonna qu'on élevât un gibet au-deſſus de la grande tour qui dominoit le camp de Charlemagne. Auſſi-tôt que Roland l'apperçut, il courut en avertir le Roi. « Sire, lui dit-il, voilà donc la récompenſe de » tous les ſervices que Richard vous a rendus ; il ne » dépendoit que de vous de le ſauver, & vous aimez » mieux l'abandonner, que de pardonner aux fils » d'Aymon ! Certes, Sire, c'eſt un puiſſant encouragement pour vos ſerviteurs » !

Charlemagne ſourit de ſes plaintes. « Ne voyez-vous » pas, leur dit-il, que tout cet appareil n'eſt qu'un vain » épouvantail, pour me forcer à faire la paix ? Je ne » crains rien pour Richard ».

Renaud cependant commanda dix Cavaliers pour conduire

duire le Duc de Normandie au supplice. Le Duc jouoit dans ce moment une partie d'échecs avec le jeune Yon; il vit approcher les satellites, & leur demanda froidement ce qu'ils vouloient : ils lui répondirent, d'un ton respectueux, qu'ils étoient fâchés des ordres dont ils étoient chargés, que c'étoit avec le plus grand regret qu'ils les exécutoient. « Quels sont ces ordres, interrompit brusquement Richard ? Monseigneur, lui dirent-» ils, nous avons la triste commission de vous conduire » au supplice ». Richard les regarda avec mépris & continua sa partie. Les Gardes attendirent encore quelque temps; mais voyant que Richard ne faisoit aucune attention à eux. « Monseigneur, reprirent-ils, il est temps » de marcher; il n'y a point de grâce à espérer ». Richard, sans faire semblant de les entendre, continua son jeu. Enfin les Gardes s'étant avisés de vouloir l'enlever de force, Richard se léve, & à grands coups de son échiquier, qui étoit d'ivoire, il en étend quatre morts à ses pieds, & les autres prirent la fuite; ensuite il revint à Yon : « Raccommodons notre jeu, lui dit-il tranquillement; » ces malheureux, qui sans doute étoient ivres, l'ont » un peu dérangé; ma mémoire y suppléera : vous aviez » perdu un cavalier, & moi un fou; il vous restoit » quatre pions & à moi six; votre Roi étoit là, & ma » tour ici ». Le jeune Yon trembloit & n'osoit rien dire. Tandis qu'il raccommode son jeu, Richard appelle son Ecuyer, & lui dit froidement : « Fais jeter par la fenê-» tre ces coquins qui venoient m'étourdir & que j'ai » tués ». L'Ecuyer, avec le secours d'un domestique, les jeta l'un après l'autre dans la cour du Château. Alard, qui attendoit sur la tour qu'on amenât Richard, fut bien étonné, lorsqu'il vit voler par les fenêtres de son prisonnier, les Gardes qu'il lui avoit envoyés : il courut en avertir Renaud, qui comprit bien qu'il en coûteroit beaucoup avant qu'on pût se saisir du Duc de Normandie : ceux qui avoient fui, vinrent tout tremblans encore, implorer le secours de leur maître. Renaud vint dans l'appartement de Richard & lui demanda pourquoi il avoit tué ses gens. « Il est vrai, répondit » Richard, que tandis que je jouois avec votre fils, il

» eſt venu ici dix à douze coquins; ils m'ont tenu de
» votre part des propos inſolens, auxquels d'abord je
» n'ai pas fait attention; mais enſuite, en aſſurant tou-
» jours que c'étoit par vos ordres, ils ont eu l'audace
» de vouloir ſe ſaiſir de moi pour me conduire, ont-
» ils dit, au ſupplice; je ſuis tombé ſur eux à grands
» coups d'échiquier, j'en ai tué quelques-uns, & les
» autres ont pris la fuite comme des lâches. Si vous étiez
» mon priſonnier, comme je ſuis le vôtre, j'empêche-
» rois mes gens de vous faire de pareils outrages. Mon
» cher Richard, lui dit Renaud, il n'eſt plus queſtion
» de courtoiſie: je ſais tout ce que ſe doivent de bra-
» ves Chevaliers; mais Charlemagne m'a avili, &
» vous partagez les torts de Charlemagne; quand Ri-
» chard, mon frere, fut entre ſes mains, & qu'il le
» condamna au gibet, il le fit garder dans une priſon
» obſcure; il le chargea de chaînes, comme un vil cri-
» minel; je n'ai rien fait de tout cela à votre égard.
» C'eſt contre mon intention qu'on a uſé de violence;
» mais auſſi auriez-vous dû peut-être marquer moins de
» hauteur, & ne pas donner la mort à des malheureux qui
» croyoient ne faire qu'obéir; mais Renaud, reprit Ri-
» chard, ne ſuis-je pas auſſi un ſerviteur de Charles,
» qui a fait ſerment de lui obéir en tout »?

« Richard, ne perdons pas le temps en des diſcuſ-
» ſions inutiles; je veux bien vous donner le temps
» encore de ſolliciter ma paix auprès de lui; mais ſi
» vous n'y parvenez pas, il faut vous réſoudre à mou-
» rir. Renaud, reprit Richard, je connois ſi bien le
» fonds de ton cœur, je crains ſi peu tes menaces, que
» je me livre à toi ſans réſerve, & que, ſans qu'il ſoit
» beſoin d'autres gardes que de moi-même, je vais me
» rendre au lieu de mon prétendu ſupplice ». Il y monta;
Renaud avoit fait un appareil impoſant; il ſe fit accom-
pagner à la tour par un cortége nombreux. Il dit à Ri-
chard: « Il eſt encore temps de vous dérober à la honte.
» Voici deux partis que je vous propoſe: abandonnez
» le Roi & vous uniſſez avec moi; ou bien faites ma
» paix avec lui. J'ai juré, répondit Richard, foi & hom-
» mage à Charlemagne; il eſt mon Souverain, & la

» crainte de mille morts ne me feroit point changer.
» Quant à la paix que vous demandez, personne ne
» la desire plus sincérement que moi : je ne l'exciterai
» point à se parjurer; mais comme je connois son
» amitié pour ses Pairs, donnez-moi un hérault que je
» puisse lui envoyer ».

Renaud appela un hérault, à qui Richard dit : « Allez
» vers Charlemagne, dites-lui que vous m'avez parlé
» au pied d'un infâme gibet, où j'étois prêt à monter,
» & que s'il ne consent à la paix que Renaud lui de-
» mande, il va m'y faire attacher. Vous lui donnerez
» cette bague, comme un signe que ce que vous lui
» rapportez, vous le tenez de moi & non d'autrui. Vous
» ajouterez que, pour lui témoigner le desir que j'ai
» de cette paix, non à cause de la mort que je suis prêt
» à subir, mais à cause de l'amitié que j'ai pour les
» fils d'Aymon & du zele que j'ai pour le Roi, je con-
» sens à le dédommager des torts que Renaud lui a faits.
» Vous direz à Roland & aux autres Pairs, de repré-
» senter à Charlemagne la honte qui rejailliroit de mon
» supplice sur eux & sur lui ».

Le hérault exécuta fidélememt sa commission, &
rapporta mot à mot ce que Richard lui avoit dit. Alors
Roland, Naimes, Oger, Turpin & tous les Pairs, se
jeterent aux genoux du Roi. « Sire, lui dirent-ils, sauvez
» à la fois, & Richard de Normandie, & les fils
» d'Aymon, & vous-même ». Charlemagne parut infle-
xible : il leur répétoit sans cesse que Richard, au pied
du gibet, étoit en sûreté comme dans le camp, & que
jamais Renaud ne se résoudroit à le faire périr. Le hé-
rault protesta qu'il n'y avoit aucune grâce à espérer, &
que Renaud l'avoit juré. Alors Olivier se hasarda de
dire à Charles : « Sire, vous lui avez trop bien appris qu'il
» ne faut pas obliger une seconde fois celui qui, la pre-
» miere, a manqué de reconnoissance. Vous tourneriez
» contre lui la grâce qu'il feroit à Richard, comme vous
» avez déjà fait celle qu'il vous accorda à vous-même ».
Le hérault demanda son congé ; mais Roland l'arrêta, &
lui dit : « Tu peux assurer Richard de Normandie & les
» fils d'Aymon, que tu as laissé les Pairs disposés à quitter

» le ſervice d'un Prince, qui, dans l'occaſion, n'auroit
» pas plus de pitié de nous qu'il n'en a de Richard ».

Alors tous ſe leverent en pleurant : l'Archevêque Turpin, qui reſtoit ſeul, dit à Charlemagne. « Sire,
» c'eſt avec regret que je vous quitte ; mais il ſeroit
» honteux à moi, de me ſéparer des douze Pairs, leur
» démarche fût-elle condamnable, j'aime encore mieux
» être blâmé avec eux, que de les trahir par une lâche
» déſertion ». Ils ſortirent tous ; ils allerent à leurs tentes & les firent abattre ; ils raſſemblerent leurs gens, & les conduiſirent hors du camp. L'armée de Charles ſe trouva diminuée de plus de moitié : ce qui reſta frémit ; en voyant partir tous les Chevaliers, & ne laiſſer que quelques Gentilshommes, le traître Ganelon & le perfide Pinabel.

Le hérault rapporta toutes ces choſes à Renaud ; & Richard ſentit combien peu il falloit compter ſur l'amitié des Rois, puiſque Charlemagne l'abandonnoit dans une circonſtance, où il s'agiſſoit de lui ſauver l'honneur & la vie ; le héraut raconta les diſpoſitions & la déſertion des Pairs. « Ç'en eſt aſſez, s'écria Renaud, & il courut
» auſſi-tôt embraſſer Richard. Mon couſin, lui dit-il, je
» ne vous demande point pardon du mal que j'ai voulu
» vous faire ; car vous étiez bien aſſuré, & Charles n'en
» eſt que trop perſuadé, que mon intention n'a jamais
» été de vous faire mourir. Quelqu'outrage que Charles
» m'ait fait, ſon exemple ne doit point ſéduire un cœur
» noble & généreux ; mais je vous prie de me pardonner
» cet appareil que j'ai voulu mettre ſous les yeux
» du Roi, & cette apparence de rigueur & d'infle-
» xibilité à votre égard : l'effet qu'elle a produit ſur
» les douze Pairs doit me juſtifier à vos yeux.

Renaud renvoya le hérault vers les douze Pairs, & leur fit dire qu'en leur conſidération, il avoit fait grâce à Richard, & les Pairs firent aſſurer Renaud qu'ils ne rentreroient au ſervice de Charles, que lorſqu'il auroit fait ſa paix avec les fils d'Aymon.

CHAPITRE XXI.

Méchanceté des conseils de Pinabel reconnue & punie. Noble aveu de Charlemagne. Retour des Pairs. Renaud se dévoue pour ses freres. Sa résistance aux larmes de son epouse & de sa famille. Alarmes d'Yolande ; son amour & son courage. Attendrissement de Charles. Pardon & punition. Exil de Renaud.

Les douze Pairs s'assemblerent hors du camp, & prirent congé les uns des autres. Charlemagne, réfléchissant sur la perte qu'il faisoit, fit appeler Pinabel, dont il commençoit à se méfier ; il lui témoigna ses craintes & ses regrets. « Sire, lui dit le lâche flatteur, » je suis étonné de vos alarmes ; n'êtes-vous pas assez » grand par vous-même ? Eh ! que vous importe que vos » Barons restent ou s'en aillent ? Vous pouvez tout sans » eux, & que feroient-ils sans vous ? Quand il seroit » vrai, comme ils ont eu l'adresse de vous le persuader, » que la nation a en eux une confiance aveugle, elle » disparoîtra avec eux, & leur désertion prouvera à la » nation même, combien peu cette confiance étoit fon- » dée. Vous craignez que leur retraite n'affoiblisse l'amour » de vos Peuples : Sire, cet amour, ils le partageoient » avec vous, & vous allez en ressentir seul tous les effets. » D'ailleurs, Sire, quel est cet amour qu'ils vous fai- » soient tant valoir ? un caprice, une effervescence pas- » sagere. Quelle que soit l'affection des Peuples pour le » Souverain, qu'ils le craignent ou qu'ils l'aiment, pourvu » qu'ils lui obéissent, peu importe. Sont-ce les Rois qui » sont faits pour les Peuples, ou les Peuples pour les » Rois ? . . . .

Charlemagne, enfin révolté de sentimens si bas, interrompit le lâche adulateur : « Traître, lui dit-il, cent » fois plus digne de ma haine que Renaud & Maugis, » porte loin de moi tes discours empoisonnés. C'est » toi, lâche, qui m'as engagé dans des démarches

» contre lesquelles tu t'es imaginé que ma grandeur
» compromise, ou une fausse honte m'empêcheroit de
» revenir. La honte consiste à persister dans l'injustice,
» & non à revenir d'une erreur. Malheureux! que t'avois-je
» fait pour abuser ainsi de la confiance que je t'avois
» donnée ? Cent mille ennemis sont moins redoutables
» pour un Souverain, qu'un courtisan dont on ne se
» méfie pas ».

A ces mots, Charlemagne appelle un hérault & lui ordonne de conduire Pinabel, pieds & mains liés, vers les douze Pairs. « Dites-leur, ajoute-t-il, que je leur
» envoie le traître qui, par ses conseils, n'a cessé de
» m'irriter contr'eux & contre la famille d'Aymon : je
» les laisse les maîtres de sa punition; dites-leur que
» leur Roi ne veut être désormais que leur ami; qu'ils
» reviennent lui donner des conseils plus salutaires, &
» qu'il est prêt à les écouter ».

Renaud qui, des remparts de Dordogne, voyoit tout ce qui se passoit, fit remarquer à Richard de Normandie un Chevalier sans armes, monté sur une mule étique, les mains liées derriere le dos, qu'un hérault présentoit aux douze Pairs. Richard reconnut Pinabel : ils virent, un moment après, les douze Pairs s'assembler, délibérer & reprendre le chemin du camp de Charlemagne; mais le hérault conduisoit Pinabel à Dordogne. Richard s'en félicita : depuis long-temps il haïssoit le perfide; ils allerent au-devant de lui. « Seigneurs, dit
» le hérault, le Roi a livré cette victime aux douze
» Pairs; il a reconnu que c'étoit un vil flatteur qui,
» par ses conseils, entretient les divisions qui régnent
» entre le trône, les fils d'Aymon & les Pairs; &,
» comme Charlemagne les a laissés les maîtres de son
» sort, ils vous le renvoyent pour que vous en fassiez
» à votre volonté ». Richard & Alard opinerent pour qu'il fût attaché au gibet, qui se trouvoit tout élevé sur la tour; mais Renaud le fit mettre en prison jusqu'à ce que Charlemagne eût prononcé.

Cependant les Pairs étant revenus auprès du Roi, ils embrasserent ses genoux; il leur tendit la main & leur ordonna de prendre leurs places.

« J'ai peut-être, dit-il, pouſſé la ſévérité trop loin » à l'égard de la famille d'Aymon, & quoique Ganelon & Pinabel, par des menſonges adroits & par des » rapports inſidieux, aient eu l'art d'entretenir ma colere, j'avoue que j'aurois dû être plus ſenſible au repentir de Renaud & ne pas rejeter ſa priere; mais » il n'en eſt pas moins vrai que les fils d'Aymon ſe » ſont révoltés contre leur Souverain; ils ne ſe ſont » pas bornés à une guerre défenſive; ils m'ont attaqué; » ils m'ont pourſuivi; ils m'ont inſulté juſques dans ma » tente: je rends juſtice à Renaud, il n'a pas trempé » dans cette félonie; mais le chef doit répondre de ceux » qu'il conduit, & la loi le condamne; un pardon abſolu » ſeroit un attentat contre la Loi. Les quatre fils d'Aymon » ſont coupables & leur couſin l'eſt encore davantage. Je » veux bien cependant me contenter d'en punir un ſeul, en » ſauvant même ſon honneur & ſa vie. Allez, Duc de » Naimes, dites à Renaud, à ſes freres & à Maugis, » que l'un d'eux ſe remette en mon pouvoir, & qu'à » ce prix, non-ſeulement je fais grâce à tous les autres; mais encore que je leur rendrai leurs héritages, » leurs fiefs, & tout ce que leurs crimes ont fait tomber au fiſc.

Naimes porta cet ordre à Dordogne; toute la famille d'Aymon, excepté Renaud, en fut conſternée: chacun vouloit ſe dévouer pour les autres: « Non, dit Renaud, ce ſera moi qui me ſacrifierai pour tous. Le » Roi eſt grand & généreux, & s'il eut été le maître » de ſuivre le penchant de ſon cœur, il y a long-temps » qu'il eût accepté les propoſitions que je lui ai faites » de lui céder Bayard & de fuir avec vous loin de » ſes Etats; mais Pinabel & Ganelon lui ont fait enviſager la clémence comme une foibleſſe dangereuſe. » Si c'eſt du ſang qu'il demande, c'eſt le mien qui doit » couler; je me ſuis couvert d'aſſez de gloire en combattant contre lui, pour n'avoir point de regret à la » vie. Vous êtes plus jeunes que moi; il n'eſt aucun » de vous dont la mort ne fût une perte pour la patrie » & pour l'univers. Allez, Naimes, dites au Roi, que

» je vais me livrer à sa discrétion & lui ramener Richard de Normandie ».

Les freres de Renaud s'opposerent vainement à cette résolution : ni leurs larmes, ni leurs prieres ne purent le faire changer d'avis. Yolande avec ses deux fils vint embrasser les genoux de Renaud. « Cruel, lui dit-elle, tu » vas t'exposer aux fureurs d'un ennemi implacable ; » & tu n'emmenes point avec toi ta femme & tes enfans ! si tu les abandonnes, que veux-tu qu'ils deviennent ? que veux-tu que devienne leur mere infortunée ? Si tu es résolu de mourir, permets que je » meure à tes côtés : survivre à ce qu'on aime est mille » fois plus cruel que la mort ; épargne-moi, je t'en » conjure, un supplice si long & si terrible ».

Renaud, ne pouvant plus résister à leurs larmes, feignit de se rendre. « Vous le voulez, leur dit-il, que le » sort en décide : que le reste du jour se passe en prieres, que nos temples soient ouverts ; demain, quand » le soleil éclairera nos plaines, nous nous rendrons » tous sur la place publique, & là, en présence de nos » citoyens, chacun écrira son nom, le jettera dans un » casque, & le premier qui sortira, sera la victime que » le ciel aura choisie ».

Les freres de Renaud donnerent d'autant plus aisément dans le piége, qu'ils se flattoient d'exciter le Peuple, à suivre de près celui que le sort désigneroit, & à l'arracher au pouvoir de Charlemagne, s'il vouloit attenter à ses jours ; mais pendant la nuit, Renaud, Naimes & Richard de Normandie partirent secrétement.

Renaud s'étoit échappé des bras d'Yolande, sous prétexte de veiller à la sûreté de la Ville. Le jour étoit prêt de paroître, & Yolande ne voyoit point revenir son époux ; agitée de mille soupçons, elle sort de son Palais, va chercher Renaud & ne le trouve point. Elle court à la porte du Château, & elle apprend enfin qu'il est parti avec Naimes & Richard ; elle revient au Palais échevelée & versant un torrent de larmes ; elle vole vers ses enfans. « Chers gages de la tendresse de Renaud, s'écrie-t elle, allons suivre votre

» pere ; il va se mettre au pouvoir de son ennemi »! A peine leur donne-t-elle le temps de s'habiller ; sans songer à se faire accompagner, oubliant la foiblesse & la timidité de son sexe, elle prend un de ses enfans de chaque main, & court au camp de Charlemagne. La longueur de la route n'irritoit que son impatience, & ne lui causoit point de fatigue ; ses enfans s'animoient de son courage, ils hâtoient les pas de leur mere, qui eût voulu précipiter leur marche.

Dès que le jour parut, les freres de Renaud se rendirent au Palais ; mais quel fût leur étonnement, lorsqu'ils n'y trouverent ni leur frere, ni son épouse, ni leurs neveux ! Le départ de Richard de Normandie & de Naimes leur eut bientôt ouvert les yeux. Ils s'accusent d'une honteuse crédulité ; mais, sans perdre un temps précieux à de vaines plaintes, ils font retentir les cors & les trompettes, & le Peuple est déjà sur la Place ; il veut prendre les armes & suivre les troupes qui défilent.

Cependant à la premiere clarté du jour, Naimes conduisit à la tente du Roi, Renaud & Richard de Normandie : Charles ne put retenir ses larmes en voyant l'un & l'autre ; il tendit la main à Richard & s'inclina vers Renaud qui embrassoit ses genoux ; mais se souvenant qu'il étoit Roi, il prit un air sévere, que démentoit son cœur. « Renaud, lui dit-il, en prenant les armes » contre votre Souverain, vous avez violé toutes les » loix divines & humaines, & vous méritez la mort. » La punition d'un tel crime, vous le savez, est l'écha- » faud.... Nous venons pour y monter avec lui, » s'écrie Yolande qui arrivoit dans ce moment, & qui se précipite avec ses enfans aux pieds de Charles ! Yolande avoit pénétré dans le camp, & lorsque les Sentinelles avoient voulu l'arrêter, elle leur avoit dit, en leur présentant ses enfans. « Voici les fils de Re- » naud, donnez-leur des armes, & tout jeunes qu'ils » sont, osez leur disputer le passage ». A ce discours menaçant, au nom de Renaud, la garde du camp s'étoit ouverte & les avoit laissé passer. « Charles, lui » disoit-elle, grâce pour Renaud, ou faites-nous périr

» avec lui ! je jure pour moi, pour mes enfans, que » nous le ſuivrons au tombeau.... Et moi, je jure, » interrompit Charles, que vos enfans m'aimeront, » qu'ils béniront leur Souverain, qu'ils lui ſeront fide» les, qu'ils le regarderont comme leur protecteur & » leur pere. Leve-toi, Renaud, Charles te pardonne; » mais l'Empereur doit un exemple à l'univers. Vas » rejoindre tes freres, vas calmer leur impatience; après » les avoir embraſſés, j'exige que tu paſſes les mers, » que tu ailles combattre pour la défenſe des lieux ſaints. » Je ne preſcris point de terme à ton exil; cependant » j'aurai ſoin de ton épouſe & de tes enfans. Je rends » à tes freres & à ta famille vos héritages. Vas, Renaud, » pars & reviens couvert de nouveaux lauriers ».

Renaud embraſſa ſon épouſe, qui s'évanouit dans ſes bras : il profita de ce moment pour s'en arracher & s'épargner de plus triſtes adieux : il demanda la protection du Roi pour ſa femme, ſes enfans & ſon pere : il reprit le chemin de Dordogne avec Richard de Normandie, qui ne voulut ſe ſéparer de lui que lorſqu'il partiroit pour ſon exil.

Renaud rencontra, à moitié chemin, ſes freres à la tête de leurs troupes & de tous les habitans de Montauban : il leur raconta tout ce qui s'étoit paſſé & les ramena. Il arbora ſur la grande tour le Pavillon de la paix, & à ce ſignal Roland & Oger ne purent s'empêcher d'avouer que la douceur de Renaud, qui ſacrifioit tout au bonheur des Sujets de Charlemagne, le mettoit au-deſſus de tous les Chevaliers. Un moment après on vit arriver un hérault qui conduiſoit Bayard. Renaud l'envoyoit au Roi & lui faiſoit demander ſes ordres au ſujet de Pinabel. Charlemagne laiſſa Renaud le maître de ſon ſort; le généreux Renaud donna au traître une haquenée blanche, & lui ordonna de ne jamais reparoître dans les Etats de Charles. Le lâche ſortit de Dordogne, au milieu des huées du Peuple, & malgré ces témoignages de mépris, préférant la honte à la mort, il avoit un air content d'échapper à la vengeance des fils d'Aymon.

Renaud, après s'être félicité de la paix qu'il venoit de

donner à la France & du sacrifice qu'il venoit de faire à ses freres, leur demanda pour toute récompense de prendre soin de son épouse & de ses enfans, & sur-tout de bien servir le Roi. Alors il quitte son armure, endosse l'habit de Pélerin, ne garde que son épée, & veut se séparer de ses freres; ils l'accompagnerent avec Richard de Normandie, jusqu'à ce qu'enfin Renaud exigea qu'ils le quittassent pour aller servir Charlemagne, & consoler la triste Yolande.

CHAPITRE XXII.

Accueil de Charlemagne aux freres de Renaud. Son départ pour Liége. Combat de Bayard & de Ganelon dans la Meuse. Arrivée de Renaud à Constantinople. Rencontre imprévue de Maugis malade; leur arrivée à Jérusalem. Siége de la Cité sainte. Admiration qu'excite Renaud dans le camp des Chrétiens. Hommages du Comte de Rance & des Chevaliers à Renaud. Présens rejetés & distribués par les fils d'Aymon aux pauvres Chevaliers. Fêtes, réjouissances dans le camp. Sortie des assiégés; bataille sanglante. Valeur de Renaud & de Maugis. Jérusalem enlevée aux Persans. Action désespérée d'Emirza. Les Perses chassés de la Palestine; ils demandent la paix. Troupes des Chrétiens disciplinées par Renaud. Départ de Renaud & de Maugis.

Le lendemain du départ de Renaud, Richard de Normandie conduisit Alard, Guichard & Richard au Roi. Leur arrivée au camp fut annoncée par le bruit des cors & des trompettes. Charles ordonna à ses Chevaliers d'aller au-devant d'eux. Richard de Normandie les lui présenta; ils mirent un genou à terre, & Alard dit: « Sire, quoique vous ayez voulu vous contenter de l'exil » de Renaud, quoique vous ayez promis de nous faire » grâce, nous venons nous remettre entre vos mains. » Croyez, Sire, que quelque vengeance que vous vou-

» luffiez exercer contre nous, elle n'égaleroit jamais la
» peine que nous reffentons d'être féparés de Renaud,
» qui étoit notre pere & notre ami, & qui s'eft fi gé-
» néreufement facrifié pour nous ». Charlemagne les fit
lever, leur promit fon amitié, les remit en poffeffion
de tout ce qu'il leur avoit ôté, les embraffa en figne
de paix, les affura qu'il aimoit Renaud autant que
Roland, fon neveu, & que lorfqu'il feroit de retour, il
ne mettroit aucune différence entr'eux.

Les trois freres allerent auprès d'Yolande; ils la trouverent dans les larmes, embraffant fes enfans l'un après l'autre, & leur parlant fans ceffe de Renaud: fes pleurs redoublerent en voyant fes beaux-freres. « Ma fœur,
» lui dit Richard, Renaud n'eft point perdu pour nous;
» il va cueillir de nouveaux lauriers; le ciel qui l'a
» protégé jufqu'ici, le ramenera plus digne de vous;
» ne vous montrez point indigne de lui par un défefpoir
» qu'il condamneroit. L'époufe de Renaud doit avoir
» plus de fermeté; elle doit renfermer fes peines, &
» ne laiffer éclater que fon courage ». Yolande remercia Richard, & lui promit de faire tout ce qui dépendroit d'elle pour fe vaincre, & fe contenta de ne porter que des habits violets, couleur trifte & conforme à fa fituation.

Cependant Charlemagne fit lever fon camp, & fit mettre fes troupes en marche pour aller au pays de Liége. Bayard, depuis qu'il avoit perdu le vaillant Renaud, fon maître, ne pouvoit fouffrir d'autre Cavalier que le Roi, & fous ce fardeau glorieux, il étoit encore trifte de l'abfence de Renaud. Un jour que Charlemagne, fuivi de fa Cour, marchoit le long de la Meufe, & qu'un de fes Ecuyers menoit Bayard à la main, Ganelon fe vanta de le monter avec la même facilité que le cheval le plus doux. Charlemagne le défia; Ganelon piqué, s'élance fur la croupe de Bayard; mais le fier courfier indigné, l'emporte & fe précipite dans le fleuve avec fon Cavalier; il plonge, reparoît fur l'eau, replonge, remonte encore; Ganelon ne lâche point prife: Bayard furieux gagne le rivage, emporte Ganelon fur le pont, & fe précipite encore avec lui dans les flots:

Ganelon, étourdi du coup, l'abandonne; Bayard qui se sent libre, profite du moment, se dresse, renverse Ganelon, nage & s'élance sur la rive qui est opposée à l'armée : il hennit, rue, part comme une éclair, s'enfonce dans la forêt d'Ardenne, & disparoît aux yeux de l'armée étonnée. Charlemagne fit courir sur ses traces, mais tous ses soins furent inutiles; on ne put jamais le retrouver, & l'opinion commune est, que ce superbe coursier vit encore dans ces forêts, ne se laissant approcher de personne, & hennissant toutes les fois qu'il voit passer un Chevalier, dans l'espérance de retrouver son maître.

Ganelon fut retiré du fond du fleuve, couvert de vase & presque noyé, & malgré l'état où il étoit, on eut bien de la peine à s'empêcher de rire : car, c'est un spectacle bien satisfaisant que la confusion d'un homme vain & méchant.

Lorsque Charlemagne fut arrivé à Aix-la-Chapelle, où il devoit un jour établir la capitale de l'Empire d'Occident, il licentia ses troupes, & permit à ses Pairs & à ses Barons d'aller chez eux; mais avant qu'ils partissent, il les récompensa tous, & les freres de Renaud comme les autres.

Cependant Renaud, couvert d'un habit de Pélerin, arrive à Constantinople : il se cache à tout le monde; il évite les lieux trop fréquentés; il demande une hôtellerie, un asyle pour un Pélerin qu'un vœu amene à Jérusalem : on lui indique le réduit obscur d'une femme pauvre & pieuse qui exerçoit l'hospitalité; il préféra cette maison au plus riche Palais; il y fut servi par la pauvreté avec plus de zele & d'affection, qu'il ne l'eût été par l'opulence. La charitable Mérancie partagea avec Renaud un repas simple & frugal; après lui avoir lavé les pieds, comme elle avoit coutume de faire à tous les Pélerins qu'elle retiroit, & l'avoir fait souper, elle le conduisit dans une petite chambre où tout respiroit la propreté, la décence & la simplicité. « Il faut, lui dit-elle, que vous vous contentiez de ce » logement; celui qui est à côté & qui peut-être vous » eût mieux convenu, est occupé par un Pélerin malade,

» à qui je vais donner des ſoins. Madame, lui dit Re-
» naud, ce Pélerin eſt ſans doute protégé du ciel,
» puiſqu'il lui a fait trouver dans ſa maladie, les ſe-
» cours d'une ame bienfaiſante. Que le ſort d'un pauvre
» étranger malade eſt à plaindre, ſi la pitié ne lui fait
» trouver des parens par-tout où il y a des hommes !
» Permettez-moi de l'aller voir avec vous & de parta-
» ger les ſoins que vous lui rendrez ». Mérancie vouloit qu'il allât ſe repoſer ; il l'aſſura qu'il n'en avoit aucun beſoin, & que depuis l'enfance il étoit accoutumé au travail & à la fatigue : il la ſuit, & à peine a-t-il porté ſes regards ſur le malade, qu'il s'écrie : « Ciel ! c'eſt
» Maugis, c'eſt mon couſin » ! A cette voix, Maugis ſouleve ſa tête appeſantie. « Je te remercie, ô Dieu
» conſolateur, s'écrie-t-il, de m'avoir envoyé Renaud
» dans l'affligeante ſituation où je me trouve. Ah !
» Renaud, dans quel état je vous vois ! Sous ce dégui-
» ſement, vous fuyez ſans doute la haine d'un bar-
» bare, & vous n'avez que des malheurs à m'apprendre » ?

Renaud calma ſes inquiétudes, & lui raconta tout ce qui s'étoit paſſé ; il lui dit que ſon voyage en Paleſtine étoit l'unique condition que Charlemagne eut miſe à la paix, & qu'il étoit trop heureux, pour les fils d'Aymon, de terminer à ce prix une guerre funeſte. Ce récit rendit les forces à Maugis. « Ne nous quittons plus, dit-il
» à Renaud. Nous ſommes ſans fortune, nous portons
» les livrées de la pauvreté ; mais nous ſommes égale-
» ment au-deſſus de l'une & de l'autre par notre cou-
» rage ». Mérancie, qui les écoutoit, comprit ſeulement à leurs diſcours, qu'ils étoient d'une maiſon illuſtre. La charité chez les femmes les empêche de médire, mais non pas d'être curieuſes ; elle leur témoigna tant d'envie de ſavoir qui ils étoient, que Maugis lui dit : « Nous ſommes deux Gentilshommes exilés de
» France, pour lui procurer la paix ; nous voyageons
» ſous ces humbles habits pour n'être point reconnus,
» non que nous ayons rien à craindre ; mais nous vou-
» lons jouir de la liberté qu'un nom trop fameux ne
» nous permettroit pas de goûter ». Mérancie ſe contenta de cet éclairciſſement, & ne les traita ni mieux

ni plus mal qu'auparavant. Maugis, trois jours après, se sentit rétabli : ils remercierent Mérancie, récompenserent ses soins, & lui promirent de la revoir à leur retour.

Ils se mirent en chemin & traverserent gaiement un pays immense, entendant souvent parler de leurs exploits & affectant de n'y prendre aucune part pour n'être pas connus ; ils parvinrent ainsi à la vue de Jérusalem, & quand ils purent distinguer la tour de David & le Temple, ils se mirent à genoux & remercierent le ciel de les avoir conduits jusques-là. Pleins de confiance, ils se leverent pour entrer dans la Cité sainte ; mais en avançant ils virent un vaste camp qui l'environnoit.

Ils ne pouvoient discerner de quelle Nation ce camp étoit formé. Comme Maugis & Renaud s'entretenoient, ils apperçurent un vieux homme à cheval qui sortoit du camp ; ils allerent à lui ; ils lui demanderent quelles troupes assiégeoient la Cité sainte ? Le vieillard leur répondit qu'elle étoit maintenant assiégée par les Chrétiens, qui avoient bien de la peine à la reprendre ; que les Persans s'en étoient emparés, & qu'Emirza, leur général, l'avoit prise par trahison. Renaud voulut savoir comment il s'en étoit emparé. « Tout paroissoit en pleine » paix, reprit le Vieillard ; les Persans avoient essayé » plusieurs fois de prendre Jérusalem, les Chrétiens les » avoient toujours repoussés. Fatigués enfin d'une guerre » inutile, les Persans proposerent aux Chrétiens de leur » payer les frais de la guerre, & qu'alors ils se retire» roient. Les Chrétiens consentirent à en payer la moi» tié, la condition fut acceptée, & l'on se crut tranquille » sur la foi du traité ; mais ce n'étoit qu'un piége. Les Per» ses firent semblant de se retirer ; ils se cacherent dans les » montagnes, & attendirent un temps plus favorable ».

« La délivrance de Jérusalem attira de toutes parts » un grand nombre de Pélerins ; Emirza se déguisa & » fit déguiser mille hommes sous ce saint habit ; il les » fit glisser dans la Ville en plusieurs fois & par diffé» rentes portes : il y entra le quatrieme jour avec ses » Officiers : il avoit choisi le temps d'une fête solem-

» nelle. Tandis que les Chrétiens étoient en prieres dans » le Temple, il fit sonner les cors, & les Perses, qui » s'étoient emparés des postes les plus importans, pri- » rent leurs armes cachées sous leurs habits de Pélerins, » firent main-basse sur les Chrétiens, & en massacre- » rent un grand nombre. Le trouble & la confusion » régnoient par-tout : les troupes embusquées quitterent » leur retraite & vinrent se joindre aux autres. Quel- » ques Chrétiens, revenus de leur premiere frayeur, » se défendirent. Le sang ruisseloit de toutes parts; » mais les Perses étoient les plus forts. Une troupe ar- » mée de torches, accourt au Temple & menace d'y » mettre le feu, si les Chrétiens ne rendent les armes » & ne sortent de la Ville. Tous sont forcés de l'aban- » ner, enviant le sort de ceux qui sont morts en dé- » fendant la Cité sainte. Le Patriarche Thomas, Roi » de Jérusalem, fut retenu par les infidèles, eh! qui » sait le sort qu'ils lui réservent ? Cet ôtage suspend » l'ardeur des assiégeans; ils craignent pour ses jours, » s'ils attaquent vivement la place, de sorte qu'ils n'osent » rien entreprendre ».

Renaud demanda au vieillard si les assiégés faisoient quelquefois des sorties. « Très-souvent, répondit le » vieillard, car ils sont en très-grand nombre, & mal- » heureusement nous n'avons point de Chef. Nous ver- » rons, dit Renaud en souriant, & ils prirent congé » du vieillard ».

Renaud & Maugis entrerent dans le camp; ils atti- rerent les regards de toute l'armée : jamais on n'avoit vu un aussi beau Pélerin que Renaud; il cherchoit des yeux un endroit où il put camper. Maugis lui fit apper- cevoir une petite éminence assez près des murs; ils allerent chercher des branches de palmier & éleverent une cabane.

Tandis qu'ils travailloient, le Comte de Rance s'ap- procha d'eux; il les considéra long-temps; il fut frappé de leurs traits majestueux, de leurs manieres nobles, de leur physionomie intéressante, de leur taille & de leur port; il ne pouvoit sur-tout se lasser d'envisager Renaud. Enfin il lui adressa ces mots : « Beau Pélerin, pardonnez

» pardonnez ma curiofité ; fi votre nom n'eft point un » myftere, fi vous n'avez aucune raifon de vous cacher, » dites-moi fi votre nom & votre naiffance répondent » à la grande opinion que j'ai conçue de vous en vous » voyant. Il eft venu ici un grand nombre d'étrangers » de toutes les parties du monde chrétien ; mais aucun » n'avoit encore fait la même impreffion fur moi. Je vous » conjure donc, par le Temple du Dieu que vous venez » adorer, par la Ville fainte où il a terminé le cours » de fa vie mortelle, de vous découvrir franchement à » un Chevalier, qui croit appercevoir en vous les mar- » ques d'une vertu fupérieure ».

« Seigneur, répondit Renaud, quand j'aurois des rai- » fons particulieres pour taire mon nom à toute la terre, » votre loyauté ne me permettroit point de vous en faire » un fecret. Je fuis Renaud de Montauban, le Duc » d'Aymon eft mon pere! Un Prince imprudent, neveu » de Charlemagne, porta fur moi une main téméraire; » je me vengeai, & fa mort excita dans le Roi, mon » Souverain, une haine implacable ; il n'a ceffé de » perfécuter mes trois freres, mon coufin Maugis & » moi ; il nous traitoit en rebelles, nous menaçoit d'un » fupplice infâme, & nous nous fommes défendus les » armes à la main : j'ai tout tenté, mais vainement, » pour fléchir la colère de Charles, fans ceffe irritée » par de vils Courtifans, efpece toujours jaloufe, tou- » jours ennemie de la gloire des Chevaliers, à laquelle » ils favent qu'ils ne peuvent atteindre ; il eut retrouvé » en nous des Sujets fideles & foumis ; mais il vouloit » des victimes ; il a armé contre nous ce que la France » a produit de plus vaillans Chevaliers ; ainfi l'envie » aveugle & mal-adroite des Courtifans de Charles, » en nous perfécutant, me fourniffoit chaque jour des » occafions nouvelles d'acquérir de la gloire : la guerre » avoit moiffonné un tiers de fes Sujets, pour une » querelle qui leur étoit étrangere. Enfin Charles, ar- » rêtant le cours d'une perfécution funefte à lui-même, » a pardonné à mes freres & à Maugis, & s'eft contenté » de mon exil fans en fixer le terme. Il m'a ordonné

» de venir dans la Palestine défendre ou conquérir les » lieux saints ».

Le Comte de Rance connoissoit Renaud de réputation & savoit une partie de ses aventures. « Généreux Renaud, lui dit-il, en mettant un genou à terre, le » Comte de Rance se donne à vous avec tous ses biens, » recevez sa foi ; c'est un hommage qu'il doit au plus » noble, au plus grand, au plus brave Chevalier du » monde. Comte, que faites-vous ? lui dit Renaud, en » voulant le relever. Non, reprit Rance ; jamais je ne » me léverai que vous n'ayez reçu mon hommage. Je » l'accepte, dit Renaud en l'embrassant ; mais à condi- » tion que vous accepterez celui de mon amitié. Rance » continua : que sont devenus vos freres, si dignes de » vous, & ce sage Maugis, votre cousin, qui joignoit » à tant de valeur des connoissances surnaturelles ? Sei- » gneur, répondit Renaud, mes enfans & mon épouse » sont auprès de Charlemagne ; il s'est déclaré le pro- » tecteur de mes freres & les a rétablis dans leurs » biens. Maugis, le cher compagnon de mes infortunes, » de mes travaux & de ma gloire, est devant vous, c'est » lui que vous voyez ». Le Comte de Rance embrassa Maugis & lui demanda son amitié ; il remercia le ciel d'avoir envoyé de si vaillans Chevaliers au secours des Chrétiens ; il ne douta pas que bientôt la Cité sainte ne fût en leur pouvoir, & que le Roi Thomas ne fût délivré. Rance annonça Renaud & Maugis à l'armée ; les Chevaliers se rassemblerent autour d'eux, & le camp retentit de cris de joie. Les Chevaliers se joignirent aux prieres de Rance, pour que Renaud acceptât le commandement de l'armée, & tous firent serment de lui obéir ; ils ne voulurent écouter d'autres avis que ceux de Maugis ; Renaud reçut leur foi. Rance le supplia de n'avoir d'autre tente que la sienne, & de la partager avec Maugis & lui ; il les prit par la main & les conduisit dans son Pavillon : tous les Chevaliers les accompagnerent. Rance fit présent à ses hôtes de vingt chevaux de la plus grande beauté, de riches habits & d'écharpes magnifiquement brodées, de hauberts, & d'épées de la meilleure trempe de

Damas. Renaud fut étonné de tant de magnificence & pour l'engager à accepter ces préſens, Rance l'aſſura que c'étoit la moindre partie du butin qu'il avoit fait ſur les Perſes en différentes occaſions ; mais Renaud & Maugis ne voulurent qu'un cheval pour chacun, un haubert, une épée, une écharpe & une armure complette. « Seigneur, lui dit Renaud, un homme quelque » riche, quelque puiſſant qu'il ſoit, ne peut porter qu'un » habit à la fois ; je conçois que dans les chaleurs ex- » ceſſives de l'été, il ne ſe couvre point comme dans » le froid rigoureux de l'hiver ; mais le guerrier ne » connoît point ces vaines délicateſſes, ſon armure eſt » ſon habillement, elle s'accommode à toutes les ſai- » ſons, & lorſque dans la vie privée, il la quitte, » tout habillement doit lui être égal ; car il ſera tou- » jours moins peſant que ſon armure. Ainſi, Seigneur, » ſi ces préſens me ſont deſtinés, permettez-moi d'en » diſpoſer en faveur des plus pauvres Chevaliers ; mais » comme vous les connoiſſez mieux que moi, diſtri- » buez-les vous-même ». Rance le lui promit ; il les envoya chercher ſans en rien dire. Cependant on ſoupe ; Rance avoit invité les principaux Chevaliers ; Criſſé, parent de Turpin, Teſſé, Galerand, Lezay, Géoffroy, Taleyrand. Sur la fin du repas trente Chevaliers entrerent & ſe placerent en face de Renaud ; ils avoient une contenance noble, un air de propreté martiale, qui laiſſoient à peine remarquer la pauvreté de leurs vêtemens ; quand ils furent tous entrés, « Seigneur, dit » Rance à Renaud, voilà trente Chevaliers les plus » pauvres qu'il y ait au camp ; & ſi la fortune s'atta- » choit à la vertu, ils ſeroient auſſi riches que les plus » puiſſans Rois de la terre ». Renaud ſe leva, courut à eux & les embraſſa l'un après l'autre. « Mes amis, » leur dit-il, je ſuis pauvre comme vous ; mais, non plus » que vous, je ne rougis pas de ma pauvreté : les vrais » biens d'un digne Chevalier, ſont une conſcience » exempte de reproches & une bonne réputation ; tous » les tréſors de la terre ne valent pas ceux-là ».

On apporta les préſens, & Renaud les leur diſtribua ; il voulut leur ceindre l'épée, & à meſure

qu'il la leur ceignoit, il les embrassoit. Les Chevaliers étoient attendris ; ils répandoient des larmes de joie, &, dans le transport de leur ivresse, ils s'écrierent, en mettant la main sur la garde de leur épée : « Seigneur, » nous jurons de vous suivre, de vous obéir en tout, » & de tenter toutes les entreprises que vous nous » ordonnerez ».

Rance ordonna qu'on fît des réjouissances dans tout le camp, & qu'on rendît à Dieu des actions de grâces d'avoir envoyé Renaud & Maugis au secours des Chrétiens. Galerand & Géoffroy porterent ces ordres. Tous les Pavillons furent illuminés ; on alluma des feux devant les tentes, & les airs retentirent de chants militaires & d'hymnes sacrés, mêlés de cris de *vivent Renaud & Maugis*. Renaud fut surpris de la beauté du camp ; il le parcourut & il lui échappa peu de soldats, auxquels il ne témoignât sa joie ?

Le bruit des acclamations, la clarté des illuminations, le tumulte de la joie qui régnoit dans le camp, attirerent les Persans sur les remparts ; leur Général en fut étonné. « Que leur est-il arrivé, s'écria-t-il, pourquoi » ces divertissemens & ces fêtes ? ont-ils sçu que je dois » les exterminer demain ? & sont-ils comme les cygnes, » qui ne chantent jamais tant & si bien que la veille » de leur mort » ?

Le Roi Thomas ne concevoit rien lui-même à cette joie des Chrétiens ; il s'en félicita parce qu'il supposa qu'elle étoit occasionnée par quelque grand événement. Renaud prévit, en Général habile, que cette clarté du camp qui se réfléchissoit sur les tours & sur les murs de Jérusalem, inspireroit de la méfiance aux ennemis ; il ordonna qu'on redoublât cette nuit la garde du camp & qu'on veillât avec plus d'attention que jamais.

A peine le jour eut-il paru, que tous les Chrétiens & leurs Chefs se rendirent auprès de Renaud pour prendre ses ordres : ils lui proposerent de livrer un assaut à la Ville. Renaud préféra de se tenir toujours prêt au combat & d'attendre que les ennemis fissent une sortie. On délibéroit encore, lorsqu'on vint annoncer que le Général ennemi avoit fait ouvrir les portes & que ses

troupes commençoient à sortir. Renaud ordonne que chacun courre aux armes & qu'on s'assemble ; il monte sur le cheval que Rance lui avoit donné ; Maugis le devance, & crie aux Chevaliers : « Voici le jour de la » victoire, je vous l'annonce de la part du ciel qui en- » voie les ennemis au-devant de nos coups ; je jure de » ne rentrer dans ma solitude que lorsqu'ils seront » chassés de la Cité sainte ». Il dit à Godefroy : « Ne » quittez point Renaud, & moi je vais où la victoire » m'appellera ». Il ne prend avec lui que trente Soldats, & va se poster entre la porte de la Ville & le camp, où les Perses étoient entrés au nombre de dix mille. Par l'art de Maugis, les trente Chrétiens qu'il conduisoit, parurent aux yeux des Persans une armée de trente mille hommes ; de sorte qu'il étoit impossible aux assiégés de porter du secours aux dix mille qui étoient déjà sortis.

Renaud fit de ses troupes une disposition si savante, que le Général Persan fut déconcerté ; il fut obligé de changer son plan d'attaque, & Renaud profita de ce moment pour jeter la confusion dans son armée. Margarit, jeune Prince d'une riche contrée voisine de l'*Indus*, s'avance le premier, à la tête de trois mille hommes, pour soutenir Emirza ; il ose attaquer Renaud, qui disoit à Godefroy, je plains ce jeune homme, qui se dépêche de courir à la mort ; Renaud court à lui & d'aussi loin qu'il peut se faire entendre. « Jeune homme, lui » dit-il, rendez-vous : ne vous obstinez pas à lutter » contre vos destinées, elles sont aujourd'hui d'être » vaincu ». Je vais les changer, répondit le jeune audacieux, en soulevant sa lance, pour frapper Renaud à la visiere ; mais Renaud écarte son fer, le frappe au milieu de la poitrine & le jette à dix pas de son cheval, qui recule d'effroi & foule son maître sous ses pieds. Un Sarrasin accourt, l'épée à la main, pour venger le Prince ; Renaud saisit le moment où il leve le bras pour le frapper, & d'un revers il emporte le bras & la tête du Sarrasin : un troisieme, qui portoit la banniere du Prince, vient à toute bride sur Renaud, en proférant des injures grossieres contre lui ; mais le

fier Paladin enfonce le fer de ſa lance dans ſa gorge, & la moitié de ſes blaſphêmes s'exhale avec ſon ame. Renaud crie *Montauban* : Maugis laiſſe ſes trente hommes & vient au cri de ſon couſin, frappant & faiſant tomber les Sarraſins de droite & de gauche. Renaud lui-même, étonné de ſa valeur, demanda à Rance ſi jamais il avoit vu un Hermite de cette eſpece. Le Comte lui répondit qu'un ſeul Renaud ſuffiſoit contre une armée de Sarraſins, & qu'à préſent que les Chrétiens en avoient deux, tous les ſectateurs de Mahomet réunis n'empêcheroient pas la priſe de Jéruſalem. Rance, animé par de ſi grands exemples, ordonne aux Chrétiens de frapper : il ſe jette au milieu des ennemis, & ceux qui échappoient à Maugis, alloient tomber ſous les coups de Rance & de Renaud. Les trente Chevaliers faiſoient un carnage horrible ; ils moiſſonnoient tout ce qui ſe préſentoit à eux : les Sarraſins prirent la fuite & voulurent rentrer dans Jéruſalem ; mais l'armée enchantée de Maugis leur parut un mur impénétrable.

Le Général Perſan alla au-devant d'eux & les rallia : « Lâches, où fuyez-vous ? leur diſoit-il : ignorez-vous » que je ſuis à votre tête, & que je peux ſeul vous » défendre contre ce vil aſſemblage de Chrétiens » ? Il demanda le Prince Margarit. On lui répondit qu'il avoit été tué par ce Chevalier François qui faiſoit couler tant de ſang : on l'aſſura que c'étoit le plus terrible Chevalier que les Chrétiens euſſent encore eu ; Emirza jura à Mahomet que ce Chevalier, quel qu'il fût, ne périroit d'autre main que de la ſienne : auſſi-tôt il ſe jette dans la mêlée : Galerand oppoſa vainement ſon écu à la lance d'Emirza, qui lui perça la poitrine & l'étendit mort ſur la croupe de ſon cheval. Il crioit : « Frappez, » qu'aucun Chrétien n'échappe, Mahomet combat au » milieu de nous ; après la victoire, il ſe manifeſtera » à vos prophanes yeux ». A ces mots, le combat devint terrible : la ſuperſtition fit dans les Perſans ce que leur courage n'auroit pu faire ; & ſans Renaud & Maugis, c'en étoit fait du camp des Chrétiens.

Mais Renaud vole aux lieux où Emirza faiſoit plus de ravage. Orcan, jeune Seigneur Perſan, neveu du Général,

veut joûter avec Renaud ; mais celui-ci lui porte un coup d'épée si terrible, qu'il lui fit voler la tête aux pieds de son oncle : Maybon, désigné pour succéder au Muphty, veut venger Orcan au nom d'Ali, & Renaud, du même coup, donne la mort à Maybon & à son cheval. Les Persans étoient si étonnés des exploits de Renaud, qu'ils crurent que le Dieu des Chrétiens étoit venu les défendre, & combattre contre leur Prophête ; il ne frappoit pas un seul coup qu'il n'abbatit un ennemi & souvent deux ou trois ; il avoit jeté son écu sur son épaule, comme s'il eût dédaigné de se défendre ; il avoit attaché à son bras la bride de son cheval, & tenant son épée à deux mains, on eut dit qu'il frappoit en même-temps ceux qui se trouvoient devant lui, ceux qui le suivoient & ceux qui étoient à ses côtés.

Le Général Persan voulut s'élancer sur lui, pour accomplir le serment qu'il avoit fait à son Prophête. « Seigneur, lui dit Amaury, qui étoit son prisonnier, » je crains bien que vous n'ayez promis à Mahomet » plus que vous ne pouvez lui tenir. Croyez qu'il n'y » a pas de Chevalier au monde qui égale celui-là ». Le Général regarde Amaury avec pitié ; mais, lorsqu'un moment après, le cri de *Montauban* eut frappé ses oreilles, l'histoire & le nom de Renaud, dont la réputation étoit parvenue jusqu'à lui, se retraçant à sa mémoire, ne lui permirent plus de douter que ce ne fut Renaud même, & il fut tenté d'être parjure. D'un autre côté Maugis faisoit couler un torrent de sang ; la déroute des Persans étoit générale : Emirza fit sonner la retraite ; alors Maugis retira ses trente Cavaliers ; les Perses qu'il avoit tenus en échec, se précipitent dans le camp, tandis que ceux du camp accourent en foule pour entrer dans la Ville ; leur choc fut terrible ; ils se pressoient, se fouloient, s'étouffoient eux-mêmes ; Renaud & Maugis profitent de cette circonstance ; ils rassemblent leurs Chevaliers, fondent sur cette foule embarrassée & qui ne peut se servir de ses armes ; ils augmentent la confusion. Les Perses périssent par leurs propres efforts & par les coups des Chrétiens. Le Général

erre au hasard autour des murs, le Comte de Rance le suit, est sur le point de le faire prisonnier; mais quelques Persans ayant apperçu Emirza du haut des remparts, lui ouvrirent une des portes, vinrent au-devant de lui, & le firent entrer dans Jérusalem. Cependant Renaud & Maugis lassés de frapper, se contenterent de regarder les infidèles s'écraser eux-mêmes; jamais ils n'auroient pu rentrer dans les murs, si le Général, ayant fait sortir trois mille hommes par une autre porte, cette nouvelle troupe ne leur en eût montré le chemin; ils rentrerent enfin, mais toujours harcelés par les Chrétiens.

Renaud, fâché que le Général lui eut échappé, descend de cheval, prend sur ses épaules un madrier que trente hommes les plus robustes auroient eu bien de la peine à soulever; il s'approche de la porte & l'éleve sous la herse pour l'empêcher de tomber: d'ailleurs la porte étoit si embarrassée, par les cadavres des Sarrasins qui avoient été étouffés & foulés aux pieds, qu'il eût été impossible de la fermer. Les trois mille hommes de troupes fraîches que le Général avoit envoyés firent face à la porte; mais Renaud, l'épée à la main, sous la herse, & se faisant un rempart des cadavres, soutient l'effort des assiégés: dards, lances, léviers, tout est mis en usage pour le repousser; ce héros est inébranlable: il donne le temps à Maugis & à Rance de le joindre, suivis de leurs Chevaliers; alors Renaud entra dans Jérusalem en criant *Montauban*, tandis que Crissé, Taleyrand & Godefroy protégeoient & rangeoient en bon ordre les Chrétiens qu'ils faisoient entrer.

Emirza, voyant les Perses fuir devant Renaud, Rance & Maugis, parut comme un homme que la foudre a ébloui; il se ressouvint du Roi Thomas qui étoit dans les fers; il courut dans sa prison. « Thomas, lui dit-il, » tu vas mourir de ma main, si tu ne me sauves la vie. » Les Chrétiens sont maîtres de Jérusalem; ils me » poursuivent; je consens à leur abandonner la Ville & » à me retirer; mais s'ils s'acharnent à me faire périr, » je me précipite du haut de la tour avec toi ». Le

Général Perſan fit paſſer le Roi ſur la plate-forme ; il lui tenoit le poignard ſur la gorge, & dans cette ſituation, il attendit que les Chrétiens arrivaſſent : ils approchent ; ils ſont prêts de poſer leurs échelles, lorſque Thomas leur crie d'arrêter : Renaud & Maugis levent la tête, quel ſpectacle ! ils demeurent immobiles. Thomas leur fait ſavoir les propoſitions d'Emirza. Renaud, ne pouvoit pas ſe perſuader qu'un guerrier qui avoit eu la lâcheté d'abandonner ſes troupes, pour ſe réfugier dans la Ville, eût le courage de poignarder Thomas & de ſe précipiter avec lui du haut de la tour ; mais Renaud ſe trompoit, & les hommes courageux & braves ſe trompent preſque toujours en calculant les effets de la crainte & de la lâcheté. Emirza, voyant qu'ils ſe diſpoſoient à eſcalader, prit le Roi par les cheveux, le renverſa ſur un des crenaux, & levoit le bras pour lui enfoncer le poignard dans la gorge. « Arrête, barbare, » s'écria Renaud en retirant l'échelle, épargne le Roi » & nous te laiſſons la vie & la liberté de te retirer ». Le Général exigea la foi des Chevaliers ; ils la donnerent, & Thomas fut libre. Renaud de ſon côté tint ſa parole au Général, & lui permit de ſortir de Jéruſalem avec trois de ſes guerriers.

Renaud, Godefroy, Maugis & tous les Chevaliers monterent à la tour. Le Roi Thomas embraſſa ſon libérateur, lui demanda ſon nom, & voulut ſavoir ſes aventures. Renaud lui en raconta une partie en allant au ſaint Sépulchre, où ils ſe rendirent tous.

Renaud donna ordre que tous les Perſans bleſſés fuſſent traités avec les mêmes ſoins que les Chrétiens : il diſperſa les priſonniers en divers quartiers de la Ville, de maniere qu'ils ne puſſent pas ſe raſſembler ; il accorda la liberté aux Officiers ſur la parole qu'ils lui donnerent de ne plus porter les armes dans la Paleſtine ; il leur permit de ramener deux cents Soldats à leur choix pour leur ſervir d'eſcorte ; il traita ſi bien les priſonniers, que, peu de jours après, leur ayant donné la liberté de s'en retourner, ils lui demanderent, comme une grâce, de les incorporer dans les

troupes des Chrétiens, avec promeſſe d'embraſſer leur religion, lorſque ſa lumiere auroit éclairé leur raiſon.

La Ville retentiſſoit de cris de joie, par-tout on béniſſoit Renaud & Maugis. Le Roi Thomas avoit voulu leur céder ſon Palais; il vouloit encore partager ſa couronne avec Renaud; mais Renaud la refuſa. Les Perſes avoient laiſſé dans la Ville un grand nombre de chevaux ſuperbes & quantité de choſes précieuſes; le Roi donna tout à Renaud & à Maugis, Renaud accepta quelques dons; mais Maugis ne voulut rien « Je ſuis pauvre, diſoit-il, je veux l'être, je ne » changerois pas ma pauvreté pour toutes les richeſſes » du Roi de Perſe. A quoi peuvent être bons des tré» ſors pour qui n'a beſoin de rien »?

Renaud & Maugis demeurerent à Jéruſalem tout le temps qu'il fallut pour rétablir la Ville & pour diſcipliner les troupes; ils formerent des Généraux habiles, & des Soldats courageux; ils avoient étudié la maniere de combattre des Perſes; ils mirent les Chrétiens en état de ne plus les craindre.

Renaud, portant ſes vues plus loin, crut que pour ôter à jamais aux Perſes le deſir de rentrer dans la Paleſtine, il falloit les attaquer dans leur propre pays; il forma une armée d'environ quinze mille hommes, & la conduiſit au ſein de la Perſe; il y fit des ravages. Le Roi, que la défaite d'Emirza avoit effrayé, fit marcher contre Renaud & Maugis de nombreuſes armées; mais Renaud, par ſes ſavantes diſpoſitions, & Maugis, ſecondé des ſecrets de ſon art, furent toujours vainqueurs. Le Roi de Perſe demanda la paix. Renaud l'accorda aux conditions les plus avantageuſes pour les Chrétiens. Renaud & Maugis les ramenerent triomphans & chargés d'un butin immenſe.

Charlemagne apprit par des Envoyés du Roi de Jéruſalem, les grands exploits de Renaud & de Maugis; il fit dire au fils d'Aymon qu'il lui permettoit de revenir à Montauban & à ſa Cour quand il le jugeroit à propos, qu'il accordoit à Maugis le même pardon & les mêmes faveurs qu'à ſes couſins, & qu'enfin il les reverroit l'un & l'autre avec plaiſir.

Lorſque Renaud crut que les Chrétiens de la Paleſtine pouvoient ſe paſſer de lui, il demanda au Roi Thomas la permiſſion de retourner dans ſa Patrie ; il voulut faire ce trajet par mer. Le Roi fit conſtruire un vaiſſeau plus leſte & plus léger que magnifique ; il le chargea des préſens les plus riches, l'arma & ne le confia qu'au Pilote le plus habile & aux Matelots les plus expérimentés. Lorſque tout fut prêt, Renaud & Maugis allerent s'embarquer à Ptolémaïs. Le Roi, le Comte de Rance & Godefroi les accompagnerent, & ne ſe ſéparerent d'eux qu'avec les plus grands regrets.

CHAPITRE XXIII.

Renaud & Maugis arrivent à Palerme ; accueil qu'ils reçoivent du Roi de Sicile ; bataille ſanglante gagnée contre les Sarraſins. Départ de Renaud & de Maugis ; ils retournent à Conſtantinople pour s'acquitter envers Mérancie ; leur retour en Italie : ils paſſent à Rome, & reviennent à Dordogne. Renaud y apprend la mort d'Yolande ; ſa douleur, ſes regrets ; ſon chagrin ſe calme en revoyant ſes enfans. Maugis lui fait quitter le triſte ſéjour de Dordogne.

RENAUD & Maugis parcoururent les mers pendant huit mois entiers ; ils eſſuyerent des tempêtes & rencontrerent des Pirates : vainqueurs des plus grands dangers, ils aborderent enfin à Palerme. Le Roi de Sicile, dont le Palais donnoit ſur le port, apperçut un vaiſſeau, dont la forme élégante & l'équipage leſte & brillant annonçoient un étranger de grande importance ; une foule de Peuple, attiré par la ſingularité du vaiſſeau, & par la bonne mine des voyageurs, s'étoit raſſemblée autour d'eux. Le Roi deſcendit dans ſes jardins, & d'une terraſſe qui baignoit les flots de la mer, il reconnut Renaud ; il en fut tranſporté de joie ; il alla lui-même avec ſes Chevaliers au-devant du fils d'Aymon, qui lui préſenta Maugis, ſon couſin ; le Roi les em-

brassa l'un & l'autre, & après avoir donné ordre qu'on mît toutes leurs richesses en sûreté dans son Palais, il les prit par la main & les y conduisit.

Au milieu des fêtes que le Roi de Sicile leur donna, un Chevalier vint porter la nouvelle, que sans aucune déclaration de guerre, les Sarrasins avoient envoyé une flotte sur les côtes de Sicile, avec cinquante mille hommes de débarquement, sous la conduite d'Emirza, & que cette armée s'avançoit vers Palerme. Le Roi ne s'attendoit point à cette guerre, & quoique ses troupes fussent en bon état, il en craignoit l'événement: Renaud le rassura & promit de le délivrer bientôt de cet ennemi. Il lui raconta la victoire qu'il avoit remportée avec Maugis sur Emirza. Le Roi fit sonner les trompettes, & toutes ses troupes se rassemblerent devant Palerme. Renaud se mit à leur tête, & Maugis prit le centre; le Roi de Sicile lui confia sa banniere; il ne pouvoit pas la remettre en de plus sûres mains; Maugis lui promit de la porter en tel lieu, qu'il faudroit bien que les Siciliens la suivissent.

Lorsque Renaud eut fait ses dispositions, l'armée marcha en bon ordre au-devant des ennemis & ne leur donna pas le temps de se reconnoître; ils venoient attaquer un Prince qu'ils croyoient surprendre, & ils se virent attaqués par une armée qui paroissoit déterminée à tout hazarder; Maugis est le premier qui, sa banniere à la main, se jette au milieu des Sarrasins, en criant à une troupe choisie: « Braves Siciliens, la banniere du Roi est au milieu des ennemis, venez la défendre ». Renaud vit un Sarrasin qui vouloit s'en emparer, le héros le frappe de sa lance, de maniere que le fer qui s'en détache le cloue à son cheval; ils tombent l'un & l'autre, se débattent contre la mort, se roulent dans la poussiere, & causent autour d'eux un désordre, dont Renaud sut tirer parti; car Maugis & lui poursuivant, l'épée à la main, quelques Cavaliers & les forçant de passer sur le corps du Chevalier expirant & sur celui de son cheval; ils s'embarrassent, tombent, en font culbuter plusieurs autres, qui périssent tous accablés par les Siciliens. Cependant Renaud court

dans les rangs de l'armée ennemie, abat tout ce qu'il rencontre ; l'effroi le devance & la mort le fuit. Maugis fe bat avec le même fuccès. Emirza qui ne le reconnoit point, eft étonné de leur courage ; il animoit contr'eux fes Officiers les plus intrépides ; il formoit des pelotons de fes plus braves foldats & les envoyoit contre les deux guerriers ; mais ainfi que les vagues pouffées contre des rochers par un vent impétueux, ces détachemens venoient fe brifer contre Renaud & contre Maugis.

La fureur tenant lieu de courage à Emirza, il ofe s'avancer lui-même au-devant d'un des héros, à la tête d'une troupe qu'on appeloit l'invincible ; il en étoit à peu de diftance, lorfqu'il entendit crier *Montauban ;* à ce cri Emirza demeure immobile. « Par quel art infernal, s'écrie-t-il, ce » Renaud qui m'a chaffé de Jérufalem, fe retrouve-t-il à » Palerme ? Le Roi de Sicile, prévoyant que je vien- » drois l'attaquer dans fes Etats, l'a-t-il attiré dans la » Paleftine, pour l'oppofer aux Sarrafins, ou l'enfer lui » a-t-il révélé que je viendrois dans ces climats » ?

Envain fes Officiers promettent-ils à Emirza de le délivrer de ce terrible ennemi. « Vous ne le connoiffez » pas, répond le Général ; cet homme joint à la pru- » dence la plus confommée, la valeur la plus audacieufe ; » à la plus grande force, la générofité la plus fublime. » Si l'ennemi de Mahomet pouvoit ne pas être un dé- » mon, je croirois Renaud un Dieu ». Emirza vit Maugis qui s'étoit fait autour de lui un rempart de cadavres ; il crut en venir plus aifément à bout que de Renaud ; il l'attaque, l'entoure, & pouffe des cris de victoire ; mais Maugis, s'élançant du milieu des morts, s'attache à la troupe d'Emirza, trouve que fon épée eft trop lente, faifit une énorme maffue, qu'il portoit attachée à l'arçon de fa felle, & tenant d'une main la banniere du Roi de Sicile, il frappe de l'autre & fait perdre fon nom à la troupe invincible ; il renverfe, écrafe Chevaliers & Soldats ; les heaumes fracaffés & les têtes applaties ne forment que la même maffe, fpectacle horrible & dégoutant ! Emirza ne peut le foutenir ; il prend la fuite. Maugis le fuit jufqu'au rivage, Emirza fe précipite dans la mer avec fon cheval ; il gagne fes

galeres en frémissant, suivi de quelques-uns des siens ; mais son armée dispersée sur les bords de la mer, s'efforce en vain de suivre son Général ; Renaud, Maugis & le Roi en font un si horrible carnage, qu'après la bataille, il fallut commander un détachement pour jeter les cadavres dans les flots, de crainte que leur infection ne corrompît l'air de Palerme. Bientôt les galeres d'Emirza furent entourées de ces tristes restes que les flots entraînoient, & qui sembloient lui reprocher sa fuite. Le fils d'Aymon regrettoit que ce Général lui échappât encore ; il fit lancer des pierres & des feux contre sa galere qui s'embrâsa ; il fut forcé de l'abandonner, de sauter dans une autre & de gagner au large.

Le Roi de Sicile, ramené triomphant par Renaud & Maugis, & chargé de tout le butin de l'armée ennemie, étoit si pénétré de reconnoissance, qu'il proposa aux fils d'Aymon de partager avec lui un trône qu'il avoit si bien su défendre, & à Maugis de leur aider à le gouverner ; mais ils n'accepterent sa proposition ni l'un ni l'autre ; il tardoit trop à Renaud de revoir sa chere Yolande & sa Patrie, pour s'amuser à être Roi sur une rive étrangere ; & Maugis étoit trop empressé de retourner dans sa solitude pour se charger des soins du ministere. Qu'avoit à desirer Renaud du côté de la gloire, son nom étoit plus célebre dans l'univers que celui d'aucun Roi ; il accorda quelques jours au Roi de Sicile, & lui demanda la permission de retourner en France. Le vaisseau fut abondamment approvisionné ; le Roi ajouta de nouveaux présens à ceux du Roi de Jérusalem, & accompagna les deux héros.

Ils sortoient du Port, lorsqu'ils se ressouvinrent de leur hôtesse de Constantinople ; ils délibérerent s'ils y retourneroient. « Eh quoi ! dit Renaud, si un Roi nous » témoignoit le desir de nous avoir, nous volerions à » ses ordres. Nous avons juré à Mérancie de la revoir ; » nous savons combien notre visite comblera de joie » un femme vertueuse, à qui nous devons le plaisir » de nous être réunis, qui nous a prodigué ses soins, » à qui peut-être Maugis doit la vie, & nous hésite-

» rions ! & nous ne ferions point par devoir & par » reconnoiſſance, à ſon égard, ce que nous ferions par » vanité envers un Souverain qui devroit tout à ſa naiſ- » ſance & rien à ſa vertu ! Allons, Maugis, revenons » à Conſtantinople. » Ils partirent ; ils débarquerent heureuſement. Mérancie qui ne les avoit point perdus de vue, avoit ſu qui ils étoient ; elle s'étoit fait informer de leurs aventures, avoit ſuivi leurs exploits, & ne déſeſpéra jamais que de ſi braves Chevaliers lui tinſſent la parole qu'ils lui avoient donnée, ſi le cours de leurs exploits les ramenoit à Conſtantinople. Cependant, pour ne pas attirer les regards du Peuple, ils laiſſerent leur vaiſſeau à quelque diſtance du Port, & ne parurent chez Mérancie qu'en Pélerins ; elle les reçut avec une tendreſſe mêlée de reſpect ; elle les appela par leur nom, & lorſqu'ils la prierent d'accepter des témoignages de leur reconnoiſſance, elle rejeta leurs dons ; mais Renaud lui dit : « Ce n'eſt point à vous que nous faiſons ces pré- » ſens, c'eſt aux Pélerins, aux pauvres étrangers à qui » vous ſervez de mere : c'eſt un dépôt que nous vous » confions, afin que vous puiſſiez en recevoir un plus » grand nombre, & donner plus d'étendue à votre » bienfaiſance ». A ces conditions Mérancie accepta les préſens des Chevaliers ; elle les employa à bâtir un auſpice pour les Chrétiens qui paſſoient en Paleſtine, & ſouvent les Infidèles y reçurent les mêmes ſecours dans leurs beſoins. Mérancie commençoit toujours par ſecourir & s'informoit enſuite de la religion des infortunés ; mais Infidèles ou Chrétiens, elle ne ſe repentoit jamais de leur avoir été utile.

Après s'être acquittés envers Mérancie, qui les vit partir avec chagrin, Renaud & Maugis reprirent la route de l'Italie ; ils ne voulurent pas revenir en France ſans avoir vu Rome. Ils débarquerent au Port d'Oſtie, & fuyant les honneurs avec plus de ſoin que les autres ne les recherchent, ils prirent leurs habits de Pélerin & entrerent dans cette ancienne Capitale du monde, que le pere de Charlemagne, Prince qui autrefois eut brigué l'honneur d'être compté au nombre des Citoyens de Rome, avoit depuis peu donnée aux ſouverains Pon-

tifes ; ils admirerent ses monumens & ses ruines. « O
» ville superbe ! s'écria Renaud, tu existerois encore dans
» toute ta splendeur, si le luxe n'eût chassé la vertu de
» tes murs, si l'orgueil de quelques-uns de tes Citoyens
» ne leur eût fait méconnoître la véritable gloire & fait
» préférer le frivole avantage de commander aux hom-
» mes, à l'honneur de protéger & de défendre leur
» liberté ! César t'enchaîna, César est l'idole du monde ;
» les héros se forment sur ses principes ; & si Catilina,
» regardé comme l'opprobre de sa patrie, eut été se-
» condé par les mêmee circonstances, au lieu de César,
» les héros prendroient aujourd'hui Catilina pour mo-
» dele ».

Après avoir parcouru quelques autres Villes d'Italie, Renaud & Maugis se rembarquerent, & dans peu de jours ils furent rendus à Dordogne. Tous les habitans coururent au-devant d'eux. Alard & ses freres ne pouvoient se lasser d'embrasser les deux héros ; ils les conduisirent au Palais au milieu des cris de joie de tout le Peuple. Renaud, impatient de ne pas voir Yolande, demanda si elle étoit encore à la Cour de Charlemagne, on ne lui répondit que par un triste silence : les larmes coulerent des yeux d'Alard, malgré ses efforts pour les retenir. « Mon frere, mon cher frere, s'écria Renaud !
» vous vous troublez ; que m'annoncent vos pleurs ? Au
» nom du Dieu qui m'a sauvé de tant de dangers, ne me
» cachez rien. Mon frere, répondit Alard, vous avez sou-
» tenu tant de revers avec courage, en manquerez-vous
» dans l'épreuve la plus cruelle que le ciel vous ait réservée ?
» La vertueuse Yolande est morte digne de son époux. Des
» scélérats de la Cour, charmés de sa beauté & ne
» pouvant vaincre ses rigueurs, ont cru la rendre sen-
» sible à leur amour en supposant votre mort ; ils se
» sont procuré une de vos armures ; ils l'ont fait porter
» à Yolande de votre part, comme le dernier témoi-
» gnage de votre tendresse pour elle, & le dernier
» présent que vous faisiez à vos enfants. Yolande ajouta
» foi à ce mensonge ; elle se livra toute entiere à sa
» douleur, & depuis ce moment elle n'a fait que languir
« dans la tristesse. En vain Charlemagne envoya un ex-
» près

» près à Jérusalem pour s'assurer de la vérité, en vain
» l'imposture a-t-elle été découverte, en vain vous avons-
» nous vengé, le coup fatal étoit porté, & tout ce
» que nos soins ont opéré, c'est qu'Yolande est morte
» avec la satisfaction de savoir que vous viviez encore,
» & qu'elle régnoit toujours sur votre cœur ».

Renaud versa un torrent de larmes & Maugis partagea sa douleur. On ordonna un deuil public qui dura un an; mais le deuil de Renaud dura jusqu'au dernier moment de sa vie. « Que me sert, s'écrioit-il quelque-
» fois, d'avoir remporté tant de triomphes, d'avoir
» soutenu tant de travaux avec quelque gloire, si je ne
» puis en partager la récompense avec Yolande? aven-
» tures, combats, travaux, entrepris pour la vertu,
» vous avez manqué votre but, puisqu'Yolande ne peut
» en recevoir l'hommage! Oh! femme héroïque! tu
» aurois inspiré la vertu à celui qui n'en eût point eu
» d'idée, & tu soutenois la mienne. Oh! ma chere
» Yolande, si le bonheur dont tu jouis au sein de l'Etre
» suprême ne t'a pas fait oublier ta tendresse, supplie-
» le de me rapprocher de toi. Je revenois content dans
» ma Patrie, parce j'y revenois plus digne de toi; tu
» as disparu, il n'est plus pour moi de patrie qu'au
» ciel, où tu m'attends! »

C'est par ces douces plaintes que le tendre Renaud exhaloit sa douleur, malgré la force de sa grande ame, il y eût succombé, si Maugis n'eut fait venir de Montauban les enfans de Renaud; l'un avoit atteint sa quinzieme, & l'autre sa seizieme année. Ils étoient d'une taille majestueuse & d'une beauté parfaite; ils réunissoient dans leurs traits, la touchante douceur d'Yolande & l'air martial de leur pere: d'aussi loin qu'ils virent Renaud, ils coururent à lui, chacun d'eux prit une de ses mains qu'il baisa & qu'il arrosa de ses larmes. « O mon
» pere, lui dit Aymon, nous étions orphelins, nous
» avions perdu notre mere, & le ciel, touché de nos
» pleurs, vous rend à nos vœux! Nous sentons à présent
» la vérité de ce qu'elle nous a souvent répété: le
» ciel, nous disoit-elle, n'envoie jamais aux hommes
» plus de maux qu'ils ne peuvent en supporter, &

» quand le fardeau eſt au-deſſus de leurs forces, c'eſt
» par pitié qu'il leur envoie la mort. Oui, mes enfans,
» leur dit Renaud, je l'éprouve aujourd'hui, comme vous,
» cette vérité conſolante : je ne croyois pas, il n'y a qu'un
» moment, pouvoir ſurvivre à votre mere, & je ſens
» que votre préſence m'attache à la vie. Chers gages de la
» tendreſſe de ma chere Yolande, n'oubliez jamais votre
» mere, & ſoyez dignes de la remplacer dans mon cœur »!

Maugis ne ſavoit comment arracher Renaud des lieux où repoſoient les cendres d'Yolande. « Mon couſin, lui
» dit-il un jour, ſi mon amitié vous fut utile & chere,
» je vous en demande la récompenſe ; je deſire de m'en
» retourner dans ma ſolitude. . . . Quoi ! Maugis, lui
» dit Renaud, ne me trouvez-vous pas aſſez à plaindre
» d'avoir perdu mon épouſe, vous voulez encore m'ôter
» la reſſource de l'amitié ? — Je ſerai toujours votre
» ami, & quelle que ſoit ma paſſion pour le retraite,
» dès que vous aurez beſoin de moi, je volerai à
» votre ſecours ; permettez-moi de m'en retourner.
» Mais avant de quitter le monde j'aurois deſiré de re-
» voir avec vous, des lieux qui furent le théâtre de
» notre gloire, Montauban, où vous devez fixer votre
» ſéjour, puiſque Charlemagne vous l'a rendu ; mais je
» n'oſe vous prier de m'y accompagner, un charme
» trop puiſſant vous retient à Dordogne, & je ne ſau-
» rois vous en blâmer : je vais donc partir ſans avoir
» revu cette terre où nous avons éprouvé tant de biens
» & tant de maux. Adieu donc, mon cher couſin, je
» prends congé. . . . — Arrête, Maugis, nous irons à
» Montauban ; nous partirons dans deux jours : là, tu
» me promettras de venir me conſoler, de m'enſeigner
» le lieu que tu as choiſi pour y vivre éloigné du monde,
» afin que j'aille puiſer des forces dans le ſein de l'ami-
» tié ». Maugis promit tout à Renaud, & deux jours après il partit pour Montauban, avec ſes enfans & Maugis.

CHAPITRE XXIV.

Retour de Renaud à Montauban ; départ de Maugis pour son hermitage ; Renaud & ses fils l'accompagnent. Précautions de l'amitié. Mort du Duc Aymon. Renaud en apprend la nouvelle à ses freres : partage de ses biens. Education des enfans de Renaud. Essais de leurs forces : discours de Renaud à ses enfans ; il les envoye à Charlemagne & les met à la tête de deux Compagnies d'hommes-d'armes.

RENAUD eut revu Montauban avec joie, si tout ne lui eut rappelé le souvenir d'Yolande ; cependant il renferma son chagrin dans le fonds de son cœur ; il parcourut toute la Ville avec Maugis : les habitans jetoient des fleurs sur leur passage ; ils bénissoient Renaud & Maugis & toute la famille d'Aymon. Depuis que Charlemagne avoit rendu cette Ville aux enfans de Renaud, leurs oncles la gouvernoient ; ils avoient formé entr'eux un Conseil de régence où régnoit l'esprit de Renaud. Quand les trois freres délibéroient ensemble, ils se demandoient l'un à l'autre : « Qu'eût fait, qu'eût pensé Re- » naud ; dans cette circonstance », & ils n'approuvoient que ce qu'ils étoient bien assurés qu'il auroit approuvé s'il eût été présent ; il fut étonné de la grande population d'une Ville que le blocus avoit rendue entiérement déserte ; il attribua cette population à la bonne administration de ses freres ; car, il ne faut pas demander si, où le Peuple abonde, le Peuple est heureux. Renaud donna des éloges à ses freres & voulut qu'ils continuassent de gouverner.

Maugis étoit toujours également chéri de ses cousins ; il ne savoit comment il pourroit les quitter ; enfin, prenant un jour son parti, il leur annonça sa retraite dans son hermitage. Renaud, pour qui cette séparation étoit plus cruelle que pour les autres, lui reprocha de vouloir l'abandonner dans un temps où son amitié lui étoit plus

néceſſaire que jamais : « Prêter ſon ſecours à ſon ami, » lui diſoit Renaud, dans les occaſions où ſa vie eſt en » danger, eſt ſans doute un grand bienfait ; mais c'en » eſt un mille fois plus grand de le conſoler dans l'af- » fliction, de l'aider à ſupporter les tourments de ſon » cœur. Maugis en convint ; auſſi, lui dit-il, mon in- » tention n'eſt pas de vous abandonner, je viendrai ſou- » vent à Montauban, & vous viendrez me voir dans » ma ſolitude ; vous ne la troublerez jamais ; abſent » ou préſent, vous y ſerez toujours avec moi. A quel- » qu'heure que vous y veniez, vous m'y trouverez avec » votre ſouvenir ».

Renaud voulut l'accompagner, Maugis n'y conſentit qu'autant qu'Aymon & Yon viendroient avec eux. Au jour marqué ils partirent de grand matin ; lorſqu'ils furent à une lieue de Montauban & qu'ils furent ſur le point de ſe ſéparer, ils s'embraſſerent ; malgré tous les efforts que Renaud faiſoit ſur lui-même, ſon cœur groſſiſſoit & ſes larmes rouloient ſous ſa paupiere. Maugis avoit prévu ce moment douloureux ; il le ſaiſit pour lui annoncer une nouvelle qui fit diverſion à ſa peine : c'étoit celle de la mort du Duc d'Aymon & du teſtament qu'il avoit fait en faveur de ſes enfans. Renaud demeura confondu & ſa tendreſſe ſe partagea entre ſon pere & Maugis. « Il vous reſte encore, lui dit Maugis, une » mere, dont vous connoiſſez l'amour pour vous, vous » lui devez des conſolations ; elle n'a jamais partagé la » dureté du Duc à votre égard.... Par combien de » coups, o ciel ! s'écria Renaud, accablez-vous tout à » la fois un cœur ſenſible ? Mon ami, lui dit Mau- » gis, votre pere a parcouru une longue carriere. La » vieilleſſe n'eſt qu'une longue & pénible maladie, ter- » minée par une criſe ſalutaire, qui nous délivre de ſes » infirmités. Pleurer un vieillard qui ceſſe de ſouffrir, » c'eſt aller contre le vœu de la nature : ne voyez-vous » pas avec quelle ſageſſe elle nous conduit au terme » de la vie ? elle nous affoiblit peu-à-peu, elle entaſſe » ſucceſſivement infirmité ſur infirmité afin d'atténuer » peu-à-peu cet attachement qu'elle nous a donné pour » la vie. Allez, Renaud, n'attendez pas que vos freres

» apprennent par d'autres que par vous, la mort de leur » pere; ils peuvent en ſavoir la nouvelle d'un moment » à l'autre, & comme ils ont moins de force d'eſprit » que vous, il faut que vous leur annonciez vous-même » cet événement, vous le leur adoucirez; il eſt bien » juſte que, puiſqu'ils ont mis tant de zele à vous venger » de la mort d'Yolande, puiſqu'ils s'épuiſent en efforts » pour vous conſoler de ſa perte, vous les conſoliez, » s'ils ſe livroient trop à leur affliction. Adieu, Renaud, » tous ces maux ſont paſſagers, la gloire de les avoir » ſupportés avec conſtance eſt immortelle ».

L'adreſſe de Maugis, en faiſant paſſer ainſi le cœur de Renaud du ſentiment de l'amitié à celui de la perte de ſon pere, en oppoſant à celui-ci le tableau de l'affliction de ſes freres, en mêlant à tout cela, le ſouvenir de la mort d'Yolande, affoibliſſoit l'un par l'autre, & lui faiſoit trouver moins poignant, le chagrin de leur ſéparation. Renaud, après avoir encore embraſſé ſon couſin, n'entretint ſes enfans que de la mort du Duc d'Aymon. En arrivant à Montauban il appela ſes freres; il leur parla pour la premiere fois des biens que Charlemagne leur avoit rendus; il en vint à ceux qui reſtoient à leur pere; il en prit occaſion de ſa vieilleſſe; il excuſa ſa ſévérité à l'égard de ſes enfans, rappela les maux qu'il leur avoit cauſés, en rejeta en partie la cauſe ſur les Courtiſans de Charlemagne, enfin, après les avoir bien diſpoſés, il leur apprit ſa mort; il la pleura avec eux; il appaiſa leurs douleurs; il en revint au partage des biens qu'il leur laiſſoit; ils s'en rapporterent à lui: il leur en fit la diſtribution, & il ne fut pas le mieux partagé; il ne ſe réſerva que Montauban.

Renaud cependant mettoit la derniere main à l'éducation de ſes enfans; il les formoit aux devoirs, aux vertus & aux exercices de la Chevalerie; il mettoit leur honneur & leur probité à toute épreuve; il élevoit leur ame par le récit des grandes actions des Chevaliers les plus célebres & des héros qui avoient fait le plus d'honneur à l'humanité: quand il les crut aſſez inſtruits & aſſez exercés, il aſſembla tous les Chevaliers des environs, & tous ceux de ſa famille; il fit porter des lances

& des armes & propoſa des joûtes : les jeunes fils de Renaud combattirent avec tant d'adreſſe, de grâce & de force, que tous les Chevaliers qui les voyoient pour la premiere fois, furent perſuadés qu'ils avoient fait leurs premieres armes ; bien des Chevaliers connus par leurs combats, convinrent qu'ils voudroient avoir la force & l'adreſſe des deux jeunes gens.

Quelques jours après, Renaud prit ſes deux fils en particulier. « Il eſt temps, leur dit-il, d'être utiles à » votre Patrie : chaque moment que vous perdriez dans » l'oiſiveté, ſeroit un larcin que vous feriez au Roi & » à l'Etat, & un temps mort pour votre gloire. Diſpo- » ſez-vous à aller offrir vos ſervices à Charlemagne, » & à le prier de vous armer Chevaliers. N'oubliez » jamais qu'il eſt votre Souverain : rappelez-vous ſans » ceſſe ce que je vous ai dit au ſujet des devoirs qui » vous lient à lui : quoique ſes parens, vous n'en êtes » pas moins ſes Sujets. L'hiſtoire de ma vie vous appren- » dra quelles ſont les ſuites funeſtes d'une apparence » d'oubli de ce devoir. Tout innocent que j'étois, le » ciel a permis que Charles fut inflexible à mon égard, » pour apprendre aux hommes, que les fautes même » involontaires contre une ſubordination établie par nos » peres, étoient des outrages faits à la ſociété, dans la » perſonne de celui qu'elle a choiſi pour ſon Chef & » ſon repréſentant ».

Renaud ordonna qu'on fabriquât des armes d'une trempe à toute épreuve. Son premier Ecuyer fut chargé de ce ſoin, & s'en acquitta au gré de ſon maître. Harnois, armures, palefrois, tout fut parfait. Renaud les arma lui-même : enſuite il leur préſenta cinq cents hommes d'armes. « Mes enfans, leur dit il, voilà deux compagnies » de braves gens que je vous donne. Comme ils vous ſa- » crifient, pour vous ſervir dans les occaſions, leur repos, » leurs plaiſirs & leurs vies, vous devez les ménager & » vous ſacrifier vous-mêmes pour leur conſervation. Par » les loix de la guerre, ils ſont obligés d'obéir à vos » ordres ; mais il n'y a aucune loi qui puiſſe les forcer » à vous aimer ; c'eſt à vous à gagner leur confiance & » leur amitié. Si vous ne les aimez pas, ils vous obéiront

» malgré eux; leur ame sera sans énergie & sans émulation; ils vous seront soumis & fideles, parce qu'ils » sont honnêtes; mais ils n'iront jamais au-devant de » vos vœux, parce que rien ne les y oblige. Si vous » obtenez leur estime & leur amour, l'obéissance ne » leur coûtera rien, leurs devoirs seront des plaisirs, » ils chercheront à deviner votre volonté, à la prévenir, » ils n'auront d'autre intérêt que le vôtre : un Général » qui ne se fait point aimer de ses Soldats, est seul & » isolé au milieu de ses troupes, il n'a d'autre empire » sur eux, que celui d'un tyran sur des esclaves.

« Votre naissance & vos aïeux vous imposent la nécessité de ne rien faire qui soit indigne d'eux & de » vous; les plus légeres fautes des gens sans naissance, » sont des crimes dans ceux qui ont une illustre origine. » La fortune ne vous a comblés de ses biens qu'afin que » vous les répandiez sur ceux qu'elle en a privés. Ces » richesses leur appartenoient peut-être, & le hasard des » circonstances les a fait passer dans vos mains. Le titre de » propriété ne vous donne pas plus le droit de faire ce « que vous voulez de vos biens, que de votre vie : » vous ne devez faire qu'un usage honnête de l'un & » de l'autre; ce n'est pas l'humanité seule qui doit vous » exciter à la bienfaisance, c'est la justice. Ne vous permettez jamais aucune parole qui puisse offenser personne; ne faites jamais des reproches sans être bien » certains qu'ils sont mérités. Aimez, respectez l'homme » de bien dans quelque condition que le ciel l'ait fait » naître. Ne pensez pas légérement du mal d'autrui & » n'en dites jamais : si le mal est public, qu'avez-vous » besoin de le répéter; s'il est caché, le publier est une » trahison ».

« Aimez-vous sur-tout, mes enfans; c'est à notre amitié mutuelle que vos oncles & moi devons peut-être » notre gloire. Soutenez-vous l'un l'autre, avertissez-vous » de vos défauts. Consultez-vous avant de rien entreprendre; si vous réussissez, ne vous en prévalez pas, » l'orgueil gâte les plus belles actions; si vous échouez, » ne vous découragez point : soyez humbles & modestes dans la bonne fortune, fiers & courageux dans

» l'adverſité : ne donnez jamais votre opinion comme » un jugement déciſif. Etudiez, connoiſſez les perſonnes » avec qui vous vous lierez ; car vous devez compte » au public non-ſeulement de votre conduite, mais en- » core de celle de vos amis. Parmi les Courtiſans de » Charlemagne, il y en a qui ſont vos ennemis ; évi- » tez de vous trouver avec eux ; craignez leurs piéges ; » leur haine eſt d'autant plus dangereuſe, que dans » quelques-uns elle eſt héréditaire ; ne les provoquez point, » ne négligez aucune voie honnête pour les ramener : il » y a plus de gloire à gagner un ennemi, en le forçant » de vous aimer qu'à en vaincre dix les armes à la main ; » mais s'ils vous provoquent, s'ils vous attaquent en » votre honneur, défendez-le, préférez la mort à la » honte, & l'honneur à tout. Ces préceptes ſont com- » pris dans les loix de la Chevalerie, méditez-les en- » ſemble. Aymon, vous devez ſecours & aſſiſtance à » votre frere, parce qu'il eſt plus jeune que vous : » Yon, vous devez à Aymon déférence & honneur, » parce qu'il eſt votre aîné ; mais que l'âge & la ſubor- » dination ne vous empêchent point de vous aimer : » où trouveriez-vous un ami plus intéreſſé à la gloire de » ſon ami que vous-même ? celle de l'un ne rejaillit-elle » pas ſur l'autre » ?

Les enfans de Renaud remercierent leur pere dans les termes les plus touchans ; ils lui promirent d'avoir ces préceptes toujours gravés dans leur cœur, ainſi que ceux que leur mere leur avoit donnés ſur les mœurs & ſur la Religion. ils ſe mirent à ſes genoux ; il les bénit ; il offrit à l'Etre ſuprême toutes les actions de leur vie ; il le ſupplia de les protéger comme ſource de toute vertu. Renaud ne diſtinguoit point la vertu de l'honneur véritable. « Car, avoit-il dit ſouvent à ſes » enfans, ſi c'étoient deux choſes diſtinctes, il s'enſui- » vroit qu'on pourroit avoir l'un ſans l'autre, ſoutenir » par exemple une injuſtice, par honneur, ou ſe dés- » honorer par un excès de vertu ». Renaud n'avoit d'autre conſeil, d'autre oracle que ſa conſcience. L'opi- nion d'autrui, l'autorité, ne lui en impoſoient pas. Thémiſtocle, qui préféroit à ſoi-même la gloire de ſon

pays, lui paroiſſoit le plus grand homme de l'antiquité.

Après cet avis, Renaud embraſſa encore ſes enfans, monta à cheval, & les accompagna juſqu'à une lieue de Montauban; il ne voulut point ſe montrer à la Cour de Charlemagne, parce qu'il n'avoit pas encore reçu une permiſſion expreſſe d'y paroître.

CHAPITRE XXV.

Aymon & Yon arrivent à Paris, demandent au Roi de les faire Chevaliers; accueil qu'ils reçoivent de Charlemagne & de ſes Pairs. Jalouſie des fils de Foulques de Morillon: outrages qu'ils ſont aux fils de Renaud: défis, gages, pleiges. Réception des fils de Renaud; fêtes. Préparatifs pour le combat entre les fils de Foulques & ceux de Renaud: trahiſon inutile; combat, victoire d'Aymon & d'Yon; fureurs de Ganelon. Retour de Renaud & de ſes fils à Montauban.

AYMON & Yon arriverent à la tête de leurs compagnies. Le Peuple accouroit en foule ſur leur paſſage, à cauſe de la grande réputation de leur pere; mais quand on les voyoit, on ne pouvoit s'empêcher de les aimer pour eux-mêmes; ils ſe firent annoncer au Roi comme deux aſpirans à l'ordre de Chevalerie; ils lui firent demander la permiſſion de ſe préſenter. Dès qu'ils l'eurent obtenue, ils dirigerent leur marche vers le Palais. Les Barons & les Pairs, qui ignoroient encore quels étoient ces jeunes aſpirans, allerent au devant d'eux; ils admirerent leur beauté, leur air affable, & leur fierté modeſte. Quand les fils de Renaud furent introduits auprès du Roi, ils fléchirent le genou & s'inclinerent juſqu'à ſes pieds; mais le Roi leur préſenta ſa main qu'ils baiſerent, avec une affection qui le ſurprit, parce qu'elle paroiſſoit accordée plus à la perſonne qu'à la Majeſté. Aymon prit la parole, & après avoir fait des vœux pour la proſpérité du Monarque: « C'eſt à

» la ſource de tout honneur, dit-il, c'eſt à vous, Sire,
» qu'il appartient de nous ouvrir la carrière où nous nous
» diſpoſons d'entrer ; nous vous ſupplions de nous ac-
» corder l'ordre de Chevalerie : nous nous ſoumettons
» à toutes les épreuves que cet ordre reſpectable exige ;
» & dès ce moment, nous nous conſacrons, mon frere
» & moi, au ſervice de votre Majeſté ».

« Qui êtes-vous ? leur demanda Charlemagne, qui,
» ne les ayant pas vus depuis ſix ans, avoit oublié leurs
» traits ? pourquoi aucun Prince, aucun Seigneur, ne
» vous a-t-il pas annoncés à ma Cour ? Sire, répondit
» Aymon, nous ſommes les fils d'un Prince que vous
» daignâtes honorer de votre eſtime, qui, pour avoir
» vengé ſon honneur outragé, eut le malheur de vous
» déplaire, que des Courtiſans jaloux & perfides ont perdu
» dans votre eſprit, contre lequel ils ont excité un courroux
» que vous crûtes légitime ; qui, malgré ſes longues &
» cruelles diſgrâces, n'a jamais ceſſé d'aimer ſon Sou-
» verain, qui nous a élevés dans cet amour ; de Re-
» naud enfin, qui a offert ſa vie pour obtenir une
» paix qu'il crut néceſſaire au bien de vos Etats ; de ce
» Renaud qui, dans l'eſpace de trois ans qu'a duré ſon
» exil, a réparé ſes torts apparents par des actions hé-
» roïques qui ont mis le ſceau à ſa gloire ».

Charlemagne, en entendant prononcer le nom de Renaud, ſe leva de ſon trône, prit un viſage riant, fit approcher Aymon & Yon, & leur fit l'accueil le plus gracieux. « Renaud, leur dit-il, eſt le plus digne Che-
» valier qui jamais ait été & qui ſera jamais ; ce que je
» puis vous ſouhaiter de plus heureux, c'eſt que vous
» lui reſſembliez ; & plût à Dieu, que la calomnie qui
» aſſiége le trône des Rois, n'eût jamais tenté de me
» ſéparer de lui » !

Charlemagne leur demanda à quoi leur pere s'occupoit ? « Sire, répondit Yon, comme ſon âge ne lui
» permet guere les exercices violents & pénibles, il s'ap-
» plique à faire le bonheur de ſes vaſſaux par des loix
» ſages, par les bienfaits qu'il répand ſur les malheureux,
» par l'activité qu'il entretient parmi les Citoyens, par
» les encouragemens qu'il accorde à l'Agriculture, au

» Commerce, aux Arts, par la protection que les pauvres » trouvent en lui contre les Grands, & les riches qui abu- » sent de leur fortune & de leur autorité pour les » opprimer. Tous ses vassaux, Sire, ne forment qu'une » famille, & la distinction des rangs, qu'il croit né- » cessaire d'entretenir, n'en met aucune dans les affec- » tions & dans l'harmonie de la société. Ses travaux, » plus que son âge, l'ont affoibli. Hélas! reprit le Roi, » un tel homme ne devroit jamais mourir. Seigneurs, » continua-t-il, en s'adressant à ses Pairs, regardez à » l'avenir les enfans de Renaud comme mes propres » enfans; ils ressemblent si bien, par leurs traits, à » leur vertueux pere, que la Nature seroit en contra- » diction avec elle-même, s'ils ne lui ressembloient par » la beauté de l'âme ». Puis se tournant encore vers les fils de Renaud: « Gentils enfans, leur dit-il, vous serez » Chevaliers, & je vous donnerai plus de terres que » votre pere, à qui j'ai rendu toute mon amitié, n'en » possede, à cause de lui & de ce que vous meritez, » je ferai cent autres Chevaliers avec vous ».

Roland, Olivier, Naimes, Oger, le vieil Archevêque Turpin & tous les autres Pairs, accablerent Aymon & Yon de caresses & d'amitiés; chacun croyoit revoir Renaud dans ces jeunes gens. Aymon leur demanda modestement à qui ils devoient tant de bontés. « Nous » sommes tous vos parens & les amis de Renaud, répon- » dirent les Pairs ». Le Duc Naimes les leur nomma les uns après les autres. Aymon & son frere s'inclinerent devant eux, & les prierent de vouloir bien guider leur jeunesse: les Pairs leur promirent qu'ils auroient toujours pour eux la même amitié qu'ils avoient pour leur pere, & pour leurs oncles; & Roland se chargea de les éclairer sur les usages que leur éloignement de la Cour ne leur permettoit point de connoître.

Deux jeunes Chevaliers virent avec envie cette allégresse générale, c'étoient les fils de Foulques de Morillon; leur haine s'enflamma, sur-tout lorsqu'ils virent Charlemagne admettre à sa table les deux fils de Renaud, avant qu'ils fussent Chevaliers. « Eh! quoi, di- » soient-ils, nous avons fait nos premieres armes; nous

» sommes Chevaliers, nous faisons assidûment notre
» cour au Roi, jamais encore il ne nous a distingués
» par aucune faveur particuliere; & les fils de Renaud,
» qui n'étoient point encore sortis de Montauban, arri-
» vent à la Cour & en deviennent les idoles! que
» sera ce, lorsqu'ils auront l'ordre de Chevalerie?
» Protégés par le nom & par la réputation, peut-être
» usurpée, de Renaud, le moindre petit fait-d'armes
» sera érigé en action éclatante, & sans vertus ils ac-
» querront une célébrité à laquelle nous n'oserons ja-
» mais prétendre. Les fils de Foulques de Morillon va-
» lent bien ceux de Renaud; souffrirons-nous une pré-
» férence avilissante? Non, jurons à ces jeunes présomp-
» tueux une haine implacable, haine d'autant plus légi-
» time, que la mort de notre malheureux pere nous
» en fait un devoir».

Un jour que le Roi tenoit Cour pléniere, un Chevalier Allemand étoit venu porter l'hommage de son Prince à Charlemagne: parmi les présens qu'il offrit à la Princesse Theudelinde, fille de Charlemagne, il se trouva deux panaches de plumes de héron. La Princesse, après en avoir obtenu la permission de son pere, appela les fils de Renaud, & les leur donna pour en orner leurs casques, le jour qu'ils seroient reçus Chevaliers. Yon se trouvoit placé à côté de Constant, l'un des fils de Foulques; comme il retournoit à sa place, il s'assit, sans y penser, sur le bout de l'écharpe de Constant. Celui-ci se leve furieux. « Jeune insensé, dit-il à Yon, tu devrois être
» plus attentif à ce que tu fais. Si les honneurs qu'on
» rend ici aux enfans d'un traître & d'un rebelle leur
» ont fait perdre la raison, mon frere & moi trouve-
» rons bien le moyen des les y ramener. Constant, lui
» répondit Yon, j'ai tort de m'être assis sur votre
» écharpe, mon intention n'étoit point de vous déplaire,
» & je vous en demande pardon; mais je suis bien
» étonné qu'une faute aussi légere, si c'en est une, ait
» pu exciter dans un Chevalier, la fureur que vous
» faites éclater. Les injures que vous venez de me dire
» devant l'assemblée la plus respectable de la nation,
» vous déshonorent & l'outragent; vos reproches sont

» un mensonge qui n'eût pas dû sortir de votre bouche.
» Si mon pere a tué le vôtre, c'est à son corps défen-
» dant, en brave & loyal Chevalier. Le Roi sait, &
» personne n'ignore, qui fut Foulques de Morillon ; si
» cependant vous soutenez qu'il a été tué par trahison,
» vous mentez, & voici mon gage ».

Les Barons furent indignés de la conduite grossiere de Constant. « Jeune imprudent, lui dit Charlemagne, vous » avez tort d'accuser Renaud d'avoir tué votre pere par » trahison, & vous n'êtes point excusable de prendre en » témoignage d'une fausse accusation les Pairs & moi. » Vous auriez dû garder, sur cet événement, le silence » le plus profond. Je vous ordonne ou de désavouer ce » que vous venez de dire à Yon, ou de sortir de ma » Cour, que vous venez de troubler sans respect pour » votre maître ».

Robert, le frere de Constant, prit la parole. « Sire, » nous sommes tout prêts de prouver, les armes à la » main, aux fils de Renaud, que leur pere a tué le » nôtre par trahison, voici mon gage ». Aymon & Yon s'approcherent du Roi, mirent un genou à terre & prirent les gages des fils de Foulques, Charles fut fâché de cette querelle ; mais il reçut des mains d'Aymon & d'Yon les gages de Constant & de Robert, & ceux d'Aymon & d'Yon des mains de Constant. Alors Ganelon & Berruyer, d'Estouteville de Morillon, & Griffon de Hautefeuille, parent de Foulques, pleigerent Constant & Robert, & le Roi les leur donna en garde pour les représenter quand il en seroit temps ; & Roland, Olivier, le Duc Naimes, Oger, Richard de Normandie, & les fils d'Odon, pleigerent les fils de Renaud pour les représenter au jour du combat.

Cependant le Roi voulut, que dès le lendemain, Aymon & Yon fussent reçus Chevaliers ; il donna les ordres nécessaires au grand Sénéchal. Aymon, son frere & ceux qui devoient être reçus avec eux, firent la veille-d'armes à Notre-dame ; ils se présenterent le lendemain à Charlemagne : les deux fils de Renaud, en habit de cérémonie, demanderent l'ordre de Chevalerie ; ils furent reçus avec pompe & après eux cent autres Gentils-

hommes. La fête que le Roi donna à ce sujet, fut une des plus brillantes qui eussent été donnés depuis le commencement de son regne. Les nouveaux Chevaliers portoient à leurs casques les panaches dont Theudelinde leur avoit fait présent ; mais ces honneurs affectoient foiblement les enfans de Renaud ; ils auroient desiré que leur pere en eut été témoin ; ils saisirent un moment favorable, & se jeterent aux genoux de Charles, pour lui témoigner combien la présence de Renaud ajouteroit à leur bonheur. Le Roi leur fit sentir qu'il étoit fâché de ne pas l'avoir fait avertir lui-même. « D'ailleurs, ajouta-t-il, Renaud sait que j'ai tout oublié, pourquoi » n'est-il pas avec vous ? Il lui suffisoit de m'en prévenir ; » il devoit être bien assuré que je ne m'y opposerois » point ». Aussitôt Charles envoya un messager à Re» naud pour lui annoncer que ses enfans étoient Chevaliers, & pour l'engager de venir à sa Cour ; il lui fit part de l'outrage qu'ils avoient reçu des fils de Foulques, & de la vengeance qu'ils se préparoient d'en tirer.

Renaud apprit ces nouvelles avec joie, il envoya à ses freres pour qu'ils se rendissent au plutôt à Montauban ; il leur communiqua la lettre du Roi, & il fut resolu qu'ils iroient tous ensemble à Paris, & le lendemain ils partirent escortés de leurs Chevaliers.

Lorsque les douze Pairs comprirent que Renaud & ses freres n'étoient qu'à quelques lieues de Paris ; ils allerent au-devant d'eux avec Aymon & Yon. Renaud, après avoir remercié les Pairs, prit ses enfans à l'écart. « Mes amis, leur dit-il, vous êtes Chevaliers » & n'avez encore rien fait pour l'honneur. Vous avez » obtenu la récompense avant de l'avoir méritée : si » vous aviez le malheur d'échouer dans le combat » contre les fils de Foulques, on diroit que Charles » s'est trop hâté de vous donner l'ordre de Chevalerie, » que vous n'en étiez point dignes, & votre défaite » légitimeroit l'outrage que vous avez reçu & que je » partage avec vous. Mon pere, s'écria Aymon en » l'embrassant, nous courons à une victoire assurée, » puisque la cause que nous soutenons est juste, nous » ne craignons rien ; nous combattrons sous les yeux du

» Roi & ſous les vôtres, & nous défendrons notre pere » & notre honneur. Vous voyez ces panachés, ils » nous été donnés par Theudelinde, comme un pré- » ſage de la victoire.

Charlemagne apprit avec joie l'arrivée de Renaud & de ſes freres; il les fit venir & leur fit l'accueil le plus honorable; il combla Renaud d'amitié; il lui confirma ce que ſes enfans lui avoient dit des bontés qu'il leur avoit témoignées, de la maniere éclatante & diſtinguée dont il les avoit reçus Chevaliers; du zele avec lequel il avoit pris leur parti contre les fils de Foulques & contre leurs parens. Renaud manquoit d'expreſſions pour marquer au Roi ſa reconnoiſſance & ſon amour; il lui demanda pardon du paſſé, comme s'il eût été coupable. « Je ne me ſouviens de rien, lui dit Charles, au mo- » ment que vous m'avez obéi & que vous vous êtes » ſoumis, j'ai tout oublié, excepté vos grandes actions. » Je vous jure que vous n'aurez jamais de meilleur ami » que votre Souverain tant qu'il vivra ». Charles le congédia & le laiſſa aller ſonger au combat qui ſe préparoit.

Quand le jour marqué fut arrivé, Conſtant & Robert ſe préſenterent les premiers à Charles, qui leur dit : « Jeunes téméraires, vous avez eu une idée bien » funeſte en défiant les enfans de Renaud. Je crains bien » que vous ne vous en repentiez, en entrant ſur le » champ de bataille : ce n'eſt pas la premiere impru- » dence qu'aient faite ceux de votre race, puiſſe-t-elle être » la derniere »!

Ganelon & les autres Chevaliers, pleiges de Conſtant & de Robert, furent conſternés de ce reproche; mais Conſtant, ſans répondre au diſcours du Roi, lui demanda ſeulement d'aſſigner le champ de bataille, de décider ſi le combat feroit de deux contre deux, ou d'un contre un. Le Duc Naimes prit la parole, & dit que, puiſque Conſtant avoit appelé Yon traître & que Robert avoit inſulté Aymon, ils devoient ſe battre enſemble & deux à deux. Le Roi ordonna donc, que le combat feroit de deux à deux, & que le champ feroit dans l'Iſle Notre-Dame, entre les deux bras de la Seine.

Renaud conduiſit ſes enfans chez lui, & ceux de

Foulques se retirerent avec leurs pleiges. Alard, Guichard & Richard armerent leurs neveux & leur donnerent toutes les instructions qu'ils crurent nécessaires; ils les envoyerent ensuite à S. Victor, pour faire leur veille-d'armes; leurs ennemis allerent veiller à S. Germain-des-Prez. Un Evêque, parent de la famille de Foulques, leur dit la messe & les bénit; & l'Archevêque Turpin dit la messe aux fils de Renaud & les bénit avec son épée. Après les cérémonies, les deux nouveaux Chevaliers allerent se présenter au Roi, qui les recommanda au Duc Naimes, à Roland, à Olivier, à Oger & à Richard de Normandie. « Ayez soin, leur dit-il, que » le champ soit bien gardé, vous porterez les saintes » Evangiles, & vous ferez jurer aux cambattans qu'ils » entreront en lice loyalement, & sur-tout que mon » honneur soit bien gardé. Je crains qu'il n'y ait quelque » trahison, car Robert me paroît peu loyal, & je me » méfie de ses amis: Renaud & ses freres sont puissans & sages & ne souffriront aucun tort en leurs » personnes, ni en celles de leurs parens & amis. Je » connois sur-tout la vivacité de Richard; il ne ménage » rien quand il est courroucé, & je n'oublierai jamais, » qu'une fois dans sa fureur, il me menaça moi-même. » Je ne crains rien de Renaud, il est trop prudent & » trop sage ». Naimes promit au Roi, que son honneur & ses droits seroient bien & loyalement gardés.

Les fils de Foulques se rendirent dans l'Isle Notre-Dame, superbement montés; quand ils y furent arrivés, ils mirent pied à terre, s'assirent sur le gazon, & se mirent tranquillement à discourir ensemble, en attendant Aymon & Yon. Leur assurance prévenoit en leur faveur tous ceux qui étoient accourus pour être témoins de ce combat; mais personne ne se doutoit que la cause de leur sécurité étoit une affreuse perfidie.

Tandis que Charlemagne étoit encore avec ses Barons, Berenger, Hardes & Griffon de Hautefeuille étoient allés s'embusquer auprès de l'Isle; lorsque le combat auroit commencé, ils devoient venir, bien accompagnés, au secours de Constant & de Robert, & massacrer les fils de Renaud.

Enfin

Enfin lorſque Renaud jugea qu'il étoit temps que ſes deux fils ſe rendiſſent dans l'Iſle : il appela Aymon, & lui dit, en lui remettant Flamberge : « Puiſſe cette épée » vous acquérir autant d'honneur qu'elle m'en a acquis : » allez, qu'elle ſerve à venger votre pere ». Il les embraſſa tous les deux & les accompagna juſqu'au bord de la Seine.

Lorſque Renaud & ſes freres eurent laiſſé les jeunes Chevaliers au lieu du combat, ils allerent au-devant de Charlemagne, qui devoit être préſent ; mais comme ils étoient près de ſon Palais, ils furent arrêtés par les cris d'un homme qui couroit après eux. « Arrêtez, Renaud, » arrêtez, diſoit l'inconnu, arrêtez, Renaud, & volez » au ſecours de vos enfans ; peut-être ne vivent-ils plus : Griffon eſt en embuſcade auprès de l'Iſle avec quantité » de gens armés pour tomber ſur eux, ſi leurs adver- » ſaires ont du deſſous ».

A ces mots, Renaud tomba preſque évanoui. « Oh ! » France ! s'écria-t-il, oh ! ma chere Patrie, faut-il » qu'il y ait toujours, parmi tes enfans, des traîtres » pour te déchirer le ſein ? Allez, courez, Richard, » armez-vous, faites armer tous nos amis, conduiſez- » les dans l'Iſle, qu'ils veillent ſur Griffon, & s'il » paroît, tombez ſur lui, n'épargnez pas le perfide. » Ne vous embuſquez pas comme lui ; mais que tout » le monde ſache que vous êtes-là pour la sûreté du » camp ; mais ſur-tout, quand le combat ſera engagé » entre les enfans de Foulques & les miens, ſi les pre- » miers triomphent, gardez-vous bien de donner du » ſecours aux vaincus ; laiſſez périr vos neveux plutôt » que de les ſauver par un attentat ».

Richard raſſembla quelques amis à la hâte, & après leur avoir fait connoître la perfidie de Griffon, il les mena dans l'Iſle.

Cependant Charlemagne fut ſurpris de voir arriver Renaud ſans Richard ; ils monterent ſur la tour qui eſt au bord de la Seine, avec les Barons & les Pairs pour juger du combat. A peine y furent-ils arrivés que Charlemagne vit Richard accourir avec ſa troupe. « Ah ! » Renaud, s'écria-t-il, quel eſt votre deſſein, avez-vous

» résolu de me déshonnorer & de vous perdre ? Re-
» naud, qu'est devenu votre loyauté ? Sire, répondit
» Renaud, pourriez-vous me soupçonner d'une lâcheté ?
» Il n'est pas encore temps que vous sachiez pourquoi
» Richard s'est armé ; mais croyez que c'est pour votre
» honneur, & n'appréhendez rien d'indigne de vous,
» ni de la famille d'Aymon ».

Cependant le combat s'engage, & Constant renverse le jeune Aymon ; mais celui-ci se releve adroitement, & porte à son adversaire un coup terrible sur son heaume : il étoit d'un acier d'une si bonne trempe, qu'il résista ; mais Flamberge glissa sur la visiere, la mit en piéces, & la moitié de la joue fut emportée. Le coup ne s'arrêta point là, il tomba sur le col du cheval qu'il abattit & Constant avec lui. Aymon descendit : Constant ne se releva qn'avec peine ; Aymon courut à lui. « Ce » fut, lui dit-il, un grand malheur pour toi, quand » tu t'avisas d'accuser mon pere de trahison, voici le » jour de la vengeance ». Aymon lui ayant dit de se défendre, il lui porta des coups si multipliés, que Constant, déconcerté, alloit de côté & d'autre, agitant vainement son épée, & ne pouvant porter que des coups amortis. Alors jetant loin de lui son épée & son écu, il prit Aymon par le milieu du corps pour luter contre lui : Aymon ne demandoit pas mieux, il étoit fort & robuste, & élevé dans les exercices les plus pénibles ; il se dégagea des bras de Constant, le saisit par le heaume, le traîna sur la poussiere, jusqu'à ce que le heaume se détacha & resta dans la main d'Aymon : Constant ne pouvant plus se relever, appela son frere à son secours. » Ç'en est fait de moi, lui disoit-il, si tu ne viens » me défendre » ; mais Robert lui-même n'étoit pas en meilleur état. Yon l'avoit terrassé du premier coup, il avoit brisé son armure piéce à piéce ; il avoit, d'un coup d'épée, fait rouler à terre la moitié de son heaume avec une oreille & une partie de la mâchoire droite ; il perdoit tout son sang ; il ne pouvoit se soutenir ; il se traîna avec de grands efforts auprès de son frère. Les fils d'Aymon leur offrirent leur grâce, à condition qu'ils avoueroient que, lorsqu'ils avoient accusé

Renaud d'avoir tué leur pere par trahiſon, ils avoient dit un menſonge, & qu'ils reconnoiſſoient que la mort de Foulques étoit juſte; mais Robert, ſaiſiſſant le moment où Aymon s'approchoit de Conſtant, pour l'exhorter à demander grâce, ſe ſouleve, & eſt prêt à frapper Aymon par derriere; Aymon s'en apperçoit, il le repouſſe rudement & revient ſur Conſtant qu'il frappe au viſage. Yon s'apprêtoit à punir la perfidie de Robert.

Renaud triomphoit, Charlemagne étoit bien aiſe que la calomnie reçut ſon ſalaire; mais Ganelon, étincelant de colere, appelle Bérenger, Hardes & Henri de Lyon. « Nous ſommes déshonorés, leur dit-il, les fils de » Foulques ſont défaits. Je n'oſe les ſecourir, non à » cauſe de Richard, mais à cauſe de la préſence du » Roi. Quel parti devons-nous prendre? Le ſeul qui » nous reſte, répondit Hardes, c'eſt de diſſimuler notre » injure & d'attendre un moment plus favorable, pour » nous venger ſur les parens de Renaud, ſur ſes amis » & ſur Renaud lui-même.

Aymon avoit dangéreuſement bleſſé Conſtant. « Con» viens, malheureux, lui diſoit-il, que Renaud eſt le » Chevalier le plus loyal qu'il y ait au monde, qu'il » tua ton pere en ſe défendant, tandis que ton pere, » au contraire, vouloit le tuer par trahiſon, reconnois » & déſavoue ta méchanceté. Ne t'obſtines pas à ta » perte ». Conſtant s'avoua vaincu, ſe rendit; mais refuſa de déſavouer ce qu'il avoit avancé de Renaud; Aymon reçut ſon épée & le mena au Roi, pour en faire ce qu'il jugeroit à propos. Il revint au camp pour achever la défaite de Robert; mais Yon s'y oppoſa. « Laiſſez-moi, lui dit-il, me défaire de celui-ci, comme » vous vous êtes défait de l'autre ». Yon court ſur Robert & lui porte ſur l'épaule un coup ſi terrible qu'il lui abat le bras. « Reconnois, lui dit Yon, que Renaud » de Montauban n'eſt point un traître, que tu as dit » un menſonge quand tu l'as dit, avoue & rends-toi, » & je te laiſſerai la vie ». Robert refuſa d'avouer & de ſe rendre, ajoutant encore de nouvelles injures contre Renaud & ſes fils. Yon furieux, le prend par le

heaume, le lui arrache, lui tient l'épée sur la gorge; mais Robert, plus obstiné que son frere, nie constamment qu'il ait faussement accusé Renaud, & traite Yon de fils de rebelle. « Yon, indigné de son obstination, après l'avoir encore invité de demander grâce, le prend par les cheveux & lui plonge l'épée dans le sein.

Les deux Chevaliers, comblés de gloire, allerent se jeter aux pieds de Charlemagne, qui loua leur courage. « Ç'en est assez, leur dit-il, Constant se meurt & Robert n'est plus; allez-vous reposer dans les bras de la » Victoire : cependant il est juste que Constant soit puni. » — Sire, qu'il désavoue son mensonge, & j'oublierai » tout ». Charles le lui ordonna, sous peine d'être dégradé d'armes; mais Robert, en voulant proférer quelques mots, expira; & l'on ne put savoir s'il avoit désavoué ou s'il avoit persisté.

« Vous voyez, dit Ganelon à Hardes, à Bérenger » & à Griffon; vous voyez comment Charlemagne nous » traite. Jurons de nous en venger quand nous en trou- » verons l'occasion ». Ils le jurerent, & Ganelon ne remplit que trop bien son serment, lorsqu'à Roncevaux, il trahit & fit périr les douze Pairs.

Cependant Renaud, qui avoit expliqué à Charles pourquoi Richard s'étoit armé, rendoit grâces à Dieu : il fit venir ses enfans; il les accabla de caresses, & tandis qu'Alard & Guichard bandoient leurs plaies, il les exhortoit de profiter de l'exemple de ces jeunes inconsidérés, & de ne jamais rien dire qui portât atteinte à la réputation de personne; il leur sut gré d'avoir plusieurs fois offert la vie à leurs ennemis; il leur recommanda de conserver l'humanité, la premiere des vertus.

Dès qu'ils furent guéris, ils allerent voir Charlemagne, qui les combla d'honneurs & leur donna plusieurs Châteaux; & peu de temps après Renaud & ses freres prirent congé de Charlemagne & s'en retournerent à Montauban.

Renaud s'appliqua à mettre ses affaires en bon ordre, ensuite il envoya chercher ses enfans; il leur distribua ses Etats; donna Dordogne à Yon, & Montauban à l'aîné. » J'ai assez vécu pour le monde, leur dit-il, & je le quitte

» ſans regret, puiſque je puis compter ſur vos vertus;
» vous n'avez plus beſoin de mon ſecours; je puis,
» ſans crainte, vous abandonner une carriere que j'ai
» parcourue avec quelqu'honneur. Pour moi, je veux
» conſacrer au Dieu à qui je les dois, le peu de jours que
» j'ai encore à vivre».

CHAPITRE XXVI & dernier.

Retraite de Renaud; regrets ſur ſon départ; ſon amour pour l'égalité. Renaud Maçon, Pélerin, défenſeur de l'innocence, vainqueur de Pinabel, pourſuit ſes courſes, arrive à l'Hermitage de Maugis, ſe fixe auprès de lui; leur amitié; leur vie douce & paiſible: maladie, prédiction & mort de Maugis. Dernier combat de Renaud. Pinabel ſuffoqué dans les flots; il y entraîne Renaud. Mort de ce héros; ſon tombeau, ſes funérailles; honneurs que Charlemagne rend à ſa cendre.

Les freres & les fils de Renaud ne croyoient point ſa retraite ſi prochaine; il reprit ſon habit de Pélerin, &, dès le lendemain, au lever de l'aurore, il deſcendit ſous le rempart du Château; il entra dans le ſouterrain par lequel il s'étoit ſauvé à Dordogne, lorſque Charlemagne avoit affamé Montauban. Ses freres & ſes enfans le chercherent en vain; tout retentiſſoit de leurs cris. Aymon & Yon réſolurent de l'aller chercher dans tous les pays de la terre, ſi, avant quinze jours, ils n'en avoient point de nouvelles. Alard courut à Charlemagne annoncer la retraite de Renaud; Charles & ſes Barons en furent inconſolables.

Cependant ce Renaud qui rempliſſoit le monde du bruit de ſes exploits, erroit à travers les montagnes, expoſé aux injures de l'air & de la faim, ſe nourriſſant de racines & de fruits ſauvages, plus content, au milieu de ce dépouillement général, que Ganelon & Griffon, méditant des perfidies, ne l'étoient au ſein de la Cour.

Renaud enviſageoit tous les hommes comme égaux; il ne les diſtinguoit que par leurs vertus; il regardoit

comme des jeux d'enfans, ces distinctions que la fortune & la naissance ont mises entr'eux : il faisoit peu de cas de ce mérite de convention qui n'existe que dans l'opinion, & à cet égard il ne s'estimoit pas plus que le plus pauvre & le dernier des hommes; il pensoit que, comme il ne falloit pas rougir de parens vertueux. dans quelqu'état que le ciel les eut placés, il ne falloit pas non plus les exposer à rougir par des actions indignes d'eux, & que le meilleur moyen de leur témoigner notre reconnoissance, étoit de nous comporter comme ils desireroient que nous nous comportassions, s'ils vivoient encore, ou comme nous voudrions que vécussent nos descendans. C'est dans ces principes qu'il avoit élevé ses enfans. Cette habitude de n'estimer les hommes que par leurs propres vertus, & de ne les distinguer les uns des autres, qu'autant qu'ils se distinguoient eux-mêmes par leur conduite, lui faisoit trouver sa condition actuelle aussi douce qu'elle l'étoit, lorsqu'il régnoit dans Dordogne ou dans Montauban.

En parcourant le bois de la Serpente, il vit de loin des Maçons qui bâtissoient un Monastere, les uns étoient accablés sous le poids de pierres énormes, les autres, sur le faîte de l'édifice, étoient exposés à perdre leur vie à tout moment. « Quel est, disoit Renaud, l'objet » de travaux si fatiguans & si dangereux ? De gagner » dequoi ne pas mourir de faim. Ces hommes, con- » damnés en naissant à la misere, ne sont ils pas comme » moi, les enfans de la nature ? Pourquoi n'ont-ils pas » eu la même part à ses faveurs ? n'y ont-ils pas les » mêmes droits ? Ah ! ils les ont sans doute; mais » c'est nous, ce sont les puissans & les riches, qui, » abusant de la foiblesse de l'innocence, ont usurpé ces » droits & fait des victimes de leurs semblables ! » hommes injustes & cruels ! la nature ne peut-elle vous » donner quelqu'avantage que vous ne vous en serviez » pour l'outrager ? Eh ! bien, vengeons-la. je pouvois » naître d'un pere Maçon, comme je suis né d'Aymon, » allié de Charlemagne; quittons la place que le ha- » sard m'avoit marquée, & mettons-nous à celle qu'il » pouvoit me donner ».

En parlant ainsi, Renaud va trouver le maître des ouvriers, & le prie d'employer un pauvre étranger qui ne demande pas mieux que de travailler pour gagner sa vie. Le Maître Maçon le regarde des pieds à la tête. Renaud étoit exténué par le jeûne & par la fatigue. « Mon ami, lui dit le maître, cet ouvrage n'est guere » fait pour vous. Qu'importe ? dit Renaud, je ferai ce » que je pourrai, & vous ne me payerez qu'à raison » de mon travail. J'y consens, lui dit le Maçon. Voyez-» vous là-bas ces quatre Manœuvres qui n'ont pu venir » à bout de traîner cette pierre ? allez leur prêter votre » bras ». Renaud vit bien que cet homme plaisantoit; mais sans faire semblant de s'en appercevoir, il alla vers ces pauvres gens : le Maçon le rappela. « Bon » homme, lui dit-il, où vas-tu ? ne vois-tu pas que ce » fardeau est trop lourd pour quatre jeunes gens ro-» bustes & vigoureux ? Crois-moi, si d'autres que toi » n'y mettoient la main, la pierre pourroit bien rester-là » jusqu'à la fin du monde » ; mais Renaud, sans l'écouter alla vers la pierre, & sans le secours de personne, il la roula jusqu'aux pieds du maître qui avoit de la peine à croire ce qu'il voyoit. « Eh ! bien, lui dit Renaud, » voulez-vous me recevoir parmi vos ouvriers ? Mon » ami, lui répondit le Maître, prenez l'emploi que » vous voudrez ». Alors Renaud monta lestement sur le faîte & se mit à travailler. En regardant autour de lui, il vit, dans le fond d'un vallon, une femme échevelée repoussant les brutales caresses d'un homme effréné qui faisoit tous ses efforts pour l'outrager ; Renaud quitte son ouvrage, descend, s'arme d'un gros levier, & court de toutes ses forces. Quelques manœuvres, qui ignorent son dessein, le suivent sans savoir où il va ; il approche ; il entend les cris de la jeune femme, & reconnoît Pinabel. « Traître, s'écrie-t il, abandonne ta proye & » songe à te défendre ». Pinabel reconnoit la voix de Renaud & s'élance sur lui ; le fier Paladin ne lui donne point le temps d'approcher, & d'un coup de levier, il l'étend à ses pieds : alors Renaud vole à la jeune fille étendue à terre à demi nue, & presque sans connoissance ; mais comme il essaye de la rappeler à la vie, il entend

le cri des Maçons qui étoient sur une hauteur ; il vole à leur secours, il les trouve aux prises avec une douzaine de scélérats, complices de Pinabel. Les Maçons n'étoient que six, & sans Renaud ç'en étoit fait d'eux. Renaud, armé de son levier, se jette au milieu des assassins, enfonce à l'un la poitrine, casse la tête à l'autre, abat le bras du troisieme, en assomme deux autres, & le reste prend la fuite & court plus vîte que le vent ; les Manœuvres furieux achevent ceux que Renaud avoit blessés ; il revint au secours de la jeune fille, & il la trouva noyée dans son sang : le lâche Pinabel, revenu de son étourdissement, tandis que Renaud punissoit ses complices, l'avoit poignardée & avoit pris la fuite ; Renaud fut également désespéré de la mort de cette infortunée & de la fuite de Pinabel.

Renaud s'acquit une si grande réputation parmi ces Maçons, que le Maître vouloit lui céder toutes ses entreprises ; mais, ennemi de toute distinction, Renaud trouva qu'être Maître de Maçons, c'étoit encore blesser cette loi d'égalité qu'il eut voulu rétablir sur la terre, & sans rien dire, il partit peu de jours après, il fut généralement regretté de ses compagnons, qui tous se seroient sacrifiés pour lui.

Renaud erra de montagne en montagne, de forêt en forêt, jusqu'à l'Hermitage de Maugis ; il en avoit changé : de la Guyenne, il étoit passé en Allemagne ; il avoit craint le courroux de Charles ; il évitoit sa faveur ; il s'étoit fixé sur les bords du Rhin, au-dessous de Cologne ; il étoit assis sur un gazon, le dos appuyé contre un rocher, tenant un livre à la main, entiérement occupé de sa lecture. Renaud le vit ; il s'approche de loin sans en être apperçu ; se met devant lui & le regarde sans rien dire. Quand Maugis eut cessé de méditer, il leva les yeux, & le premier objet qui le frappa, fut Renaud. Maugis crut que c'étoit son ombre ; mais Renaud s'écrie en le pressant dans ses bras : « O mon cher Maugis, » bénissons le ciel qui nous réunit pour ne plus nous » séparer ». La joie de deux Chevaliers unis depuis si long-temps peut se concevoir & ne sauroit se peindre ; malgré leur amour pour la solitude, ils ne purent cependant se priver de la douceur de vivre l'un auprès de l'autre.

A quelques pas de l'Hermitage de Maugis, étoit une caverne creusée dans le rocher ; Renaud la choisit & l'habita ; ils se voyoient tous les jours ; leur âge & leurs infirmités avoient besoin de cette ressource ; chacun de son côté sortoit de sa solitude, & leur point de réunion étoit un chêne antique, sur une petite hauteur. Le monde étoit pour eux une ombre qui les avoient occupés un moment, & ils regrettoient de s'en être occupés ; ils ne trouvoient de véritable jouissance que dans la contemplation de la nature ; leur ame n'étoit vivement affectée que de la grandeur & de la sagesse de cet Etre suprême, à qui le spectacle de l'univers les ramenoit sans cesse ; jamais leurs jours n'avoient passés aussi rapidement.

Un jour que Renaud s'étoit rendu sous le vieux chêne, plus tard qu'à l'ordinaire, il n'y trouva point Maugis ; il l'attendit long-temps & ne le vit point venir. L'amitié de Renaud en fut alarmée, il alla jusqu'à la cabane de son ami ; il le trouva foible & languissant. « Mon » cousin, lui dit Maugis, le terme est venu, dans deux » heures je ne serai plus ; je craignois que vous ne » vinssiez point, & je serois mort avec ce regret ; n'en » donnez point à ma perte ; la mort n'est que l'accom» plissement de l'ouvrage que la Nature commence en » nous formant, heureux les hommes, si mille accidens » funestes, dont leur inconduite & leur méchanceté sont » la cause, ne dérangeoient cet ordre : pour un fruit » qui tombe dans sa maturité, combien que les in» sectes dévorent, que les vers corrompent, que la ge» lée détache de leur tige, que des chaleurs excessives » dessèchent, ou que des mains imprudentes cueillent » avant le temps ? Je tombe sous les coups bienfaisans » que frappe la Nature. Ah ! mon cher Renaud, que » je voudrois que votre vie fût terminée par une mort » comme la mienne ! mais le ciel vous en destine une » plus utile ; il faut que vous serviez sa vengeance, » même en mourant. Que dites-vous ? Maugis, inter» rompit Rénaud, comment se pourroit-il qu'un Soli» taire, dont les forces sont affoiblies & qui ne veut plus » quitter ces lieux, puisse venger le ciel ? Telle est

» votre destinée, Renaud; vous ne voulez pas, dites-
» vous, quitter ces lieux : & qu'est-ce que la volonté
» de l'homme ? Dieu seul veut & l'homme obéit;
» malheur à lui s'il obéit malgré soi. N'est-ce pas Dieu
» qui lui donne le vouloir ? Comment l'homme peut-il se
» flatter qu'il fera ce qu'il voudra, lui qui ne peut pré-
» voir un seul instant dans l'avenir ? Se soumettre,
» exécuter les ordres du ciel, lorsqu'il nous les fait
» connoître, ou par la voix de la conscience, ou par
» celle de la raison, ou par celle de la nécessité, voilà
» le partage de l'homme. Adieu, mon cher Renaud,
» tu ne me survivras pas long-temps : je meurs satisfait
» & tranquille dans les bras de mon ami. Je ne crains
» rien au-delà du terme de la vie; créature foible &
» fragile par nature, je rends à un être bienfaisant par
» essence, une ame dont l'injustice n'a point altéré la
» pureté. Adieu.

En disant cet adieu, Maugis expira dans les bras de Renaud qui se sentoit consolé par les dernieres paroles de son ami; il ne regrettoit que soi dans cette perte, car il étoit persuadé que Maugis alloit jouir d'un bonheur éternel; il l'ensevelit & le déposa dans un tombeau, que Maugis s'étoit creusé lui-même : depuis ce moment, Renaud vint tous les jours dans la grotte où reposoit Maugis; le lieu qu'il avoit habité étoit un temple pour Renaud; il le revoyoit dans tout ce qui avoit été à son usage, & cette illusion lui tenoit lieu quelquefois des momens qu'il avoit passés avec lui.

Un jour que Renaud se promenoit sur le bord du Rhin, il entendit, sous des arbustes, le cri de deux jeunes filles qui appeloient du secours, malgré les glaces de l'âge, Renaud vole : une jeune fille étendue sur le sable & toute nue, avoit les pieds & les mains liés & se désoloit : d'aussi loin qu'elle vit Renaud elle lui indique de la main un spectacle plus affreux qui se passoit sur le fleuve; un homme, la fureur dans les yeux, traînoit une autre jeune fille par les cheveux, hors de l'eau : Renaud vole sur le bord du Rhin & de son bourdon frappe le scélérat sur la tête : celui-ci lâche sa proie & s'éloigne à la nage hors de la portée d'un second coup;

Renaud, ne le quitte point; il le poursuit, l'atteint & reconnoît encore Pinabel. « Infâme oppresseur de l'innocence ! lui dit-il, ce fleuve sera ta tombe ». A ces mots, Renaud s'élance sur Pinabel, le saisit par le milieu du corps & le plonge dans l'eau pour l'y étouffer; mais, soit que la crainte donnât des forces à Pinabel, soit que les derniers efforts de la nature expirante ôtent aux nerfs leur souplesse & leur élasticité, il ne fut jamais possible à Renaud de débarrasser ses jambes des mains de Pinabel, qui les tenoit accrochées : il fit d'inutiles efforts pour se délivrer d'un poids qui l'empêchoit de nager; il frappoit en vain Pinabel dans la poitrine & sur la tête, pour lui faire lâcher prise; Pinabel étoit mort, & ses ongles, enfoncés dans les chairs de Renaud, étoient des crochets que ses efforts ne faisoient que resserrer davantage. Renaud nagea pendant quelques temps, il appela du secours; mais il n'en parut d'autre sur le rivage, que les jeunes filles qui le faisoient retentir de vœux impuissans pour leur libérateur; Renaud luta long-temps contre le courant & contre le fardeau qui l'entraînoit; mais ses forces affoiblies, ne purent lui permettre de regagner le bord, il s'enfonce, & le même flot couvrit le scélérat & l'homme juste.

Jamais les enfans & les freres de Renaud n'auroient eu des nouvelles de sa mort, si les jeunes filles n'avoient raconté leur aventure & remarqué l'endroit où Renaud fut submergé; elles allerent avertir des Pécheurs de ce qui venoit de se passer; c'est par elles qu'on sut que Pinabel, qui, depuis long-temps, brûloit d'un feu inutile pour l'une d'elles, les avoit surprises dans le bain, qu'il avoit d'abord traîné sur le rivage celle qui lui étoit indifférente, qu'il l'avoit liée pour l'empêcher de défendre sa compagne, que son projet étoit d'enlever celle qu'il aimoit & d'abandonner ou peut-être de plonger l'autre dans les flots; & qu'enfin Pinabel, avec quelques brigands de son espece, s'étoit emparé d'un Château dont ils avoient massacré les habitans.

Les Pécheurs retirerent en même temps du fleuve Renaud & Pinabel; ils reconnurent l'Hermite pour l'avoir vu quelquefois se promener dans la forêt pro-

chaine ; ils le transporterent dans la grotte où reposoient les restes de Maugis ; ils lurent cette inscription sur sa tombe.

RENAUD DE MONTAUBAN, FILS D'AYMON,
A CONSACRÉ CETTE PIERRE
AUX MANES RÉVÉRÉS DE SON COUSIN,
MAUGIS, FILS DE BEUVES,
EN MÉMOIRE DE LEUR AMITIÉ.

Les Pécheurs apprirent pour la premiere fois, qu'il y avoit eu deux Hermites, & que le dernier ne pouvoit être que ce Renaud de Montauban, dont l'Hermitage ne devoit point être éloigné ; ils le chercherent & l'eurent bientôt trouvé ; ils se convainquirent de son nom, par l'image d'Yolande, qui étoit suspendue à l'un des rochers de la grotte, & sous laquelle Renaud avoit écrit de sa main, le nom de son épouse & le sien. Les Pécheurs ne voulurent point séparer ces deux amis ; ils inhumerent Renaud à côté de Maugis, & mirent pour toute inscription le nom de Renaud de Montauban & le portrait d'Yolande sur la tombe de son époux.

Le bruit du combat & de la mort de l'Hermite parvint jusqu'à Cologne. Le nom de Renaud excita la curiosité du Seigneur de Burie ; il avoit autrefois connu le fils d'Aymon ; il savoit qu'il avoit disparu du sein de sa famille ; il savoit que Charlemagne le faisoit chercher, &, quoique ce Seigneur ne pût se persuader que l'Hermite dont on parloit, fût Renaud de Montauban, il alla le voir, lut l'inscription du tombeau de Maugis & reconnut Yolande ; il pria sur la tombe du héros, y mit des Gardes, revint à Burie, & dès le lendemain il y envoya tout le Clergé de Cologne, fit exhumer Maugis & Renaud & fit embaumer ce dernier ; il fut transporté avec la plus grande pompe à Cologne & déposé dans la Cathédrale, où vingt Chevaliers, qui se succédoient deux à deux, le veillerent nuit & jour.

Le Seigneur de Burie envoya un exprès aux freres de Renaud & à Charlemagne. A cette nouvelle, un deuil

général couvrit toute la France ; la Cour fut plongée dans la tristesse : *le modele des Chevaliers est mort*, s'écrioit-on de tous côtés, & bien loin que les Chevaliers, les Barons & les Pairs fussent offensés de cet éloge exclusif, ils répétoient, le *modele des Chevaliers est mort*. Les freres de Renaud & ses enfans étoient inconsolables ; ce qui rendit la douleur de Charlemagne plus amere, ce fut d'apprendre que Pinabel étoit la cause de la mort de Renaud ; il fit venir les deux jeunes filles qu'il avoit défendues contre les outrages du brigand ; il les maria à deux Seigneurs de la Cour & les dota d'une partie des biens confisqués au traître.

Peu de jours après, les freres & les fils de Renaud, accompagnés d'un grand nombre de Chevaliers, allerent à Cologne chercher les restes du héros & de Maugis ; ils les firent transporter en France, & lorsqu'ils furent à quelques lieues de Paris, Charlemagne avec sa Cour, alla au-devant du convoi ; &, lorsqu'il lui eut fait faire les plus magnifiques funérailles, on conduisit les cercueils à Montauban ; Charlemagne voulut encore les accompagner jusqu'à Orléans, & de retour à la Cour, il condamna à l'opprobre le nom & la mémoire de Pinabel.

FIN.

APPROBATION DU CENSEUR ROYAL.

J'AI lu, par l'ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, *les quatre fils d'Aymon, Hiſtoire héroïque*, N°. VI de la Bibliotheque bleue, entierement refondue & conſidérablement augmentée ; & je penſe que perſonne ne regardera cet amuſement d'un Littérateur, homme d'eſprit, comme un rajeuniſſement inutile. Donné à Paris, le 12 Septembre 1783.

PHILIPPE DE PRÉTOT,
des Académies d'Angers & de Rouen.

PRIVILÉGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : a nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenants-Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé le ſieur FOURNIER, Libraire à Paris, Nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au Public *les quatre fils d'Aymon & autres Hiſtoires de la Bibliotheque bleue, revues, corrigées & augmentées, & écrites dans un nouveau ſtyle* ; s'il nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par-tout notre Royaume pendant le temps de dix années conſécutives, à compter de la date des Préſentes. FAISONS défenſes à tous Imprimeurs, Libraires & autres perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance ; comme auſſi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire leſdits Ouvrages, ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ſes hoirs ou ayant cauſe, à peine de ſaiſie & de confiſcation des exemplaires contrefaits, de ſix mille livres d'amende, qui ne pourra être modérée, pour la premiere fois, de pareille amende & de déchéance d'état en cas de récidive, & de tous

dépens, dommages & intérêts, conformément à l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777, concernant les contrefaçons. A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en beau papier & beaux caracteres, conformément aux Réglemens de la Librairie, à peine de déchéance du présent Privilége; qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès-mains de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le sieur HUE DE MIROMÉNIL, Commandeur de nos Ordres; qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DE MAUPEOU, & un dans celle dudit Sieur HUE DE MIROMESNIL; le tout à peine de nullité des Présentes: Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayant cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour dûment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, sur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte normande, & Lettres à ce contraires: Car tel est notre plaisir. Donné à Paris, le dix-huitieme jour de Juin, l'an de grâce mil sept cent quatre-vingt-trois, & de notre Regne le dixiéme.

Par le Roi en son Conseil, LE BEGUE.

Registré sur le Registre XXI de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, No. 2966, fol. 894, conformément aux dispositions énoncées dans le présent Privilége; & à la charge de remettre à ladite Chambre les huit Exemplaires prescrits par l'article CVIII du Réglement de 1723. A Paris, ce 1er. Juillet 1782.

LE CLERC, Syndic.

De l'Imprimerie de P. FR. GUEFFIER, au bas de la rue de la Harpe.


La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance
The Library
University of Ottawa
Date due





